This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

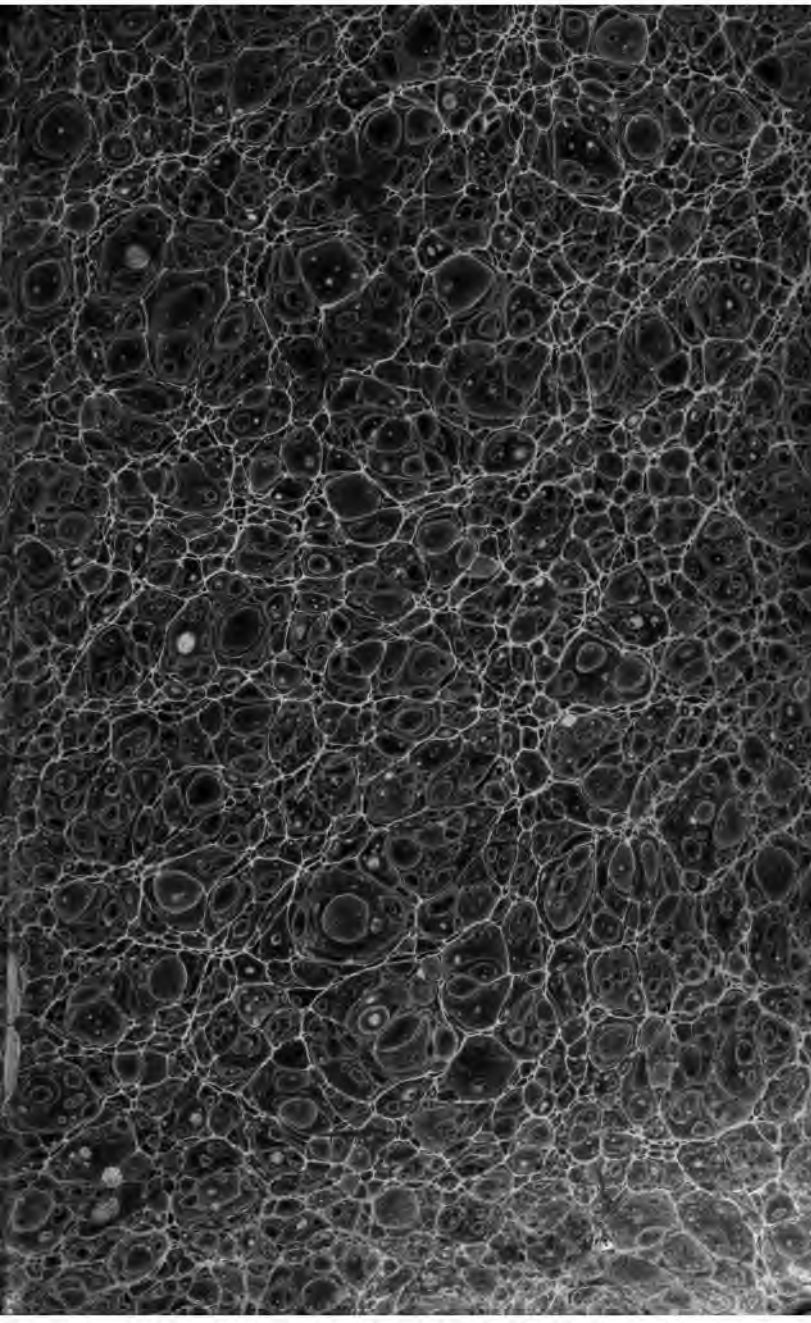
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

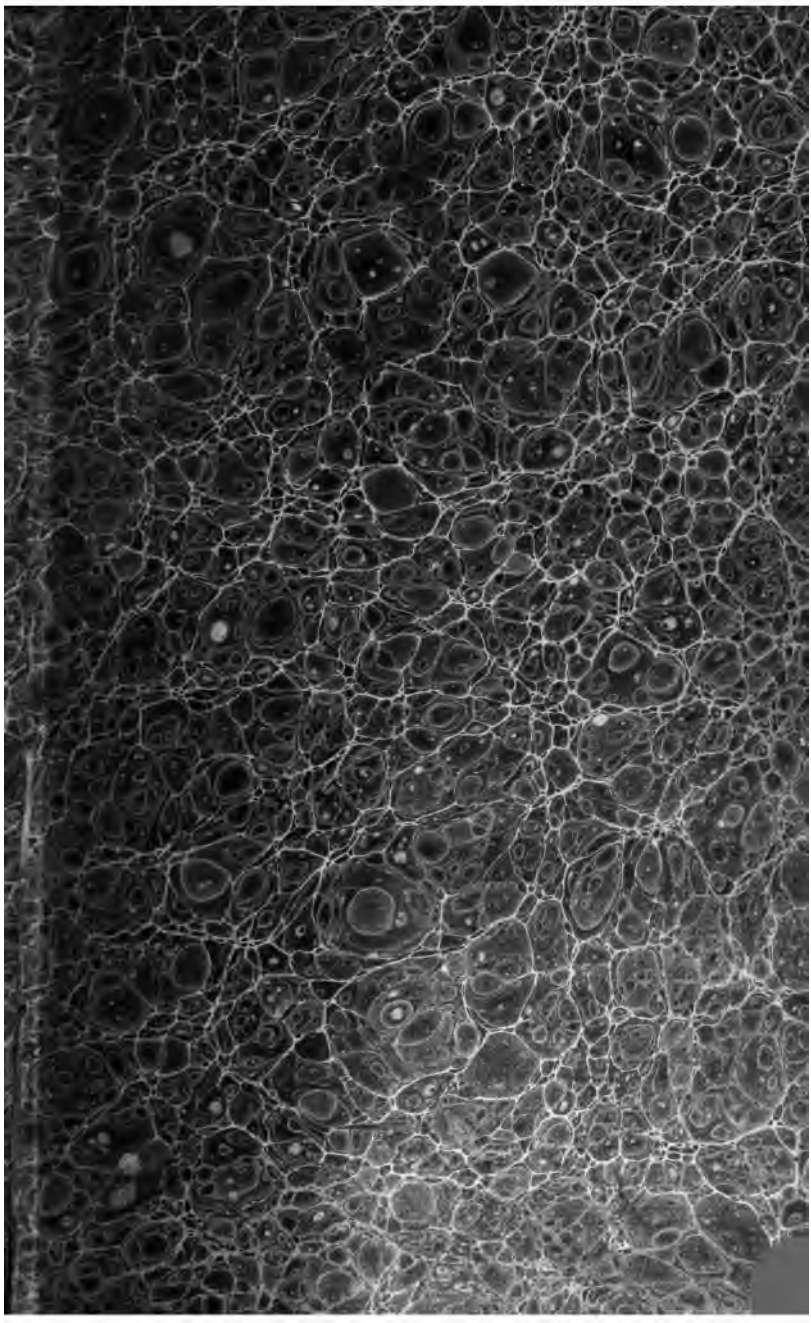
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 289 505

UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
GIFT OF
F. L. A. PIOCHE.
1871.
Accessions No. 17794 Shelf No. 750
R759
Green Collection



UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
GIFT OF
F. L. A. PIOCHE.
1871.
Greek Collection
Accessions No. 17794 Shelf No. 750
R759



ROMANS GRECS

Abbeville. — Imp. de T. Jeunet, rue Saint-Gilles, 108.

ROMANS GRECS

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR M. CH. ZEVORT

Traducteur de *Thucydide*, d'*Aristote*, etc.

PRÉCÉDÉS D'UNE

INTRODUCTION SUR LE ROMAN CHEZ LES GRECS

DEUXIÈME SÉRIE

THÉAGÈNE ET CHARICLÉE
D'HÉLIODORE

LUCIUS OU L'ANE
DE LUCIEN

HISTOIRE EUBÉENNE OU LE CHASSEUR
DE DION CHRYSOSTOME

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

BIBLIOTHÈQUE DE F. L. A. Pioche SAN FRANCISCO

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

39, RUE DE L'UNIVERSITÉ

1856

PA3473
Z48
1856
v.2
MAIN

HÉLIODORE.

THÉAGÈNE ET CHARICLÉE.

LIVRE I.

I. Le jour commençait à sourire, et le soleil éclairait les hautes cimes : des hommes, qu'à leur équipement on reconnaissait pour des brigands, apparaissaient au sommet de la montagne qui s'étend au-dessus de l'embouchure du Nil, vers la bouche appelée Héracléotique. Ils s'arrêtèrent un peu et parcoururent des yeux la mer couchée à leurs pieds; mais, après avoir promené leur vue au large, n'y découvrant aucun bâtiment dont ils pussent faire leur proie, ils reportèrent leurs regards vers le prochain rivage. Voici le spectacle qu'il présentait : un navire était amarré avec des câbles; nulle trace d'équipage, et pourtant on pouvait aisément juger, même de loin, qu'il avait son chargement complet; car le poids le faisait enfoncer dans l'eau jusqu'au troisième bordage. Partout sur le rivage les traces d'un récent massacre : des cadavres, des mourants, des membres encore palpitants qui témoignaient que le carnage avait cessé depuis peu. Aux traces d'un combat se trouvaient tristement mêlés les restes d'un lamentable festin qui avait eu cette affreuse issue : des tables encore chargées de mets, d'autres renversées à terre et encore aux mains de ceux qui s'en étaient fait des armes dans la mêlée (tant l'engagement avait été soudain)! sous d'autres, les corps des malheureux qui paraissaient y avoir cherché un abri; des coupes jetées pêle-mêle, ou s'échappant des mains de ceux qui s'en étaient servis, soit pour boire, soit en guise de pierres; car la soudaineté du mal leur avait appris à employer

les coupes à ce nouvel usage, en guise de projectiles. Les convives étaient là gisants, tel blessé d'un coup de hache, tel frappé d'un caillou ramassé à l'endroit même sur la grève ; celui-ci assommé à coups de bâton, celui-là brûlé d'un tison, et ainsi du reste. La plupart cependant étaient tombés percés de traits et de javelots. Un mauvais génie avait entassé sur un étroit espace mille chose affreuses : du vin souillé de sang, un festin mêlé aux horreurs de la guerre, la boisson et le meurtre, les libations et le carnage; et, pour contempler ce spectacle, des pirates égyptiens. Du haut de la montagne, ils admiraient cette scène sans y pouvoir rien comprendre : ils avaient bien devant eux des vaincus, mais nulle part n'apparaissaient les vainqueurs ; ils voyaient une victoire éclatante, et pourtant les dépouilles intactes; un vaisseau était là, abandonné, dépourvu d'équipage, et cependant sans aucune trace de pillage, comme s'il y avait eu nombre de gens à le garder ; il se balançait comme dans une paix profonde. Néanmoins, malgré l'impossibilité de rien comprendre à l'événement, envisageant le profit et le butin, ils se constituèrent eux-mêmes vainqueurs et s'élancèrent vers leur proie.

II. Déjà ils étaient près du vaisseau et du champ de carnage, lorsque s'offrit à eux un spectacle bien plus étrange encore : sur un rocher était assise une jeune fille d'une admirable beauté; on l'eût prise pour une déesse. Malgré ses angoisses, elle respirait encore une noble fierté : sa tête était couronnée de laurier; un carquois pendait à ses épaules; son bras gauche était appuyé sur son arc; la main pendait négligemment; l'autre coude pressait la cuisse droite, et sur la main sa joue reposait appuyée. Ses yeux, dirigés vers la terre, contemplaient un jeune homme étendu devant elle; sa tête était immobile. Le jeune homme, criblé de blessures, semblait, quoique bien faiblement, revenir à lui; il était comme au sortir d'un long sommeil

et semblait presque se réveiller de la mort. Il n'en brillait pas moins d'une beauté virile; le sang qui couvrait sa joue en relevait l'éclatante blancheur. L'abattement appesantissait ses paupières, et pourtant la jeune fille attirait à elle ses regards; une seule chose pouvait forcer ses yeux à voir, c'était de la voir elle-même. Il recueillit un peu ses esprits, et, exhalant un soupir du plus profond de sa poitrine, il lui dit d'une voix languissante : « O ma douce amie, es-tu véritablement sauvée, ou bien as-tu été, toi aussi, victime de la guerre? Serait-ce que tu ne peux supporter, même après la mort, d'être séparée de moi, et que ton ombre et ton âme veillent encore sur mon infortune? — De toi dépend mon sort, reprit la jeune fille, mon salut ou ma mort : vois ceci (et elle lui montrait une épée sur ses genoux), si elle ne m'a point frappée jusqu'ici, c'est que tu respirais encore. » Elle dit, et déjà elle a quitté son siége de pierre; elle est debout. A cet aspect, les brigands qui la contemplaient du penchant de la montagne, avec un étonnement mêlé d'effroi, se précipitèrent çà et là sous les buissons, comme si un éclair eût ébloui leur vue; car debout, elle avait quelque chose de plus grand, de plus divin encore. La rapidité du mouvement faisait résonner ses flèches; sa robe, tissue d'or, resplendissait aux rayons du soleil; ses cheveux flottaient à la manière des Bacchantes sous sa couronne de laurier et retombaient bien avant sur son dos. Ce spectacle et bien plus encore l'impossibilité de s'en rendre compte, glaçaient d'effroi les brigands. Les uns voyaient en elle une déesse, ceux-ci Diane, ceux-là Isis, adorée dans le pays; les autres disaient que c'était quelque prêtresse, transportée de la fureur divine et auteur de cet immense carnage. Telles étaient leurs conjectures; mais la vérité leur échappait encore.

Elle, cependant, s'était précipitée sur le jeune homme, qu'elle tenait tout entier embrassé : elle pleu-

rait; elle le baisait en essuyant ses blessures; elle poussait des gémissements et doutait encore de sa possession. Cette vue inspira aux Égyptiens de tout autres sentiments : « Comment seraient-ce là, disaient-ils, les actions d'une déesse; comment une divinité embrasserait-elle avec cette ardeur passionnée un cadavre? » Ils firent donc effort sur eux-mêmes, reprirent un peu confiance, et résolurent d'approcher pour savoir au juste ce que cela signifiait. Le premier moment de stupeur passé, ils coururent au rivage, surprirent la jeune fille encore penchée sur les blessures du jeune homme, et s'arrêtèrent derrière elle, immobiles, sans oser ni rien dire, ni rien faire. Au bruit qu'ils firent, à la vue de leur ombre qui frappa ses yeux, la jeune fille tourna la tête en arrière; mais lorsqu'elle les vit, elle la retourna tranquillement, sans que leur couleur étrange, leur aspect et leurs armes, qui révélaient assez des brigands, eussent pu l'émouvoir en rien, ni la détourner du malheureux aux soins duquel elle était tout entière. Tant il est vrai qu'une passion violente, un amour sans mélange, ne tient compte de rien de ce qui lui est extérieur, plaisir ou peine, et ne permet de voir que l'objet aimé, d'avoir de pensée que pour lui.

III. Les brigands, avançant de quelques pas, se placèrent devant elle et parurent se disposer à entreprendre davantage : alors l'enfant releva de nouveau la tête, et, voyant leur couleur noire, leur aspect hideux : « Si vous êtes, dit-elle, les ombres de ceux qui sont là gisants, c'est à tort que vous nous tourmentez; car, pour la plupart, vous vous êtes mutuellement égorgés; si quelques-uns sont tombés sous nos coups, ce n'a été que par le droit d'une légitime défense, pour repousser les outrages et réprimer votre insolence. Si, au contraire, vous êtes du nombre des vivants, votre métier ce semble est la piraterie; alors vous arrivez à propos; délivrez-nous des maux qui nous accablent, et, par notre mort, terminez le drame de notre existence. » A

cette tragique apostrophe, les brigands, qui n'entendaient rien à ce langage, les laissèrent là, pensant que leur propre faiblesse était une garde suffisante. Pour eux, ils se dirigèrent vers le vaisseau et se mirent à débarquer le chargement. Il était aussi considérable que varié ; mais chacun se contenta d'en tirer autant qu'il put d'or, d'argent, de pierres précieuses et d'étoffes de soie, sans tenir aucun compte du reste. Lorsque la charge leur parut suffisante (elle était de nature à satisfaire la convoitise même d'une bande de pirates) ils se partagèrent le butin déposé sur le rivage et le disposèrent en ballots pour chacun d'eux, mais sans tenir compte de la valeur des objets enlevés, uniquement préoccupés de donner à chacun une part égale du fardeau. Leur intention était de s'occuper ensuite de la jeune fille et du jeune homme. Mais, sur ces entrefaites, apparaît subitement une nouvelle troupe de brigands, sous la conduite de deux cavaliers. A cette vue, les premiers, sans même en venir aux mains, abandonnent tout leur butin, pour n'être pas poursuivis, et s'enfuient à toutes jambes ; car ils n'étaient que dix, et ceux qu'ils voyaient accourir étaient trois fois plus nombreux. La jeune fille et son compagnon se trouvaient donc pour la seconde fois déjà prisonniers, sans avoir été pris encore. Quoique les brigands fussent poussés, eux aussi, par l'ardeur du pillage, l'étonnement, l'ignorance de ce qu'ils voyaient les faisait hésiter encore ; car ils supposaient que tout ce massacre était l'œuvre des premiers brigands ; d'un autre côté, l'aspect de cette jeune fille, la distinction et le caractère étranger de ses vêtements, son indifférence pour le spectacle terrible qui l'entourait et qui ne paraissait pas exister pour elle (car tout entière aux blessures du jeune homme, elle souffrait de ses douleurs comme si elles lui eussent été personnelles), enfin sa beauté, son courage, tout les frappait d'admiration. Leur étonnement n'était pas moindre à la vue du jeune

homme et de ses blessures; tant il y avait en lui de beauté, tant sa taille était noble et majestueuse. Car déjà il s'était un peu remis, et son visage avait repris son expression ordinaire.

IV. Cependant, après les avoir longtemps contemplés, le chef des brigands s'approcha, mit la main sur la jeune fille, et lui ordonna de se lever et de le suivre. Sans rien entendre à son langage, elle comprit cependant son injonction, et tira à elle le jeune homme, qui, de son côté, ne la quittait pas. En même temps, elle tournait un poignard contre sa poitrine, menaçant de s'en percer, si le chef des brigands ne les emmenait tous les deux. Celui-ci comprit son désir, à ses gestes bien plus encore qu'à ses paroles. Songeant d'ailleurs que ce jeune homme pourrait le seconder dans de grandes entreprises, s'il guérissait, il mit pied à terre, ordonna à son écuyer d'en faire autant, et établit les deux prisonniers sur les chevaux ; puis il commanda aux autres de réunir le butin et de le suivre. Cela fait, il marcha lui-même à pied à côté d'eux, les soutenant et les relevant s'il leur arrivait de perdre l'équilibre. Ces soins prévenants n'étaient pas sans quelque prix : le maître paraissait servir ses captifs et n'user de sa puissance que pour s'assujettir volontairement à ses prisonniers. Tant a de pouvoir la noblesse de l'extérieur ; tant la vue de la beauté sait dompter même la rudesse des brigands et soumettre à son empire les cœurs les plus sauvages !

V. Après avoir cheminé ainsi, l'espace d'environ deux stades, le long du rivage, ils tournèrent brusquement vers le pied de la montagne, en laissant la mer à droite, franchirent les hauteurs, non sans quelque peine, et se dirigèrent vers un lac qui s'étendait le long du revers opposé. L'aspect des lieux était celui-ci : tout le pays est appelé par les Égyptiens le Pâturage : c'est une vallée très-basse, où les débordements du Nil forment un lac extrêmement profond

au milieu, mais dégénérant en marais vers les bords. Ces marais sont au lac ce que sont les rivages à la mer. C'est là que tous les brigands égyptiens ont établi leur république. Les uns habitent des cabanes bâties sur les points où un peu de terre s'élève au-dessus des eaux; les autres vivent sur leurs barques, qui leur servent tout à la fois de transport et d'habitation. Avec eux sont aussi leurs femmes; c'est là qu'elles travaillent la laine, là qu'elles accouchent. L'enfant, quand il est né, est nourri d'abord du lait de sa mère, plus tard des poissons du lac séchés au soleil. La mère s'aperçoit-elle qu'il s'essaie à ramper seul, elle lui attache au pied une corde qui ne lui permet pas d'aller au-delà du bout de la barque ou de la cabane; elle lui fait ainsi du lien qui emprisonne son pied un guide d'un nouveau genre pour lui apprendre à marcher.

VI. Beaucoup d'entre eux sont nés ainsi sur le lac, y ont été élevés de cette façon, le considèrent comme leur patrie et n'en désirent pas d'autre, parce que le lac leur offre une retraite sûre pour le brigandage. Aussi les pirates y affluent-ils : l'eau leur tient lieu à tous de rempart; les nombreux roseaux qui croissent au bord du marais les couvrent comme d'un retranchement. Ils y ont pratiqué un certain nombre de passages sinueux, repliés et contournés à l'infini, faciles pour eux qui les connaissent, mais impraticables et sans issue pour tout autre; par là ils se sont ménagé un boulevard assuré contre les dangers d'une surprise. Tel est le marais; telles sont les mœurs de ses habitants.

VII. C'est là qu'arrivèrent vers le coucher du soleil le chef et ses compagnons. Les jeunes gens furent aussitôt descendus de cheval et le butin disposé dans des barques. On vit alors sortir de tous les coins du marais, se montrer et accourir, comme un nombreux essaim, les brigands qui y étaient restés : ils s'avancèrent au devant du chef et l'accueillirent avec les

honneurs dus à leur roi. En voyant cet immense butin, en contemplant la beauté presque divine de la jeune fille, ils s'imaginaient que leurs associés avaient pillé quelque temple ou quelque sanctuaire chargé de richesses. A l'aspect de la jeune fille, ils allaient jusqu'à supposer, dans leur ignorance, qu'on avait enlevé la prêtresse elle-même, ou qu'on leur ramenait la statue animée de quelque déesse. Ils adressèrent à leur chef de nombreuses félicitations sur son courage et lui firent cortége jusqu'à sa demeure. C'était un petit îlot éloigné des autres, une retraite spécialement consacrée à lui et à quelques siens compagnons. Arrivé là, il congédia la plus grande partie du cortége, et les convoqua tous auprès de lui pour le lendemain. Resté seul avec le petit nombre de ses familiers, il leur accorda quelques instants pour le repas, mangea avec eux et confia ensuite les deux prisonniers à un jeune Grec, captif depuis peu de temps entre ses mains, pour qu'il leur servît d'interprète. Il lui assigna même une partie de sa propre hutte, avec ordre de prendre soin du jeune homme et de préserver la jeune fille de tout outrage. Puis, accablé par la fatigue de la marche et les soucis du commandement, il s'abandonna au sommeil.

VIII. Le silence régnait sur le marais ; la première veille de la nuit était arrivée : la solitude, l'absence de tout bruit, offrait à la jeune fille comme une occasion de laisser éclater ses gémissements. La nuit, ce semble, ravivait encore ses douleurs ; l'absence de tout objet qui attirât son attention, en frappant son oreille ou sa vue, la laissait livrée tout entière à ses angoisses. Après avoir longtemps gémi en silence (car elle était isolée par ordre du chef et couchée sur un misérable grabat), après avoir versé bien des larmes, elle s'écria : « Apollon, combien tu punis trop cruellement nos fautes ! nos souffrances passées ne suffisent-elles pas à tes vengeances ? Séparés de nos parents, pris sur

mer par des pirates, jouet de mille dangers sur les flots, deux fois déjà aux mains des brigands sur terre, nous avons devant nous un avenir plus affreux encore que le présent. Quel terme mettras-tu à ces misères? Si c'est la mort sans outrages, cette fin me sera douce; mais s'il me faut subir de honteuses violences, moi que Théagène lui-même a jusqu'à présent respectée, un lacet me préservera de cet opprobre. Je me garderai pure jusqu'à la mort, comme j'ai fait jusqu'à ce jour, et j'emporterai au tombeau la plus belle parure, ma virginité sans tache. Mais toi, tu seras le plus impitoyable des juges. »

Elle parlait encore quand Théagène interrompit sa plainte : « Arrête-toi, dit-il, Chariclée, mon âme, ma douce amie : tes plaintes sont justes; mais tu irrites la Divinité plus que tu ne penses. Il faut l'invoquer, et non l'accuser; car c'est par des prières, bien plus que par des murmures, qu'on se la rend favorable. — Tu as raison, reprit-elle; mais toi, comment es-tu, je t'en prie? — Mieux et plus calme, dit-il, depuis ce soir, grâce aux soins de ce jeune homme, qui ont calmé l'irritation de mes blessures. — Tu te trouveras mieux encore vers l'aurore, reprit celui aux soins duquel ils étaient confiés ; je te procurerai une herbe qui, en trois jours, fermera tes blessures ; j'ai déjà éprouvé son efficacité; car, depuis qu'ils m'ont amené ici prisonnier, toutes les fois qu'un des compagnons du chef est revenu blessé après un engagement, l'emploi de l'herbe dont je parle l'a guéri en très-peu de jours. Ne vous étonnez pas, du reste, de l'intérêt que je vous porte ; car votre sort me paraît semblable au mien ; de plus, vous êtes Grecs comme moi, et, à ce titre, dignes de toute ma compassion. — Un Grec, grands Dieux, s'écrièrent en même temps, avec un transport de joie, les nouveaux prisonniers ! Un Grec vraiment, de naissance et de langage! Nous allons avoir quelque allégement à nos maux ! Mais quel est ton nom? dit Théagène. — Cné-

mon, dit-il. — Ta patrie? — Athènes. — Ta fortune? — Arrête, dit Cnémon ; pourquoi soulever et agiter ces tristes souvenirs? C'est une tragique histoire, et il serait hors de propos de faire intervenir mes malheurs au milieu des vôtres, pour les aggraver encore ; d'ailleurs, ce qui reste de nuit ne suffirait point à les raconter, surtout quand l'excès de vos fatigues vous rend nécessaires le sommeil et le repos. »

IX. Ils insistèrent néanmoins et le supplièrent de n'avoir aucun scrupule, disant que ce serait pour eux une très-grande consolation que d'entendre le récit de malheurs semblables aux leurs. Cnémon commença en ces termes : « Mon père Aristippe était Athénien, membre du conseil supérieur, et jouissait d'une honnête fortune. Ma mère étant morte, il songea à se remarier, pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir mis sur moi, sur un seul enfant, toutes ses espérances. La femme qu'il reçut sous son toit était gracieuse et élégante, mais méchante à l'excès ; elle s'appelait Déménète. A peine dans la maison, elle mit entièrement mon père sous sa dépendance, et l'amena à faire tout ce qu'elle voulait. Elle captiva le vieillard par sa beauté, elle l'amadoua par mille attentions empressées ; car jamais femme ne sut mieux enchaîner et attirer à elle, jamais l'art des séductions ne fut exercé avec une plus incroyable perfection. Si mon père sortait, elle était tout en pleurs ; à son retour, elle courait à sa rencontre, se plaignait de la longueur de l'absence, le croyait mort s'il tardait quelque peu, lui sautait au col à chaque parole, et mêlait des larmes à ses baisers. Lui, enlacé par tout ce manége, ne voyait qu'elle, ne respirait que pour elle. Moi-même, elle feignit d'abord de me considérer comme son fils, autre moyen de gagner mon père ; bientôt elle passa aux embrassements ; puis enfin sa pensée unique fut de me posséder. Et moi, tout en m'étonnant qu'elle me témoignât les sentiments d'une mère, je me prêtais à ses caresses, sans rien soup-

çonner de la réalité. Mais quand ses étreintes devinrent plus pressantes, ses baisers plus ardents qu'il ne convenait ; quand, bannissant toute retenue, elle me couvrit de ses regards brûlants, il fallut bien ouvrir les yeux. Mille choses d'ailleurs vinrent confirmer mes soupçons : je l'évitai alors, je repoussai ses approches. Mais pourquoi vous fatiguer de tous ces détails et vous raconter longuement ses tentatives de séduction, les promesses qu'elle me fit, comment elle m'appelait son fillot, son mignon, ou bien encore son héritier, puis son âme et sa vie ; comment enfin, toujours en quête de ce qui pouvait m'attirer à elle, elle mêlait les appellations honnêtes aux provocations lascives, affectant dans les premières les sentiments d'une mère, témoignant clairement par l'inconvenance des autres l'amour qui la possédait?

X. » J'arrive à la catastrophe : un jour de fête des grandes Panathénées, solennité où les Athéniens traînent à terre un vaisseau, en l'honneur de Minerve, j'entrais dans l'adolescence, et j'avais chanté le Péan accoutumé en l'honneur de la déesse : après avoir tenu une place dans le cortége, suivant les rites établis, je rentrai à la maison, revêtu encore de mes habits de fête, avec la robe et les couronnes. A peine m'eut-elle aperçu, que, cessant de se contenir et de déguiser son amour, elle se précipita vers moi avec toute l'ardeur d'une passion sans retenue ; et, me serrant dans ses bras : « O jeune Hippolyte, s'écria-t-elle, ô mon Thésée ! » Je vous laisse à penser ce que je devins alors, moi qui, même maintenant, rougis en le racontant. Quand le soir fut venu, mon père alla dîner au Prytanée, où il devait, conformément à l'usage de ces solennités et des repas publics, passer toute la nuit. Elle vint me trouver la nuit, et s'efforça d'obtenir de moi une chose détestable ; mais quand elle vit que je résistais absolument, que je repoussais invinciblement ses avances, ses promesses et ses menaces, elle poussa un long et profond gémisse-

ment, me laissa et partit. Il ne fallut que cette seule nuit à la misérable pour ourdir contre moi un projet de vengeance qu'elle mit aussitôt à exécution. D'abord elle ne se leva pas de son lit le matin, et, quand mon père, à son retour, lui en demanda la raison, elle feignit d'être malade, sans vouloir répondre autre chose. Comme il insistait et lui demandait itérativement ce qu'elle avait : « Ce jeune homme, dit-elle, si charmant, même à mon égard, votre fils et le mien, celui que souvent j'ai aimé plus que vous-même, les Dieux m'en soient témoins ! il a découvert à certains indices que j'étais enceinte, chose que je vous avais cachée jusqu'à présent, afin d'attendre que j'eusse une entière certitude ; il a épié le moment de votre absence ; et, comme je lui adressais les conseils qu'on a coutume de donner aux jeunes gens, l'exhortant à vivre sagement, à ne point s'abandonner aux courtisanes et à l'ivresse (car j'ai découvert que telle est sa conduite, quoique je ne vous en aie rien dit, pour ne point paraître marâtre), il a profité du moment où je l'entretenais seul à seul, pour ménager sa susceptibilité, et s'est porté envers vous et envers moi à mille outrages que je rougirais de raconter ; sachez seulement qu'il m'a sauté à deux pieds sur le ventre et m'a mise dans l'état où vous me voyez. »

XI. » A ce récit, mon père ne suppose pas un instant qu'elle puisse mentir, elle si bien disposée à mon égard : sans rien dire, sans m'interroger, sans me mettre en demeure de me justifier, il accourt aussitôt dans l'état où il se trouve, et, me rencontrant dans un coin de la maison, il m'assomme de coups de poing avant toute explication ; puis il appelle ses esclaves et me fait fouetter, sans même que je puisse deviner, ce qui est le moins en pareil cas, pourquoi je suis battu. Lorsque sa colère fut assouvie : « Maintenant, du moins, lui dis-je, puisque vous ne l'avez pas fait plus tôt, il serait juste, mon père, de m'apprendre le motif de ces coups. »

Mais lui, plus exaspéré encore : « Il ose le demander, dit-il ; c'est de moi qu'il veut apprendre sa conduite infâme ! » A ces mots, il me tourne le dos et retourne en toute hâte auprès de Déménète. Celle-ci n'était pas encore assouvie ; aussi machina-t-elle contre moi une nouvelle perfidie : elle avait une servante nommée Thisbé, assez habile à chanter en s'accompagnant de la harpe, et d'un extérieur agréable. Elle la détache contre moi, et lui ordonne de m'aimer. Thisbé est aussitôt éprise de moi ; celle qui avait bien souvent repoussé mes entreprises met alors tout en œuvre pour m'attirer à elle : regards, gestes, signes d'intelligence. Moi sot, je me persuade que je suis devenu tout-à-coup un beau jeune homme, et à la fin je la reçois, la nuit, dans ma chambre à coucher. Elle y revient une seconde fois, puis une troisième, si bien qu'elle n'en quittait plus. Un jour que je la pressais vivement de se tenir sur ses gardes, pour n'être point surprise par sa maîtresse : « O Cnémon, me dit-elle, tu me sembles par trop simple ; si tu crois si dangereux pour moi, qui ne suis qu'une servante achetée à prix d'argent, d'être surprise couchée avec toi, de quel châtiment crois-tu digne celle qui, tout en se targuant de son rang, vit avec un amant, sans être retenue ni par la possession d'un mari légitime, ni par la peine de mort qu'elle sait être réservée à l'adultère ? — Tais-toi, lui dis-je, je ne saurais te croire. — Eh bien ! si tu le veux, je te ferai surprendre le galant sur le fait. — Soit, dis-je, si tu le veux. — Sans doute, je le veux, reprit-elle, et à cause de toi à qui elle a fait une si cruelle injure, et pour moi-même qu'elle maltraite indignement et qu'elle rend chaque jour victime de sa jalousie sans raison. Si tu es un homme, surprends-les. »

XII. » Lorsque je le lui eus promis, elle me laissa et partit. La troisième nuit après cette confidence, elle vient m'éveiller tout-à-coup et m'apprend que l'amant est à la maison ; « Ton père, ajoute-t-elle, est parti

subitement pour la campagne, appelé par une affaire pressante, et l'amant vient d'entrer, comme il en était convenu avec Déménète. Il est bon, dit-elle, de se préparer à la vengeance et d'entrer armé d'un poignard, afin que le scélérat ne puisse échapper. » Je suis son conseil, et, un poignard à la main, je me dirige vers la chambre à coucher. Thisbé me précédait avec des flambeaux. Arrivé au seuil, j'aperçois à l'intérieur la lueur d'une lampe, et aussitôt, transporté de fureur, j'enfonce la porte fermée en dedans, j'ouvre et me précipite dans la chambre. « Où est-il, m'écriais-je, le scélérat, le bel amoureux de cette honnête matrone ? » Et, en parlant ainsi, je m'avançais pour les percer tous les deux. Mais à ce moment, mon père, grands Dieux ! se précipite à bas du lit et tombe à mes genoux : « Mon fils, s'écrie-t-il, remets-toi un peu, aie pitié de celui qui t'a donné la vie ; épargne les cheveux blancs de celui qui t'a nourri ; oui, je t'ai fait injure, mais non jusqu'à mériter que tu te venges par ma mort ; ne t'abandonne point tout entier à ta colère, ne souille pas tes mains du sang de ton père. » Pendant qu'il m'adressait ces lamentables supplications et d'autres semblables, j'étais comme foudroyé : immobile, pétrifié, glacé d'effroi, je cherchais autour de moi Thisbé, qui s'était échappée je ne sais comment ; je reportais mes yeux du lit à la chambre, sans trouver une parole, sans me décider à rien. Le poignard s'échappa de mes mains, et Déménète se précipita aussitôt pour le ramasser. Alors mon père, se voyant hors de danger, met la main sur moi et ordonne de me lier. Déménète l'excitait de toute sa force : « N'est-ce pas là, disait-elle, ce que j'avais prédit ; ne disais-je pas bien qu'il fallait se garder de ce jeune homme, et qu'il épiait l'occasion de faire un mauvais coup ? » Je voyais ses regards, je compris toute sa pensée. « Il est vrai, disait mon père, tu me l'avais annoncé ; mais je ne pouvais le croire. » Il me tint ainsi garrotté, sans me permettre,

malgré mes efforts, d'ouvrir la bouche, ni de rien dire de la vérité.

XIII. » Dès qu'il fit jour, il me prit et me conduisit, lié comme j'étais, devant le peuple. Sa tête était souillée de cendre. « Athéniens, dit-il, ce n'est pas dans cet espoir que je l'avais élevé : comptant qu'il serait le soutien de ma vieillesse, je lui ai, dès sa naissance, donné une éducation libérale ; après lui avoir enseigné les premiers éléments des lettres, je le fis porter parmi les membres de la tribu et de la famille, inscrire au nombre des adolescents, enfin mettre au rang des citoyens de notre ville, conformément aux lois ; en un mot, il a été la préoccupation de ma vie tout entière. Mais lui, oubliant tout cela, il a commencé par me manquer indignement et par accabler de coups ma légitime compagne ; enfin il est entré la nuit dans ma chambre, un poignard à la main ; et, s'il n'a pas été parricide, il n'en faut savoir gré qu'à la fortune qui, par une terreur subite, lui a fait tomber le poignard des mains. J'ai donc recours à vous, et je le cite à votre tribunal. J'aurais pu, d'après la loi, me faire justice de mes propres mains ; je ne l'ai pas voulu. Je laisse le tout à votre décision, persuadé que dans le châtiment d'un fils, mieux vaut l'application de la loi que la mort sans jugement. » En même temps il versait des larmes. Déménète aussi se lamentait et affectait de gémir sur mon sort : « Malheureux ! s'écriait-elle ; sa mort sera juste, mais elle est prématurée ; de mauvais génies l'ont poussé contre ses parents. » C'était là moins un gémissement qu'un nouveau témoignage contre moi ; ses cris confirmaient la vérité de l'accusation. Je demandai à mon tour la permission de parler ; mais le greffier s'avança et me renferma dans cette simple question : étais-je entré le poignard à la main dans la chambre de mon père ? « J'y suis entré, à la vérité, répondis-je, mais écoutez comment. » Tous alors se récrièrent et ne voulurent même pas me permettre de me défendre. Les uns deman-

daient qu'on me lapidât, les autres qu'on me livrât au bourreau, pour être précipité dans le Barathrum. Pour moi, pendant tout ce tumulte et tandis qu'on votait sur la peine, je ne cessais de m'écrier : « O marâtre ! c'est une marâtre qui me perd ; une marâtre me tue sans jugement. » Ces paroles frappèrent plusieurs des juges et leur firent soupçonner la vérité ; néanmoins on ne m'écouta pas davantage ; car il s'était élevé parmi le peuple un tel tumulte, qu'il était impossible de lui rien faire entendre.

XIV. » Lorsqu'on compta les suffrages, il s'en trouva environ dix-sept cents pour la mort, avec cette différence que, d'après les uns, je devais être lapidé, et suivant les autres, précipité dans le Barathrum. Le reste des juges, au nombre de mille environ, — sans doute ceux que les soupçons contre ma marâtre avaient disposés à quelqu'indulgence, — me condamnaient à un bannissement perpétuel. Ce fut leur opinion qui l'emporta : car, quoique les autres, pris ensemble, formassent la majorité, cependant, comme il y avait eu division, les mille suffrages formaient, en distinguant, la majorité relative. C'est ainsi que je fus chassé du foyer paternel et de ma terre natale. Mais, du moins, les Dieux ne laissèrent pas sans vengeance la scélératesse de mon ennemie Déménète . Comment? vous l'apprendrez ensuite. Pour le moment il faut vous livrer au sommeil ; car la nuit est fort avancée et vous avez besoin de beaucoup de repos. — Nullement, dit Théagène ; tu nous tourmenteras bien davantage, si tu nous laisses désirer dans ton récit le châtiment de cette misérable Déménète. — Écoutez donc, dit Cnémon, puisque tel est votre bon plaisir. Après le jugement, je descendis au Pirée, dans l'état où je me trouvais ; j'y trouvai un vaisseau qui mettait à la voile et je me dirigeai vers Égine, où je savais rencontrer des cousins de ma mère. Arrivé à Égine, j'y trouvai ceux que je cherchais, et d'abord je passai assez agréablement mon

temps. Vingt jours après, ma promenade habituelle me conduisit vers le port : une barque abordait au moment même; je m'arrêtai un peu pour voir d'où elle venait et qui elle portait. Avant même que le pont fût bien assuré, quelqu'un s'en élança, pour courir à moi et m'embrasser; c'était Charias, mon ami d'enfance : — « Bonne nouvelle pour toi, Cnémon, s'écria-t-il; tu as justice de ton ennemie; Déménète est morte. — Sois le bien venu, Charias, lui dis-je; mais pourquoi passer si rapidement sur cette bonne nouvelle, comme si tu m'annonçais quelque malheur. Donne-moi quelques détails; car je crains fort qu'elle ne soit morte naturellement et qu'elle n'ait échappé au supplice qu'elle méritait. — La justice, dit Charias, ne nous a pas fait complétement défaut, comme dit Hésiode : quoiqu'elle semble quelquefois fermer les yeux et ajourner ses vengeances, de telles scélératesses attirent aussitôt son regard vengeur, et c'est elle qui vient de frapper l'infâme Déménète. Rien de ce qui s'est dit ou fait ne m'a échappé; tu sais mes relations avec Thisbé : elle-même m'a tout raconté. Lorsque cet injuste décret de bannissement t'eut frappé, ton malheureux père, aux regrets de ce qu'il avait fait, se retira à la campagne et se confina dans la solitude, rongeant son cœur, comme dit le poëte. Quant à elle, les furies vengeresses la poursuivirent incontinent. Ton absence avait enflammé encore sa passion furieuse : elle ne cessait de gémir; en apparence c'était sur ton sort, en réalité elle pleurait sur elle-même : « Cher Cnémon, criait-elle nuit et jour, mon aimable enfant, mon âme! » Aussi, quand ses amies venaient la visiter, ne pouvaient-elles s'étonner et s'émerveiller assez de trouver chez une marâtre les sentiments d'une mère; elles s'efforçaient de la consoler et de relever son courage : mais elle répondait que le mal était sans remède et que les autres ignoraient de quel aiguillon son cœur était percé.

XV. » Quand elle se retrouvait seule, elle éclatait en reproches contre Thisbé et la maudissait de l'avoir trop bien servie. « Fille empressée à mal faire, s'écriait-elle, tu n'as rien fait pour servir mon amour ; et, pour me priver de ce que j'avais de plus cher, plus prompte que la parole, tu t'es hâtée, sans même me laisser le temps de la réflexion et du repentir. » Il était dès lors parfaitement clair qu'elle tramait contre Thisbé quelque vengeance. Celle-ci, la voyant en proie à une violente fureur, dévorée de chagrin, toute prête à lui jouer quelque mauvais tour, folle enfin de rage et d'amour, résolut de prendre les devants et de la prévenir par quelque trame qui assurât son propre salut. Elle l'aborde et lui dit : « Qu'entends-je, ma maîtresse ? pourquoi accuser sans raison votre servante ? Je vous ai toujours, maintenant comme autrefois, servie selon vos désirs. Si quelque chose est advenu qui contrarie vos vœux, il ne faut l'imputer qu'à la fortune : pour moi, je suis prête, si vous l'ordonnez, à imaginer quelque soulagement à vos chagrins présents. — Et quel allégement pourrais-tu trouver, ma chère, reprit-elle, lorsque celui qui pouvait les finir est maintenant loin de moi, et que l'indulgence inattendue des juges m'a perdue ? S'il avait été lapidé, s'il avait été tué, ma passion serait morte tout entière avec lui ; car, une fois tout espoir perdu, le désir s'éteint dans l'âme ; l'impossibilité de compter sur rien désormais dispose à oublier les chagrins passés. Mais, loin de là, il me semble dans mes illusions le voir près de moi, entendre sa voix : il me reproche mes injustes perfidies, et je rougis de l'entretenir. Quelquefois je me figure qu'il revient et que je le possède, ou bien que je vais moi-même le rejoindre en quelque lieu de la terre qu'il se trouve. Ces pensées me brûlent, elles me rendent folle ; ô Dieux ! je souffre justement. Pourquoi, au lieu de le gagner, ai-je conspiré contre lui ; pourquoi, au lieu de le supplier, l'ai-je poursuivi de ma haine ? Il a refusé d'abord ;

mais cela se conçoit; il a rougi d'entrer dans le lit d'un autre, surtout dans le lit de son père. Peut-être le temps l'aurait rendu plus traitable; peut-être il eût amené un changement favorable à mes vœux. Et moi, bête sauvage que je suis, je l'ai traité, non en amante, mais en tyran; je l'ai odieusement poursuivi, parce qu'il ne m'a pas écoutée au premier geste, parce qu'il a dédaigné Déménète, bien moins belle que lui! Mais, ma chère Thisbé, quel est ce moyen dont tu parles? est-il praticable? — Maîtresse, dit-elle, dans l'opinion générale, Cnémon est sorti de la ville et a quitté l'Attique pour obéir à la sentence qui le condamne; mais moi qui, dans votre intérêt, ai suivi toutes ses démarches, je n'ignore pas qu'il est ici quelque part, caché hors de la ville. Vous avez sans doute entendu parler de la joueuse de flûte Arsinoé; il avait des habitudes avec elle. Après son malheur, elle l'a reçu; elle lui a promis de partager son exil et le tient caché auprès d'elle jusqu'à ce que ses préparatifs soient terminés. — Heureuse Arsinoé, s'écria Déménète, que j'envie tes relations avec Cnémon et l'exil que tu vas maintenant partager avec lui! Mais, que nous importe tout cela? — Beaucoup, maîtresse, dit-elle : je feindrai d'aimer Cnémon; je prierai Arsinoé, avec qui j'ai depuis longtemps des relations de métier, de m'introduire auprès de lui, la nuit, à sa place. Si elle y consent, ce sera affaire à vous de vous représenter que vous êtes Arsinoé et de la remplacer auprès de lui. J'aurai soin, de mon côté, qu'il n'aille se coucher qu'avec une pointe de vin. Si vous obtenez ce que vous voulez, il est fort à supposer que cela vous laissera respirer de votre amour; car bien souvent la première expérience éteint tout le feu de la passion; l'œuvre accomplie, l'amour est assouvi. Si pourtant il persiste, ce dont les Dieux nous gardent, on remettra à la voile, comme dit le proverbe, et on avisera de nouveau. En attendant, songeons d'abord au présent.»

XVI. » Déménète approuva tout, et la supplia de mettre au plus vite son projet à exécution. Thisbé ne demanda qu'un jour à sa maîtresse pour toutes les dispositions, et courut chez Arsinoé. « Tu connais Télédème ? lui dit-elle. — Oui, sans doute. — Reçois-nous donc aujourd'hui chez toi ; car je lui ai promis cette nuit. Il viendra le premier, et je le suivrai quand j'aurai couché ma maîtresse. » Elle courut ensuite trouver Aristippe à la campagne : « O mon maître, lui dit-elle, je viens m'accuser moi-même devant vous ; usez-en avec moi comme vous l'entendrez : j'ai causé la perte de votre fils, malgré moi, il est vrai ; mais enfin j'y ai contribué. Sachant que ma maîtresse vivait mal et souillait votre lit, je craignais pour moi-même quelque malheur, si quelqu'un découvrait la chose ; mais je souffrais surtout de vous voir si mal payé de tout l'amour que vous lui témoigniez. Cependant, n'osant la dénoncer moi-même, j'avertis mon jeune maître ; j'allai le trouver la nuit, afin que personne n'en sût rien, et je lui dis qu'un amant venait la nuit coucher avec ma maîtresse. Exaspéré déjà contre elle, vous le savez, il comprend que l'adultère est dans le moment même avec elle, et, transporté d'une irrésistible rage, il saisit aussitôt son poignard. En vain je fais mille efforts pour le retenir, en vain je lui dis qu'il n'y a rien de pareil dans le moment ; il n'en tient compte, ou peut-être craint-il un retour de ma part, et il se précipite furieux vers la chambre. Vous savez le reste. Maintenant vous pouvez, si vous le voulez, donner à votre fils, quoique exilé, une sorte de réparation, et châtier celle qui vous a fait tant de mal à tous les deux. Je vous montrerai, aujourd'hui même, Déménète couchée avec son amant, et qui plus est, dans une maison étrangère, hors de la ville. — Si tu me montres cela, dit Aristippe, la liberté sera ta récompense. Alors seulement je recommencerai à vivre, quand je me serai vengé de cette ennemie. Depuis bien longtemps déjà j'étais rongé de soucis ; mais, tout en soupçonnant sa

trahison, je me tenais en repos, faute de preuves. Que dois-je donc faire? — Vous connaissez, dit-elle, le jardin où est le monument des Épicuriens; c'est là qu'il faut aller m'attendre vers le soir. »

XVII. » Cela dit, elle revient en courant à la maison, et va trouver Déménète : « Faites, lui dit-elle, votre toilette avec soin ; il convient d'aller là élégamment parée ; tout ce que je vous ai promis est réglé à point. » Déménète se prépare et suit ses instructions. Le soir venu, Thisbé l'emmène comme il était convenu. Arrivée près de la maison, elle lui dit de l'attendre un peu, prend les devants et va prier Arsinoé de passer dans une autre pièce et de la laisser seule ; car elle craint, dit-elle, de faire rougir le jeune homme, tout nouvellement initié aux mystères de Vénus. Ce point obtenu, elle sort, prend avec elle Déménète, l'introduit et la fait coucher. Puis elle lui ôte la lampe, afin, dit-elle, qu'elle ne soit pas reconnue par toi, qui pendant ce temps étais à Égine, et lui recommande de satisfaire sa passion sans mot dire. « Pour moi, ajoute-t-elle, je vais trouver le jeune homme et te l'amener. Il est occupé à boire dans le voisinage. » Aussitôt elle sort, va trouver Aristippe au lieu convenu, et l'engage à venir garrotter l'adultère. Il la suit, arrive à la maison, se précipite dans la chambre, et trouve le lit tant bien que mal, à la pâle clarté de la lune : « Je te tiens, dit-il, ennemie des Dieux. » Au moment même où il parlait, Thisbé frappe les portes le plus violemment qu'elle peut et s'écrie : « O fatalité! le galant nous a échappé! Prenez bien garde, mon maître, d'être aussi en défaut pour l'autre. — Sois tranquille, dit-il, j'ai la main sur la scélérate, celle qui me tenait le plus à cœur. » Puis il la saisit et la traîne vers la ville. Pour elle, réfléchissant sans doute à toute l'horreur de sa situation, à ses espérances déçues, à l'opprobre de sa conduite et au châtiment qui l'attendait, désespérée d'avoir été surprise, furieuse d'être jouée et déçue, elle saisit le moment où elle passe près

du puits qui est dans l'Académie. (Tu vois l'endroit, là où les Polémarques font aux Héros les sacrifices d'usage.) Elle déchire avec ses ongles les mains du vieillard, se dégage et se précipite la tête en avant. Ainsi périt misérablement cette misérable. « J'ai justice de toi, dit alors Aristippe, avant même de recourir aux lois. » Le lendemain il alla tout exposer au peuple et se fit amnistier à grand'peine. Depuis, il a fait force démarches auprès de ses amis et de ses connaissances pour faire décréter ton retour ; mais je ne saurais dire si quelque chose a été réglé dans ce sens ; car rien n'était décidé quand je me suis embarqué, appelé ici par quelque affaire particulière. Tu dois cependant compter que le peuple consentira à ton retour, et que ton père viendra te chercher comme il en a annoncé l'intention. »

XVIII. » Tel fut le récit de Charias. Quant au reste de mon histoire, comment je suis venu ici, par quelles traverses j'ai passé, ce serait un trop long récit et qui exigerait trop de temps. » En parlant ainsi, il versait des larmes : les deux jeunes gens pleuraient aussi, attendris en apparence par son récit, en réalité par un retour sur eux-mêmes. Leurs gémissements n'auraient point eu de terme, si le sommeil, provoqué par la douceur des larmes, n'eût mis fin à leurs sanglots. C'est ainsi qu'ils s'endormirent. Cependant Thyamis (c'était le nom du chef de brigands), après avoir reposé tranquillement la plus grande partie de la nuit, avait été ensuite tourmenté de visions étranges, qui l'avaient tout-à-coup arraché au sommeil ; occupé à se rendre compte de ce songe, il veillait plongé dans ses réflexions. C'était au moment où les coqs chantent, soit, comme on dit, qu'un sentiment naturel les avertisse du retour du soleil vers nous et qu'ils s'agitent pour saluer le Dieu, soit que leur ardeur naturelle et le besoin de s'agiter, de manger au plus vite, les portent à éveiller au travail ceux qui habitent la même maison.

A cet instant, les Dieux lui envoyèrent un songe : il était à Memphis, sa patrie ; étant entré dans le temple d'Isis, il lui sembla voir tout le sanctuaire étinceler à la clarté des lampes : les autels, les brasiers étaient couverts d'animaux de toute espèce, et ruisselants de sang ; une foule immense, agitée, tumultueuse, remplissait les avenues et les portiques. Lorsqu'il eut pénétré lui-même dans le sanctuaire, la Déesse était venue à sa rencontre et lui avait dit, en lui présentant Chariclée : « Thyamis, je te confie cette jeune fille : tu la posséderas sans la posséder, tu seras criminel, tu égorgeras celle qui est confiée à ton soit, et elle ne sera pas égorgée. » Cette vision le mit dans une étrange perplexité ; après avoir retourné ces paroles dans tous les sens, pour découvrir ce qu'elles signifiaient, il finit par y renoncer et les interpréta au gré de ses désirs : tu la posséderas sans la posséder, signifia pour lui qu'il l'aurait femme, mais non vierge ; par ces mots « tu l'immoleras, » il entendit les blessures faites à la virginité, blessures qui ne devaient point causer la mort de Chariclée. Ce fut ainsi qu'il expliqua son songe, conformément aux suggestions de sa passion.

XIX. Au point du jour, il convoqua les principaux de ses compagnons et fit apporter le butin, qu'il décorait du nom pompeux de dépouilles. Il manda aussi Cnémon auprès de lui, avec ordre d'amener les prisonniers confiés à sa garde. « Quel sort nous est réservé? » s'écriaient ceux-ci pendant qu'on les emmenait ; et ils suppliaient Cnémon de faire quelque chose pour eux, s'il était possible. Cnémon le leur promit et les engagea à avoir bon courage, leur affirmant que le chef de brigands n'était pas de mœurs tout-à-fait barbares, qu'il y avait en lui quelque générosité, qu'il appartenait à une famille illustre et n'avait embrassé la vie qu'il menait que par nécessité. Eux arrivés, et toute la troupe réunie, Thyamis monta sur une sorte

d'éminence, déclara l'île lieu d'assemblée, et enjoignit à Cnémon de traduire ses paroles aux prisonniers : car celui-ci entendait déjà l'égyptien, et Thyamis s'exprimait difficilement en grec. Puis il parla ainsi : « Compagnons de guerre, vous savez quels ont toujours été mes sentiments à votre égard : fils d'un prêtre de Memphis, exilé des fonctions sacerdotales, qu'un frère plus jeune m'enleva contrairement à la loi, après la mort de mon père, je me suis réfugié au milieu de vous pour me venger et ressaisir ma dignité. Vous m'avez jugé digne de vous commander ; et jamais, depuis lors, je ne me suis attribué rien de plus qu'aucun de vous : dans le partage de l'argent, j'ai voulu l'égalité entière ; après la vente des prisonniers, j'ai apporté le prix en commun ; j'ai toujours pensé qu'un bon chef devait prendre pour lui la plus grande partie des fatigues et se contenter d'une part égale dans les profits. Pour ce qui est des captifs, j'ai enrôlé parmi nous tous ceux des hommes qui, par leur vigueur corporelle, étaient propres à nous rendre quelque service ; j'ai fait vendre les plus faibles. Quant aux femmes, jamais je ne me suis porté contre elles à aucune violence ; j'ai renvoyé moyennant rançon, ou par pure compassion pour leur sort, celles qui étaient d'une naissance élevée ; celles d'un rang inférieur, que l'habitude bien plus encore que la captivité condamnait à l'esclavage, vous ont été distribuées pour le service. Aujourd'hui je ne vous demande qu'une seule chose de toutes ces dépouilles, cette jeune étrangère. J'aurais pu me l'attribuer ; j'aime mieux la tenir de votre commun consentement ; car il serait déraisonnable de s'exposer, pour s'approprier de force une prisonnière, à paraître faire quelque chose contre le gré de ses amis. Ce don, du reste, je ne le demande pas gratuitement : j'abandonne en retour tout ce qui peut me revenir dans le reste du butin. La caste des prêtres dédaigne les vulgaires amours ; aussi n'est-ce pas pour la faire servir à mes plaisirs, mais

pour avoir des héritiers de mon sang, que j'ai résolu de l'unir à moi.

XX. » Je veux d'ailleurs vous exposer mes motifs : d'abord les richesses trouvées sur elle annoncent qu'elle est d'une noble origine ; ce qui le prouve encore, c'est que ses malheurs présents ne l'ont point abattue, et qu'elle a tout d'abord opposé la constance à la fortune. Son âme, je le vois clairement, est vertueuse et pure. Comment, en effet, ne donnerait-elle pas d'elle-même la plus haute idée, elle qui, supérieure à toutes les autres par l'éclat de sa beauté, impose cependant à ceux qui la voient le respect et la modestie par la chasteté de son regard ? Mais, un motif bien plus puissant encore, c'est qu'elle me paraît être la prêtresse de quelque Dieu, puisque, même dans son malheur, elle se croit tenue par la religion à garder ses vêtements sacrés et ses couronnes. Quelle union peut être plus convenable, chers compagnons, que celle d'un prêtre et d'une vierge vouée au service des Dieux? »

XXI. Tous applaudirent et firent des vœux pour que le mariage s'accomplît sous d'heureux auspices. Thyamis reprit alors : « Je vous rends grâce, mes amis ; mais il est convenable de savoir aussi quelles sont à cet égard les dispositions de la jeune fille : si j'avais à user du droit du commandement, ma volonté suffirait ; car quand on peut exiger d'autorité, demander est superflu. Mais, pour un mariage, le consentement mutuel est nécessaire. » S'adressant alors à Chariclée : « Quels sont, dit-il, vos sentiments, jeune fille ; consentez-vous à à être ma compagne ? » En même temps il lui demanda qui ils étaient, quelle était leur famille. Chariclée resta longtemps les yeux fixés à terre, agitant légèrement la tête, comme si elle rassemblait ses pensées pour répondre. Lorsqu'elle leva les yeux sur Thyamis, l'éclat de sa beauté l'éblouit bien plus encore ; car son visage, animé par la pensée, s'était coloré plus que de coutume, son regard avait plus de feu et d'assurance.

Cnémon lui servait d'interprète. « Ce serait plutôt, dit-elle, à mon frère Théagène, que voici, de répondre; car je pense que le silence convient à une femme, et que c'est à l'homme à prendre la parole parmi les hommes.

XXII. » Mais puisque vous m'engagez à parler, et que vous nous avez donné une première preuve de bienveillance, en montrant que vous voulez obtenir ce qui est juste moins par la force que par la persuasion, puisque d'un autre côté c'est à moi que se rapporte tout ce qui a été dit, il me faut bien (quoique dans une si nombreuse réunion d'hommes) sortir de mes habitudes et de celles de mon sexe, pour répondre aux propositions de mariage de celui qui me tient en son pouvoir. Pour ce qui est de notre origine, nous sommes loniens, d'une des premières familles d'Éphèse. Nobles et riches, la loi nous appelait, à ce double titre, aux fonctions sacerdotales : je fus désignée pour le service de Diane, et mon frère qui est ici, pour celui d'Apollon. Ces fonctions durent un an. Le temps accompli, nous devions conduire la pompe sacrée à Délos, y célébrer des jeux gymniques, des joûtes de musique, et déposer ensuite la dignité sacerdotale, suivant le rite établi. Un vaisseau fut donc rempli d'or, d'argent, de costumes, et de tout ce qui était nécessaire pour donner aux jeux et aux festins publics l'éclat convenable. Nous mîmes à la voile. Nos parents, déjà avancés en âge, eurent peur de la mer et de la traversée, et restèrent à la maison : mais un grand nombre de citoyens s'embarquèrent avec nous sur le même bâtiment, ou sur d'autres vaisseaux qu'ils équipèrent eux-mêmes. Déjà nous avions fait la plus grande partie de la traversée, lorsque fondit sur nous une violente tempête : un vent affreux, mêlé de trombes et de tourbillons, bouleversa les flots et entraîna le navire loin de sa route ; le pilote, forcé de céder à la fureur de la tempête, abandonna le gouvernail et laissa le vaisseau dériver au hasard. Sept jours et sept nuits, les vents déchaînés ne ces-

sèrent de nous entraîner, jusqu'à ce qu'enfin nous abordâmes au rivage où nous avons été pris par vous. L'affreux carnage que vous y avez vu tient à ce que nos matelots conspirèrent contre nous, pendant que nous célébrions un festin pour notre délivrance, et résolurent de s'emparer de nos richesses en nous égorgeant. Au milieu du massacre, pendant que tous nos compagnons périssaient, que les matelots eux-mêmes tombaient, égorgeant, égorgés tour à tour, seuls nous avons survécu à ce désastre (funeste privilége!) seuls nous restons, misérable débris. Notre seule consolation dans nos malheurs, c'est que quelque Dieu nous ait fait tomber entre vos mains : car au moment où nous craignions pour notre vie, nous avons été appelés à délibérer sur un mariage, que je ne veux certes repousser en aucune façon. Que je sois jugée digne en effet, moi captive, de la couche de mon maître, c'est là un bonheur qui surpasse tout espoir! Mais bien plus! qu'une jeune fille consacrée à la Divinité, devienne la compagne du fils d'un prêtre, bientôt prêtre lui-même avec l'aide des Dieux, je ne puis manquer de voir là quelque effet de la faveur céleste. Je ne demande qu'une seule chose; accordez-la moi, Thyamis : Permettez que j'aille d'abord soit à la ville, soit dans quelqu'autre lieu où se trouve un temple ou un autel consacré à Apollon, afin d'y déposer ces insignes et les fonctions sacerdotales. Le mieux serait d'attendre que vous fussiez à Memphis, en possession de la prêtrise; les noces alors se feraient plus joyeusement, étant associées à la victoire et célébrées après le succès. Mais je vous laisse à décider si elles doivent avoir lieu plus tôt; que je puisse seulement accomplir les rites sacrés suivant les usages de mon pays. Je sais que vous accéderez à cette prière, étant, comme vous le dites, voué depuis l'enfance au service des Dieux, et plein de respect pour tout ce qui tient à leur culte. »

XXIII. Elle cessa de parler et se mit à fondre en larmes. Tous les assistants approuvèrent sa demande,

exhortèrent Thyamis à y faire droit, et protestèrent de leur dévoûment à le servir. Thyamis accéda pareillement, moitié de gré, moitié de force. Sa passion lui faisait considérer une seule heure de délai comme un temps infini. Mais, d'un autre côté, la parole de Chariclée, semblable à la voix d'une sirène, l'avait comme apprivoisé et rendu docile à ses prières. D'ailleurs, il voyait là quelque rapport avec ses songes, et concevait l'espoir de célébrer son mariage à Memphis. Il congédia donc l'assemblée, après avoir fait le partage du butin et obtenu lui-même, comme don spontané, une partie de ce qu'il y avait de plus précieux.

XXIV. Ordre fut donné de se tenir prêt dans dix jours pour une tentative sur Memphis. Il assigna aux jeunes Grecs la tente qu'ils avaient déjà occupée, et voulut que Cnémon continuât à la partager avec eux, non plus comme surveillant, mais comme ami et compagnon. Enfin, il les traitait plus délicatement que lui-même, et admettait de temps en temps Théagène à sa table, par égard pour sa sœur. Quant à Chariclée, il avait résolu de ne la voir que rarement, de peur que sa vue n'enflammât encore la passion qu'il nourrissait et ne l'entraînât à faire quelque chose de contraire aux conventions précédemment faites. Thyamis fuyait donc dès lors sa présence, ne jugeant pas possible, s'il la voyait, d'être maître de lui-même.

Aussitôt que la foule se fut écoulée, et que chacun eut disparu de son côté dans le marais, Cnémon se mit en mesure d'aller chercher, à quelque distance du lac, l'herbe qu'il avait promise la veille à Théagène.

XXV. Cependant Théagène, profitant du moment où ils restaient livrés à eux-mêmes, se prit à pleurer et à sangloter. Il ne cessait de prendre les Dieux à témoin, mais sans adresser une seule parole à Chariclée. Elle lui demanda s'il gémissait comme de coutume sur leur commun malheur, ou s'il ne lui était pas survenu quelque nouvelle infortune : — « Que peut-il y avoir de plus

nouveau, dit Théagène, de plus contraire à la foi, quelle violation plus grande des serments et des conventions, que l'oubli où me laisse Chariclée, pour consentir à une autre union? — Ne blasphême pas ainsi, dit la jeune fille, et ne sois pas pour moi plus cruel que mes malheurs. Ne va pas, quand toutes mes actions, toute ma conduite passée, t'ont donné tant de preuves de mes sentiments, me soupçonner sur des discours de circonstance, accommodés à la nécessité du moment. Autrement, bien loin de me trouver changée, tu montreras que tu l'es toi-même. Car pour moi, si je suis malheureuse, du moins aucune puissance au monde ne sera assez forte pour m'arracher rien qui soit contraire à l'honnêteté. Une seule fois j'ai failli, je le sais, lorsque j'ai conçu pour toi cette violente passion : et encore était-elle légitime! Car je ne t'ai point cédé comme à un amant; je me suis d'abord donnée toute à toi, comme à un époux auquel m'unissaient des liens sacrés ; je me suis jusqu'ici conservée pure de tout rapport illégitime avec toi; j'ai bien des fois repoussé tes tentatives, cherchant l'occasion de faire légitimement consacrer l'union arrêtée entre nous dès le principe, et jurée par tout ce qu'il y a de plus sacré. Quelle folie n'est-ce pas à toi de croire que je préfère un Barbare à un Grec, un brigand à celui que j'aime? — Quel était donc le but de toute cette belle harangue ? dit Théagène. Que tu m'aies fait passer pour ton frère, j'ai trouvé que c'était fort sagement imaginé ; rien n'était plus propre à nous mettre à l'abri de tout soupçon jaloux de la part de Thyamis, et à nous permettre de rester ensemble sans danger. J'ai compris aussi la fable sur l'Ionie, sur notre voyage à Délos et nos longs errements : c'était un moyen de faire illusion sur notre situation véritable, et d'abuser ceux qui nous écoutaient.

XXVI. » Mais quant à accepter si allègrement ce mariage, à en prendre l'engagement public, à en fixer l'époque, je n'ai ni pu ni voulu le comprendre; j'ai

souhaité être plutôt englouti que de voir une telle issue à toutes mes peines, à toutes mes espérances sur toi. » Chariclée, à ces mots, le serra dans ses bras, le couvrit de baisers et l'arrosa de larmes. « Oh combien ont pour moi de charme ces craintes que je t'inspire! Elles montrent clairement que ton amour pour moi n'a pas fléchi sous nos nombreux malheurs. Mais, sache-le bien, Théagène, nous n'aurions pas même en ce moment le loisir de nous entretenir, si je n'avais fait cette promesse : lutter contre une passion impétueuse, c'est, tu le sais, l'irriter par la résistance; un mot d'espérance, au contraire, une parole d'accord avec les désirs, amortit la violence des premiers transports et calme par le charme de l'attente l'ardeur impatiente de la passion. Ceux qui aiment le plus passionnément regardent, ce semble, la promesse comme une première victoire; et, persuadés dès lors qu'ils possèdent l'objet aimé, bercés par l'espérance, ils supportent plus doucement l'attente. C'est dans cette prévision que je me suis livrée moi-même en paroles, me confiant pour le reste aux Dieux et au Génie chargé dès l'origine de veiller sur nos amours. Souvent, un ou deux jours ouvrent bien des voies de salut; la fortune offre des expédients que n'aurait pu imaginer toute la prudence humaine. Voilà pourquoi j'ai préféré m'arrêter pour le moment à cette résolution, comptant sur les incertitudes de l'avenir pour éluder ce qui n'était que trop certain. Gardons donc précieusement cette feinte, ô mon ami, comme un stratagême pour la lutte; qu'elle soit un secret pour Cnémon lui-même, aussi bien que pour tous les autres. Sans doute il nous est favorable, il est Grec comme nous; mais il est captif, et porté dès lors à complaire de préférence à son maître. Car nous n'avons ni l'épreuve d'une longue amitié, ni les liens de la parenté, pour nous garantir de sa part une fidélité durable. Aussi, quand bien même il viendrait à soupçonner quelque chose de la

vérité sur notre compte, il faut nier tout d'abord. Le mensonge est quelquefois un bien, quand il est utile à ceux qui le font, sans nuire en rien à ceux à qui il s'adresse.

XXVII. Pendant que Chariclée lui donnait ces sages instructions et d'autres semblables, Cnémon accourut hors d'haleine : son visage était altéré et dénotait un trouble extrême. « Théagène, dit-il, je t'apporte l'herbe ; applique-la sur tes blessures pour les guérir : mais il faut se tenir prêt à d'autres coups, à de nouveaux dangers. » Comme Théagène lui demandait de s'exprimer plus clairement : « Ce n'est pas le moment, dit-il ; car il est à craindre que les faits ne devancent la parole ; suis-moi au plus vite, et que Chariclée t'accompagne. » Aussitôt il les prit l'un et l'autre, et les conduisit à Thyamis, qu'il trouva occupé à polir son casque et à aiguiser sa lance : « Tu fais bien, lui dit-il, de t'occuper de tes armes ; mais il faut les revêtir sur le champ, et ordonner aux autres de s'armer également. Nous sommes entourés par une foule d'ennemis comme je n'en ai jamais vu ; ils sont tellement près, que je les ai vus couvrir la colline la plus voisine ; je n'ai eu que le temps de venir, en courant de toute ma force, annoncer leur approche. J'ai averti tous ceux que j'ai rencontrés dans le trajet jusqu'ici, de se préparer au combat.

XXVIII. Thyamis se leva soudain à ces mots et demanda où était Chariclée, qui le préoccupait évidemment plus que lui-même. Cnémon la lui montra arrêtée tout près, sur le seuil de la porte. « Prends-la donc, lui dit-il tout bas, et conduis-la à la caverne où sont déposés en sûreté mes trésors. Quand tu l'auras fait descendre, mon ami, ramène la pierre sur l'ouverture, comme de coutume, et reviens à nous en toute hâte. Moi, je vais pourvoir au combat. » Il ordonna alors à son écuyer d'amener une victime, afin de faire un sacrifice aux Dieux protecteurs du lieu, avant de

commencer le combat. Cnémon suivit ses instructions : il emmena Chariclée qui ne cessait de se lamenter et de se tourner vers Théagène, et la fit descendre dans la caverne. Ce n'était point une excavation naturelle, comme il s'en trouve beaucoup, soit au-dessus, soit au-dessous de la terre; c'était un travail artificiel des brigands, fait à l'imitation de la nature, une grotte creusée par la main des Égyptiens et habilement disposée pour la garde de leurs trésors.

XXIX. Voici en quoi elle consistait : l'entrée, étroite et obscure, était cachée sous la porte d'une petite chambre secrète, de telle sorte que la pierre du seuil devenait au besoin une autre porte pour descendre dans la caverne; elle s'abaissait et s'élevait facilement. De là partaient des galeries tortueuses, qui couraient en sens divers, sans aucun ordre. Ces galeries ou sentiers, dirigés tous vers la partie inférieure, tantôt se séparaient et serpentaient isolément, tantôt se confondaient à dessein, s'enlaçaient l'un l'autre et convergeaient tous en bas, pour aboutir à une large excavation. Une lumière douteuse y tombait, par une fente, de la partie supérieure du marais. C'est là que Cnémon fit descendre Chariclée; il la conduisit par la main jusqu'au fond de l'antre, par les détours et les sinuosités qu'il connaissait, l'encourageant de toutes ses forces, et lui promettant de revenir le soir avec Théagène : il ne lui permettrait pas, disait-il, de se commettre avec les ennemis, et lui ferait éviter le combat. Chariclée ne disait mot; elle était comme frappée de mort par l'excès de ses maux, comme anéantie par l'absence de Théagène. Il la laissa sans souffle, sans voix, et sortit de la caverne; puis il remit la pierre, non sans verser quelques larmes sur la nécessité où il était réduit, sur le sort de Chariclée, qu'il ensevelissait en quelque sorte vivante, forcé qu'il était à plonger dans la nuit et les ténèbres ce qu'il y avait de plus beau parmi les hommes. Il courut ensuite à Thyamis, qu'il trouva au milieu des

préparatifs du combat. Déjà Thyamis, accompagné de Théagène, resplendissait sous ses armes; il enflammait par sa parole la fureur guerrière des compagnons réunis autour de lui. Debout au milieu d'eux, il leur parlait ainsi : « Compagnons d'armes, il n'est pas besoin de beaucoup de paroles, je le sais, pour vous exciter; les exhortations ne sont nullement nécessaires avec vous, qui avez toujours considéré la guerre comme votre vie. D'ailleurs, l'invasion subite des ennemis coupe court aux longs discours. Quand l'ennemi attaque et agit, ne pas agir promptement, pour le repousser par les mêmes moyens, c'est manquer d'intelligence et de courage. Sachez donc qu'il ne s'agit point pour vous de femmes et d'enfants à défendre; quoique pour beaucoup ce soit là un motif suffisant de combattre à outrance; — et pourtant, ces biens qui ont moins de prix pour nous, et tous ceux que donne la victoire, nous resteront si nous sommes vainqueurs. — Il s'agit de votre existence même, de votre vie : entre pirates la guerre ne finit point par des conventions et des traités; la vie est au prix de la victoire; la défaite, c'est la mort. Tombez donc sur ces ennemis acharnés, et que la même fureur transporte et vos âmes et vos corps. »

XXX. Après ces paroles, il cherche autour de lui son écuyer Thermutis, et l'appelle à plusieurs reprises par son nom. Mais, ne pouvant le découvrir, il s'emporte contre lui en violentes menaces et court à sa barque : car déjà la lutte était engagée, et on pouvait apercevoir de loin les habitants de l'extrémité du marais, du côté de l'entrée, aux mains des ennemis. Ceux-ci, à peine arrivés, avaient mis le feu aux barques et aux cabanes de ceux qu'ils avaient surpris ou qui cherchaient leur salut dans la fuite. La flamme s'était étendue de proche en proche sur le marais, et avait embrasé les nombreux roseaux qui y étaient accumulés; l'incendie projetait une lueur immense, éblouissante; un pétillement aigu se faisait entendre. On voyait, on entendait la guerre

sous toutes ses faces. Les habitants soutenaient le combat avec tout le courage, toute la vigueur possible; mais l'ennemi avait pour lui l'avantage du nombre et de la surprise; il l'emportait partout, massacrait les uns sur terre, engloutissait les autres dans le marais avec leurs barques et leurs cabanes; au milieu de ce tumulte, un bruit confus s'élevait dans les airs; on combattait en même temps sur la terre et sur l'eau; on donnait, on recevait la mort; le marais était souillé de sang; l'eau et les flammes conspiraient à augmenter le trouble et la confusion. A cet aspect, au bruit de ce tumulte, Thyamis se rappela tout-à-coup le songe où il avait vu Isis et son temple, rempli tout entier de lampes et de victimes. Il y vit l'emblême de ce qu'il avait maintenant sous les yeux; et, lui donnant une interprétation toute différente de la première, il crut que posséder Chariclée sans la posséder, signifiait qu'elle lui serait enlevée par la guerre; que l'immoler sans la blesser, s'entendait bien du glaive, et non des œuvres de Vénus. Il maudit mille fois la déesse pour sa fourberie envers lui; et, s'irritant à la pensée que Chariclée pût être au pouvoir d'un autre, il dit à ses compagnons de s'arrêter un peu et de rester où ils se trouvaient, se bornant à faire autour de l'îlot une guerre d'embuscade et à pousser à la dérobée quelques reconnaissances dans le marais autour d'eux. C'était à grand'peine, disait-il, s'ils pourraient, même ainsi, résister à la multitude de leurs ennemis. Quant à lui, il s'éloigna sous prétexte de chercher Thermutis et d'invoquer les Dieux protecteurs du lieu, fit défense que personne le suivît, et se dirigea, hors de lui, vers l'entrée de la grotte. Il est dans la nature des barbares de ne se laisser détourner par rien de l'objet qu'ils poursuivent : s'ils désespèrent de leur propre salut, ils commencent par tuer tous ceux qui leur ont été chers, soit qu'ils s'imaginent les retrouver après la mort, soit pour les soustraire aux mains et aux injures de l'en-

nemi. Sous le coup de ces pensées, oubliant tous les soins qui devaient alors l'occuper, surtout au moment où les ennemis l'enveloppaient comme dans un filet, Thyamis, transporté de rage, d'amour et de jalousie, se précipite en courant de toute sa vitesse vers la caverne; il s'élance par l'ouverture, criant et appelant de toute sa force en égyptien. A l'entrée même il trouve une femme qu'il reconnaît pour grecque à son langage; guidé par sa voix, il se dirige vers elle, lui pose la main gauche sur la tête et lui plonge son épée dans la poitrine à la hauteur du sein.

XXXI. La malheureuse poussa un triste et dernier gémissement, et tomba à terre étendue sans vie. Thyamis sortit, ramena la pierre sur l'ouverture et y jeta un peu de terre : « Que ce soit là pour toi, dit-il en pleurant, mon présent nuptial. » Puis il courut aux barques, où il trouva ses compagnons en disposition de fuir. Thermutis arrivait en même temps avec une victime. Il s'emporta en injures contre lui, lui dit qu'il l'avait devancé par le plus beau des sacrifices, et s'élança dans sa nacelle, lui troisième, avec Thermutis et un rameur. Car les bateaux du marais, formés d'une seule pièce et grossièrement creusés dans un tronc d'arbre, ne pouvaient recevoir plus de trois personnes. Théagène et Cnémon montèrent aussi dans une barque, et ainsi des autres. Quand tout le monde fut embarqué, ils s'éloignèrent à quelque distance de l'île, et d'abord ils la contournèrent au lieu de gagner le large; bientôt même ils cessèrent de ramer et rangèrent leurs barques de front, comme disposés à recevoir le choc de l'ennemi. Mais à peine le virent-ils approcher, que tous, à son aspect, prirent la fuite, effrayés du seul mouvement des vagues; quelques-uns ne purent même entendre sans trembler son cri de guerre. Théagène et Cnémon reculèrent également; mais la crainte n'était pas le principal motif de leur retraite. Thyamis seul, soit qu'il rougît de fuir, soit qu'il ne pût supporter la

pensée d'être séparé de Chariclée, se précipita au milieu des ennemis.

XXXII. Déjà il était aux prises avec eux, lorsque quelqu'un cria : « C'est Thyamis ; que chacun se tienne en garde. » Aussitôt les barques font cercle autour de lui et l'enferment de toutes parts. Thyamis se défendait, blessant et tuant tout ce qui était à la portée de sa lance. Ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est qu'aucun d'eux ne le frappait ; aucun ne levait l'épée contre lui ; leur unique préoccupation était de le prendre vivant. Il résista longtemps de toutes ses forces ; mais à la fin un grand nombre d'ennemis se précipitèrent sur lui et lui arrachèrent sa lance. Il avait d'ailleurs perdu son écuyer : Thermutis, blessé mortellement, à ce qu'il semblait, et désormais sans espoir, céda à la nécessité : il se précipita dans le lac, ne reparut que hors de la portée des traits, grâce à son habileté à nager, et parvint à force d'efforts à atteindre le marais, sans qu'aucun des ennemis songeât à le poursuivre. Car déjà Thyamis était entre leurs mains, et cette capture d'un seul homme était à leurs yeux une victoire complète. Quoiqu'un si grand nombre de leurs compagnons eussent péri, ils se réjouissaient bien plus de tenir vivant celui qui les avait tués, qu'ils ne s'affligeaient de la perte de leurs amis. Telle est la nature des pirates : ils préfèrent les richesses à la vie même, et ce qu'ils appellent amitié, intimité, n'a d'autre objet chez eux que le lucre. C'est ce qui arrivait en cette circonstance : car les ennemis que combattait Thyamis étaient précisément de ceux qui avaient fui devant lui et ses compagnons, à l'embouchure Héracléotique.

XXXIII. Indignés de se voir arracher ce qu'ils avaient pris à autrui, irrités de la perte de leur butin, comme de celle d'un bien qui leur eût appartenu, ils étaient retournés chez eux prendre le reste de leurs compagnons, s'étaient adjoint les habitants des bourgs voisins, en leur offrant pour appât une part égale dans les

dépouilles, et avaient eux-mêmes dirigé l'expédition. Quant à prendre Thyamis vivant, voici quels étaient leurs motifs : Thyamis avait à Memphis un frère nommé Pétosiris, qui, quoique le plus jeune, avait par ses intrigues, et contrairement à la loi du pays, usurpé sur lui les fonctions sacerdotales. Pétosiris, ayant appris que son aîné commandait une bande de brigands, craignit qu'il ne saisît quelque occasion de revenir, ou que le temps ne découvrît la fraude : il se voyait d'ailleurs généralement soupçonné de s'être débarrassé de Thyamis, depuis que celui-ci avait disparu. Il envoya donc sous main, dans les bourgs occupés par les brigands, des messagers offrir une somme considérable et un grand nombre de têtes de bétail, à qui le lui livrerait vivant. Alléchés par ces promesses, ils n'avaient pas oublié, même dans l'ardeur du combat, qu'il y avait là quelque chose à gagner, et, du moment où ils l'eurent reconnu, ils avaient acheté sa capture au prix de la vie de plusieurs d'entre eux. On transporta Thyamis à terre, et la moitié de la troupe fut désignée pour garder le prisonnier. Quant à lui, il ne cessait de leur reprocher leur apparente humanité, et s'irritait contre ses liens bien plus que contre la mort. Les autres se dirigèrent vers l'île, espérant y trouver en réserve le butin qu'ils cherchaient. Ils la parcoururent dans tous les sens et ne laissèrent aucune partie sans la fouiller. Mais, ne trouvant rien de ce qu'ils espéraient, à part quelques objets de peu de valeur qu'on avait négligé d'enfouir et de cacher dans la caverne, ils mirent le feu aux cabanes; puis, la nuit approchant, ils craignirent, s'ils restaient dans l'île, quelque embûche de la part des habitants qui leur avaient échappé, et retournèrent chez eux.

LIVRE II.

I. L'île était enveloppée par les flammes : cependant, tant que le soleil fut à l'horizon, Théagène et Cnémon ne s'aperçurent pas de ce désastre; car la lueur de l'incendie s'amoindrit le jour, éclipsée par les rayons de l'astre divin. Mais, le soleil couché et la nuit venue, la flamme, régnant sans partage, projeta au loin ses clartés. Rassurés par la nuit, ils se levèrent alors du milieu du marais et aperçurent distinctement l'île en proie à l'incendie. A cet aspect, Théagène se frappa la tête et s'arracha les cheveux. « Périsse aujourd'hui ma vie, s'écria-t-il; tout est consommé; adieu craintes, dangers, pensées, espérances, amours. Chariclée n'est plus; c'en est fait de Théagène. C'est donc en vain, malheureux ! que j'ai été lâche, que je me suis résigné à une fuite honteuse, afin de me conserver pour toi, ma douce amie. Je ne te survivrai pas, chère Chariclée, puisque tu es étendue sans vie. Hélas! pour comble de maux, ce n'est point la commune loi qui a tranché tes jours; celui que tu aurais désiré ne t'a pas serrée dans ses bras; infortunée, tu as été la proie des flammes; voilà les torches que la Divinité a allumées sur toi pour flambeaux d'hymenée. Ce qu'il y avait de plus noble parmi les hommes est consumé tout entier : de tant d'éclat, d'une beauté si vraie, il ne reste rien, pas même un cadavre. O sort cruel ! O Dieux impitoyables ! Vous m'avez enlevé même les suprêmes embrassements; vous m'avez envié les derniers baisers, des baisers inanimés. »

II. Au milieu de ces lamentations, il cherchait son épée. Mais Cnémon détourna brusquement sa main et lui dit : « Pourquoi ces plaintes, Théagène ? pourquoi pleurer celle qui est vivante? Chariclée vit; elle est sauvée; rassure-toi. » — « Tu me prends, Cnémon, pour un enfant et un insensé, dit tristement Théagène;

tu m'as arraché l'âme en me privant d'une mort qui m'eût été si douce. » Cnémon jura qu'il ne le trompait point, et lui dit tout : les ordres de Thyamis, l'antre ; de quelle manière il y avait descendu Chariclée, la disposition de la caverne, l'impossibilité que la flamme pût descendre à ces profondeurs, à travers les mille contours qui l'interceptaient. Théagène respira à ce récit et s'empressa de gagner l'île : il contemplait déjà en imagination Chariclée absente, et voyait dans la caverne leur chambre nuptiale : le malheureux ! il ignorait combien de pleurs il devait y répandre ! Ils poussèrent donc rapidement leur barque et mirent eux-mêmes la main aux rames ; car au premier choc de l'ennemi, leur batelier avait disparu comme un trait, relancé en quelque sorte par le cri de guerre. Ils louvoyaient à droite et à gauche de leur direction, leur inexpérience ne leur permettant pas de ramer d'accord ; le vent d'ailleurs les contrariait. Cependant leur ardeur triompha de leur inhabileté.

III. Cependant ils abordèrent à l'île, après bien des efforts, et inondés de sueur. Leur premier soin fut de courir de toute la vitesse de leurs jambes aux cabanes. Mais elles étaient déjà réduites en cendres ; on n'en voyait plus que la place. Pourtant la pierre qui avait formé le seuil et qui couvrait la caverne se distinguait aisément encore. L'incendie, poussé par un vent violent sur ces cabanes de roseaux et de joncs, les avait, dans sa course impétueuse, comme consumées en passant : la place restait presque nue ; car la flamme était bien vite tombée : les débris réduits en cendres avaient été en grande partie dispersés par les rafales ; le peu qui en restait, était déjà presque entièrement éteint par le vent, et suffisamment refroidi pour qu'on pût y marcher. Ils trouvèrent quelques torches à demi-consumées, qu'ils allumèrent à des roseaux ; puis ils écartèrent la pierre et descendirent dans la caverne. Cnémon marchait en avant ; mais à peine avaient-ils

fait quelques pas, qu'il s'écria tout-à-coup : « O Jupiter ! qu'est ceci? Nous sommes perdus! Chariclée est morte.» Son flambeau tomba à terre et s'éteignit; lui-même, mettant les mains sur ses yeux, se laissa aller sur les genoux et éclata en gémissements. Théagène, comme s'il eût été renversé par un choc violent, roula sur le cadavre; longtemps il le tint embrassé, le serrant étroitement et le couvrant de baisers. Cnémon, lorsqu'il le vit tout entier à sa passion, abîmé dans sa douleur, craignit de sa part quelque funeste résolution et retira doucement du fourreau l'épée suspendue à son côté; puis il le laissa seul et courut rallumer le flambeau.

IV. Pendant ce temps, Théagène poussait de tragiques et lugubres lamentations : « O douleur intolérable! O Dieux acharnés à ma perte! quelle est donc cette Furie insatiable de vengeance, dont la haine se complaît à nos malheurs ; qui nous a chassés de notre patrie, exposés aux périls de la mer, à l'avidité des pirates; qui tant de fois nous a livrés aux brigands et dépouillés de tous nos biens? Une seule consolation me restait, et celle-là même m'est enlevée! Chariclée est sans vie; ce que j'avais de plus cher au monde est tombé sous la main d'un ennemi; sans doute elle est morte en défendant sa virginité, en se réservant pour moi. L'infortunée ! elle n'en est pas moins là gisante, sans avoir joui de sa beauté, sans m'en avoir laissé jouir moi-même. Mais, du moins, ô ma douce amie, fais que j'entende tes dernières paroles, l'ordinaire adieu des mourants; exprime un ordre, s'il te reste quelque faible souffle. Infortuné que je suis! tu te tais : cette bouche prophétique et inspirée des Dieux est maintenant muette ; les ténèbres couvrent celle qui portait partout la lumière ; sortie du sanctuaire, elle est plongée dans le chaos ; ses yeux, dont l'éclat éblouissait tout le monde, ne voient plus la lumière : ah ! sans doute, ton meurtrier ne les a pas vus, je le sais bien! De quel nom t'appeler? Fiancée? il n'y a plus de fiançailles

pour toi! Épouse? tu ne l'as jamais été! Comment donc te nommer, comment t'appeler désormais autrement que par ce nom, le plus doux de tous les noms, Chariclée? O Chariclée! prends confiance, tu as un fidèle amant; tu ne tarderas pas à me recouvrer; me voici; je m'offre moi-même pour victime funéraire; je répandrai pour libations mon propre sang; cette caverne, grossier monument, nous renfermera l'un et l'autre; dans la mort du moins il nous sera permis de nous unir, puisque vivants, un Dieu cruel ne l'a pas permis. »

V. A ces mots, il porte la main à son épée pour la tirer du fourreau; mais, ne la trouvant pas, il s'écrie : « O Cnémon, tu m'arraches la vie! tu ne fais pas moins injure à Chariclée, en la privant pour la seconde fois de la société la plus douce pour elle. » Pendant qu'il parlait, on entendit retentir à travers les souterrains le sourd murmure d'une voix appelant Théagène. Il l'entendit sans se troubler, et répondit: « Je viens, ma douce amie, mon âme; car il est évident que tu erres encore sur la terre, soit que tu ne puisses te résigner à quitter un si beau corps dont tu as été violemment expulsée, soit que, faute de sépulture, tu sois repoussée par les ombres infernales. » Cependant, Cnémon étant arrivé avec les flambeaux, on entendit de nouveau retentir la même voix, appelant « Théagène, Théagène. — Grands Dieux! s'écria Cnémon, n'est-ce pas la voix de Chariclée? Je la crois sauvée, Théagène; car la voix qui frappe mon oreille vient du fond de la caverne, où je sais l'avoir laissée. — Ne cesseras-tu jamais, dit Théagène, de vouloir m'abuser. — Je t'abuse, je le reconnais, mais je m'abuse en même temps, si nous trouvons que c'est Chariclée qui est ici étendue. » En disant ces mots, il retourne le corps du côté du visage; mais à peine l'a-t-il aperçu : « Que vois-je, s'écrie-t-il! ô Dieux des prodiges! c'est le visage de Thisbé! » Et, se rejetant en arrière, il reste muet et frappé de stupeur.

VI. Théagène, au contraire, commença à respirer; une lueur d'espoir passa dans son âme. Il ranima Cnémon, dont les forces défaillaient, et le pria de le conduire au plus vite vers Chariclée. Cnémon, au bout de quelque temps, revint à lui et se reprit à examiner le cadavre couché à ses pieds. C'était bien réellement Thisbé. On reconnaissait, à la poignée, l'épée de Thyamis tombée à terre auprès d'elle; car, après le meurtre, il l'avait, dans sa fureur et sa précipitation, laissée auprès de sa victime. Des tablettes placées sur sa poitrine s'échappaient de dessous l'aisselle; Cnémon les prit et voulut lire ce qu'elles contenaient. Mais les pressantes sollicitations de Théagène ne le lui permirent pas : « Cherchons d'abord, disait-il, ma chère Chariclée, et voyons si quelque Dieu ne nous abuse point maintenant encore; nous pourrons tout aussi bien lire ensuite ces tablettes. » Cnémon y consentit : ils serrèrent l'écrit, ramassèrent l'épée et se dirigèrent vers Chariclée. Elle arrivait de son côté vers la lumière, rampant sur les pieds et les mains; dès qu'elle aperçut Théagène, elle courut à lui et se suspendit à son col : « Je te possède, Théagène. — Tu vis pour moi, Chariclée, » tel furent les seuls mots qu'on entendit pendant longtemps. A la fin, ils se laissèrent tout-à-coup aller sur le sol, étroitement embrassés, sans voix, et comme anéantis. Peu s'en fallait que leur vie ne s'échappât. Car bien souvent l'excès du plaisir dégénère en souffrance, et une joie immodérée entraîne après soi la douleur. Témoin ces deux amants, qui, sauvés contre tout espoir, allaient succomber à leur bonheur, sans la présence de Cnémon. Il essuya avec précaution le rocher humide, recueillit dans le creux de sa main le peu d'eau qui s'en écoulait, leur en arrosa le visage, leur frotta les narines à plusieurs reprises, et parvint ainsi à leur rendre le sentiment.

VII. Tous deux, surpris de se trouver ainsi enlacés l'un l'autre et couchés ensemble, se relevèrent préci-

pitamment; tous deux rougissaient, mais surtout Chariclée, de ce que Cnémon les eût vus dans cette situation, et le priaient de leur pardonner. Cnémon sourit; et, donnant à dessein un tour plus enjoué à la conversation, pour les relever de leur abattement : « Il n'y a rien là, dit-il, qui ne mérite des éloges; tel est du moins mon sentiment; tel est celui de quiconque, après avoir lutté contre l'amour, a senti toutes les douceurs de la défaite et goûté modérément les joies de ces chutes inévitables. Mais ce que je n'ai pu approuver, Théagène, ce qui me faisait vraiment rougir quand j'en ai été témoin, c'était de te voir tenir embrassée une étrangère, une femme qui n'est rien pour toi, de t'entendre te lamenter sans vergogne, et cela quand je t'affirmais que celle qui t'est chère entre toutes était sauvée et vivante. — Cesse, Cnémon, dit Théagène, de m'accuser auprès de Chariclée; c'est elle que je pleurais sur le corps d'une autre, elle que je croyais étendue sans vie. Mais, puisqu'un Dieu favorable nous a montré notre erreur, le moment est venu de te rappeler ton grand courage de tout-à-l'heure : Souviens-toi de ces lamentations sur mon infortune, dont tu m'as donné le signal; rappelle-toi comment, à cette reconnaissance inattendue du cadavre, semblable à ces personnages de théâtre poursuivis par les furies, tu as fui en armes l'épée à la main, et cela devant une femme, bien mieux; devant une morte, toi, noble soldat de l'Attique.

VIII. A ces mots, ils sourirent doucement, mais d'un sourire forcé, mêlé de larmes, et où dominait la tristesse, comme il convenait à leur malheureuse situation. Après quelques moments de silence, Chariclée reprit, en se grattant la joue au-dessous de l'oreille : « Je félicite celle qui a eu les pleurs de Théagène, même ses embrassements, s'il faut en croire Cnémon, quelle qu'elle soit. Mais, — n'allez pas pour cela me soupçonner de jalousie; — quelle est donc cette heureuse créature

qui a mérité les larmes de Théagène? par quelle erreur as-tu embrassé pour moi une inconnue? Si tu le sais, je serais curieuse de l'apprendre. — Tu seras bien surprise, dit Théagène : Cnémon que voici prétend que c'est Thisbé, cette Athénienne, cette joueuse de harpe, la complice de Déménète dans toutes les trames ourdies contre lui. — Eh quoi! Cnémon, dit Chariclée au comble de l'étonnement, comment supposer que du milieu de l'Attique, elle ait été lancée, comme par quelque machine, jusqu'aux extrémités de l'Égypte? Comment sommes-nous descendus ici sans la voir? — Je ne saurais rien dire à cet égard, lui répondit Cnémon; tout ce que je sais sur elle se réduit à ceci : lorsque Déménète, prise au piége, se fut jetée dans le puits, mon père raconta au peuple tout ce qui s'était passé, et fit amnistier sa conduite. Il se disposa ensuite à faire décréter mon rappel par le peuple, et à s'embarquer pour aller à ma recherche. Cependant Thisbé, profitant du loisir que lui laissaient les occupations de mon père, ne craignit pas de tirer profit, comme chanteuse à gages dans les festins, de sa personne et de son talent. Il lui arriva même d'effacer Arsinoé, qui jouait assez froidement de la flûte; elle, au contraire, chantait avec gaîté et entrain, en s'accompagnant de la harpe sur un mode vif et rapide. Elle ne s'aperçut pas de la jalousie de sa compagne, de la haine violente qu'elle excitait chez elle, surtout lorsqu'un riche marchand de Naucratis, nommé Nausiclès, se mit à la caresser au préjudice d'Arsinoé, qu'il avait eue précédemment pour maîtresse, mais dont il s'était dégoûté en voyant de quelle façon ses joues se gonflaient quand elle jouait de la flûte : car, à force de souffler, les joues finissaient par envelopper le nez de la manière la plus disgracieuse, tandis que les yeux, injectés de sang, sortaient de leur orbite.

IX. Arsinoé, enflammée de colère et dévorée de jalousie, alla trouver les parents de Déménète, et leur

dénonça la trame ourdie contre celle-ci par Thisbé : elle en avait deviné une partie; les confidences de Thisbé lui avaient appris le reste. Toute la famille de Déménète se souleva contre mon père, et, à force d'argent, mit en mouvement pour l'accuser les plus habiles orateurs. Ils allaient criant partout que Déménète avait été tuée sans jugement et sans preuves; que l'adultère n'était qu'un prétexte, imaginé pour couvrir le meurtre; ils voulaient qu'on leur montrât le coupable, vivant ou mort; ou du moins qu'on produisît son nom. A la fin ils réclamèrent Thisbé pour la soumettre à la question. Mon père accéda à cette demande; mais il ne put la livrer; car, prévoyant bien cette issue, elle s'était, dès le début du procès, concertée avec son marchand et avait pris la fuite. Le peuple, tout irrité qu'il fût contre mon père, le déchargea cependant de l'accusation de meurtre, grâce à la déclaration spontanée qu'il avait faite à l'origine; mais il le déclara complice de l'intrigue contre Déménète, coupable de mon injuste exil, et le bannit de la ville, avec confiscation de tous ses biens. Voilà ce qu'il a gagné à contracter un nouveau mariage. Quant à cette misérable Thisbé, qui expie maintenant ses crimes sous mes yeux, je sais qu'elle a quitté Athènes de cette façon; mais je n'ai rien appris de plus. Ces détails m'ont été donnés à Égine, par un certain Anticlès, avec qui je me suis ensuite embarqué pour l'Égypte. J'espérais trouver Thisbé à Naucratis, la ramener à Athènes, pour faire décharger mon père des soupçons et accusations qui pèsent sur lui, et ensuite lui demander compte de ses perfidies envers nous tous. Maintenant je suis ici, réduit à la même condition que vous; par quelles causes et comment cela est arrivé, quelles infortunes j'ai eu à traverser dans l'intervalle, vous l'apprendrez plus tard; quant à savoir comment Thisbé se trouve dans cette caverne, par qui elle a été tuée, il faudrait sans doute un Dieu pour nous le révéler. »

X. « Mais, si vous le voulez, examinons les tablettes trouvées sur sa poitrine ; vraisemblablement elles nous apprendront quelque chose de plus. » Tous approuvèrent. Cnémon les ouvrit et commença à lire. Voici ce qu'elles contenaient : « A Cnémon, mon maître ; Thisbé son ennemie et son vengeur. D'abord je t'annonce l'heureuse nouvelle de la mort de Déménète ; c'est moi qui t'en ai délivré : par quels moyens, je te le dirai de vive voix, si tu veux me recevoir. Sache que depuis dix jours déjà je suis dans cette île, prisonnière d'un des brigands qui l'habitent. Il se vante d'être l'écuyer du chef, et me tient enfermée sans me permettre même de me montrer à la porte. C'est, dit-il, par amitié pour moi qu'il m'inflige ce supplice ; mais c'est bien plutôt, je crois, dans la crainte qu'on ne m'enlève à lui. Quelque Dieu favorable a permis que je te visse passer, ô mon maître ! je t'ai reconnu et je t'envoie secrètement cette lettre par une vieille qui demeure avec moi. Je lui ai recommandé de la remettre à un beau jeune Grec, ami du chef. Tire-moi des mains des brigands, accueille ta servante, sauve-moi la vie, si tu daignes me pardonner, en songeant que le mal que j'ai pu te faire, je l'ai fait malgré moi, mais qu'en te vengeant de ton ennemie, j'ai agi de mon plein gré. Que si ta haine est irrévocable, satisfais-la contre moi comme tu l'entendras. Que je sois seulement en ton pouvoir, dussé-je mourir ! Plutôt périr par tes mains et être ensevelie suivant le rite grec, que de mener ici une vie plus intolérable pour moi que la mort, que de subir l'amour d'un barbare, plus odieux que la haine d'un Athénien. »

XI. Tel était le contenu de la lettre de Thisbé. « Béni soit le ciel ! s'écria Cnémon : tu es morte, Thisbé, en m'annonçant toi-même tes malheurs, et c'est du sein même de ton supplice que tu m'en livres le récit ! Ainsi, je le vois, une Furie vengeresse t'a poursuivie par toute la terre ; le fouet de la justice divine n'a sus-

pendu ses coups qu'après t'avoir amenée auprès de ta victime, jusqu'en Égypte, pour me rendre témoin de ton châtiment! Mais quelle est donc cette nouvelle trame que tu ourdissais contre moi; que machinais-tu avec cette lettre, lorsque les justes Dieux t'ont prévenue? Je te soupçonne encore, quoique étendue sans vie; je crains fort que la mort même de Déménète ne soit une feinte, que ceux qui me l'ont annoncée ne m'aient trompé, que tu n'aies traversé les mers que pour venir jouer contre moi, jusqu'en Égypte, quelque autre de tes tragédies attiques. — Ne cesseras-tu pas, dit Théagène, de montrer cet excès de courage, et de te mettre en garde contre des ombres et des spectres? Tu ne diras pas, sans doute, qu'elle a jeté aussi un charme sur moi et sur mes yeux, moi qui n'ai rien de commun avec votre tragédie : elle est bien réellement étendue, bien morte; tu peux, dès lors, te rassurer complétement, Cnémon. Mais qui donc t'a rendu le service de la tuer? Comment et quand a-t-elle été descendue ici? Je ne saurais rien comprendre à ce mystère. — Tout ce que je puis dire, reprit Cnémon, c'est que celui qui l'a tuée est certainement Thyamis, à en juger par l'épée que nous avons trouvée près du cadavre : c'est la sienne, je la reconnais; j'en ai pour preuve cette poignée d'ivoire, sculptée en forme d'aigle. — Ne pourrais-tu nous dire, reprit Théagène, comment, quand et pour quel motif il a commis ce meurtre? — Et comment le saurais-je, répondit-il; cette caverne ne m'a pas, que je sache, communiqué la vertu prophétique, comme le sanctuaire de Delphes, ou comme l'antre de Trophonius, où l'on ne peut pénétrer sans recevoir l'inspiration divine. » A ces mots, Théagène et Chariclée éclatèrent tout-à-coup en gémissements : « Apollon Pythien, Delphes! » s'écriaient-ils en sanglotant. Cnémon, stupéfait, ne pouvait rien comprendre à l'effet produit sur eux par ce nom de Delphes.

XII. Ils en étaient là lorsqu'ils furent interrompus :

Thermutis, l'écuyer de Thyamis, blessé dans le combat, avait gagné la terre à la nage ; une fois la nuit venue, il avait rencontré une des barques naufragées errant à l'aventure dans le marais, s'y était placé et s'était dirigé vers l'île pour rejoindre Thisbé. Car c'était lui qui l'avait enlevée quelques jours auparavant dans une embuscade, au moment où elle suivait, sous la conduite du marchand Nausiclès, une route étroite au pied de la montagne. Au milieu du tumulte du combat, lors de l'invasion des ennemis, il avait profité de l'ordre que lui donnait Thyamis d'aller chercher une victime, pour mettre Thisbé à l'abri des traits, afin de se la réserver. Mais, tout en la faisant descendre dans la caverne pour la cacher, il l'avait, dans son trouble et sa précipitation, laissée à l'entrée. L'effroi, l'imminence du danger, l'ignorance des sentiers qui conduisaient au fond de la grotte, l'avaient clouée à l'endroit même où il l'avait déposée ; de sorte que Thyamis, la rencontrant là, l'avait égorgée au lieu de Chariclée. C'est vers elle qu'accourait Thermutis, aussitôt qu'il vit le danger du combat passé. Dès qu'il eut abordé à l'île, il se dirigea en toute hâte vers les cabanes. Mais il n'en restait plus rien que des cendres ; cependant, ayant reconnu, non sans peine, à la pierre, l'entrée de la caverne, il ralluma quelques roseaux sous lesquels le feu couvait encore et se précipita dans la grotte en prononçant le nom de Thisbé, le seul mot grec qu'il connût. Lorsqu'il l'aperçut étendue à terre, il resta longtemps immobile de stupeur. A la fin il entendit des sons et une sorte de murmure s'élever des profondeurs de la caverne ; car Théagène et Cnémon étaient encore à s'entretenir. Il ne douta pas que ce ne fussent là les meurtriers de Thisbé ; mais sa perplexité était grande et il ne savait que décider : la fureur du brigand, l'impétuosité du barbare, irritées encore en ce moment par l'amour déçu, le poussaient à se précipiter incontinent sur ceux qu'il croyait les auteurs du meurtre ; mais le manque

d'épée et d'armes l'obligeait, quoi qu'il en eût, à se contenir.

XIII. Il lui sembla que le mieux était d'aller à leur rencontre, sans manifester d'abord aucune intention hostile; puis, si quelque moyen de vengeance se présentait, de les traiter en ennemis. Cette résolution prise, il se dirigea vers Théagène et ses compagnons, promenant autour de lui des yeux farouches et sauvages, et révélant dans ses regards les desseins qu'il voulait renfermer dans son âme. A cette apparition subite, à la vue de cet homme nu et blessé, de ce regard sanguinaire, Chariclée se retira au plus profond de la caverne, par crainte sans doute, mais surtout par pudeur, l'aspect d'un homme nu blessant sa modestie. Cnémon se retira de même quelque peu en arrière : il avait bien reconnu Thermutis; mais, surpris par sa brusque arrivée, il craignait de le voir se porter à quelque funeste extrémité. Théagène, au contraire, moins effrayé qu'irrité à sa vue, dirigea vers lui son épée, comme pour le frapper à la moindre tentative hostile : « Arrête, lui dit-il, ou je te frappe; si je ne l'ai pas fait déjà, c'est qu'il m'a semblé te reconnaître, et que je ne sais encore quel dessein t'amène. » Thermutis, devenu tout-à-coup suppliant, par nécessité bien plus que par caractère, lui demanda grâce, prosterné à ses pieds. En même temps il invoquait le secours de Cnémon, il lui disait qu'il méritait de lui devoir son salut; qu'il ne lui avait jamais fait aucun mal, que la veille encore il combattait avec lui; qu'enfin il était venu vers eux en ami.

XIV. Cnémon se laissa toucher à cette prière; il s'approcha de Thermutis qui tenait embrassés les genoux de Théagène, le releva et lui demanda à plusieurs reprises où était Thyamis. Thermutis raconta tout ce qu'il savait de lui : comment il avait abordé les ennemis et donné tête baissée au milieu de la mêlée, sans ménager ni leur vie ni la sienne, comment il tuait tout

ce qui lui tombait sous la main, protégé lui-même par un commandement exprès d'épargner sa vie. Il ne savait, disait-il, quel avait été à la fin le sort de Thyamis ; car, blessé lui-même, il avait nagé vers la terre, et il venait maintenant à la caverne pour y chercher Thisbé. Comme ils lui demandaient quel intérêt il pouvait porter à Thisbé, d'où il la possédait, et pourquoi il la cherchait, Thermutis raconta comment il l'avait enlevée à des marchands; il l'aimait à la fureur, disait-il, et l'avait tenue cachée jusqu'à l'attaque des ennemis ; à ce moment il l'avait descendue dans la caverne, où il venait de la trouver égorgée par une main inconnue ; il ajouta qu'il désirait vivement connaître l'auteur du meurtre, afin d'en savoir au moins les motifs. — « Le meurtrier est Thyamis, » dit vivement Cnémon, empressé de se laver lui-même de tout soupçon ; et en même temps il montra l'épée qu'ils avaient trouvée auprès du cadavre. Quand Thermutis la vit, toute dégouttante de sang, quand il aperçut le fer encore chaud, fumant du meurtre commis l'instant d'auparavant, il ne put douter que Thyamis n'en fût l'auteur. Il poussa un profond gémissement, et, ne comprenant rien à ce qui s'était passé, muet, frappé de stupeur, il retourna vers l'entrée de la caverne. Arrivé près du cadavre, il plaça sa tête sur sa poitrine et répéta longtemps le nom de Thisbé, sans rien ajouter de plus. Bientôt il ne prononça plus que lentement, une à une, les syllabes de ce nom ; et insensiblement il se laissa aller au sommeil.

XV. Théagène, Chariclée et Cnémon, reportant tout à coup leur pensée sur tout ce qui leur était arrivé, semblaient vouloir prendre quelque résolution : mais la multitude des maux passés, les souffrances et les perplexités présentes, l'incertitude de l'avenir, émoussaient toute réflexion dans leur âme. A chaque instant ils s'entre-regardaient, chacun d'eux espérant que l'autre ouvrirait quelque avis ; puis, trompés dans leur at-

tente, ils reportaient leurs regards à terre, les relevaient encore, reprenaient tristement haleine, et soulageaient leur oppression par un soupir. A la fin, Cnémon s'étendit à terre, Théagène s'appuya sur un rocher et Chariclée vint se reposer sur son sein. Quelque temps ils luttèrent contre l'accablement du sommeil, afin de prendre quelque détermination sur ce qu'ils avaient à faire ; mais, à la fin, cédant à l'abattement et à la fatigue, ils obéirent, quoique à regret, à la loi de la nature. L'excès même de leurs souffrances amena un sommeil réparateur, et la portion intelligente de l'âme fut forcée de condescendre et de céder à la fatigue du corps.

XVI. A peine avaient-ils fermé la paupière et goûté quelques instants de sommeil, que Chariclée, couchée sur le sein de Théagène, eut un songe : Un homme aux cheveux hérissés, au regard sombre et farouche, à la main sanglante, la frappait de son épée et lui arrachait l'œil droit. Elle se mit aussitôt à crier, en disant qu'on lui avait arraché l'œil, et à appeler Théagène. Sur-le-champ il répondit à cet appel, profondément ému lui-même, comme si, en dormant, une sorte de sympathie lui eût fait partager les souffrances de Chariclée. Cependant elle avait porté la main à son visage, et la passait sur la partie blessée dans son rêve, sans rien trouver qui justifiât ses terreurs ; reconnaissant alors que c'était un songe : « Je rêvais, dit-elle ; mon œil est intact ; ne crains rien, Théagène. » Théagène respira à ces mots : « C'est bien fait à toi, dit-il, de conserver ces brillants rayons du soleil ; mais, dis-moi, que t'est-il arrivé ; quelle était cette frayeur subite ? — Un homme affreux, dit-elle, effroyable, sans s'inquiéter de ta force invincible, me frappait ici-même, couchée sur tes genoux ; il me semblait qu'avec son épée il m'arrachait l'œil droit. Et plût aux Dieux, Théagène, que cette vision ne fût pas un songe, mais une réalité. — Que les Dieux m'en préservent, reprit Théa-

gène : pourquoi dis-tu cela ? — C'est, reprit-elle, qu'il vaudrait mieux pour moi, être privée de l'un des yeux, qu'inquiète sur ton compte. Je crains fort que ce songe ne se rapporte à toi, que je regarde comme mes yeux, mon âme et mon tout. — Ne dites pas cela, répondit Cnémon, qui avait tout entendu, réveillé dès le commencement par le cri de Chariclée : votre songe me paraît avoir un tout autre sens. Avez-vous des parents? répondez-moi. — Oui, dit-elle ; mais, cela étant, qu'en concluez-vous ? — Croyez-moi, votre père est mort, dit Cnémon ; et voici d'où je le conjecture : c'est grâce à ceux qui nous ont engendrés, nous le savons, que nous entrons dans cette vie et jouissons de la lumière ; il est donc vraisemblable que par les deux yeux, sources de lumière et cause de la perception des choses visibles, les songes désignent le père et la mère. — Ce serait encore là une bien triste explication, reprit Chariclée ; mais puisse-t-elle être vraie plutôt que l'autre ; puissent tes pronostics se réaliser de préférence, et les miens être trouvés menteurs. — Il en sera ainsi, n'en doutons pas, dit Cnémon ; mais il semble en vérité que nous rêvions, de discuter des songes et des visions, sans nous préoccuper de notre situation, maintenant surtout que cet Égyptien (il voulait désigner Thermutis) nous a laissés, tout entier à ses défuntes amours et à ses gémissements. »

XVII. « Il est vrai, reprit Théagène ; mais, Cnémon, puisque quelque Dieu t'a associé à nous comme compagnon d'infortune, ouvre un avis : tu connais les lieux, la langue du pays ; d'ailleurs, nous sommes moins que toi en état de connaître le meilleur parti à prendre, étant plongés dans un plus profond abîme de maux. — Quant à l'infortune, reprit Cnémon, après quelques instants de silence, on ne saurait dire qui de nous l'emporte, ô Théagène ; car, moi aussi, la Divinité m'a dispensé la souffrance d'une main prodigue ; mais, étant le plus âgé, je parlerai le premier, comme

vous me le demandez, sur notre situation : Cette île, vous le voyez, est déserte et ne renferme que nous. L'or, l'argent, les vêtements y abondent ; car le riche butin fait sur vous et sur d'autres, par Thyamis et ses compagnons, a été enfoui par eux dans cette caverne. Mais pour le blé et les choses nécessaires à la vie, il n'en reste pas même l'ombre. Nous courons donc risque, en demeurant ici, de mourir de faim ; nous sommes d'ailleurs exposés à être tués, soit par les ennemis, s'ils font une nouvelle attaque, soit même par ceux qui habitaient ici avec nous, s'ils se réunissent et viennent piller le trésor dont ils n'ignorent pas l'existence. Nous ne pouvons manquer alors ou de tomber sous leurs coups, ou tout au moins d'être en butte à leurs outrages ; car cette race de pâtres est naturellement sans foi, maintenant surtout qu'ils n'ont plus leur chef, dont l'autorité leur imposait quelque retenue. Abandonnons donc cette île ; fuyons-la comme un piége et une prison. Mais d'abord expédions en avant Thermutis, sous prétexte de l'envoyer s'enquérir de Thyamis et recueillir quelques nouvelles : seuls, il nous sera plus facile de nous consulter et de faire ce qui conviendra ; il importe d'ailleurs d'éloigner de nous un homme d'un caractère mobile, adonné au brigandage, violent et querelleur ; d'autant plus qu'il conserve contre nous des soupçons au sujet de Thisbé, et ne se donnera aucun repos qu'il ne nous ait tendu quelque piége, quand il en trouvera l'occasion.

XVIII. Ils goûtèrent cet avis et résolurent de le suivre. Ils se dirigèrent donc vers l'entrée de la caverne ; car ils s'étaient aperçu que déjà le jour commencait à paraître. Là, ils trouvèrent Thermutis profondément endormi ; ils le réveillèrent pour lui communiquer, autant qu'il était besoin, ce dont ils étaient convenus, et le décidèrent aisément, grâce à la légèreté de son caractère. Le corps de Thisbé fut ensuite déposé dans une cavité; ils accumulèrent par-dessus tout ce qui restait

de la cendre des cabanes, et accomplirent les rites religieux autant que le permettait la circonstance, les larmes et les gémissements leur tenant lieu de toutes les cérémonies d'usage. Cela fait, il envoyèrent en avant Thermutis, suivant le plan arrêté. Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il revint, déclarant qu'il n'irait pas seul à la découverte, et ne s'exposerait pas à une entreprise aussi périlleuse, si Cnémon ne consentait à l'accompagner. Théagène remarqua aussitôt l'impression fâcheuse produite sur Cnémon par cette proposition ; car, en leur rapportant les paroles de l'Égyptien, il ne pouvait cacher son trouble . « Toi, lui dit-il, ta pensée n'est pas sans quelque vigueur ; mais, quand il faut agir, ton énergie s'éteint. Je l'ai déjà remarqué précédemment, je le vois surtout maintenant. Mais rassure-toi et ranime un peu ton courage ; car, pour le moment, il me semble absolument indispensable d'accéder à sa demande et de faire route d'abord avec lui, pour qu'il ne conçoive aucun soupçon de notre fuite. Tu n'as rien à craindre assurément, avec ton épée et tes armes, dans la compagnie d'un homme dont le bras est désarmé. Tu prendras ensuite ton temps pour l'abandonner sans qu'il s'en aperçoive et nous rejoindre à un rendez-vous fixé. Convenons, si tu le veux, d'un bourg peu éloigné, si tu en connais quelqu'un dont les habitants soient doux et humains. » Cnémon approuva cet avis et désigna un bourg du nom de Chemmis, riche, populeux, et protégé contre les incursions des pâtres par sa situation sur une éminence au bord du Nil. La distance, disait-il, une fois le lac traversé, n'était de guère moins de cent stades, en tirant toujours directement au midi.

XIX. « C'est chose difficile, reprit Théagène, du moins pour Chariclée, qui n'est pas habituée aux longues routes : cependant nous irons, nous nous donnerons pour des mendiants, pour quelqu'un de ces jongleurs qui vivent d'aumônes. — Eh oui, par Jupiter,

dit Cnémon ; vous avez en effet l'extérieur difforme de l'emploi, surtout Chariclée, d'autant mieux qu'elle vient de perdre un œil. Vous me faites bien l'effet, équipés comme vous êtes, de mendier *non pas les bribes, mais les couteaux et la vaisselle.*[1] » A ces mots, il sourit légèrement, mais d'un rire forcé et qui ne dépassa pas le bord des lèvres. Ils confirmèrent par serment les conventions faites, prirent les Dieux à témoin qu'ils ne se sépareraient jamais volontairement, et commencèrent l'exécution de leur projet. Cnémon et Thermutis, après avoir traversé le lac au lever du soleil, s'engagèrent dans une forêt épaisse, où ils ne marchaient qu'avec peine à travers les fourrés. Thermutis allait en avant ; ainsi l'avait voulu et ordonné Cnémon : sous prétexte que la route était difficile et que Thermutis la connaissait mieux que lui, il l'avait engagé à lui servir de guide ; en réalité il avait en vue surtout sa propre sûreté et se ménageait le moyen de fuir à l'occasion. Tout en avançant, ils rencontrèrent des troupeaux, dont les gardiens s'enfuirent et se cachèrent au plus épais du bois. Ils égorgèrent un bélier, choisi parmi les chefs du troupeau, en firent griller les chairs au feu préparé par les bergers, et, pressés par une faim dévorante, s'en rassasièrent, sans attendre même qu'elles fussent cuites à point. Semblables à des loups et à des chacals, ils ne cessaient de couper et de dévorer, laissant à peine aux viandes le temps de s'échauffer au feu : le sang des chairs demi-cuites dont ils se gorgeaient ruisselait sur leurs joues. Leur faim assouvie, ils burent force lait et reprirent leur route. Sur le soir, Thermutis déclara qu'au pied d'une colline qu'ils gravissaient se trouvait un bourg où, suivant ses conjectutures, Thyamis devait être retenu prisonnier, si toutefois il n'avait pas été tué. Cnémon commença alors à se plaindre de coliques ; il avait mangé à l'excès, di-

[1] Homère, Odyssée, XVII, 222.

sait-il, et le lait lui avait donné un violent flux de ventre ; si Thermutis voulait prendre les devants, il ne tarderait pas à le rejoindre. Il répéta une et deux fois le même manége ; et, à la troisième, il n'inspira plus aucune défiance à son compagnon, lorsqu'il lui dit qu'il avait grand'peine à le suivre.

XX. Lorsque l'Égyptien fut ainsi habitué à le voir s'écarter, il finit par rester tout-à-fait en arrière, sans que l'autre s'en aperçût; puis, s'enfonçant au plus épais du fourré, il s'élança sur la pente de toute sa vitesse et s'enfuit. Thermutis, arrivé au sommet de la colline, s'assit sur un rocher, pour y attendre le soir et l'obscurité ; car ils étaient convenus de profiter des ténèbres pour pénétrer dans le village et se renseigner sur Thyamis. En même temps il examinait s'il verrait revenir Cnémon, contre qui il tramait quelque perfide dessein : toujours assiégé du soupçon que c'était lui qui avait tué Thisbé, il songeait aux moyens de s'en défaire ; il méditait même, dans sa rage furieuse, de tuer ensuite Théagène. Cependant, comme Cnémon ne paraissait pas, et que déjà la nuit était fermée, Thermutis se laissa aller au sommeil, sommeil d'airain et le dernier pour lui; car la morsure d'un aspic, conduit sans doute par les destins vengeurs, termina dignement une telle vie. Cnémon, du moment où il eut quitté Thermutis, continua à fuir sans prendre haleine, jusqu'à ce que la nuit et l'obscurité le forcèrent à s'arrêter. Il se cacha à l'endroit même où la nuit l'avait surpris, accumula le plus qu'il put de branchages, et se tapit dessous. Mais il ne dormit guère, poursuivi qu'il était par de mortelles terreurs. Au plus léger bruit, au moindre souffle de vent, à l'agitation des feuilles, il se figurait entendre Thermutis. Si quelquefois le sommeil l'emportait un moment, il s'imaginait qu'il fuyait, qu'il se retournait à chaque instant pour regarder en arrière et découvrir un ennemi qui n'existait pas. Il eût voulu dormir, et il repoussait le sommeil tant désiré, pour

échapper à des songes plus affreux que la réalité même. Il se serait volontiers irrité contre la nuit, qui lui semblait plus longue que de coutume. Enfin il eut le bonheur de voir le jour. Tout d'abord, craignant d'effrayer ceux qu'il rencontrerait, ou de leur inspirer des soupçons, il coupa sa chevelure et en retrancha tout ce qu'il avait laissé croître chez les pâtres pour se donner l'aspect d'un brigand. Car les pâtres, entre autres moyens de se donner un aspect plus effrayant, ramènent leurs cheveux sur les sourcils et les laissent croître de manière à battre les épaules ; ils savent fort bien que la chevelure donne plus de grâce à ceux qui se vouent à l'amour, aux brigands un aspect plus terrible.

XXI. Lorsqu'il eut retranché de sa chevelure ce qui fait la différence entre le brigand et l'élégant, il se dirigea en toute hâte vers Chemmis, rendez-vous convenu avec Théagène. Arrivé au bord du Nil et sur le point de le traverser pour arriver à Chemmis, il aperçut un vieillard errant sur la rive, allant et venant sans quitter le bord du fleuve, comme s'il eût été avec lui en communication de pensées. Ses cheveux, flottants comme ceux des prêtres, étaient d'une parfaite blancheur. Une barbe longue et épaisse lui donnait un aspect vénérable ; son manteau et le reste de ses vêtements différaient peu de ceux des Grecs. Cnémon s'arrêta un instant : le vieillard passait et repassait devant lui, sans même s'apercevoir qu'il y eût là quelqu'un, tant il était absorbé par ses pensées et plongé tout entier dans ses méditations. Cnémon se plaça devant lui et l'aborda en disant : « Salut et joie. — Il n'y en a plus pour moi, reprit-il ; ma fortune me l'interdit. » Cnémon ne savait que penser : « Êtes-vous Grec, ou étranger, dit-il; quelle est votre patrie ? — Je ne suis ni Grec ni étranger, répondit-il, mais bien Égyptien, originaire de ce pays. — Pourquoi donc ce vêtement grec que vous portez ? — Ce sont mes malheurs, dit-il, qui m'ont imposé cet élégant costume. » Cnémon

s'étonna que l'infortune fît adopter un plus riche vêtement, et manifesta le désir de connaître ses malheurs. — « Tu me tires d'Ilion [1], répondit le vieillard, et tu évoques tout un essaim de maux, qui vont t'assaillir de leur bourdonnement sans fin. Mais toi, d'où viens-tu, jeune homme, et où vas-tu? Comment, en Égypte, parles-tu la langue grecque? — Vous vous moquez, reprit Cnémon ; vous ne m'avez rien dit de ce qui vous concerne, quoique je vous aie interrogé le premier, et vous demandez à connaître mon histoire. — Eh bien, soit! dit le vieillard; je ne refuse pas; car tu me parais Grec, malgré le déguisement que t'a imposé, ce semble, quelque caprice de la fortune. D'ailleurs, si tu désires vivement connaître mon histoire, moi-même je souffre du besoin de la raconter à quelqu'un, au point que je l'aurais peut-être contée à ces roseaux, comme on dit, si je ne t'avais rencontré. Mais éloignons-nous de ces rives et du Nil; car un lieu brûlé par le soleil de midi est peu agréable pour entendre de longs récits. Allons au bourg que tu vois de l'autre côté, en face de nous, si quelque affaire plus urgente ne t'appelle ailleurs. Je t'offre l'hospitalité, non chez moi, mais chez un homme de bien qui m'a reçu comme suppliant : là, tu connaîtras mes malheurs, si tu le veux, et tu me confieras ta vie à ton tour. — Allons, dit Cnémon ; aussi bien, c'est précisément à ce bourg que je me rends, et j'ai là rendez-vous avec quelques amis que je dois attendre.

XXII. Ils montèrent dans une des nombreuses barques amarrées au rivage, pour traverser les voyageurs moyennant salaire, et se dirigèrent vers le village. Quand ils arrivèrent au logis où le vieillard avait trouvé un abri, le maître de la maison était absent : ils n'en furent pas moins reçus avec un cordial empres-

[1] C'est-à-dire, tu veux me faire raconter des malheurs aussi nombreux et aussi longs à décrire que ceux d'Ilion.

sement par la fille de l'hôte, déjà grande et nubile, et par toutes les servantes de la maison. Elles traitaient le vieillard comme s'il eût été leur père, dressées à ces soins, je suppose, par les ordres de leur maître. L'une lavait ses pieds et essuyait la poussière qui couvrait ses jambes ; une autre s'occupait du coucher et lui préparait un bon lit. Celle-ci apportait de l'eau et allumait le feu ; celle-là servait sur la table des pains de froment et de tous les fruits de la saison. « Mais, s'écria Cnémon étonné, nous sommes entrés, ce me semble, ô mon père, dans la demeure de Jupiter hospitalier, tant les soins sont désintéressés et témoignent de bienveillante sollicitude. — Ce n'est pas le temple de Jupiter, dit-il, mais la demeure d'un homme qui vénère Jupiter hospitalier, protecteur des suppliants. Lui aussi, mon fils, il mène une vie errante ; il est marchand et a connu par sa propre expérience bien des villes, les mœurs et les goûts de bien des hommes. C'est pour cela sans doute qu'il a accueilli sous son toit tant d'autres malheureux et moi-même, qui étais errant et vagabond il y a quelques jours. — Et pourquoi donc cette vie vagabonde dont vous parlez ? — Mes enfants, dit-il, m'ont été enlevés par des brigands ; je connais les ravisseurs, et je n'en puis tirer vengeance. C'est pourquoi j'erre dans ces lieux, poursuivant mon malheur de mes gémissements. Ainsi l'oiseau, lorsqu'un serpent ravage son nid et dévore ses petits sous ses yeux, craint d'avancer et ne peut se résigner à fuir ; l'amour et la terreur luttent en lui ; il voltige en criant autour du nid occupé par l'ennemi, et fait retentir ses gémissements maternels, inutiles supplications, autour des oreilles barbares que la nature n'a pas faites pour connaître la pitié. — Ne voudriez-vous pas, lui dit Cnémon, me raconter comment et quand vous avez eu à soutenir cette lutte douloureuse ? — Plus tard, reprit-il ; maintenant il convient de réparer nos forces ; car c'est avec un sens merveilleux qu'Homère, consi-

dérant que la faim ne tient compte de rien que d'elle-même, a donné au ventre le surnom d'enragé. Pour nous, faisons d'abord, comme le prescrivent les sages d'Égypte, des libations aux Dieux. Car rien ne me fera jamais transgresser cette loi ; le malheur, quel qu'il soit, ne sera jamais assez fort pour me faire perdre la mémoire de ce que je dois aux Dieux.

XXIII. A ces mots, il versa avec la coupe, comme libation, une eau sans mélange, et dit : J'offre cette libation aux Dieux du pays et à ceux de la Grèce ; à toi aussi, Apollon Pythien, et à vous, Théagène et Chariclée, bons et vertueux enfants ; car, vous aussi, je vous mets au rang des Dieux. » En même temps il versait des larmes, et leur faisait comme une seconde libation de ses pleurs. Cnémon interdit, en entendant ces noms, considéra le vieillard de la tête aux pieds : — « Que dites-vous, s'écria-t-il ; Théagène et Chariclée sont réellement vos enfants ? — Ce sont mes enfants, dit-il, ô étranger, quoique ce ne soit pas une mère qui me les a donnés ; le sort et la volonté des Dieux les ont faits miens ; ma tendresse et mes soins les ont créés mes enfants ; mon affection pour eux a tenu lieu des liens du sang : grâce à cette affection, ils me regardent comme leur père et m'en donnent le nom. Mais toi, dis-moi, d'où les connais-tu ? — Non-seulement je les connais, reprit Cnémon, mais je sais qu'ils sont sains et saufs, et je vous en donne la bonne nouvelle. — Apollon ! grands Dieux ! s'écria le vieillard ; et en quel lieu de la terre sont-ils ? Parle, je te tiendrai pour mon sauveur et l'égal des Dieux. — Et quelle sera ma récompense, dit-il ? — Pour le moment, la reconnaissance, le plus beau des présents pour un homme de cœur ; j'en connais beaucoup qui ont déposé comme un trésor ce don dans leur âme. Plus tard, quand nous serons rentrés dans notre patrie (ce qui ne peut tarder beaucoup, les Dieux m'en donnent l'assurance), mes richesses seront à ta disposition, pour y puiser

autant que tu le voudras. — Ce sont là des promesses vagues et éloignées, quand vous avez sous la main de quoi me satisfaire à l'instant. — Parle, si tu vois quelque chose que je puisse t'offrir maintenant ; car, pour moi, je suis prêt à te sacrifier même une partie de mon corps. — Il n'est pas besoin d'un tel sacrifice ; je me croirai pleinement satisfait, si vous m'apprenez leur origine, leurs parents, comment ils sont venus ici, quelle a été leur destinée. — Cela seul, reprit le vieillard, sera pour toi une récompense incomparable, à tel point qu'on ne saurait rien t'accorder de pareil, quand bien même tu demanderais toutes les richesses de l'univers. Mais, avant tout, prenons quelque nourriture ; car tu auras beaucoup à entendre, et moi beaucoup à raconter. » Ils se mirent donc à manger quelques noix, des figues, des dattes fraîches et d'autres fruits de ce genre, qui composaient la nourriture habituelle du vieillard ; car jamais il n'ôtait la vie à un être animé pour s'en nourrir. Pour boisson ils avaient, lui de l'eau, Cnémon du vin. Après un intervalle de silence : « Vous savez, mon père, dit Cnémon, que Bacchus se complaît aux récits et aux propos de table. Je lui ai donné aujourd'hui l'hospitalité ; il éveille en moi la curiosité de vous entendre, et me pousse à vous demander le salaire promis ; le moment est venu pour vous, de mettre, comme on dit, votre action en scène. — Écoute donc, dit-il ; mais plût aux Dieux que nous eussions aussi le bonheur de posséder ici l'honnête Nausiclès, qui m'a souvent pressé de lui faire ce récit, et que j'ai toujours ajourné sous différents prétextes.

XXIV. « Et où peut-il être maintenant? demanda Cnémon, dès qu'il entendit ce nom de Nausiclès. — Il est allé à la chasse, dit le vieillard. — Et quelle chasse ? — Des bêtes fauves, et des plus sauvages qu'il y ait ; on leur donne le nom d'hommes et de pâtres ; en réalité ce sont des brigands de profession, et des plus difficiles à surprendre ; car un marais leur tient lieu

de tanières et de cavernes. — Et que leur reproche-t-il donc? — L'enlèvement d'une Athénienne qu'il aimait et qu'il appelait Thisbé. — Grands Dieux! s'écria Cnémon, et aussitôt il s'arrêta, comme s'il se reprochait cette exclamation. — Qu'as-tu donc? lui demanda son hôte. — C'est, reprit Cnémon pour donner le change, que je me demandais avec étonnement, comment et avec quelles forces il a pu songer à les attaquer? — Jeune étranger, répondit-il, le Grand Roi a pour satrape en Égypte Oroondatès, sous les ordres duquel Mitranès commande la garnison qui veille à la sûreté de ce bourg. Nausiclès, moyennant une forte somme d'argent, s'est assuré le concours de ce dernier avec une troupe nombreuse de cavaliers et de fantassins. Ce qui lui fait vivement regretter l'enlèvement de la jeune Athénienne, ce n'est pas seulement l'amour qu'elle lui a inspiré et son habileté comme musicienne ; c'est aussi qu'il devait la conduire (lui-même le disait) au roi des Éthiopiens, pour être la compagne des jeux de la reine, et lui conter les récits de la Grèce. Se voyant frustré du profit considérable qu'il espérait tirer d'elle, il s'agite et met tout en œuvre pour la recouvrer. Moi-même je l'ai encouragé à cette entreprise, dans la pensée qu'il pourrait peut-être rencontrer mes enfants quelque part et les sauver. — C'est assez parler, reprit Cnémon, de pâtres, de satrapes et même de rois : vous avez failli m'échapper et me transporter de prime saut à la fin du récit. C'est là un épisode un peu forcé et qui n'est de rien, comme on dit, à Bacchus [1]. Revenez donc au récit promis ; car j'ai trouvé en vous un nouveau protée de Pharos, avec cette différence qu'au lieu de se transformer lui-même et de prendre des formes menteuses, insaisissables, il s'efforce au contraire de transformer et de dérouter ma pensée. — Tu sauras tout, dit le vieillard ; je te raconterai d'abord rapide-

[1] Qui ne se rapporte en rien au sujet.

ment ce qui me concerne, non point pour éluder, comme tu le penses, le récit que tu attends, mais pour te préparer à une narration suivie et régulière des événements ultérieurs. Ma patrie est Memphis : mon père se nommait comme moi Calasiris. Maintenant je mène une vie errante ; mais, il y a peu de temps encore, je remplissais les fonctions sacerdotales. J'ai pris femme, selon la coutume de mon pays ; je l'ai perdue suivant les lois de la nature. Lorsque, dégagée des liens de cette vie, elle eut passé au repos de l'autre, aucun nouveau malheur ne vint me frapper pendant quelque temps : deux fils que j'avais eus d'elle faisaient toute ma joie. Mais, peu d'années après, le cours fatal des flambeaux célestes bouleversa toute notre destinée : l'œil de Saturne tomba sur notre maison et y transforma tout le bien en mal. La sagesse me révéla ces malheurs, mais sans me donner les moyens d'y échapper. Car s'il est possible de prévoir les arrêts immuables des Destins, vouloir les éviter est inutile. Et pourtant la prévision est encore un bien, relativement du moins, puisqu'elle émousse ce qu'a de plus cuisant l'infortune : un malheur imprévu, mon fils, est intolérable ; celui qu'on connaît d'avance est plus facile à supporter ; dans le premier cas l'âme s'affaisse, prévenue par la crainte ; dans l'autre, la réflexion en a rendu la pensée familière.

XXV. « Voici ce qui m'arriva : Une fille de Thrace, nommée Rhodopis, à la fleur de l'âge, d'une beauté qui ne le cédait qu'à celle de Chariclée, arriva, je ne sais d'où ni comment, pour la perte de ceux qui l'ont connue. Elle parcourait l'Égypte et vint s'établir à Memphis. Ses nombreux serviteurs, l'opulence qu'elle étalait, ses charmes, son habileté à disposer tous les piéges de Vénus, tout faisait qu'on ne pouvait la rencontrer sans être pris sans retour. Jamais courtisane ne sut mieux vous enlacer de son regard irrésistible, inévitable. Elle venait souvent au temple

d'Isis, dont j'étais prêtre, et consacrait sans cesse à la déesse des victimes et de somptueuses offrandes. Il faut bien le dire, quoique j'en rougisse : à force de la voir, je fus vaincu moi-même ; elle triompha de la continence qui avait été l'exercice de toute ma vie. Après avoir longtemps opposé les yeux de l'âme à ceux du corps, je succombai enfin, je tombai accablé sous le fardeau de l'amour. Je vis dans cette femme le commencement des maux que me réservaient les Dieux et qu'ils m'avaient prédits : je pressentis en elle le personnage de la Destinée, et je compris qu'elle était le masque sous lequel se cachait le mauvais génie sous le pouvoir duquel j'étais alors. Craignant de déshonorer le sacerdoce, dans lequel j'avais été nourri dès l'enfance, je luttai pour ne point souiller le temple et le sanctuaire des Dieux. J'établis la raison mon propre juge, et, punissant comme je le devais la faute que j'avais commise, non pas en action, le ciel m'en préserve ! mais par un simple désir, je m'infligeai l'exil en expiation de ma passion. Infortuné ! je quittai ma patrie ; je cédai à la puissance irrésistible des destinées, et m'abandonnai à elles pour en agir avec moi comme elles l'entendraient. Je voulais aussi échapper à l'exécrable Rhodopis ; car je craignais, ô étranger, sous l'influence de l'astre qui me dominait alors, d'être entraîné aux actions les plus honteuses. Mais ce qui pardessus tout me détermina à fuir, c'est que l'ineffable sagesse, présent des Dieux, m'avait bien des fois présagé que mes fils devaient tirer le glaive l'un contre l'autre. Je voulus soustraire mes regards à cet affreux spectacle, devant lequel le soleil lui-même, je n'en doute pas, se voilerait d'un nuage pour n'en être point témoin. J'ai épargné aux yeux d'un père la vue du meurtre de ses enfants ; je me suis exilé moi-même de ma patrie, de la maison paternelle, sans communiquer mon dessein à personne. J'avais prétexté un voyage à Thèbes-la-Grande, pour y voir l'aîné de mes fils, qui

y demeurait auprès de son aïeul maternel. Son nom était Thyamis! ô étranger. » Cnémon tressaillit de nouveau, comme si le nom de Thyamis eût blessé son oreille ; mais il se contint et garda le silence pour entendre la suite. Calasiris continua ainsi : « Je retranche et passe sous silence tout ce qui dans ma vie errante n'a pas trait directement à l'objet qui t'intéresse.

XXVI. « Ayant appris qu'il y avait en Grèce une ville du nom de Delphes, consacrée à Apollon ; qu'elle était en même temps un sanctuaire pour tous les autres Dieux, et, pour les sages, un lieu de retraite bâti loin des agitations populaires, je me dirigeai de ce côté ; car il me sembla que pour un prêtre aucun refuge ne convenait mieux qu'une ville consacrée tout entière à la religion et aux sacrifices. Après avoir traversé le golfe de Crissa, j'abordai à Cirrha, et, au sortir du bâtiment, je montai vers la ville. Lorsque je fus auprès, une voix évidemment divine vint de là frapper mon oreille. La ville, à tous égards, mais surtout par la nature du site, me parut un séjour digne des bienheureux. Le Parnasse, semblable à une forteresse naturelle, à une citadelle qui ne doit rien à l'art, s'élève dans les airs et jette de part et d'autre des contreforts qui embrassent comme d'une enceinte la ville bâtie à ses pieds. — Votre description est exacte, dit Cnémon, et on y reconnaît l'homme qui a réellement ressenti l'inspiration pythique ; elle est conforme à celle que m'en fit autrefois mon père, lorsqu'il fut député par le peuple athénien à l'assemblée des Amphictyons. — Tu es donc Athénien, mon fils? — Oui, certes. — Et quel est ton nom? — Cnémon. — L'histoire de ta vie? — Tu la connaîtras ; mais maintenant continue. — Je poursuis, dit-il : Je montai vers la ville ; après avoir admiré les portiques, les places, les fontaines, en particulier celle de Castalie, où je fis une ablution, je me dirigeai vers le temple. L'empressement de la multitude, le bruit partout répandu que c'était l'heure où

la prêtresse s'agitait inspirée, tout me donnait des ailes. Entré dans le temple, je me prosternai et je fis intérieurement une prière ; voici l'oracle que prononça la Pythie :

« *Tu viens des plaines du Nil, fécondes en épis ; tu fuis la trame des toutes puissantes Destinées ; prends courage ; bientôt je te donnerai les champs de l'Égypte au noir limon. Maintenant sois mon ami.* »

XXVII. » Dès que j'eus entendu cet oracle, je me prosternai la face contre terre, au pied de l'autel, priant le Dieu de m'être en tout propice. Toute la multitude des assistants glorifia Apollon, pour l'oracle qu'il m'avait donné dès ma première visite au temple : ils célébraient mon bonheur et me traitèrent dès lors avec une distinction toute particulière, disant que j'étais le seul, avec un certain Lycurgue de Sparte, auquel le Dieu eût donné le nom d'ami. On m'accorda le droit d'habiter, si je le voulais, l'enceinte du temple, et on décréta que je serais nourri aux frais du public. En un mot, on ne me laissait rien à désirer : j'assistais aux cérémonies sacrées ; j'étudiais les nombreux sacrifices de tout genre que les étrangers et les habitants font tout le jour en l'honneur du Dieu ; je me mêlais aux entretiens des philosophes qui affluent en grand nombre au temple d'Apollon Pythien ; car la ville est à proprement parler un sanctuaire des Muses, sous l'inspiration du Dieu que les Muses reconnaissent pour chef. Au commencement on me proposait des questions sur différents sujets : l'un me demandait quel culte nous rendons à nos Dieux en Égypte ; l'autre pourquoi certains animaux sont adorés dans un lieu, d'autres ailleurs, et la raison qu'on donne de ce culte ; celui-ci m'interrogeait sur la construction des Pyramides, celui-là sur la direction des canaux ; en un mot aucune des particularités de l'Égypte n'était oubliée ; car tout ce qui a trait à l'Égypte a un charme spécial pour les oreilles grecques.

XXVIII. » A la fin, quelqu'un des plus instruits m'in-

terrogea sur le Nil, sur sa source, sur les caractères particuliers qui le distinguent des autres fleuves, sur ce qui fait que, seul entre tous, il croît en été. Je racontai ce que je savais, ce qui est consigné, au sujet du Nil, dans les livres sacrés où les prêtres seuls peuvent le lire et le connaître. Je dis qu'il prend sa source dans les montagnes de l'Éthiopie, à l'extrémité de la Lybie, dans les lieux où finit l'Orient et commence le Midi. S'il croît en été, ce n'est pas, comme on l'a dit quelquefois, parce qu'il est refoulé par les vents Etésiens qui soufflent en sens contraire ; c'est bien plutôt que ces mêmes vents, à l'époque du solstice d'été, poussent et chassent tous les nuages du nord au midi et les accumulent sous la zone torride. Là ils sont arrêtés dans leur marche par l'excessive chaleur de ces régions ; toutes les vapeurs accumulées précédemment se condensent peu à peu, se résolvent en eau, et il s'en échappe des torrents de pluie. Le Nil grossit, fier et impétueux ; il sort de ses rives ; ce n'est plus un fleuve, c'est une mer qui couvre l'Égypte et féconde les champs sur son passage. C'est pour cela que ses eaux sont si agréables à boire, étant formées des pluies du ciel ; de là vient aussi qu'elles sont douces au toucher : sans avoir la même chaleur que vers leur source, elles en conservent une légère tiédeur. On comprend dès lors que le Nil soit le seul fleuve qui n'exhale aucune vapeur ; le contraire aurait lieu nécessairement s'il était vrai, comme je sais que l'ont prétendu quelques savants parmi les Grecs, que sa crue tînt à la fonte des neiges.

XXIX. » Comme je donnais ces explications et d'autres semblables, le prêtre d'Apollon, nommé Chariclès, lié avec moi d'une intime amitié, me dit : « Ce que vous rapportez est parfaitement juste, et je partage cette opinion, d'après ce que j'ai entendu dire aux prêtres du Nil, à Catadupœ. — Comment ! lui dis-je, Chariclès, avez-vous jamais été là ? — Oui, reprit-il, sage Calasiris. — Et quelle nécessité vous poussait ? — Un mal-

heur domestique, répondit-il, qui est devenu la cause de mon bonheur. » Comme je m'étonnais d'un propos aussi étrange : « Vous ne vous étonnerez pas, dit-il, quand vous saurez comment la chose s'est passée, et vous l'apprendrez dès que vous le désirerez. — Vous pouvez parler à l'instant, repris-je; je suis prêt à vous entendre. — Écoutez donc, dit Chariclès, après avoir écarté la foule; aussi bien je désirais depuis longtemps vous confier ce récit de mes aventures, et je crois y avoir quelque intérêt. Après mon mariage, je fus longtemps sans avoir d'enfants. Bien des années étaient écoulées et déjà j'étais appesanti par l'âge, lorsque le Dieu, longtemps imploré par moi, permit qu'une petite fille me donnât le nom de père. Mais il me prédit que je n'aurais point à me réjouir de sa naissance. Quand elle fut en âge d'être mariée, je la donnai à celui de ses nombreux prétendants qui m'en parut le plus digne : mais, la nuit même où elle partagea le lit de son mari, la malheureuse mourut; elle fut brûlée; soit par le feu du ciel, soit par un incendie allumé accidentellement dans sa couche. Aux chants d'hyménée qui duraient encore, succédèrent les gémissements; elle passa du lit nuptial au tombeau, et les mêmes torches qui avaient éclairé les noces, embrasèrent le bûcher funèbre. A ce tragique événement les Dieux ajoutèrent un nouveau malheur : la mère de ma fille succomba à sa douleur. Incapable de résister moi-même aux maux dont m'accablait la Divinité, je ne voulus point cependant m'arracher la vie, pour obéir aux interprètes de la divine sagesse, qui disent que cela ne nous est pas permis. J'abandonnai ma patrie et m'enfuis loin de ma maison vide et désolée. Car rien n'est plus propre à nous faire oublier nos maux, que l'éloignement des objets dont la vue réveille les douleurs de l'âme. Après avoir erré dans bien des contrées, j'allai aussi dans votre Égypte, à Catadupœ même, pour y visiter les cataractes du Nil. »

XXX. » Maintenant que je vous ai exposé, mon ami, les motifs de mon voyage en Égypte, voici l'épisode que je voulais vous faire connaître, ou pour parler plus vrai, le point capital de tout mon récit : Je me promenais un jour par la ville, pour occuper mes loisirs et acheter quelques objets qui ne se rencontrent pas en Grèce (car déjà le temps avait amorti l'excès de ma douleur, et je songeais à retourner dans mon pays). Un homme, d'un extérieur grave, dans les yeux duquel se réfléchissait un esprit d'une trempe supérieure, s'approcha de moi. Il avait la peau entièrement noire, et ne venait que d'atteindre l'âge viril. Il me salua et me fit comprendre, malgré la difficulté qu'il avait à s'exprimer en grec, qu'il avait quelque chose à me dire. J'accédai volontiers à son désir et je le suivis dans un temple du voisinage. « Je vous ai vu acheter, dit-il, des feuilles et des racines de l'Inde, de l'Éthiopie et de l'Égypte : si vous voulez que je vous vende, en toute honnêteté et sans fraude aucune, ce que j'ai ici, je suis à votre disposition. — Soit, lui dis-je, voyons. — Vous allez être satisfait ; mais surtout ne soyez pas trop difficile sur le prix. — C'est à vous à ne pas vous montrer marchand trop exigeant. » Il tira alors un petit sac caché sous son aisselle, et me montra une foule de pierres précieuses du plus haut prix. Il y avait des diamants de la grosseur d'une petite noix, de forme circulaire, taillés avec une rare perfection, et d'une éclatante pureté ; des émeraudes, des hyacinthes, les unes verdoyantes comme l'épi au printemps, avec le reflet brillant de l'olive ; les autres imitant les teintes de la mer, lorsqu'elle se ride légèrement sous l'abri d'un rocher profond et jette un reflet de pourpre sur les objets qu'elle recouvre. Chacune en un mot avait son éclat, ses reflets propres, et leur ensemble réjouissait doucement la vue. Lorsque j'aperçus ces richesses : « Vous ferez bien, lui dis-je, de chercher pour cela d'autres acheteurs ; car, pour moi, tout ce que je pos-

sède suffirait à peine à payer un seul de ces objets. — Mais s'il ne vous est pas possible de les acheter, vous pouvez du moins les recevoir en présent? — Pour moi, je me sens la force de recevoir un présent, lui dis-je; mais vous, je ne sais dans quel but cette plaisanterie. — Je ne plaisante pas, reprit-il, loin de là; je parle très-sérieusement; je jure même par le Dieu qui réside ici que je vous donnerai le tout, si vous consentez à recevoir en outre un autre présent beaucoup plus précieux encore. » A ces mots je me mis à rire; et, comme il m'en demandait la raison : « C'est qu'il me semble ridicule, lui dis-je, que pour me faire accepter d'aussi riches présents, vous m'offriez encore comme prix, des dons beaucoup plus considérables. — N'ayez aucun doute, dit-il; seulement jurez-moi de votre côté de faire de ces dons le meilleur usage, et de suivre mes instructions. » Dans mon étonnement, je ne savais que résoudre; cependant je jurai, séduit par l'espoir de tant de richesses. Lorsque je me fus engagé par serment, suivant sa demande, il m'emmena chez lui, et me montra une jeune fille d'une beauté divine, incomparable. Elle n'avait que sept ans, à ce qu'il m'affirma, mais elle me parut presque nubile; tant il est vrai qu'une beauté céleste peut prêter à la taille même des proportions plus élevées. Je restais muet d'étonnement, ne pouvant ni comprendre ce que tout cela signifiait, ni me rassasier d'admirer ce que je voyais.

XXXI. » Il commença ainsi : « Cette jeune fille que vous voyez, ô étranger, a été exposée, encore au berceau; sa mère, pour un motif que vous connaîtrez un peu plus tard, l'a abandonnée aux caprices de la fortune. Je la trouvai et l'emportai avec moi. Car il ne m'était pas permis de laisser sans secours une âme devenue partie de l'humanité; c'est là un des préceptes de nos Gymnosophistes, dont j'avais été jugé digne depuis quelque temps d'entendre les leçons. D'ailleurs, il me sembla que quelque chose de divin brillait dès lors

dans les yeux de l'enfant, tant il y avait d'intelligence et d'attrait dans ses regards fixés sur moi. Avec elle était exposé un collier de pierres précieuses, que je vous ai montré tout-à-l'heure ; et, sur une bandelette de soie, un récit dans la langue et en caractères du pays, de tout ce qui concernait cette enfant. C'était sans doute la sollicitude de sa mère qui avait disposé pour elle ces signes de reconnaissance. Je connus par là son origine et ses parents ; je la portai à une maison de campagne éloignée de la ville, et je la donnai à élever à mes bergers, avec recommandation de ne rien dire à personne. Quant aux objets trouvés avec elle, je les gardai par devers moi, de peur qu'ils ne devinssent l'occasion de quelque trame contre sa vie. Elle vécut ainsi cachée dans les commencements : mais, avec le temps, à mesure qu'elle grandissait, on vit briller en elle les marques d'une beauté peu ordinaire. La beauté ne saurait rester cachée sous terre ; y fût-elle enfouie, certainement elle projetterait de là ses rayons. Craignant donc que le secret de sa vie ne s'ébruitât, et que, si elle venait à périr, il n'en résultât pour moi-même quelque chose de fâcheux, je me suis fait nommer ambassadeur auprès du satrape d'Égypte, et je l'amène avec moi, afin de prendre dans son intérêt toutes les dispositions nécessaires. D'un instant à l'autre je m'attends à voir le satrape, qui m'a donné audience pour aujourd'hui même. Quant à cette jeune fille, je la confie à votre garde, à celle des Dieux qui en ont ainsi décidé ; je vous la remets aux conditions réglées entre nous sous la foi du serment, à savoir de garder toujours libre l'enfant que vous recevez de mes mains, ou plutôt de celles de la mère qui l'a exposée, et de ne la marier qu'à un homme libre. J'ai bon espoir que vous exécuterez fidèlement nos conventions ; j'en ai pour garantie, outre vos serments, vos mœurs que j'ai étudiées avec soin depuis plusieurs jours que vous êtes ici, et que j'ai reconnu être bien véritablement celles d'un Grec.

XXXII. » J'ai dû me borner aujourd'hui à ce rapide exposé, car les affaires de mon ambassade me réclament; mais demain, venez me trouver au temple d'Isis; je vous donnerai sur la jeune fille les détails les plus complets et les plus précis. » Conformément à son désir, je pris la jeune fille et je l'emmenai voilée chez moi. Je passai tout ce jour à la combler d'amitiés et de caresses; je rendais mille grâces aux Dieux; déjà je la regardais comme ma fille et lui en donnais le nom. Le lendemain, au point du jour, je me rendis avec un extrême empressement au temple d'Isis, où j'avais rendez-vous avec l'étranger. Longtemps je me promenai à l'attendre; à la fin, ne le voyant pas paraître, j'allai à la satrapie demander si quelqu'un avait vu l'ambassadeur des Éthiopiens. On me répondit qu'il était parti, ou plutôt qu'il avait été chassé, le satrape l'ayant menacé de mort s'il n'était hors des frontières avant le coucher du soleil. Comme j'en demandais le motif : « C'est, me dit-on, qu'il avait pour mission d'interdire au satrape l'exploitation des mines de diamant, sous prétexte qu'elles appartiennent à l'Éthiopie. » Je m'en allai profondément affligé, comme si on m'eût porté quelque coup violent; je ne pouvais me résigner à ignorer quelle était cette jeune fille, quels étaient ses parents et sa patrie. — Je ne m'en étonne pas, dit Cnémon, car, moi-même, je souffre de ne pas le savoir; mais peut-être je l'apprendrai. — Tu le sauras, dit Calasiris ; maintenant je continue le récit de Chariclès.

XXXIII. » Lorsque je rentrai au logis, dit-il, l'enfant vint au-devant de moi sans me rien dire, car elle ne savait pas encore la langue grecque; mais elle me saluait de la main, et sa vue seule ramenait déjà la sérénité dans mon âme. J'admirais comment, semblable à ces jeunes chiens caressants et de bonne race, qui flattent tout le monde presque sans connaître, elle avait tout d'abord compris ma bienveillance pour elle et me traitait comme son père. Je résolus de ne pas

m'arrêter à Catadupœ, de peur que quelque génie envieux ne m'enlevât encore ma nouvelle fille. Je descendis donc le Nil jusqu'à la mer, et là je trouvai un vaisseau qui me ramena dans ma patrie. Maintenant cette enfant est ici avec moi ; c'est ma fille, elle porte mon nom ; je ne vis que pour elle. Elle a sous tous les rapports dépassé mes vœux, quand je considère avec quelle rapidité elle a appris la langue grecque, avec quelle promptitude sa jeunesse, comme un rameau généreux, est arrivée à sa fleur. Sa beauté l'emporte tellement sur celle des autres jeunes filles, qu'elle attire tous les regards et fait l'admiration des Grecs et des étrangers. Partout où elle se montre, dans les temples, aux portiques, sur les places publiques, semblable à une statue achevée, elle fixe tous les yeux, toutes les pensées. Et cependant, malgré toutes ces perfections, elle me cause un chagrin mortel : elle repousse toute pensée de mariage et prétend garder toute sa vie sa virginité : consacrée tout entière au service de Diane, elle ne fait guère que chasser et s'exercer à tirer de l'arc. Et moi, je me consume en vain : j'avais espéré la marier au fils de ma sœur, jeune homme agréable, distingué par l'intelligence et le caractère ; mais sa cruelle inflexibilité a trompé cet espoir. Ni soins, ni exhortations, ni raisonnements n'ont pu la persuader. Ce qu'il y a de plus cruel, c'est qu'elle se sert, comme on dit, de mes propres plumes contre moi. Les connaissances nombreuses et variées que je lui ai données sont retournées contre moi, pour établir que le genre de vie qu'elle a adopté est le meilleur : elle exalte jusqu'au ciel la virginité, me la montre assise à côté des Immortels, l'appelle pure, sans tache, incorruptible, tandis qu'elle repousse avec horreur les Amours, Vénus et tout le joyeux cortége de l'hyménée. Voilà pourquoi j'ai recours à votre assistance ; c'est pour cela que j'ai saisi l'occasion qui s'offrait en quelque sorte d'elle-même, pour vous faire ce récit, qu'il n'a

pas dépendu de moi d'abréger. Accordez-moi donc cette grâce, bon Calasiris ; mettez en œuvre avec elle la sagesse et les enchantements de l'Égypte ; amenez-la, par paroles, par actions, aux sentiments de son sexe ; faites-lui songer qu'elle est femme. Cela vous sera facile, si vous le voulez ; car loin d'éviter les entretiens des hommes, elle a été élevée presque constamment dans leur société ; elle habite les mêmes lieux que vous, je veux dire l'enceinte sacrée et les dépendances du temple. Ne repoussez pas mes supplications ; ne permettez pas que ma vieillesse se traîne péniblement, sans enfants, sans consolation, sans héritiers ; je vous en supplie, par Apollon lui-même, par les Dieux de votre patrie. » Je versai des larmes à ce récit, mon cher Cnémon ; car, lui-même, il mêlait des pleurs à ses supplications ; et je lui promis mon assistance, si je pouvais quelque chose.

XXXIV. » Nous en étions encore à délibérer sur ce point, lorsque quelqu'un accourut annoncer que le chef de l'ambassade sacrée des Énianes était depuis longtemps à la porte, et réclamait impatiemment le prêtre pour commencer les cérémonies religieuses. Je demandai à Chariclès quels étaient ces Énianes, de quelle ambassade il s'agissait, et quelles victimes ils amenaient. « Les Énianes, me dit-il, sont la plus noble portion des Thessaliens ; c'est un peuple vraiment hellénique, puisqu'ils descendent d'Hellen, fils de Deucalion. Ils occupent les bords du golfe de Malée, et s'énorgueillissent d'avoir pour métropole Hypata [1], ainsi nommée suivant eux parce qu'elle commande aux autres villes et a la prééminence sur elles, ou, comme d'autres le prétendent, parce qu'elle est bâtie au pied du mont OEta. Quant au sacrifice et à l'ambassade sacrée, les Énianes les envoient tous les quatre ans en l'honneur

[1] Ὑπάτα l'élevée, la souveraine ; d'autres dérivaient ce nom de ὑπ' Οἴτῃ, sous l'OEta, au pied de l'OEta.

de Néoptolème, fils d'Achille, lors de la solennité des jeux pythiens, qui se célèbrent maintenant, vous le savez. Car c'est ici, au pied même de l'autel d'Apollon, que Néoptolème a été tué en trahison par Oreste, fils d'Agamemnon. L'ambassade actuelle l'emporte sur toutes les précédentes en magnificence ; car le jeune homme qui la préside prétend être de la race d'Achille. Je l'ai rencontré hier, et il m'a paru vraiment digne des Achilléïdes ; tant sa beauté, sa taille élevée, son port, trahissent visiblement le sang d'une Déesse. » Je demandai avec surprise comment, étant de la race des Énianes, il pouvait se prétendre issu d'Achille, puisque les poëmes de l'égyptien Homère font naître Achille en Phthiotide. « Ce jeune homme, dit Chariclès, d'accord en cela avec tous les Énianes, réclame Achille pour sa patrie ; il prétend que Thétis, sortie du golfe de Malée, épousa Pélée, et que ce sont les contrées baignées par ce golfe qui portaient autrefois le nom de Phthie ; que les autres peuples, séduits par la gloire d'Achille, se sont faussement attribué l'honneur de lui avoir donné le jour. Il rapporte encore son origine à Achille par un autre côté ; car il compte parmi ses ancêtres Mnesthius, issu de Sperchius et de Polydora, fille de Pélée, l'un des plus illustres compagnons d'Achille à Ilion, et commandant du premier corps des Myrmidons, à cause de sa parenté avec le héros. Enfin, pour se rattacher par tous les points à Achille, qu'il revendique en quelque sorte comme la propriété des Énianes, il invoque, entre autres preuves, l'offrande même envoyée à Néoptolème, offrande que tous les Thessaliens, dit-il, ont abandonnée aux Énianes, reconnaissant par là qu'ils tenaient de plus près au héros. — A tout cela, dis-je, je n'ai aucune objection à faire, cher Chariclès, soit qu'ils se flattent, soit que leurs prétentions aient un fondement véritable. Mais faites introduire le chef de la députation ; car je brûle de le voir.

XXXV. » Chariclès fit un signe d'assentiment, et le jeune homme fut introduit. Quelque chose d'Achille respirait véritablement en lui ; il en avait le regard et la fierté ; il portait la tête haute ; ses cheveux, relevés sur le front, étaient négligemment rejetés en arrière ; son nez révélait un caractère impétueux ; sa narine ouverte aspirait l'air en liberté ; ses yeux, d'un bleu tirant sur le noir, étaient doux et fiers en même temps, comme la mer au moment où le calme succède à la tempête. Il nous salua suivant l'usage, et nous lui rendîmes son salut ; puis il nous dit que le moment était venu d'offrir au Dieu le sacrifice, afin d'avoir ensuite le temps d'accomplir la cérémonie expiatoire en l'honneur du héros et de faire la procession funèbre. « Soit, dit Chariclès ; » et il se leva. « Vous verrez aujourd'hui Chariclée, me dit-il, si vous ne la connaissez pas encore ; car il est d'usage qu'elle assiste à la procession et aux cérémonies funèbres en l'honneur de Néoptolème. Je connaissais la jeune fille, mon cher Cnémon, et je l'avais vue fréquemment, soit lorsque nous assistions aux mêmes sacrifices, soit lorsqu'elle venait me proposer quelque question sur les choses sacrées. Cependant je ne répondis pas, empressé de voir ce qui allait suivre. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers le temple, où déjà les Thessaliens avaient tout préparé pour le sacrifice. Lorsque nous fûmes au pied des autels, et qu'après la prière prononcée par le prêtre le jeune homme eut commencé les cérémonies sacrées, la Pythie, du fond du sanctuaire, fit entendre ces paroles :

« *Chantez, ô Delphes, celle qui commence par la Grace et finit par la Gloire* [1]*; chantez le fils d'une déesse ; au sortir de mon temple, ils sillonneront les flots et arriveront aux noires campagnes du soleil. Là ils recevront le noble prix d'une vie vertueuse, sur leur front noirci une blanche couronne.* »

[1] Chariclée, Χαρίκλεια, grâce et gloire.

XXXVI. » Quand le Dieu eut parlé, grande fut la perplexité des assistants : on se demandait ce que signfiait cet oracle ; chacun interprétait les paroles à sa manière et leur donnait une explication conforme à ses désirs. Mais personne n'entrevoyait encore le sens véritable : car les oracles, comme les songes, se jugent en général d'après l'événement. D'ailleurs, les habitants de Delphes, tout entiers à l'admiration, pressés d'aller contempler la procession sacrée, qui était magnifique, s'inquiétèrent peu de comprendre exactement le sens de l'oracle.

LIVRE III.

I. » La procession et toutes les cérémonies expiatoires terminées... — Mais elles ne le sont pas pour moi, mon père, reprit Cnémon, et votre récit ne m'y a pas encore fait assister ; quand je désire, au delà de toute expression, entendre ces merveilles, quand j'ai hâte de contempler moi-même la solennité, vous passez outre et me faites arriver, comme on dit, après la fête. Vous ouvrez et fermez en même temps le théâtre. — Je ne voulais pas, dit Calasiris, te fatiguer de pareils détails, étrangers à notre sujet ; je me hâtais d'arriver au fond même du récit que tu m'as demandé en commençant ; mais, puisque tu veux en passant assister à la solennité (on reconnaît bien là un Athénien), je te raconterai rapidement la marche de cette procession, qui fut du petit nombre de celles qu'on cite ; elle le mérite par elle-même et par ses conséquences. En tête marchait l'hécatombe ; elle était conduite par des initiés, gens rustiques de mœurs et de costume. Chacun d'eux était revêtu d'une tunique blanche, relevée par un nœud à la ceinture. Le bras droit, complétement nu jusqu'à

l'épaule et au sein, brandissait une hache à double tranchant. Les bœufs, entièrement noirs, portaient majestueusement la tête ; leur col vigoureux s'arrondissait légèrement en voûte ; du front se détachaient des cornes exactement semblables et faiblement recourbées, les unes dorées, les autres enlacées de guirlandes de fleurs ; le pied large et court, le fanon épais et pendant jusque sur les genoux. Pour le nombre des victimes, c'était une véritable hécatombe, composée de cent bœufs comme l'indique le nom. Venait ensuite une multitude d'autres victimes de différentes espèces, chaque espèce marchant en ordre et à part. La flûte et le hautbois accompagnaient, en jouant un air mystique, prélude du sacrifice.

II. Après les troupeaux et leurs conducteurs, marchaient des jeunes filles thessaliennes, à la taille gracieuse et élancée, aux cheveux flottants. Elles formaient deux chœurs : le premier portait des paniers de fleurs et de fruits ; le second, des corbeilles remplies de gâteaux et de parfums qui embaumaient l'air à l'entour. Ces offrandes n'embarrassaient pas leurs mains ; elles les portaient sur la tête. Rangées en longues files, les unes droites, les autres obliques, elles se tenaient par la main, avançant et dansant tout ensemble. Le premier chœur marquait la cadence par ses chants ; sa seule fonction était de chanter l'hymne sacré. Le sujet était l'éloge de Thétis et de Pélée, puis de leur fils, puis du fils d'Achille. Après cela, mon cher Cnémon. — Comment ! après cela, dit Cnémon, vous me frustrez encore une fois du plus agréable, mon père, en ne me donnant pas cet hymne ; il semble que vous vouliez me rendre simple spectateur de la cérémonie, et m'interdire le rôle d'auditeur. — Tu vas le connaître, dit Calasiris, puisque tu le désires ; voici à peu près les paroles :

« Je chante Thétis, Thétis à la chevelure d'or, fille immortelle du maritime Nérée, épouse de Pélée par la volonté de Jupiter, reine des mers, notre Vénus de Pa-

phos. C'est elle qui dans ses flancs a porté le vaillant héros, le Mars des combats, le tonnerre de la Grèce, le divin Achille, dont la gloire remplit les cieux. D'Achille et de Pyrrha naquit Néoptolème, destructeur de la cité des Troyens, défenseur des cités de la Grèce. Sois-nous propice, héros fils d'Achille, bienheureux Néoptolème, qui reposes ici dans la terre sacrée d'Apollon : reçois favorablement ce sacrifice et éloigne toute crainte de notre ville. Je chante Thétis, Thétis à la chevelure d'or. »

III. Tel était à peu près l'hymne, mon cher Cnémon, si ma mémoire ne me trompe pas. Il y avait dans ces chœurs tant d'harmonie et d'ensemble, les mouvements et la danse se mariaient si heureusement au chant, qu'on oubliait de voir, tout entier au plaisir de l'oreille, et que les assistants suivaient ces jeunes filles à mesure qu'elles passaient devant eux, comme entraînés irrésistiblement par cette douce harmonie. Mais quand arriva par derrière une troupe de jeunes cavaliers, avec leur brillant capitaine, on vit bien que le spectacle de ce qui est beau efface tous les plaisirs de l'oreille. Ils n'étaient en tout que cinquante, partagés en deux corps de vingt-cinq ; au milieu, le chef de l'ambassade sacrée, gardé par eux. Leurs sandales, formées de bandelettes de cuir rouge entrelaçées, se serraient au-dessus de la cheville; une agrafe d'or retenait sur la poitrine leur manteau blanc, bordé tout autour d'une bande azurée. Leurs chevaux, tous thessaliens, réfléchissaient dans leur regard la mâle liberté des plaines où ils avaient été nourris; ils mordaient le frein et le couvraient d'écume, comme s'ils se fussent indignés de sentir un maître; et pourtant ils obéissaient sans peine, dociles en quelque sorte à la pensée du cavalier qui les dirigeait. Leur front était orné d'aigrettes, de plaques brillantes, les unes d'argent, les autres dorées; il semblait qu'en cela chacun des jeunes gens eût voulu rivaliser de richesse. Mais, quel-

que fût leur éclat, mon cher Cnémon, leur chef (c'était Théagène, l'objet de toute ma sollicitude) les éclipsait tellement et attirait si bien sur lui seul tous les regards, qu'on eût dit un éclair rejetant dans l'ombre tout ce qui brillait auparavant. Tel il nous apparut, étincelant de lumière. Lui aussi, il était à cheval, couvert de ses armes, brandissant une lance de frêne à pointe d'airain. Son casque ne reposait point sur son front : il conduisait la pompe religieuse, la tête nue, les épaules couvertes d'un manteau de pourpre, où se dessinait en broderie d'or le combat des Lapithes contre les Centaures. L'agrafe était d'ambre, et représentait Minerve, la poitrine couverte de son bouclier à tête de Méduse. Un léger souffle de vent ajoutait encore à la grâce du tableau : il soulevait doucement sa chevelure, la faisait mollement onduler sur le col, et en dispersait les boucles sur son front. Les bords du manteau ondoyaient sur le dos et les jambes du cheval. On eût dit, à voir son col ondulant comme les flots, sa tête haute, ses oreilles droites, son sourcil mobile et plein de feu, que le cheval lui-même comprenait la beauté de son maître, et que, fier de sa noble encolure, il sentait qu'il portait le plus brillant cavalier. Orgueilleux du poids qu'il portait, de la main qui le dirigeait, il marchait librement sous les rênes flottantes, se balançant alternativement d'un côté sur l'autre, effleurant avec légèreté la terre de l'extrémité du pied, et comme berçant son cavalier par un mouvement doux et cadencé. Tous contemplaient avec admiration ce spectacle ; le mâle visage, la beauté du jeune homme conquéraient tous les suffrages. Les femmes du peuple, celles qui n'ont point assez d'empire sur elles-mêmes pour déguiser les sentiments de leur âme, lui jetaient des fleurs et des fruits ; on voyait qu'elles voulaient obtenir de lui un regard. Car il n'y avait qu'une seule voix pour déclarer que jamais rien de plus beau que Théagène ne s'était vu parmi les hommes.

IV. « Mais quand parut l'aurore au doigt de rose, » comme eût dit Homère, quand sortit du temple de Diane la belle, la sage Chariclée, alors nous reconnûmes bien que Théagène lui-même pouvait être vaincu, en ce sens du moins que la beauté la plus parfaite a toujours moins de grâce et d'attrait chez l'homme que chez la femme. Elle s'avançait sur un char attelé de deux bœufs d'une entière blancheur; un manteau de pourpre, semé de rayons d'or, l'enveloppait jusqu'aux pieds. Autour de sa poitrine s'enroulait une ceinture, chef-d'œuvre de l'artiste qui l'avait exécutée; jamais il n'avait fait, jamais il ne devait faire rien de pareil. C'étaient deux serpents, dont les queues venaient se nouer sur le dos; leurs cols, ramenés sous le sein, formaient par leur enlacement un nœud gracieux, du milieu duquel sortaient les têtes, qui retombaient de part et d'autre, comme accompagnement. On eût dit, non pas que les serpents paraissaient ramper, mais qu'ils rampaient réellement. Leur aspect n'avait rien d'affreux ni d'effrayant; ils semblaient plutôt plongés dans un humide sommeil et comme assoupis par le plaisir de reposer sur le sein de la jeune fille. La matière était d'or, la couleur azurée : l'or était émaillé de noir, afin d'imiter par ce mélange du noir et de la couleur d'or, les saillies et l'aspect changeant des écailles. Telle était la ceinture de la jeune vierge. Ses cheveux n'étaient ni entièrement réunis en tresses, ni tout-à-fait libres : la plus grande partie, retombant sur le col, flottait sur le dos et les épaules; de tendres branches de laurier, enlacées avec ceux du front et du haut de la tête, formaient comme une couronne, où la fraîcheur de la rose se mêlait aux éclatants reflets du soleil, et empêchaient les tresses de flotter au vent plus qu'il n'aurait été convenable. De la main gauche elle tenait un arc; à l'autre épaule était suspendu un carquois; sa main droite portait une torche allumée, dont l'éclat pâlissait devant les éclairs de ses yeux. —

Ce sont bien eux-mêmes, Théagène et Chariclée, s'écria Cnémon. — Et où sont-ils ? Montre-les-moi, au nom des Dieux, je t'en supplie, dit Calasiris, persuadé que Cnémon les voyait en ce moment. — Mon père, reprit Cnémon, il me semblait les voir, quoique absents, tant votre récit a peint fidèlement ceux que je connais, que j'ai vus de mes yeux. — Je ne sais, dit Calasiris, si tu les as vus tels que la Grèce et le Soleil les contemplèrent en ce jour, dans toute leur splendeur, au milieu d'un applaudissement universel, elle, objet des vœux de tous les hommes, lui de toutes les femmes; car, il n'y avait personne qui ne regardât comme un bonheur égal à l'immortalité d'être uni à l'un ou à l'autre. Seulement, les habitants du pays admiraient surtout le jeune homme, les Thessaliens inclinaient pour la jeune fille, chacun se sentant surtout attiré vers celui d'entre eux qu'il voyait pour la première fois. Car une chose nouvelle frappe bien plus vivement la vue que ce qui est devenu familier par l'habitude... Mais, ô douce déception, ô illusion délicieuse! comme tu m'as fait tressaillir d'espoir, quand j'ai cru que tu voyais, que tu allais me montrer ces chers enfants. Et maintenant, Cnémon, il me semble que tu m'as trompé de tout point. Tu m'avais assuré, au commencement de notre entretien, qu'ils allaient venir et paraître à l'instant; c'était le salaire dont tu devais payer le récit de leur histoire ; déjà le soir est venu, la nuit se fait, et ils ne sont point ici; tu ne peux me les montrer. — Ne vous inquiétez pas, reprit-il; ayez bon espoir, car ils viendront certainement; sans doute quelque obstacle les a retenus et ne leur a pas permis d'arriver aussitôt que nous étions convenus. D'ailleurs, si je ne vous les ai pas montrés encore, c'est que je n'ai pas reçu tout mon salaire; si donc vous avez hâte de les voir, accomplissez votre promesse et menez à fin votre récit. — Je redoute cette dernière partie, dit Calasiris, et pour moi-même, à cause des tristes sou-

venirs qu'elle me rappelle, et pour toi que je crains de fatiguer jusqu'à satiété par cette interminable histoire. Mais, puisque tu te montres auditeur patient, insatiable de récits honnêtes, reprenons, je le veux bien, ma narration au point où je l'ai laissée. Allumons d'abord la lampe, et faisons les libations du soir aux Dieux nocturnes, afin de pouvoir, ce devoir accompli, continuer tranquillement notre entretien pendant la nuit. »

V. Ainsi parla le vieillard. Une servante apporta par son ordre la lampe allumée, et tout aussitôt il se mit à faire des libations, à invoquer les Dieux, surtout Mercure, qu'il supplia d'écarter de lui les tristes visions, et de lui montrer, au moins en songe, ses chers enfants. Cette prière terminée, Calasiris continua ainsi : « Lorsque la procession eut fait le tour du monument de Néoptolème et que, par trois fois, les jeunes gens eurent fait voltiger leurs chevaux à l'entour, les femmes poussèrent des cris plaintifs, et les hommes un belliqueux alala. Aussitôt, comme à un signal donné, bœufs, béliers, chèvres furent immolés; il semblait qu'une même main les eût sacrifiés tous ensemble. Un autel immense fut couvert d'une infinité de fragments de bois, et, après y avoir entassé les parties des victimes consacrées aux Dieux, ils prièrent le prêtre d'Apollon de faire les libations et d'allumer le feu sous l'autel. Chariclès répondit que c'était à lui en effet de faire les libations; mais que le chef de l'ambassade sacrée devait allumer le feu avec la torche que lui remettrait la prêtresse, cette coutume étant consacrée par les rites religieux. Théagène alla prendre la torche : alors, mon cher Cnémon, il nous fallut bien reconnaître, convaincus par les faits, qu'il y a dans nos âmes quelque chose de divin, et qu'elles tiennent d'en haut une sorte de parenté entre elles. En effet, se voir et s'aimer ne fut qu'un pour ces jeunes gens, comme si dès la première rencontre leurs âmes eussent re-

connu qu'elles se ressemblaient; on eût dit que, se sentant parentes par la noblesse, elles s'élançaient l'une vers l'autre. Tout d'abord ils restèrent immobiles et comme frappés de stupeur, elle, présentant toujours la torche, et lui, le bras tendu pour la recevoir. Longtemps ils restèrent ainsi, les yeux fixés l'un sur l'autre, comme si, s'étant connus ou vus auparavant, ils cherchaient à recueillir leurs souvenirs. Puis ils sourirent doucement, à la dérobée, d'un sourire qui ne se trahissait que par l'épanouissement de leurs yeux : bientôt, comme s'ils avaient honte de ce qui venait de se passer, ils rougirent tous deux; et, un instant après, quand l'émotion sans doute eut pénétré jusqu'au cœur, ils pâlirent. En un mot, mille transformations s'opérèrent en un moment sur leur visage, mille changements de couleur et de physionomie trahirent l'agitation de leur âme. Tout cela échappa à la multitude, on le conçoit aisément, chacun étant occupé de soins, de pensées différentes. Chariclès lui-même, tout entier à la récitation de la prière et à l'invocation d'usage, ne s'en aperçut pas. Mais moi, je n'étais occupé qu'à observer les deux jeunes gens; car, depuis que j'avais entendu l'oracle rendu à Théagène, au moment où il sacrifiait dans le temple, leurs noms mêmes éveillaient en moi quelque soupçon de ce qui allait arriver. Cependant je ne démêlais pas encore exactement la suite de la prophétie.

VI. » A la fin, Théagène s'éloigna de la jeune fille, comme à regret et par une sorte de violence : il plaça la torche sous l'autel et y mit le feu. Le cortége se sépara ensuite; un festin réunit les Thessaliens, et chacun se retira dans sa demeure. Chariclée jeta un surtout blanc par-dessus son manteau, et regagna avec quelques compagnes sa demeure, dans l'enceinte du temple : car elle n'habitait pas même avec celui qui passait pour son père; elle s'isolait, pour se consacrer entièrement aux pratiques religieuses. Piqué de curio-

sité par ce que j'avais vu et entendu, j'allai à dessein trouver Chariclès : — « Vous avez vu, me dit-il, ma gloire et celle de Delphes, Chariclée? — Ce n'est pas la première fois, répondis-je; je l'avais déjà vue souvent, quand elle se rencontrait au temple avec moi. Et même ce n'est pas en passant, comme on dit, que je l'ai aperçue; j'ai bien des fois sacrifié avec elle; bien des fois elle m'a interrogé sur les choses divines et humaines, quand elle rencontrait quelque difficulté, et je me suis plu à l'instruire. — Comment vous a-t-elle donc paru en cette circonstance, mon ami? ajoutait-elle quelque ornement à la solennité? — Ne blasphémez pas, Chariclès, lui dis-je; c'est comme si vous demandiez si la lune se distingue au milieu des autres astres. — On avait aussi des éloges, reprit-il, pour le jeune Thessalien. — Oui, sans doute, on lui donnait le second, et même le troisième rang; mais tous s'accordaient à dire que votre fille était la couronne et pour ainsi dire l'œil de la solennité. » Chariclès m'écoutait avec un visible plaisir, et, tout en disant la vérité, j'atteignais mon but, qui était de lui inspirer en moi une entière confiance. Il sourit et me dit : « Je vais maintenant auprès d'elle; si vous le désirez, n'ayez aucun scrupule; venez avec moi, voir si le tumulte et la foule ne lui ont point laissé quelque fatigue. » J'acceptai avec joie, tout en lui laissant entendre que je n'avais rien plus à cœur que de lui être agréable.

VII. » Arrivés à la chambre, nous la trouvâmes, en entrant, langoureusement étendue sur son lit, les yeux humides et gonflés d'amour. Son père, après l'avoir embrassée comme de coutume, lui demanda ce qu'elle avait. Elle se plaignit d'un violent mal de tête et dit qu'elle reposerait volontiers, si on le lui permettait. Chariclès sortit alors de la chambre avec moi, recommanda aux servantes de ne faire aucun bruit, et fit quelques pas en avant de la maison. — Que signifie cela, mon cher Calasiris? quelle est cette langueur où

est plongée ma fille? — Ne vous étonnez pas, lui répondis-je, si, en marchant processionellement au milieu d'une telle multitude, elle a attiré sur elle quelque œil maléficieux. » Un rire ironique courut sur son visage. « Et vous aussi, me dit-il, vous croyez aux maléfices comme le vulgaire? — Comme àce qu'il y a de plus vrai au monde ; et voici comment la chose s'explique : cet air qui nous environne et qui nous pénètre intérieurement par les yeux, le nez, la respiration, par tous les pores du corps, arrive en nous chargé de qualités extérieures, et y détermine des dispositions analogues aux propriétés qu'il possède. Dès lors, il suffit que quelqu'un regarde avec envie un objet beau, pour communiquer à l'air ambiant des propriétés fâcheuses ; son souffle se répand plein d'amertume sur ses voisins, et, grâce à sa ténuité, pénètre jusqu'aux os, jusqu'à la moelle même. C'est ainsi que souvent cette espèce d'envie qu'on désigne proprement sous le nom de fascination, rend malades ceux sur qui elle tombe. Pour vous en convaincre, Chariclès, songez que bien souvent on est atteint d'ophthalmie ou de quelque maladie pestilentielle, sans avoir jamais touché les malades, sans s'être approché de leur lit, ni assis à la même table, mais uniquement pour avoir respiré le même air. Songez encore — aucune preuve n'est plus palpable — à la manière dont se produit l'amour : les objets perçus par la vue lui donnent naissance ; ils répandent autour d'eux comme une vapeur légère, et font pénétrer par les yeux la passion qui va se fixer dans l'âme. Cela se conçoit : La vue, étant de tous nos organes et de tous nos sens le plus mobile et le plus chaud, est par cela même plus susceptible de recevoir les émanations ; elle aspire, par les esprits brûlants qui sont en elle, la transmigration des amours.

VIII. » Voici, s'il est nécessaire, un exemple pris encore plus près de la nature, et consigné dans les livres sur les animaux : le pluvier a la propriété de guérir

la jaunisse : lorsque quelqu'un atteint de cette maladie le regarde, il se détourne et s'enfuit en fermant les yeux ; ce n'est pas, comme on l'a dit quelquefois, qu'il soit jaloux du soulagement qu'il apporte ; mais, du moment où on le regarde, il aspire et attire naturellement à lui comme un courant du mal. C'est pour cela qu'il fuit le regard à l'égal d'une blessure. De même encore le serpent appelé basilic : vous avez sans doute entendu dire que son haleine seule et son regard dessèchent et corrompent tout ce qu'ils touchent. Que si quelques personnes maléficient ainsi même leurs amis les plus chers, ceux à qui ils veulent le plus de bien, il ne faut pas s'en étonner : le maléfice étant inhérent à leur nature, ils font non pas ce qu'ils veulent, mais ce que veut leur nature. »

IX. » Chariclès reprit, après un moment de silence : « Vous avez résolu la question avec autant de science que de vraisemblance. Mais plût aux Dieux qu'elle ressentît quelqu'amoureux désir ! Bien loin de voir là une maladie, je la croirais guérie. Vous savez que j'ai déjà eu recours à vous à ce sujet. Mais, pour le moment, il n'y a aucune apparence qu'elle éprouve rien de pareil, ennemie comme elle l'est du mariage et de l'amour. Il est donc à croire que la maladie tient réellement à quelque maléfice; et je ne doute pas que vous ne consentiez à l'en guérir; car vous êtes mon ami, et rien n'échappe à votre science. » Je promis, si je lui trouvais quelque mal, de faire tout au monde pour y remédier.

X. » Nous étions encore à conférer à ce sujet, quand arrive un messager tout essoufflé : « Hé, braves gens, nous dit-il, vous vous faites attendre, comme si vous étiez invités à la guerre, à un combat, et non à un festin. Oubliez-vous que c'est le beau Théagène qui convie, et que le plus grand des héros, Néoptolème préside ? Venez donc, et ne traînez pas le repas jusqu'au soir ; car on n'attend plus que vous.—Celui-ci, me dit Chariclès, en se penchant à mon oreille, nous apporte l'invitation du

bâton ; Bachus ne lui a guère communiqué sa grâce, quoiqu'il soit ivre ; allons, car j'ai peur qu'il ne finisse par nous donner quelques coups. — Vous voulez rire, lui dis-je ; allons cependant. » Lorsque nous fûmes arrivés, Théagène fit asseoir Chariclès à côté de lui, et me traita moi-même avec quelque considération, par égard pour Chariclès. Je ne m'arrête pas au détail fatigant de toutes les particularités du banquet, chœur de jeunes filles, joueuses de flûte, danse armée de jeunes gens, danse pyrrhique et autres divertissements dont Théagène avait entremêlé la somptueuse ordonnance du festin, pour ajouter encore à la gaîté du vin et aux plaisirs des convives. J'arrive à ce que tu as surtout besoin de savoir, à ce dont le récit m'est le plus agréable : Théagène affectait la gaîté et s'efforçait d'être affable pour tous ses convives ; mais je démêlais la direction de ses pensées : son regard était flottant ; tantôt il laissait, sans motif, échapper de profonds soupirs, tantôt il était comme abattu, absorbé dans ses réflexions ; puis il se composait tout à coup un visage joyeux, comme si, s'apercevant de son état, il eût fait un retour sur lui-même. En un mot, il passait brusquement par les états les plus contraires. La pensée d'un amant, semblable à celle de l'homme ivre, est mobile, sans consistance ; chez l'un comme chez l'autre l'âme est agitée par une passion vague et flottante : c'est pour cela que l'amour dispose à l'ivresse et l'ivresse à l'amour.

XI. » A sa langueur, à son agitation inquiète, il était évident, même pour tous les autres convives, qu'il n'était pas dans son naturel : aussi Chariclès, qui n'avait été frappé cependant que de sa contenance embarrassée et inégale, me dit tout bas : « L'œil envieux l'a aussi regardé ; il me paraît être dans le même état que Chariclée. — Le même, en effet, répondis-je, par Isis ; et il n'y a à cela rien que de bien naturel, puisqu'il brillait immédiatement après elle dans la procession

sacrée. » Pendant cet entretien, le moment arriva de faire circuler les coupes : Théagène but le premier, non sans quelque contrainte, et porta la santé de chacun. Lorsqu'il fut arrivé à moi : « J'accepte, lui dis-je, ce témoignage de bienveillance ; » mais je ne pris pas la coupe. Comme il me regardait avec colère et les yeux enflammés, se croyant insulté, Chariclès s'en aperçut et lui dit : « Il ne goûte jamais ni vin ni aucun mets qui ait eu vie. » Théagène lui en demanda le motif : » Il est Égyptien, dit-il, originaire de Memphis et prêtre d'Isis. » Théagène, à ces mots d'Égyptien et de prêtre, rayonna tout à coup de joie ; il se redressa comme quelqu'un qui vient de rencontrer un trésor, demanda de l'eau, en but le premier et me dit : « Sage des sages, acceptez du moins cette santé que je vous porte au nom de ce que vous avez de plus cher ; que cette table cimente à jamais notre amitié. — Qu'il en soit ainsi, répondis-je, noble Théagène ; quant à moi, je vous ai dès longtemps voué toute mon affection ; » et, prenant la coupe, je bus à mon tour. Là se termina le festin, et chacun se retira. Pour moi, Théagène ne me quitta qu'après m'avoir embrassé à plusieurs reprises, et avec plus d'effusion que ne semblait le comporter notre récente connaissance. Rentré au logis, je restai d'abord sur mon lit sans pouvoir dormir, préoccupé de ces deux jeunes gens, tournant et retournant ma pensée dans tous les sens et cherchant à m'expliquer les dernières paroles de l'oracle. Déjà le milieu de la nuit était arrivé, lorsqu'il me sembla voir Apollon et Diane (peut-être même était-ce une réalité, et non une simple apparence). Apollon me présentait par la main Théagène, et Diane, Chariclée. Ils m'appelaient par mon nom et me disaient : « Le temps est venu pour toi de retourner dans ta patrie ; ainsi le veut l'arrêt des Destins. Pars donc ; emmène et prends sous ta garde ces jeunes gens ; traite-les comme tes enfants, et conduis-les ensuite hors d'Égypte à l'époque et de la manière qu'ordonneront les Dieux. »

XII. »A ces mots ils me quittèrent, et je reconnus clairement que ce n'était pas un songe, mais une apparition véritable. Je compris alors, par ce que je venais de voir, le reste de l'oracle ; mais je ne pouvais imaginer encore chez quels hommes et vers quelles terres les Dieux m'ordonnaient de les conduire. — Vous avez dû, mon père, le savoir par la suite, dit Cnémon, et vous me le direz : mais à quels signes les Dieux vous ont-ils fait connaître qu'ils vous avaient apparu en réalité et non en songe ? Qu'entendez-vous par là ? — Par les mêmes signes, mon fils, auxquels fait allusion le sage Homère ; mais la foule des lecteurs vulgaires passe outre sans voir l'allusion : *à son départ* (comme dit le poëte), *je vis par derrière glisser les traces de ses pieds et de ses jambes; car les Dieux sont faciles à reconnaître.*

— Il me semble bien, dit Cnémon, que je suis moi-même un de ces lecteurs vulgaires, et c'est sans doute pour me le reprocher que vous avez cité ces vers. J'entends, à la vérité, la signification commune, ayant appris la valeur des mots; mais, quant au sens divin et mystique qu'ils recouvrent, il m'échappe entièrement.

XIII. Calasiris se recueillit un instant, pour mieux élever son âme à la contemplation des divins mystères : « Les Dieux et les demi-Dieux, dit-il, lorsqu'ils viennent à nous et nous quittent, prennent le plus souvent la forme humaine, bien rarement celle d'un autre animal, afin de nous faire sentir plus immédiatement leur présence par cette similitude de forme. S'ils échappent au profane, le sage du moins ne peut manquer de les reconnaître à l'immobilité de leurs yeux, qu'ils tiennent toujours fixés sur le même point sans fermer la paupière, et surtout à leur démarche : leurs pieds ne sont point séparés et ne se déplacent pas alternativement ; ils sont emportés à travers les airs par un mouvement impétueux, irrésistible ; ils fendent l'espace plutôt qu'ils ne marchent. C'est pour cela que les Égyptiens, dans leurs statues, représentent leurs

Dieux les pieds joints et comme unis en un seul. Homère, qui savait cela, en sa qualité d'Égyptien et d'initié aux doctrines sacrées, l'a consigné symboliquement dans ses vers, laissant à qui pourrait le soin de le comprendre. Il dit de Minerve : » *Ses yeux brillaient d'une manière terrible,* » et de Neptune : *A son départ, je vis par derrière glisser les traces de ses pieds et de ses jambes ;* c'est-à-dire qu'il coulait et glissait au lieu de marcher ; car telle est véritablement la signification de ce passage, que n'ont nullement entendu ceux qui supposent que le sens est : *quand il partit, je reconnus aisément les traces de ses pieds et de ses jambes.*

XIV. « C'est là pour moi, divin Calasiris, une véritable initiation, dit Cnémon ; mais, vous avez donné plusieurs fois à Homère le surnom d'Égyptien, et pourtant personne, que je sache, n'a jamais entendu dire rien de pareil. Sans révoquer en doute votre opinion, j'en suis tout étonné, et je vous supplie de ne point passer outre avant de m'en avoir déduit les motifs. — Quoique ce soit là, mon cher Cnémon, une digression qui nous écarte de notre propos, je vais te répondre brièvement. Que d'autres, mon ami, donnent au nom d'Homère différentes acceptions, qu'ils assignent pour patrie au sage poëte toutes les villes imaginables, la vérité est qu'il était Égyptien, notre compatriote. Sa ville natale était Thèbes aux cent portes, comme il nous l'apprend lui-même ; son père présumé était un prêtre ; en réalité, il était fils de Mercure. Ce qui le fit regarder comme fils d'un prêtre, c'est que la femme de celui-ci, passant la nuit dans le temple, pour l'accomplissement de quelque rite religieux, eut commerce avec le Dieu ; de cette union naquit Homère. Une marque particulière trahissait son origine et la diversité de nature de ses parents ; car, dès sa naissance, il portait sur l'une des cuisses [1] une touffe de longs poils ; et ce

[1] Ὁ μηρός, signifie la cuisse.

fut de ce signe que plus tard lui vint son nom, lorsqu'il errait parmi les peuples, et en particulier chez les Grecs, chantant ses vers. Comme il ne révélait lui-même ni son nom, ni sa patrie, ceux qui connaissaient cette marque distinctive, en tirèrent le surnom sous lequel on le connaît. — Mais dans quel but, mon père, taisait-il sa patrie? — Peut-être parce qu'il rougissait de son exil : car, au moment où il sortait de l'adolescence et allait être porté sur la liste des jeunes gens voués au culte, son père l'avait chassé, parce qu'il avait reconnu sur son corps cette marque, signe de bâtardise ; peut-être aussi y avait-il là un dessein préconçu de s'assurer une patrie dans chaque ville, en cachant sa patrie véritable.

XV. Cette opinion me semble juste et fondée, dit Cnémon, lorsque je considère d'une part le naturel, le charme infini et tout égyptien de ses poésies; de l'autre la noblesse, l'excellence de son génie propre, qui n'aurait pu dépasser de si loin celui des autres hommes, s'il n'y avait eu en lui quelque divine et céleste filiation. Mais, après avoir ainsi reconnu les Dieux, suivant les principes homériques, que fîtes-vous ensuite, Calasiris? — Ce que j'avais fait auparavant, Cnémon : alors revinrent l'insomnie, les délibérations, les réflexions qui se complaisent au silence des nuits. L'espoir de quelque découverte inattendue, la pensée d'un prochain retour dans ma patrie, me comblaient de joie. Mais, en même temps, je m'affligeais en songeant que Chariclès allait être séparé de sa fille ; je ne savais comment emmener les jeunes gens et pourvoir au départ ; je m'inquiétais de cette fuite, des moyens de la cacher, de la direction à prendre : serait-ce par terre, serait-ce par mer? En un mot, j'étais comme assailli par un tourbillon de pensées, qui ne me laissèrent, tout le reste de la nuit, ni repos ni sommeil.

XVI. Il ne faisait pas encore tout à fait jour, lorsqu'on frappa à ma porte et que j'entendis un esclave

m'appeler. Mon domestique ayant demandé qui frappait ainsi et de quoi il s'agissait, celui qui avait appelé répondit que Théagène le Thessalien était là. Je fus charmé d'entendre annoncer ce jeune homme, et j'ordonnai de l'introduire ; car il me sembla que de cette façon l'affaire qui me préoccupait allait s'engager d'elle-même. Je conjecturai immédiatement qu'ayant entendu dire au banquet que j'étais Égyptien et prêtre, il venait me demander de l'aider dans ses amours. Sans doute, me disais-je, il partage l'erreur du vulgaire, qui s'imagine, bien à tort, que tout ce qu'on appelle science égyptienne n'est qu'une seule et même chose. Il y a une science vulgaire, qui se traîne pour ainsi dire terre à terre, esclave de vains fantômes, accroupie sur des cadavres, couchée sur des herbes magiques, plongée tout entière dans les enchantements. Celle-là ne tend à aucune fin utile, ne conduit à aucun but honnête ceux qui l'invoquent. Loin de là, elle trébuche le plus souvent elle-même en ses propres œuvres : ou, si elle a quelques effets, ils sont ou funestes ou misérables. Elle montre comme réel ce qui ne l'est pas, renverse faussement nos espérances, invente des crimes, et se fait l'entremetteuse de honteux plaisirs. L'autre, mon fils, la sagesse véritable, dont la première n'est qu'une dégradation bâtarde, celle que nous cultivons dès notre jeunesse, nous tous prêtres et hommes de race prophétique, a les yeux fixés en haut vers les cieux ; elle converse avec les Dieux, entre en rapport avec les êtres d'une nature supérieure, étudie le mouvement des astres, et en tire la connaissance de l'avenir. Supérieure à toutes ces misères terrestres, elle n'a en vue que le bien, ne se propose pour but que l'intérêt de l'humanité. C'est elle qui, en me faisant quitter à temps ma patrie, comme je te l'ai dit précédemment, m'a épargné des maux qu'elle m'avait prédits et la vue de la lutte fratricide de mes enfants. Mais, à l'égard de de ces maux, remettons-nous-en à la volonté des Dieux

et en particulier à celle des Destins; car il dépend d'eux qu'ils arrivent ou n'arrivent pas. Peut-être même est-ce moins en vue de ces maux que pour me faire rencontrer Chariclée qu'ils m'ont imposé l'exil loin de ma patrie. Comment ils me la confièrent, tu l'apprendras par la suite.

XVII. » Théagène entra donc en me saluant : après lui avoir rendu son salut, je le fis asseoir près de moi sur mon lit, et lui demandai ce qui l'amenait vers moi si matin. Il passa à plusieurs reprises la main sur son visage, et me dit : « Je suis dans une peine extrême ; mais je rougis de vous la découvrir. » Après ce peu de paroles il se tut. Il me sembla que c'était l'occasion de faire un peu de merveilleux avec lui, et de feindre de deviner ce que je savais fort bien. Prenant donc un visage plus riant : « Quoique vous hésitiez à me le déclarer, lui dis-je, rien n'échappe à notre science et aux Dieux : » Là, je m'arrêtai un peu pour faire sur mes doigts un calcul qui n'était qu'une feinte ; puis, agitant ma chevelure, et imitant les inspirés : « Tu aimes, lui dis-je, ô mon fils. » Il tressaillit à ce mot ; et quand j'ajoutai qu'il aimait Chariclée, persuadé que c'étaient les Dieux eux-mêmes qui me l'avaient révélé, peu s'en fallut qu'il ne tombât à mes pieds pour m'adorer. Je l'en empêchai. Il me prit alors la tête, l'embrassa à plusieurs reprises, rendit grâces aux Dieux de n'avoir point été trompé dans son attente, et me supplia d'être son sauveur. Il n'y avait point de salut pour lui, disait-il, s'il ne trouvait sur-le-champ quelque secours, tant était grand le mal qu'il endurait, tant était brûlante la passion qui le consumait, d'autant plus qu'il éprouvait pour la première fois les atteintes de l'amour. Car jusque-là, assurait-il avec force serments, il n'avait eu commerce avec aucune femme. Il avait toujours dédaigné femmes, mariage, amours, quelque proposition qu'on lui eût faite, jusqu'au moment où la beauté de Chariclée l'avait vaincu. Ce n'était point

chez lui continence naturelle ; mais il n'avait vu jusque-là aucune femme digne d'être aimée. En parlant ainsi, il versait des larmes, comme pour montrer que ce n'était point sans résistance qu'il avait cédé aux charmes de la jeune fille. De mon côté, je l'encourageais : « Aie bon espoir, lui disais-je; du moment où tu t'es réfugié auprès de nous, il ne sera pas facile à Chariclée de triompher de notre science : sans doute sa vertu sévère offre bien peu de prise aux atteintes de l'amour ; elle dédaigne Vénus, elle fuit le mariage et en redoute même le nom. Mais pour toi il faut tout mettre en œuvre ; l'art sait triompher même de la nature. Seulement aie bon courage et exécute fidèlement tout ce qu'il me faudra t'ordonner. » Il promit de faire tout ce que je voudrais, dussé-je même lui enjoindre de marcher sur des épées.

XVIII. » Pendant qu'il m'accablait de protestations, et m'offrait comme prix de mes services tout ce qu'il possédait, quelqu'un arrive de la part de Chariclès et me dit : « Chariclès vous prie de venir le trouver ; il est ici près, dans le temple d'Apollon, occupé à offrir un hymne au Dieu, à cause d'un songe qui l'a fort troublé. » Je me lève aussitôt ; je congédie Théagène et je cours au temple. J'y trouve Chariclès assis sur un siége, abattu et poussant de fréquents soupirs. « Pourquoi, lui dis-je en l'abordant, êtes-vous ainsi triste et chagrin ? — Comment ne le serais-je pas, me dit-il ? un songe m'a rempli de trouble ; et de plus j'ai su que ma fille est moins bien et n'a pas dormi de la nuit. Cette indisposition m'inquiète par elle-même ; mais ce qui m'inquiète surtout, c'est que demain est le jour fixé pour les jeux, et qu'il est de règle que la prêtresse présente les torches aux coureurs armés et leur décerne le prix : il arrivera nécessairement de deux choses l'une : ou son absence troublera les usages reçus, ou, si elle se fait violence pour y assister, le mal ne fera qu'empirer. Si vous n'avez rien fait encore, maintenant du

moins venez-lui en aide ; trouvez pour elle quelque remède, je vous en supplie ; vous le devez, pour moi, pour l'amitié qui nous unit ; vous devez aux Dieux ce témoignage de piété. Je sais que, si vous le voulez, ce n'est rien pour vous que de conjurer un maléfice, comme vous l'appelez ; car les prophètes comme vous viennent aisément à bout des choses les plus difficiles. » Je lui avouai que j'avais négligé de m'en occuper, et, continuant avec lui le même rôle qu'avec Théagène, je le priai de m'acorder au moins cette journée d'intervalle, parce que j'avais quelque composition à faire pour la guérir. « Pour le moment, lui dis-je, allons voir la jeune fille, afin de l'examiner plus attentivement et de l'encourager de notre mieux. Je désire d'ailleurs, Chariclès, que vous disiez quelques mots de moi à cette enfant, pour la prévenir et la rendre plus familière avec moi, afin que, son affection une fois gagnée, elle accueille avec plus de confiance ce que je ferai pour sa guérison. — J'y consens, dit-il, allons. »

XIX. » Quand nous arrivâmes auprès de Chariclée, (est-il besoin de le dire ?) elle était entièrement vaincue, abattue par la passion ; déjà ses joues avaient perdu leur fleur ; le feu de son regard était comme éteint et noyé dans les larmes. Cependant elle se composa un peu en nous apercevant et chercha à reprendre son visage, son maintien ordinaire. Chariclès la serra dans ses bras, la couvrit de baisers et lui prodigua mille caresses. « Ma fille chérie, mon enfant, lui dit-il, pourquoi me cacher, pourquoi cacher à ton père ce que tu endures ? on t'a jeté un mauvais sort, et tu te tais, comme si tu avais fait quelque mal, quand c'est toi au contraire qui es victime du mauvais œil qui t'a regardée. Mais ne crains rien ; j'ai appelé le sage Calasiris que voici, pour te donner quelque soulagement. Il le peut ; car il est versé, autant que personne, dans la science divine ; c'est un prophète, appliqué dès sa jeunesse aux choses sacrées, et de plus mon ami dévoué.

Tu feras donc bien de l'accueillir sans hésitation et de t'abandonner à lui pour te guérir, par ses conjurations ou autrement; d'autant mieux que la fréquentation des hommes instruits n'est pas pour toi chose nouvelle. » Je gardais le silence : Chariclée fit un signe d'assentiment, témoignant qu'elle consentait volontiers à suivre avec moi l'avis de son père, et nous nous retirâmes. Chariclès ne manqua pas de me rappeler ce qu'il m'avait demandé précédemment; il me pria de songer à ma promesse et de mettre tous mes soins à éveiller en elle quelque pensée d'amour, quelque inclination au mariage. Je lui promis de mon côté que ses vœux ne tarderaient pas à être satisfaits, et je le laissai plus tranquille.

LIVRE IV.

I. Le lendemain finissaient les jeux et les combats Pythiens; mais un autre combat était dans toute sa force, celui de nos deux jeunes gens; l'Amour lui-même y présidait et devait décerner le prix; il voulait, en mettant aux prises ces deux athlètes, montrer par ce seul exemple qu'aucune lutte n'est comparable à celle engagée sous ses auspices. Voici en effet ce qui eut lieu : la Grèce contemplait; les Amphictyons étaient juges; déjà tous les autres prix avaient été disputés avec éclat; la course, la lutte, le pugilat étaient terminés. Enfin le héraut fait entendre cette proclamation : « Hoplites, avancez. » En même temps, la prêtresse Chariclée brille tout-à-coup à l'extrémité du stade. Elle était venue pour obéir à l'usage, mais bien plus encore dans l'espoir de découvrir Théagène, de côté ou d'autre. Sa main gauche était armée d'une torche enflammée; la droite présentait une branche de pal-

mier. Quand elle apparut, les yeux de tous les spectateurs se tournèrent vers elle ; mais déjà le regard de Théagène les avait devancés ; car l'œil de l'amant est merveilleusement prompt à découvrir ce qu'il désire ; prévenu d'ailleurs de ce qui allait se passer, il n'avait qu'une seule pensée, observer son arrivée. Aussi ne put-il se contenir : comme il s'était à dessein assis à côté de moi, il me dit tout bas : « C'est elle, Chariclée ! » Je l'engageai à se tenir en repos.

II. A l'appel du héraut, on vit s'avancer un homme richement armé, fier de contenance, supérieur évidemment à tous ses rivaux, et déjà couronné dans plusieurs combats précédents. Cette fois, il n'avait pas de concurrents, personne n'ayant osé sans doute lutter avec lui. Les Amphictyons le renvoyèrent ; car la loi ne permettait pas que la couronne fût décernée sans combat. Cependant il demanda qu'une nouvelle proclamation du héraut invitât à se présenter ceux qui voudraient lui disputer le prix ; sur un signe des juges, le héraut provoqua les concurrents à descendre dans la lice. — « C'est moi qu'il appelle, » me dit Théagène. — Comment, repris-je ; qu'entends-tu dire ? — Ce qui sera, mon père ; il ne sera pas dit qu'un autre, en ma présence, sous mes yeux, aura reçu la palme des mains de Chariclée. — Mais ne comptes-tu pour rien, lui dis-je, la défaite et le déshonneur qui en est la suite. — Et qui donc, dit-il, est possédé comme moi de la fureur de voir, d'approcher Chariclée, au point de me devancer ; à qui sa vue prêtera-t-elle, comme à moi, des ailes, pour se transporter à travers les airs ? Ne savez-vous pas que les peintres donnent des ailes à l'Amour, pour exprimer la légèreté de ceux qui sont sous sa loi ? Enfin, s'il est nécessaire d'ajouter ici mon éloge, personne, jusqu'à ce jour, n'a pu se vanter de m'avoir devancé à la course. »

III. Il dit et s'élança. Arrivé dans la lice, il donna son nom, déclara sa patrie et tira au sort sa place pour

la course ; puis, revêtu de toutes armes, il se plaça à la barrière, brûlant de s'élancer dans la carrière, impatient et se contenant à peine, jusqu'au moment où la trompette donna le signal. C'était un noble et admirable spectacle : tel Homère représente Achille luttant sur les bords du Scamandre. La Grèce entière était attentive et comme suspendue à cette étonnante lutte ; chacun faisait des vœux, comme s'il se fût agi de lui-même, pour le triomphe de Théagène. Car il y a dans la beauté quelque chose qui charme et captive la bienveillance, même chez les simples spectateurs. Quant à Chariclée, rien ne saurait rendre son agitation : j'avais l'œil sur elle depuis longtemps, je la voyais à chaque instant changer de visage. Déjà avaient retenti aux oreilles de toute la multitude les noms des deux rivaux, Orménus d'Arcadie, et Théagène de Thessalie, proclamés par la voix du héraut ; les barrières étaient ouvertes, la course était engagée et l'œil avait peine à suivre les joûteurs dans la carrière. A ce moment il ne fut plus possible à la jeune fille de rester en place : elle s'agitait sur elle-même, elle trépignait ; il semblait que sa pensée fût emportée avec Théagène, et qu'elle le secondât en s'associant à sa course rapide. Tous les spectateurs étaient suspendus dans l'attente, pleins d'anxiété, moi surtout qui déjà avais pris en moi-même l'engagement de veiller désormais sur lui comme sur un fils. — Je ne m'étonne nullement, dit Cnémon, de cette anxiété des témoins et des spectateurs, puisque moi-même je crains en ce moment pour Théagène : aussi je vous prie de me dire sans délai s'il a été proclamé vainqueur.

IV. » Lorsqu'il eut parcouru la moitié de la carrière, mon cher Cnémon, il se tourna un peu, jeta sur Orménus un regard rapide, et tout aussitôt, levant son bouclier en l'air, la tête droite, les yeux attachés sur Chariclée, il s'élança vers le but comme une flèche et devança l'Arcadien de plusieurs brasses. Cette avance fut plus

tard exactement mesurée. En arrivant à Chariclée, il se garda bien de modérer son élan et tomba sur son sein, comme si, emporté par l'impétuosité de sa course, il n'eût pu se retenir. Il prit la palme, et je remarquai qu'en la prenant il embrassait la main de la jeune fille. — Cette victoire et ce baiser me rendent la vie, dit Cnémon ; mais continuez. — Non-seulement tu ne te rassasies pas d'entendre raconter, Cnémon, mais tu es de plus invincible au sommeil ; déjà une grande partie de la nuit est passée, et tu te tiens éveillé sans t'ennuyer de la longueur du récit. — C'est que je ne pardonne pas à Homère, ô mon père, d'avoir dit que l'amour, comme tout le reste, engendre la satiété ; car, à mon avis, on ne se lasse jamais ni des plaisirs de l'amour, ni des récits amoureux. Que sera-ce donc si ce sont les amours de Théagène et de Chariclée qu'on raconte ? Quel est le cœur de fer ou de diamant qui ne serait charmé d'en entendre le récit, dût-il durer une année? Voyons donc la suite, je vous en prie. — Théagène fut couronné, proclamé vainqueur, et reconduit aux applaudissements de toute la multitude. Quant à Chariclée, sa défaite était évidente : elle était esclave de son amour plus encore qu'auparavant ; car elle avait revu Théagène, et la présence de ce qu'on aime est comme un aiguillon qui réveille la passion ; la vue enflamme la pensée, comme le bois sert au feu d'aliment. De retour chez elle, elle passa une nuit semblable aux précédentes, plus mauvaise même. Le sommeil me fuyait également : je cherchais comment nous pourrions cacher notre fuite ; je me demandais vers quels lieux le Dieu ordonnait de conduire les jeunes gens. Je reconnaissais bien que la fuite devait être dirigée par mer, guidé dans mes conjectures par ces paroles de l'oracle : *Fendant les flots, ils viendront aux noires campagnes du soleil.* Mais quant à savoir où il fallait les mener, je ne voyais qu'un seul moyen, c'était de me procurer, s'il était possible, la bandelette exposée

avec Chariclée, et sur laquelle était brodée, suivant ce qu'avait ouï dire Chariclès, l'histoire de sa naissance. Par là, sans doute, je connaîtrais sa patrie, ses parents, que je commençais déjà à soupçonner; peut-être même était-ce vers eux que les Destins m'ordonnaient de les conduire. Dominé par ces pensées, je me rends de bonne heure auprès de Chariclée : mais je trouve toute la maison en pleurs, surtout Chariclès ; je m'approche pour lui demander d'où vient tout ce trouble : « La maladie de ma fille a fait des progrès, dit-il ; la nuit a été beaucoup plus mauvaise que les précédentes. — Allez-vous-en, lui dis-je, et que tout le monde sorte; seulement qu'on m'apporte un trépied, du laurier, du feu et de l'encens, et que personne ne me trouble jusqu'à ce que j'appelle. » Sur l'ordre de Chariclès, on fit ce que javais demandé. Une fois seul et tranquille, je commençai à jouer mon personnage de théâtre : je fis brûler l'encens, murmurant quelque prière entre mes lèvres, passant et repassant le rameau d'olivier au-dessus de Chariclée, en haut, en bas, de la tête aux pieds. En même temps je bâillais en entr'ouvrant la bouche, comme un homme qui s'endort, ou plutôt comme une vieille. Je prolongeai longtemps ce manége, m'évertuant à n'épargner aucune des momeries ordinaires sur moi-même et sur Chariclée. Cependant elle secouait de temps en temps la tête, et souriait ironiquement, me donnant à entendre que je perdais ma peine et n'entendais rien à sa maladie. Je m'assis alors plus près d'elle et lui dis : Ayez confiance, ma fille ; la maladie est légère et facile à guérir ; un maléfice a été jeté sur vous ; c'était sans doute au milieu de la procession, et surtout au moment où vous avez décerné le prix. Je soupçonne même le principal auteur de la fascination : c'est Théagène, celui qui a fait la course armée; il ne m'a pas échappé qu'il ne vous perdait point de vue, et jetait sur vous des regards par trop ardents. — Pour celui-là dit-elle, qu'il m'ait ou non, regardée ainsi, je

lui rends mille grâces : mais quelle est son origine, sa patrie ! car j'ai vu beaucoup de personnes le regarder avec étonnement. — Vous savez déjà qu'il est originaire de Thessalie ; le héraut vous l'a appris, lorsqu'il a proclamé son nom. Il se prétend issu d'Achille, et je le croirais volontiers, à en juger par sa stature et sa beauté, qui semblent confirmer cette illustre parenté. Toutefois, il n'est pas fier et intraitable comme Achille ; la douceur du caractère tempère en lui l'orgueil de l'âme. Mais, quelles que soient ses qualités, puisse-t-il endurer plus de maux encore qu'il n'en a fait, lui qui possède le mauvais œil et vous a fascinée par sa vue ! — O mon père, dit-elle, je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à nos souffrances ; mais pourquoi maudire celui qui ne nous a certainement fait aucun mal ; car ce n'est pas un maléfice qui me fait souffrir ; c'est quelqu'autre maladie, je pense. — Pourquoi donc nous la cacher, mon enfant, au lieu de nous la révéler avec confiance, afin que nous y apportions remède sur-le-champ ? Ne suis-je pas votre père par l'âge, et plus encore par l'affection ? Ne suis-je pas l'ami de votre père, en communauté de sentiments avec lui ? Dites-moi donc ce que vous souffrez : vous aurez en moi un confident discret ; je m'engagerai même, si vous le voulez, sous la foi du serment. Parlez avec confiance, et n'ajoutez point à votre mal par le silence. Car, toute maladie connue dès le début est facile à guérir ; celle au contraire qui s'est longuement invétérée est à peu près incurable. Le silence est l'aliment des maladies ; mal déclaré est à moitié guéri.

V. » A cela elle ne répondit rien d'abord ; mais ses yeux trahissaient le trouble et les mille agitations de son âme. « Accordez-moi encore cette journée, dit-elle ; je vous dirai tout ensuite, si déjà vous ne l'avez découvert vous-même, puisque vous prétendez être devin. » Je me levai alors et je sortis, après avoir engagé la jeune fille à profiter de cet intervalle pour mettre

de côté toute fausse honte. En sortant, je rencontre Chariclès : « Eh bien, me dit-il, qu'avez-vous à m'annoncer ? — Tout va bien, répondis-je ; demain elle sera guérie du mal qui la tourmente, et quelqu'autre affection commencera, qui vous fera plaisir. Rien n'empêche, du reste, d'appeler un médecin. » Cela dit, je m'éloigne rapidement, pour éviter de nouvelles questions de sa part. J'avais à peine fait quelques pas hors de la maison, que j'aperçois Théagène : il errait aux abords du temple et de l'enceinte sacrée, et se parlait à lui-même, comme si c'eût été assez pour lui de la seule vue des lieux habités par Chariclée. Je me détourne un peu et je passe outre, en affectant de ne pas le voir. Mais lui : « Salut, Calasiris, s'écrie-t-il ; écoutez-moi, car je vous attendais. » Je me détourne précipitamment, et je m'écrie à mon tour : « Quoi, Théagène, le beau Théagène ! je ne l'avais pas vu. — Pouvez-vous appeler beau, dit-il, celui qui n'a pas su plaire à Chariclée ? » A ces mots, je feins de m'indigner : « Ne cesseras-tu pas, lui dis-je, d'insulter et moi-même et mon art, grâce auquel elle est déjà éprise de toi, contrainte à t'aimer, au point de souhaiter ta vue comme celle de quelque être supérieur ? — Que dites-vous, reprit-il, mon père ? me voir, moi, Chariclée ? Pourquoi ne m'avoir pas encore conduit à elle ? « et déjà il court en avant. Je le saisis par sa tunique : » Arrête, mon ami, lui dis-je, quoique tu sois un redoutable coureur ; ce n'est pas une proie qu'on puisse enlever, une chose vénale, facile à conquérir, à la discrétion du premier venu qui voudra s'en emparer. L'affaire demande de mûres réflexions pour arriver à bien, de nombreuses précautions pour s'accomplir sans danger. Ne sais-tu pas que le père de la jeune fille occupe à Delphes le premier rang ? As-tu oublié les lois qui punissent de mort de pareils exploits ? — Pour moi, dit-il, peu m'importe la mort, pourvu que je possède Chariclée ; cependant, si tel est votre avis, demandons-la en mariage

et allons trouver le père. Aussi bien, nous ne sommes point indigne de l'alliance de Chariclès. — Nous ne réussirions point, lui dis-je ; non pas qu'il y ait en toi rien à reprendre ; mais Chariclès l'a destinée depuis longtemps au fils de sa sœur. — Il lui en coûtera cher, dit Théagène, quel qu'il soit ; car personne, moi vivant, n'entrera dans le lit de Chariclée. Non, cette main et mon épée ne seront pas lâches et oisives à ce point ! — Cesse, lui dis-je ; rien de pareil ne sera nécessaire : seulement suis mes avis, et fais ce que je t'indiquerai. Pour le moment, retire-toi ; veille à ce qu'on ne te voie pas souvent avec moi ; viens me trouver seul à seul et sans bruit. » Il me quitta tout abattu.

VI. » Le lendemain, je rencontrai Chariclès. Il courut à moi, me prit la tête et m'embrassa à plusieurs reprises : « Voilà bien la sagesse ; voilà bien l'amitié, ne cessait-il de répéter ; vous avez fait merveille ; l'imprenable est prise ; l'invincible est vaincue ; Chariclée aime ! » A ces mots, je me redressai, je relevai le sourcil et me mis à marcher gravement : « Il était évident, lui dis-je, qu'elle ne résisterait pas à ma première attaque ; et cependant je n'ai employé aucun des grands moyens. Mais comment, Chariclès, avez-vous reconnu qu'elle aime ? — En suivant vos instructions, dit-il : j'ai mandé, pour la voir, les plus illustres médecins, comme vous l'avez prescrit, et je leur ai promis toute ma fortune, s'ils pouvaient la guérir. En arrivant, ils commencèrent par lui demander ce qu'elle éprouvait ; mais elle se tourna d'un autre côté, sans vouloir leur répondre un seul mot, répétant sans cesse ce vers d'Homère : « O Achille, fils de Pélée, de beaucoup le plus illustre parmi les Achéens. »

VII. Le savant Acestinus, que vous connaissez sans doute, lui prit la main malgré sa résistance, comme pour juger de son affection d'après le mouvement du pouls, qui indique, je crois, les battements du cœur. Après avoir prolongé longtemps cette observation, et

promené ses regards sur elle à plusieurs reprises : « O Chariclès, dit-il, il était inutile de nous mander ici; car les secours de la médecine ne peuvent rien absolument. — O Dieux, m'écriai-je, que dites-vous! ma fille est-elle donc perdue sans aucun espoir? — Ne vous troublez pas, répondit-il; mais écoutez-moi : » Il me prit alors à part, pour n'être pas entendu de la jeune fille et des autres personnes : « Notre art, dit-il, prétend guérir les maladies du corps; celles de l'âme ne nous concernent pas directement; seulement, quand l'âme participe aux souffrances du corps, elle participe aussi à sa guérison. Chez cette jeune fille, ce qui est malade, ce n'est point le corps. Car il n'y a chez elle ni surabondance d'humeurs, ni douleurs et pesanteurs de tête, ni fièvre brûlante ; le mal ne tient donc pas au corps; il ne réside ni dans l'ensemble, ni dans aucune des parties; cela est évident et incontestable. » J'insistais cependant, je le suppliais de me dire s'il comprenait quelque chose à son mal. « Eh quoi! dit-il, l'enfant ne sait-elle pas elle-même que c'est une affection de l'âme, et que sa maladie est évidemment l'amour? Ne voyez-vous pas comme ses yeux sont gonflés et hagards, son visage pâle, quoiqu'elle n'accuse aucune douleur d'entrailles? Son esprit divague; elle dit tout ce qui se présente; elle a des insomnies que rien n'explique; elle a perdu tout-à-coup son embonpoint. Il vous faut, Chariclès, trouver quelqu'un qui la guérisse, et ce ne pourra être que celui pour qui elle soupire. » Cela dit, il m'a quitté; et moi j'accours à vous, mon sauveur et mon Dieu; vous seul pouvez la soulager, je le sais, et elle le sent elle-même; car aux nombreuses questions que je lui ai faites sur son état, sur son mal, elle ne m'a répondu qu'une seule chose, qu'elle ignorait ce qu'elle avait, mais qu'elle savait bien que Calasiris seul pouvait la guérir, et qu'elle me priait de vous appeler auprès d'elle. De là surtout j'ai conclu qu'elle avait été subjuguée par votre science. — Mais, lui

dis-je, puisque vous m'assurez qu'elle aime, savez-vous qui? — Non, par Apollon, répondit-il; comment et d'où le saurais-je? Je donnerais tout ce que je possède, pour qu'elle aimât Alcamène, le fils de ma sœur, que je lui ai dès longtemps destiné pour époux, autant du moins que cela dépend de ma volonté. » Je lui dis que, pour s'en assurer, il n'avait qu'à lui amener le jeune homme et à le lui faire voir. Il goûta cet avis et me laissa. Mais au moment de la plus grande affluence sur la place publique [1], il m'aborda de nouveau : « Vous allez apprendre, me dit-il, une fâcheuse nouvelle : l'enfant est comme possédée de quelque démon, tant son état est étrange : j'avais amené Alcamène, suivant vos instructions, et je le lui présentai vêtu avec la plus grande recherche. Mais elle se mit à pousser de grands cris, comme si on lui eût montré la tête de Méduse, ou quelqu'autre monstre pareil, à détourner les yeux de l'autre côté de la chambre, et à serrer ses mains autour de son col, comme si elle eût voulu en faire un lacet pour s'étrangler; elle jurait qu'elle allait en finir, si nous ne sortions au plus vite. Nous l'avons laissée, plus prompts que la parole; car, que faire à la vue d'une aussi étrange folie? Nous avons de nouveau recours à vous, pour vous supplier de ne pas la laisser périr, de ne point tromper nos vœux. — O Chariclès, lui dis-je, vous ne vous trompez pas en disant qu'elle est possédée de quelque démon; elle est tourmentée par les puissances que j'ai moi-même envoyées contre elle, puissances redoutables, comme il était nécessaire avec elle, pour la contraindre à faire ce qui n'est conforme ni à sa nature, ni à sa volonté. Mais quelque génie contraire me paraît entraver la conjuration et lutter contre les ministres de mes volontés. Le moment est donc venu, n'en doutez pas, de me montrer la bandelette exposée à côté de l'enfant

[1] Vers midi.

avec d'autres signes de reconnaissance; car je crains qu'elle ne soit couverte de caractères magiques, et qu'un ennemi de cette enfant n'y ait, dès sa naissance, gravé à dessein des enchantements qui torturent son âme, afin qu'elle vécût sans amour, sans postérité. »

VIII. » Il approuva et m'apporta peu après la bandelette. Je lui demandai à l'étudier à loisir, et l'emportai avec son aveu. Rentré chez moi, je me mis à la lire sans perdre un instant. Elle était en langue éthiopique; les caractères n'étaient pas démotiques, mais bien royaux, c'est-à-dire analogues à ceux que les Égyptiens appellent hiératiques. Je lus l'écriture et j'y trouvai ce qui suit : « PERSINA, REINE DES ÉTHIOPIENS : pour toi, quelque nom que tu portes, toi qui n'es ma fille que par les douleurs, je grave ce dernier présent, j'écris cette lamentation. » Je tressaillis, Cnémon, au nom de Persina; cependant je continuai à lire ce qui suit : « Je n'ai commis aucune faute, mon enfant, en t'exposant à ta naissance, et en te dérobant à la vue de ton père Hydaspe; j'en prends à témoin le Soleil, chef de notre race. Cependant, pour me justifier à tes yeux, ma fille, si tu survis, aux yeux de celui qui te recueillera, si Dieu t'envoie quelque sauveur, aux yeux de tous les hommes, je veux te révéler les secrets motifs qui m'ont forcée à t'exposer. Nous avons pour ancêtres, parmi les Dieux, le Soleil et Bacchus; parmi les Héros, Persée, Andromède et Memnon. Ceux qui ont élevé successivement les constructions des palais des rois, les ont ornées de peintures dont nos ancêtres ont fourni le sujet. Dans les appartements des hommes et sous les portiques, sont représentées les images et les actions des autres Dieux et Héros; dans celui des femmes, les amours d'Andromède et de Persée. C'est là que nous nous trouvions un jour avec ton père : dix années s'étaient écoulées depuis qu'il m'avait connue comme épouse, et nous n'avions pas eu d'enfants. Nous reposions ensemble, vers midi, accablés par la

chaleur de l'été; ton père eut alors commerce avec moi, poussé, me jura-t-il, par un songe, et je sentis aussitôt que j'étais enceinte. De ce moment, jusqu'à mes couches, ce ne furent que fêtes publiques, sacrifices d'action de grâces, offerts aux Dieux pour l'espoir donné au roi d'un héritier de sa race. Cependant tu vins au jour avec la peau blanche, couleur inconnue chez les Éthiopiens. J'en savais bien le motif; car au moment de notre union avec ton père, mes yeux étaient tombés sur une peinture représentant Andromède complétement nue; c'était le moment où Persée la ramène du milieu des rochers; et l'enfant conçu par moi avait malheureusement une entière ressemblance avec elle. Je résolus donc de me soustraire à la honte et à la mort; car j'étais persuadée que ta couleur me convaincrait d'adultère, mon aventure ne pouvant trouver créance auprès de personne; je me résignai, par intérêt pour toi-même, à te confier aux chances de la fortune, préférables pour toi à une mort certaine, ou tout au moins au renom de fille bâtarde. Je feignis avec mon mari que tu étais morte en naissant, et je t'exposai secrètement. Avec toi je déposai le plus de richesses que je pus, comme salaire de celui qui te sauverait; j'y joignis encore d'autres parures, en particulier cette bandelette et ce récit de ton infortune et de la mienne, que j'ai écrit avec les larmes versées sur toi, avec mon sang, ô mon premier enfant, ô source de mes douleurs. Mais, ô douce petite, ma fille pour un instant, si tu survis, souviens-toi de ta noble origine, pratique la chasteté qui est la seule marque distinctive d'un femme vertueuse; que la noblesse de tes sentiments rappelle et le trône et ceux dont tu es issue. Parmi tous les objets précieux exposés avec toi, souviens-toi de réclamer un anneau et de ne t'en point dessaisir : c'est celui que me donna ton père en m'épousant; il porte gravée à l'entour la devise royale; au chaton est enchâssée une pierre sacrée,

appelée pantarbe, douée de propriétés merveilleuses. J'ai dû, pour m'entretenir avec toi, employer le secours de ces caractères, puisque la Divinité m'a privée de ta vue et de ta présence; peut-être seront-ils pour toi muets et inutiles, peut-être aussi pourront-ils te servir un jour; car les secrets desseins de la Fortune échappent à l'intelligence humaine. Pour toi, chère enfant, si malheureusement belle, si funeste à ta mère par ta beauté accusatrice, cet écrit sera un moyen de reconnaissance si tu es sauvée; sinon (puissé-je toujours l'ignorer), qu'il te tienne lieu des dernières lamentations, des larmes de ta mère sur ta tombe. »

IX. » Après cette lecture, qui ne me laissait plus rien à apprendre, j'admirai la providence divine; j'étais pénétré tout à la fois de joie et de tristesse; j'éprouvais un sentiment inconnu, mêlé d'allégresse et de larmes. La découverte de ce que je cherchais, ces promesses de l'oracle déjà accomplies en partie, épanouissaient mon âme; mais elle se serrait à la pensée de l'avenir, elle s'apitoyait sur la vie humaine, si mobile, si incertaine, si fréquemment ballottée dans tous les sens, comme ne le prouvait que trop la destinée de Chariclée. Mille pensers venaient m'assaillir : ses parents véritables, ceux qu'on avait crus tels, la distance qui la séparait de sa patrie, le nom de fille illégitime remplaçant son nom véritable, son rang perdu chez les Éthiopiens au sein de la famille du roi. Dans mon anxiété, je ne savais que résoudre : j'avais bien à m'apitoyer sur le passé, mais je n'osais me réjouir sur l'avenir. A la fin, j'appréciai la situation avec plus de calme, et je résolus de me mettre à l'œuvre sans tarder. Je me rendis auprès de Chariclée : elle était seule, abattue par la passion; en vain l'esprit s'efforçait de lutter encore; le corps était affaissé, vaincu par la souffrance, incapable de résister au mal.

X. » J'éloignai tous ceux qui se trouvaient auprès d'elle et je recommandai que personne ne vînt me trou-

bler, sous prétexte que j'avais à faire pour la jeune fille certaines prières et conjurations particulières : « Il est temps, lui dis-je, Chariclée, de me découvrir votre état; car vous me l'avez promis hier. Ne cachez rien à un homme plein d'affection pour vous, capable d'ailleurs de tout découvrir malgré votre silence. » Elle me prit la main et la couvrit de baisers et de larmes : « Sage Calasiris, me dit-elle, accordez-moi une première grâce; laissez-moi souffrir en silence : découvrez vous-même mon mal comme vous l'entendrez, mais épargnez-moi la pudeur de déclarer ce qu'il est honteux de ressentir, plus honteux encore de révéler. Si je souffre de ce mal, maintenant qu'il est dans toute sa force, je souffre bien plus encore de n'en avoir pas triomphé au début, d'avoir succombé à une passion que j'avais toujours eue jusqu'à présent en horreur, dont le nom seul souille le titre sacré de vierge. » Je cherchai à la consoler : « Ma fille, lui dis-je, vous faites bien de cacher ce que vous éprouvez, et pour deux motifs : d'abord je n'ai aucun besoin d'apprendre de vous ce que je sais depuis longtemps, grâce à mon art; et, de votre côté, c'est avec raison que vous rougissez d'avouer ce qu'il convient mieux aux femmes de cacher. Mais, puisque vous avez une fois ressenti les atteintes de l'amour, et que la vue de Théagène vous a captivée (car l'inspiration divine me l'a révélé), sachez que vous n'êtes ni la seule, ni la première à éprouver ces sentiments; beaucoup de femmes illustres, beaucoup de vierges, chastes d'ailleurs, vous avaient devancée. Car l'Amour est le plus puissant des Dieux, puisqu'on dit qu'il règne sur les Dieux eux-mêmes. Voyez-donc à sortir le plus convenablement possible de cette situation; croyez-moi, si c'est un bonheur de n'avoir jamais ressenti les atteintes de l'amour, le plus sage, une fois qu'on est subjugué, est de tourner ses regards vers un but honnête : vous le pouvez, si vous voulez suivre mes conseils. Il dépend de vous d'échapper à la honte

de la passion, de lui préférer les liens d'une légitime union, et d'échanger la maladie contre le mariage.

XI. » Pendant que je parlais, mon cher Cnémon, son corps était inondé de sueur : on voyait clairement que, tout en goûtant mes conseils, elle était dévorée d'inquiétudes au sujet de ses espérances, et rougissait de ce que j'avais surpris en elle. Après un assez long silence : « Mon père, me dit-elle, vous parlez de mariage ; vous m'engagez à diriger de ce côté mes pensées, comme s'il était évident que mon père y donnera son assentiment, et que mon adversaire y consentira de son côté. — Pour ce qui est du jeune homme, lui dis-je, il est peut-être plus épris que vous ; les mêmes sentiments l'agitent ; vos âmes, je n'en doute pas, se sont, dès la première rencontre, mutuellement reconnues comme dignes l'une de l'autre, et sont tombées toutes deux dans une égale passion. Moi-même, j'ai, par affection pour vous, enflammé ses désirs, grâce aux secrets de ma science. Mais celui qu'on regarde comme votre père vous destine un autre époux, Alcamène, que vous connaissez. — Alcamène ! s'écria-t-elle, qu'il lui destine mon tombeau plutôt que ma main : ou Théagène m'obtiendra, ou les Destinées disposeront de moi. Mais dites-moi, je vous supplie, d'où vous avez su que Chariclès n'est pas mon père, quoiqu'il passe pour tel ? — Par cette bandelette, dis-je, en la lui montrant. — Et comment, d'où la possédez-vous ? car depuis qu'il m'a recueillie en Égypte des mains de celui qui m'avait élevée, depuis qu'il m'a amenée ici (comment ? je l'ignore), il me l'a retirée et l'a tenue enfermée dans un coffre, pour qu'elle ne fût point altérée par le temps. — Vous saurez plus tard, lui dis-je, comment je l'ai obtenue ; pour le moment, dites-moi si vous savez ce qui y est écrit. » Elle m'avoua qu'elle l'ignorait entièrement. « Elle fait connaître, ajoutai-je, votre naissance, votre patrie, votre condition. » Elle me pria de lui découvrir tout ce que j'en pouvais savoir. Alors je

lui donnai lecture du tout, parcourant des yeux l'écrit, et interprétant à mesure.

XII. » Lorsqu'elle connut son origine, son imagination s'enflamma, et elle se sentit plus vivement attirée vers les siens. « Que faut-il donc faire? » me demanda-t-elle. Je commençai alors à lui découvrir plus clairement mon dessein et à lui révéler tout ce que je savais : « Moi aussi, lui dis-je, ma fille, j'ai été chez les Éthiopiens, poussé par le désir d'étudier leur sagesse. J'ai été connu de Persina, votre mère ; car la caste des sages est toujours accueillie à la cour ; d'ailleurs, l'alliance de la sagesse égyptienne à celle des Éthiopiens ajoutait à ma réputation et me prêtait une autorité plus grande. Lorsqu'elle sut que j'allais retourner dans ma patrie, elle me fit part de tout ce qui vous concerne, après s'être d'abord assurée de mon silence par un serment solennel. Elle me dit qu'elle n'avait point osé révéler son secret aux sages du pays, mais qu'elle me priait de demander aux Dieux, d'abord si l'enfant exposé avait survécu, ensuite en quel lieu de la terre vous vous trouviez; qu'elle n'avait pas appris, malgré d'actives recherches, qu'il y eût dans le pays aucun enfant semblable. J'appris des Dieux la vérité ; je lui fis savoir que vous viviez, et quelle contrée vous habitiez. Alors elle m'adressa une nouvelle prière, celle de vous chercher et de vous engager à revenir dans votre patrie. Elle me dit qu'elle était restée stérile, sans nouvelle postérité, à la suite des angoisses que vous lui aviez causées ; qu'elle était prête, si jamais vous reparaissiez, à tout confesser à votre père; qu'elle était persuadée qu'il la croirait ; car il avait fait, depuis qu'ils vivaient ensemble, une longue expérience, de sa fidélité, et il serait heureux de voir se réaliser, contre toute attente, l'espoir de laisser son héritage à ses enfants. »

XIII. » Voilà ce qu'elle me disait, les supplications qu'elle m'adressait, en me faisant mille fois jurer par le Soleil, serment qu'il n'est permis à aucun sage

de violer. Et moi, je viens accomplir sa prière et mes serments. Ce n'est point, il est vrai, dans ce but que j'avais entrepris ce voyage; mais les Dieux ne pouvaient me donner une plus douce compensation de l'exil que je me suis imposé par leur inspiration. Depuis longtemps, vous le savez, je suis assidu auprès de vous; je n'ai manqué à aucun des soins, à aucun des égards que je vous dois. Si j'ai gardé le silence, c'est que j'attendais une occasion favorable. Je voulais, avant tout, me procurer par quelque moyen la bandelette qui seule pouvait confirmer auprès de vous mon récit. Si donc vous consentez à suivre mes conseils, et à fuir d'ici avec moi, avant d'être forcée dans votre volonté, peut-être même par la violence (car déjà Chariclès hâte activement votre mariage avec Alcamène); vous pouvez recouvrer un rang, une patrie, des parents : vous pouvez avoir pour époux Théagène, disposé à nous suivre en quelque lieu de la terre que nous voudrons; vous échangerez enfin cette vie d'exil sur une terre étrangère, contre la royale existence qui vous attend dans votre patrie; vous y régnerez avec celui qui vous est le plus cher au monde, s'il faut en croire les promesses des Dieux, les présages et l'oracle d'Apollon. » En même temps, je lui rappelai l'oracle et lui en expliquai le sens. Chariclée le connaissait déjà, car il courait de bouche en bouche, et beaucoup de personnes avaient cherché à l'interpréter. Ces ouvertures la jetèrent dans une sorte de stupeur. « Soit, dit-elle, les Dieux le veulent; vous me le déclarez, et je vous crois; mais que faut-il faire, ô mon père? — Feindre de consentir à épouser Alcamène. — C'est une dure nécessité, me répondit-elle; que dis-je! c'est une honte, de paraître, même en paroles, préférer un autre à Théagène : mais puisque je m'en suis remise aux Dieux et à vous, mon père, quel est le but de cette feinte, quel moyen aurons-nous de sortir d'embarras sans passer à l'action? — Les faits vous l'apprendront,

lui dis-je : bien souvent les femmes, lorsqu'elles sont prévenues à l'avance, craignent et hésitent ; tandis que, si tout d'abord on se met résolument à l'œuvre, elles vont au but avec plus de confiance. Suivez seulement mes conseils en toutes choses ; pour le moment, accommodez-vous aux desseins de Chariclès pour ce mariage ; car il ne fera rien sans mon assentiment. » Elle me le promit, et je la laissai tout en larmes,

XIV. « A peine sorti de la chambre, je vois Chariclès, triste, morne et abattu : « Eh quoi ! lui dis-je, quel homme êtes-vous ! Vous devriez venir avec moi vous réjouir et offrir aux Dieux des sacrifices d'action de grâces, puisque vos vœux sont enfin réalisés, et qu'à force de temps et de soins, grâce à ma science, Chariclée a été amenée à désirer le mariage : tout au contraire, vous voilà sombre, pensif, presque en larmes, dans un état que je ne saurais comprendre. — En peut-il être autrement, dit-il, quand celle qui fut toute la joie de ma vie doit être transportée peut-être dans d'autres contrées, avant l'accomplissement de ce mariage dont vous parlez, si j'en dois croire mes songes et en particulier celui qui m'a troublé la dernière nuit ? Il me semblait qu'un aigle, s'élançant de la main même d'Apollon, fondait sur moi à tire-d'ailes, arrachait de mon sein ma pauvre enfant, et s'envolait avec elle jusqu'aux extrémités de la terre, dans des lieux remplis de spectres sombres et ténébreux. Je n'ai pu savoir enfin ce qu'il avait fait de ma fille, la distance infinie qui me séparait de lui ne permettant plus à ma vue de suivre son vol. »

XV. » A ce récit, je compris tout d'abord la portée du songe : cependant, pour le tirer de son abattement, et éloigner de lui tout soupçon de ce qui se préparait, je lui dis : « Vous qui êtes prêtre, que dis-je ! prêtre du Dieu prophète par excellence, vous me paraissez peu versé dans l'interprétation des songes : le vôtre ne signifie qu'une chose, l'hymen prochain de votre

fille : l'aigle est l'époux qui doit vous l'enlever, avec l'assentiment d'Apollon qui lui présente en quelque sorte son fiancé par la main. Et voilà la vision qui vous met hors de vous ! voilà le songe qui vous jette dans de telles perplexités ! Gardons-nous, Chariclès, de tout murmure ; soumettons-nous aux décisions de la sagesse souveraine, et appliquons-nous à fortifier encore les bonnes dispositions de la jeune fille. — Et comment, me dit-il, pourrait-on les fortifier encore? — Si vous avez, lui dis-je, en réserve quelque part, quelque objet précieux, des vêtements brochés d'or, un collier de grand prix, donnez-les lui comme présents de noces au nom de son futur époux, et par ces présents rendez-lui Chariclée favorable : car l'or et les pierres précieuses ont pour les femmes un attrait irrésistible. Il faudra hâter la conclusion du mariage, pendant que la passion que je lui ai inspirée par mon art conserve encore chez elle toute sa puissance. — A moi ne tienne, dit Chariclès ; soyez persuadé que je ne négligerai rien. » Aussitôt il courut tout joyeux, tant il avait hâte de voir réalisé ce que je venais de dire. J'ai su plus tard qu'il avait, sans différer, suivi mon conseil et porté à Chariclée, comme présents de noces de la part d'Alcamène, les vêtements de prix et le collier de diamants d'Éthiopie que Persina avait fait exposer avec sa fille.

XVI. » Je rencontrai ensuite Théagène, à qui je demandai où se trouvaient ceux qui dans la procession avaient formé son cortége. « Les jeunes filles, me dit-il, sont déjà parties ; elles ont pris les devants parce qu'elles marchent plus lentement : quant aux jeunes gens, ils ne se contiennent plus d'impatience et s'assemblent en tumulte pour retourner chez eux. » Sur cette réponse, je lui prescrivis ce qu'il devait leur dire, ce qu'il avait à faire lui-même ; je lui recommandai d'observer attentivement le signal que je devais lui donner, et, l'heure et le moment favorable arrivés, je le quittai,

Je me dirigeai vers le temple d'Apollon, afin de prier le Dieu de présider lui-même, par quelque révélation, à la fuite de ces jeunes gens. Mais l'esprit divin est plus rapide que la pensée : quand on agit suivant ses volontés, il vient en aide; souvent même, avant d'avoir été invoqué, son bienveillant appui va au devant de la prière. C'est ainsi que, dans cette circonstance, le Dieu de Pythos devança mes questions par sa réponse, et me fournit par les faits mêmes les indications dont j'avais besoin. Je me dirigeais, comme je l'ai dit, vers l'oracle, préoccupé de mes pensées, lorsqu'une voix m'arrêta au passage : « Hâtez-vous, mon ami ; ce sont des hôtes qui vous appellent. » C'étaient des gens qui célébraient, au son des flûtes, un festin en l'honneur d'Hercule. A ces mots, je m'arrêtai ; car il ne m'était pas permis de passer outre sans tenir compte de cet appel providentiel. Lorsqu'ils me virent offrir en sacrifice de l'encens, et faire des libations avec de l'eau, ils parurent sourire de la somptuosité de mes offrandes ; néanmoins, ils m'invitèrent à partager leur festin, ce à quoi je consentis également. Je me plaçai sur un lit parsemé de myrte et de laurier, à l'usage des invités, et je ne goûtai qu'aux mets qui sont ma nourriture habituelle. « Mes amis, leur dis-je ensuite, je n'ai pas autrement besoin de mets délicats ; mais je ne sais rien encore sur vous ; il est temps de me dire qui vous êtes et d'où vous venez ; car il ne serait ni convenable, ni honnête, quand on a pris part aux mêmes libations, mangé à la même table, quand on a inauguré l'amitié avec le sel sacré, de se séparer sans se connaître mutuellement. » Ils me dirent qu'ils étaient Phéniciens, originaires de Tyr, marchands de profession, et qu'ils allaient à Carthage, en Lybie, avec un bâtiment chargé de produits de l'Inde, de l'Éthiopie et de la Phénicie. « Pour le moment, ajoutèrent-ils, nous célébrons par un festin en l'honneur d'Hercule la victoire de ce jeune homme. — Ils me montraient celui qui était assis au-dessus de

moi; car il a remporté ici le prix de la palestre, et a montré aux Grecs Tyr victorieuse. Après avoir doublé le cap Malée, contrariés par les vents, nous avions abordé à l'île de Céphalénie, lorsqu'il nous jura par Hercule, protecteur de notre pays, qu'une victoire pythique lui avait été prédite en songe, ce qui nous détermina à nous détourner de notre route pour venir aborder ici. Les faits ont justifié la prédiction : simple marchand jusqu'ici, nous l'avons vu briller parmi les vainqueurs. Il célèbre maintenant, en l'honneur du Dieu qui l'a averti, ce sacrifice d'actions de grâce pour le remercier de la palme qu'il a remportée, et aussi pour obtenir une heureuse navigation : car nous devons, mon ami, lever l'ancre à l'aurore, si les vents soufflent suivant nos désirs. — Vraiment, vous partez? — Nous partons, reprirent-ils. — Alors vous m'aurez pour compagnon de route, si vous le voulez ; car j'ai l'intention d'aller pour quelque affaire en Sicile; et cette île, vous le savez, se trouve sur votre passage pour aller en Libye. — Si vous le désirez, dirent-ils, nous regarderons comme une grande faveur la compagnie d'un Grec, d'un homme sage, et, à en juger par l'apparence, chéri des Dieux. — Je le désire, sans doute, si vous pouvez m'accorder une seule journée pour mes préparatifs. — Prenez celle de demain, à la condition seulement d'être le soir au bord de la mer ; car les nuits ne sont nullement à dédaigner pour nous, à cause du vent qui souffle alors de terre et pousse doucement les vaisseaux. » Je convins de m'y trouver, après leur avoir toutefois fait promettre sous la foi du serment de ne pas prendre la mer avant le moment fixé.

XVII. » Je les laissai tout occupés encore de leurs flûtes et de leurs danses : une sorte de lyre jouait un air vif et rapide, aux accords duquel ils se livraient à une danse assyrienne, tantôt s'élançant légèrement en l'air, tantôt fléchissant tous ensemble le genou jusqu'à terre, en pirouettant sur eux-mêmes comme des pos-

sédés. En arrivant auprès de Chariclée, je la trouvai le sein encore paré des bijoux de Chariclès, et occupée à les admirer. J'allai ensuite trouver Théagène, et après les avoir prévenus l'un et l'autre de ce qu'ils auraient à faire et de l'heure du départ, je rentrai chez moi pour me tenir prêt à tout événement. Le lendemain tout se passa comme il suit : au milieu de la nuit, lorsque la ville fut plongée dans le sommeil, une bande armée envahit la demeure de Chariclès : Théagène dirigeait cette entreprise amoureuse à la tête de son cortége de jeunes gens, transformé en troupe de guerre. Ils poussèrent tout-à-coup de grands cris, entre-choquèrent leurs boucliers, de manière à glacer de terreur tous ceux qui pourraient les entendre, et se précipitèrent dans la maison à la lueur des torches. La porte céda sans peine, les fermetures étant disposées à l'avance de manière à s'ouvrir aisément. Chariclée, précédemment prévenue, avait tout arrangé et se prêta sans résistance à cette violence. Ils l'enlevèrent et emportèrent avec elle une grande quantité d'effets, sans rien omettre de ce qui pouvait lui être agréable. Une fois hors de la maison, ils poussèrent le cri de guerre, firent retentir bruyamment leurs boucliers, coururent par toute la ville et jetèrent les habitants dans une indicible terreur; la nuit, l'heure indue qu'ils avaient choisie à dessein, les éclats de l'airain renvoyés par les échos du Parnasse, ajoutaient encore au trouble général. Ils traversèrent ainsi la ville de Delphes, jetant tour à tour et sans interruption le cri de : « Chariclée ! Chariclée ! »

XVIII. » Une fois hors de la ville, ils poussèrent en toute hâte leurs chevaux vers les montagnes des Locriens et des Œtéens. Théagène et Chariclée se séparèrent des Thessaliens, comme nous en étions convenus, et vinrent secrètement se réfugier auprès de moi. Prosternés à mes genoux, ils les tinrent longtemps embrassés, tout tremblants et ne cessant de répéter :

« Sauvez-nous, mon père. » Chariclée ne prononçait que ces seules paroles, les yeux attachés à la terre, la rougeur au front, tout émue encore de ce qui venait de se passer. Mais Théagène y ajoutait mille autres supplications : « Sauvez, disait-il, des étrangers, des suppliants sans patrie, qui ont renoncé à tout pour ne conserver d'autre bien que leur amour réciproque; sauvez des malheureux désormais asservis à la fortune, esclaves d'un chaste amour; des exilés volontaires, mais pleins de courage, qui ont mis en vous tout leur espoir de salut. » Je me sentais brisé par ces paroles; je pleurais, non pas des yeux, mais intérieurement; je me soulageais par ces larmes de l'âme qu'ils ne pouvaient voir. Je les relevai, je leur prodiguai les encouragements, et leur dis d'avoir bon espoir dans l'issue d'une entreprise commencée sous les auspices de la Divinité. « Je m'en vais, leur dis-je ensuite, disposer ce qui reste à faire; attendez-moi ici même, et veillez par dessus tout à n'être vus de personne. » A ces mots je me disposai à partir; mais Chariclée me saisit par mon manteau et me retint en s'écriant : « O mon père, c'est débuter par en agir mal avec moi, ou plutôt par me trahir, que de partir ainsi en me laissant seule, confiée aux soins de Théagène, sans songer combien un amant est un gardien peu sûr, quand il a en sa possession ce qu'il aime, surtout seul et loin de ceux qui peuvent lui inspirer le respect. Il s'enflamme davantage encore quand il voit ce qu'il convoite à ses pieds et sans défense. Aussi ne vous laisserai-je point aller qu'un serment ne m'ait garanti, et pour le présent et plus encore pour l'avenir, que Théagène n'aura aucun commerce amoureux avec moi, avant que j'aie recouvré ma famille et ma maison, ou du moins, si les Dieux doivent tromper cet espoir, avant que je sois devenue sa femme de mon plein consentement. Autrement jamais! » J'admirai la sagesse de ces paroles et me rangeai de tout point à son avis. Lorsque j'eus al-

lumé du feu au foyer, en guise d'autel, et sacrifié l'encens, Théagène jura, tout en disant qu'on lui faisait injure par cette précaution du serment qui ne permettrait plus à la loyauté de son caractère de se manifester; qu'il ne lui serait plus possible enfin de montrer que sa réserve était libre et volontaire, puisqu'elle passerait pour imposée par la crainte des Dieux. Cependant il jura par Apollon Pythien, par Diane, Vénus même et les Amours, de faire tout ce que voulait et ordonnait Chariclée.

XIX. » Ils prirent les Dieux à témoin de cet engagement, et se firent mutuellement mille autres serments du même genre. Pour moi, je courus en toute hâte auprès de Chariclès : la maison était pleine de confusion et de deuil; déjà les serviteurs étaient venus annoncer l'enlèvement de la jeune fille; les citoyens se pressaient en foule vers la maison, et entouraient Chariclès. Il était tout en pleurs, ignorant encore comment les choses s'étaient passées, incertain, ne sachant que décider. « O gens aveugles! leur criai-je de toute ma force; il semble que vous ayez perdu le sens. Jusques à quand resterez-vous ainsi sans mot dire, sans rien faire, comme si avec ce malheur vous eussiez perdu la raison? Pourquoi n'êtes-vous pas déjà en armes, sur les traces des ennemis? Ne songez-vous point à les poursuivre, à châtier les auteurs de cette injure? — Peut-être, dit Chariclès, est-il superflu de lutter contre cette infortune. C'est là, je le sens, un châtiment que m'inflige la colère céleste : car, du jour où, pénétrant dans le sanctuaire à une heure indue, j'ai vu ce qui est interdit aux regards, le Dieu m'a prédit que, pour avoir contemplé ce que je ne devais point voir, je serais privé de la vue de ce que j'ai de plus cher. Cependant rien n'empêche de lutter, comme on dit, contre les Dieux, d'envoyer à la poursuite des ravisseurs et de rechercher l'auteur de ce cruel malheur.— C'est le Thessalien, m'écriai-je, celui que vous aviez en

si haute estime et que vous vouliez me donner pour ami ; c'est Théagène, aidé des jeunes gens ses compagnons. Peut-être en trouverez-vous quelques-uns par la ville ; car ils ne l'avaient point encore quittée ce soir. Levez-vous donc et convoquez l'assemblée du peuple. » — On suivit cet avis : les stratéges firent faire par la ville la proclamation d'usage au son de la trompette et appelèrent l'assemblée à se réunir. Le peuple accourut aussitôt et un conseil de nuit se tint au théâtre. Lorsque Chariclès s'y présenta, sa vue seule fit tout-à-coup éclater la foule en sanglots. Vêtu de noir, le visage et la tête couverts de cendre, il parla ainsi : « Peut-être, habitants de Delphes, en voyant l'excès de mes maux, vous figurez-vous que c'est pour vous parler de moi-même que je me présente devant vous et que j'ai convoqué cette assemblée : sans doute j'aurais dû mourir mille fois, maintenant que ma maison est déserte, dévastée par la colère céleste, vide désormais de ce que j'avais de plus cher, de celle qui était à elle seule toute ma société : cependant un vain espoir, cette commune erreur de tous les hommes, me fait encore supporter l'existence en me berçant de la possibilité de retrouver ma fille ; mais ce qui me soutient surtout, c'est ma confiance dans cette ville, que je veux, avant de mourir, voir tirer vengeance des ennemis qui nous ont outragés. A moins cependant que quelques Thessaliens imberbes ne vous aient ravi aussi votre libre et généreuse ardeur, le noble ressentiment des injures faites à votre pays, aux Dieux de la patrie. Car (et c'est là le comble de la honte), ce sont quelques enfants, des choristes, de simples servants dans une pompe religieuse, qui s'en vont ainsi après avoir foulé aux pieds la première ville de la Grèce, dépouillé le temple d'Apollon de son plus précieux trésor, Chariclée ! hélas ! mes yeux et ma vie. O cruel acharnement des Dieux à me poursuivre ! Ma première fille, vous le savez, celle qui était de mon sang, s'est éteinte avec les flambeaux de son

hyménée ; sa mère m'a été enlevée avec elle dans les premiers transports de sa douleur ; j'ai quitté ma patrie en exilé. Mais tous ces maux m'étaient devenus tolérables quand j'eus rencontré Chariclée : Chariclée était ma vie, mon espoir, l'avenir de ma race ; Chariclée était ma consolation, mon ancre de salut. Elle aussi m'est arrachée, emportée par cet ouragan qui est venu fondre sur moi. Et ce n'est point là un simple accident, un malheur fortuit : les Dieux ont choisi l'instant le plus pénible pour moi, celui-là même où ils ont coutume de se jouer de moi si cruellement ; ils me l'arrachent presque du milieu du lit nuptial, quand tous vous venez d'apprendre son prochain mariage. »

XX. » Il parlait encore, abîmé tout entier dans sa douleur et ses larmes, lorsque le stratége Hégésias l'arrêta et le fit éloigner. « Citoyens, dit-il, Chariclès pourra, maintenant et plus tard, s'abandonner à ses gémissements ; mais nous, ne nous laissons point submerger par sa douleur et comme emporter à notre insu au courant de ses larmes : ne perdons pas l'occasion, chose décisive en toute circonstance, mais surtout à la guerre. Si à l'instant, au sortir de l'assemblée, nous commençons la poursuite, nous pouvons espérer surprendre l'ennemi, pendant qu'il fuit encore mollement, persuadé que nous sommes occupés de nos préparatifs. Mais si, occupés à nous attendrir, ou plutôt à sangloter comme des femmes, nous leur permettons par nos lenteurs de prendre l'avance, il ne nous restera plus qu'à servir de risée aux hommes, que dis-je, à des enfants ! J'opine donc pour qu'on les saisisse au plus vite, qu'on les mette en croix, et qu'étendant le châtiment à toute leur race, on voue leurs descendants à l'infamie. Rien ne sera plus facile que de soulever l'indignation de leurs compatriotes contre ceux d'entre eux qui pourraient échapper, et contre toute leur lignée : il suffira d'interdire aux Thessaliens, par un décret, la procession et les sacrifices expiatoires en l'honneur du

Héros, et d'établir que désormais ces cérémonies seront accomplies par nous, aux frais du trésor public. »

XXI. » Pendant qu'on applaudissait à ces propositions, et qu'un décret du peuple les sanctionnait, «Votez encore ceci, dit le stratége, si vous le trouvez bon : que désormais la prêtresse ne serve plus de but à la course armée : car c'est là, je n'en doute pas, ce qui a enflammé Théagène d'une passion impie; c'est là, croyez-moi, que, dès la première vue, il a conçu la pensée de l'enlèvement : il convient donc de prévenir pour l'avenir quelque tentative semblable. » Le peuple, à l'unanimité et d'une seule voix, approuva cette mesure. Alors Hégésias donna le signal du départ ; la trompette sonna l'alarme, on quitta le théâtre pour la guerre, et chacun s'empressa de courir de l'assemblée au combat. Non-seulement les hommes armés et dans la force de l'âge, mais une foule d'enfants et de jeunes gens, confondus avec eux, suppléant à la vigueur par le courage, prenaient part avec enthousiasme à cette poursuite. Nombre de femmes même, enflammées d'une ardeur virile au-dessus de leurs forces, faisaient armes de tout ce qui leur tombait sous la main, et s'efforçaient de s'associer à l'élan général; vain effort! l'impossibilité de suivre les guerriers les forçait à reconnaître la faiblesse naturelle de leur sexe. Vous eussiez vu même le vieillard lutter contre la vieillesse, entraîner pour ainsi dire son corps par l'énergie de la pensée, et, aiguillonné par l'enthousiasme, lui reprocher sa faiblesse. Tel était l'excès de la douleur où plongeait la ville entière l'enlèvement de Chariclée : elle s'était levée en masse, comme transportée par un même sentiment, et, sans attendre le jour, s'était élancée instantanément à la poursuite des ravisseurs.

LIVRE V.

I. » Tel était à Delphes l'état des choses. La poursuite produisit ce qu'elle put; quant à moi, j'en ignore le résultat : car, voyant dans leur départ une excellente occasion pour fuir, je pris avec moi les jeunes gens, et je les conduisis à la mer, la nuit même, sans leur laisser le loisir de faire aucune disposition. Nous nous embarquâmes au moment où le bâtiment se disposait à démarrer : déjà le jour commençait à poindre, et les Phéniciens, qui ne m'avaient accordé qu'un jour et une nuit d'intervalle, se regardaient comme dégagés de leur serment. Ils accueillirent notre arrivée avec de vifs transports, démarrèrent aussitôt, et commencèrent à ramer pour sortir du port. Peu après, un vent léger souffla de terre; de petites vagues coururent vers nous, soulevèrent le navire et vinrent se jouer sur la poupe. Les voiles furent alors déployées et le vaisseau livré aux vents. Bientôt le golfe de Cirrha, les pentes du Parnasse, les promontoires d'Étolie et de Calydon eurent fui devant le navire, qui semblait voler sur les eaux. Lorsque le soleil approcha du terme de sa course, déjà se montraient à nous et les îles Aigues qui justifient ce nom par leur aspect, et la mer de Zacynthe. Mais pourquoi prolonger hors de saison ce récit; pourquoi continuer cet interminable propos, sans m'inquiéter ni de toi ni de moi-même? Aborder ce qui doit suivre, ce serait me lancer dans une véritable mer. Terminons donc ici cet entretien, et prenons maintenant un peu de repos. Car, quoique tu sois un auditeur infatigable, Cnémon, quoique tu luttes vaillamment contre le sommeil, tu finirais, je crois, par succomber à la fatigue, tant j'ai prolongé avant dans la nuit ce récit de mes aventures. D'ailleurs, je suis

moi-même, mon fils, appesanti par la vieillesse; sans compter que le souvenir de mes malheurs émousse ma pensée et m'incline au sommeil. — Arrêtez-vous, mon père, dit Cnémon; non pas que je sois fatigué de vous entendre; car il me semble que, dût votre récit se continuer plusieurs jours et plusieurs nuits sans interruption, je ne me lasserais jamais de l'écouter; il a pour moi la douceur et le charme de ces chants des sirènes dont on ne saurait se rassasier. Mais depuis longtemps une sorte de murmure, semblable au bruit d'une foule qui entrerait dans la maison, a frappé mon oreille; j'ai bien éprouvé quelque trouble; mais le désir d'entendre la suite de votre narration m'a réduit au silence. — Je n'ai rien entendu, dit Calasiris, soit parce que déjà chez moi l'ouïe est émoussée par l'âge (car la vieillesse affaiblit tous les sens, l'oreille surtout), soit que j'aie été distrait par la préoccupation de mon récit. Mais il me semble que c'est Nausiclès, le maître de la maison, qui revient. Comment aura-t-il réussi, grands Dieux! — Tout à fait suivant mes désirs, dit Nausiclès, en se montrant à nous tout à coup; car il ne m'a pas échappé que j'étais l'objet de votre entretien, et que votre pensée voyageait en quelque sorte avec moi. J'ai reconnu, en bien d'autres circonstances, votre affection pour moi; l'entretien que j'ai surpris en entrant, me le prouve encore mieux. Mais quel est cet étranger? — C'est un Grec, dit Calasiris; vous en saurez davantage par la suite : pour le moment, parlons de vous; dites-nous au plus vite s'il vous est arrivé quelque chose d'heureux, afin de nous faire partager votre joie. — Vous aussi, dit Nausiclès, remettez au jour pour en apprendre davantage; pour l'instant, qu'il vous suffise de savoir que j'amène Thisbé embellie : car j'ai besoin d'un peu de sommeil pour me remettre de la fatigue du voyage et du souci des affaires. »

11. A ces mots, il courut prendre du repos. Cepen-

dant Cnémon avait été comme anéanti en entendant ce nom de Thisbé. Dans son trouble, il ne savait que croire, ni où arrêter sa pensée. Il poussait fréquemment de profonds soupirs, et achevait sa nuit dans une violente agitation. A la fin, Calasiris s'en aperçut, tout appesanti qu'il était par un lourd sommeil. Le vieillard releva la tête, s'appuya sur le coude, et lui demanda ce qu'il avait, quel motif le faisait s'agiter ainsi, comme s'il eût perdu la raison. — Et comment ne pas perdre le sens, lui répondit Cnémon, quand j'entends dire que Thisbé est vivante. — Et quelle est cette Thisbé? dit Calasiris; d'où connaissez-vous celle dont il est question, et pourquoi la nouvelle qu'elle vit vous jette-t-elle dans un pareil émoi? — Vous saurez le reste plus tard, dit Cnémon, quand je vous raconterai mes aventures; sachez seulement que ces yeux l'ont vue morte et que ces mains l'ont ensevelie chez les pâtres. — Dormez, dit Calasiris, nous saurons bientôt ce qu'il en est. — Je ne puis, reprit-il, mais ne vous inquiétez pas; pour moi, je ne saurais vivre en cet état; il faut que j'aille au plus vite rechercher par tous les moyens quelle est cette aberration de Nausiclès, ou comment il se fait qu'en Égypte, par privilége spécial, les morts ressuscitent. » Calasiris sourit légèrement à ces mots, et se laissa de nouveau aller au sommeil. Cnémon, une fois hors de la chambre, éprouva tous les accidents qui doivent naturellement se présenter, quand on erre, la nuit, au milieu des ténèbres, dans une maison inconnue. Mais il endurait tout patiemment, dans son empressement à se débarrasser de la crainte de Thisbé et de ses soupçons. Après avoir longtemps tourné et retourné dans les mêmes lieux, sans s'en douter, il entendit une femme gémir à voix basse, semblable au rossignol qui dans une nuit de printemps gazouille tristement son chant plaintif. Il se dirigea vers la chambre, guidé par ces tristes accents, approcha l'oreille de la jointure des portes et écouta attentivement.

La plainte continuait et il saisit ce qui suit : « Et moi, infortunée, je croyais avoir échappé aux mains des brigands ; je me voyais sauvée de la mort affreuse que j'attendais, j'espérais vivre désormais avec ce que j'avais de plus cher ; vie errante, vagabonde sans doute, vie délicieuse néanmoins avec lui ; car il n'y a infortune si grande que sa présence ne me rende tolérable. Et maintenant le mauvais génie qui me poursuit depuis ma naissance, n'est pas encore satisfait ; il m'a fait entrevoir un instant le bonheur, pour me tromper ensuite cruellement. Je me croyais sauvée de l'esclavage, et me voici esclave de nouveau ; j'ai fui la prison, et je suis sous les verrous ; une île me tenait captive dans les ténèbres ; ma situation actuelle est la même, plus affreuse encore à vrai dire, puisque celui qui voulait et pouvait me consoler est maintenant séparé de moi. Une caverne de brigands me servait hier de retraite, un gouffre, une tanière, un véritable tombeau était ma demeure ; mais la présence de ce que j'aime le plus au monde me rendait toutes ces épreuves légères : c'est là que vivante, il m'a pleurée ; qu'il a gémi sur moi, me croyant morte, qu'il s'est lamenté sur ma perte. Aujourd'hui cette consolation même m'est enlevée. J'ai perdu le compagnon de mes misères, celui qui partageait avec moi le fardeau de mes douleurs. Seule maintenant, délaissée, captive, triste objet de compassion, je reste abandonnée aux caprices d'une fortune impitoyable ; une seule chose me rattache encore à la vie, l'espoir que mon bien-aimé ne m'est pas enlevé à jamais. Mais toi, ma vie, où donc es-tu ? quelle a été ta destinée ? n'as-tu pas toi-même, hélas ! vu asservir la seule chose vraiment libre, ton noble cœur qui jamais ne connut d'autre esclavage que celui de l'amour ? Puisses-tu seulement vivre et revoir un jour ta Thisbé ; car tu me donneras ce nom, même malgré toi. »

III. A ces mots, Cnémon se sentit défaillir et n'eut

pas la force d'en entendre davantage. Le commencement lui avait fait soupçonner toute autre chose; mais, persuadé par les derniers mots que c'était réellement Thisbé, peu s'en fallut qu'il ne tombât sans mouvement presque sur la porte même. Cependant il se remit, à grand'peine, et s'enfuit tout en chancelant, dans la crainte d'être surpris par quelqu'un; car déjà les coqs chantaient pour la seconde fois. Là, nouvel embarras : tantôt il heurtait des pieds quelque obstacle, tantôt il rencontrait tout à coup les murs, ou allait se frapper la tête soit aux linteaux des portes, soit aux vases suspendus çà et là au plancher. Enfin, après de nombreux tâtonnements, il arriva à la chambre qu'ils habitaient et se laissa aussitôt tomber sur son lit. Tout son corps tremblait; ses dents claquaient avec force; le danger même allait devenir sérieux si Calisiris, qui s'en aperçut aussitôt, ne fût venu le réchauffer incessamment et ne l'eût ranimé à force de paroles et d'encouragements. Lorsqu'il l'eut un peu fait revenir à lui, il lui demanda la raison de ce trouble. « Hélas, dit Cnémon, vous voyez un homme mort; elle vit réellement, l'infâme Thisbé. » A ces mots il tomba dans une nouvelle défaillance.

IV. Calasiris eut encore une fois beaucoup à faire pour le ranimer à force de soins. Sans doute, quelqu'un de ces malins génies pour lesquels toutes les affaires humaines ne sont que dérision et objet de moquerie, se jouait alors de Cnémon, et ne voulait pas lui laisser goûter sans mélange le plus grand des plaisirs; déjà il entremêlait d'angoisses la joie que le jeune homme devait éprouver quelques instants après, soit qu'en cela il obéît à la malignité de son caractère, soit parce que la nature humaine ne comporte pas une joie pure et sans mélange. Ainsi, dans cette circonstance, Cnémon fuyait ce qu'il devait désirer par-dessus tout, il s'effrayait de ce qui devait lui causer la joie la plus vive. Car ce n'était point Thisbé qu'il avait enten-

due se lamenter, mais bien Chariclée. Voici par quelles péripéties elle avait passé. Lorsque Thyamis eut été pris vivant et emmené prisonnier, après l'incendie de l'île et la dispersion des pasteurs qui l'habitaient, Cnémon et Thermutis, écuyer de Thyamis, traversèrent le lac, au point du jour, pour aller s'informer de ce que les ennemis avaient fait du chef des brigands. Ce qui en advint, nous l'avons raconté plus haut. Quant à Théagène et à Chariclée, restés seuls dans la caverne, ils virent dans l'excès même de leurs maux le comble de la félicité. C'était la première fois qu'ils se trouvaient seul à seul, loin de tout regard importun. Aucune crainte ne venant plus gêner leurs ardentes étreintes, ils oubliaient tout au monde pour se rassasier de baisers; étroitement enlacés, comme s'ils n'eussent fait qu'un seul corps, ils s'enivraient d'un amour chaste encore et tout virginal; ils se couvraient l'un l'autre d'une rosée de larmes brûlantes, auxquelles se mêlaient seulement de pudiques baisers. Car dès que Chariclée remarquait chez Théagène quelque mouvement moins honnête, quelque tentative plus virile, elle le contenait en lui rappelant ses serments; et lui, se laissait facilement ramener en arrière; il se soumettait sans peine à ses chastes désirs; car s'il était vaincu par l'amour, il restait supérieur à la volupté. Lorsque enfin la pensée de ce qu'ils avaient à faire leur revint en mémoire et les força à calmer leur ardeur, comme si elle eût été satisfaite, Théagène prit le premier la parole en ces termes : « Nous unir l'un à l'autre, ô Chariclée, obtenir enfin ce qui est pour nous le plus précieux de tous les biens, ce qui nous a fait accepter patiemment tant de souffrances, tel est l'objet de nos vœux, et puissent les Dieux de la Grèce les réaliser ! Cependant songeons à l'instabilité des choses humaines, qui les fait incliner tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. Nous avons déjà éprouvé bien des traverses; nous en prévoyons beaucoup d'autres en-

core. Ainsi notre premier soin doit être nécessairement de gagner le bourg de Chemmis, suivant nos engagements avec Cnémon, et nous ne savons point ce que la fortune nous y réserve. D'ailleurs une distance immense, infinie, ce semble, nous sépare encore de la contrée objet de nos désirs. Convenons donc entre nous de quelque signe de reconnaissance au moyen duquel nous puissions, en présence l'un de l'autre, nous entendre sans parler, et, s'il nous arrive jamais d'être séparés, nous diriger réciproquement dans nos recherches. C'est un précieux viatique, quand on peut s'égarer et se perdre, que la possession d'un symbole convenu entre amis, pour se retrouver mutuellement.

V. Chariclée approuva : il fut donc arrêté entre eux que, s'il leur arrivait d'être séparés, ils inscriraient sur les murs des temples, sur les statues les plus remarquables, les hermès et les pierres des carrefours, lui le nom de Pythicus, elle celui de Pythias, avec cette indication : « est allé à droite où à gauche, vers telle ville, tel bourg, telle contrée, » et la mention du jour et de l'heure. Que s'ils se rencontraient, il leur suffirait à l'un et à l'autre de se voir ; car aucune absence ne saurait effacer pour eux les signes gravés par l'amour de leurs âmes ; cependant ils convinrent que Chariclée montrerait l'anneau de son père, exposé autrefois avec elle, et Théagène une blessure que lui avait faite au genou un sanglier. Quant aux signes conventionnels de la parole, ils adoptèrent, elle le flambeau et lui la palme. Ils se jetèrent ensuite dans les bras l'un de l'autre et recommencèrent à sangloter, répandant des larmes comme libation préliminaire, et échangeant des baisers pour serments. Lorsqu'ils eurent ainsi tout réglé, ils sortirent de la caverne, mais sans toucher à aucun des trésors qui y étaient déposés ; car ils regardaient comme impures les richesses fruit du brigandage. Ils se contentèrent de recueillir les objets qu'ils avaient eux-mêmes apportés de Delphes, et dont les bri-

gands les avaient dépouillés. Chariclée changea de vêtements, déposa dans un sachet son collier, la bandelette, son habit sacerdotal, et jeta par-dessus pour les cacher quelques autres objets sans valeur. Elle donna à porter à Théagène son arc et son carquois, fardeau bien doux pour lui, armes propres du Dieu qui présidait à ses destinées. Déjà ils étaient au bord du lac et se disposaient à monter sur une barque, lorsqu'ils virent une multitude armée cingler directement sur l'île.

VI. Frappés de vertige à cet aspect, ils restèrent muets de stupeur, comme s'ils eussent renoncé à lutter contre la fortune qui les frappait ainsi coup sur coup. Longtemps ils demeurèrent dans cet état : déjà les nouveaux venus allaient aborder, lorsque Chariclée proposa de fuir et de se cacher dans la caverne pour leur échapper, s'il était possible. En même temps elle se mit à courir. Mais Théagène la retint, et lui dit : « Jusques à quand fuirons-nous la destinée qui nous poursuit partout? Cédons à la fortune ; ne luttons point contre la force qui nous entraîne. Nous n'y gagnerions que de vains errements, une vie vagabonde et les outrages sans fin du Dieu qui nous poursuit. Ne vois-tu pas comment à la fuite il ajoute encore les violences des pirates, comment à nos misères sur mer il s'ingénie à faire succéder sur terre de plus intolérables maux? Tout à l'heure la guerre ; un instant après les brigands. Il vient de nous jeter en captivité, et tout aussitôt il nous abandonne seuls et sans secours; il nous fait entrevoir la délivrance, la liberté de fuir, et aposte des ennemis pour nous massacrer : ainsi nous poursuit-il de ses coups, se jouant de nos misères, et faisant de notre vie comme une représentation scénique, un lugubre drame. Pourquoi ne pas couper court à ses tragiques desseins en nous livrant à ceux qui veulent nous égorger, de peur qu'il ne s'acharne à couronner son œuvre par un dénouement plus horrible

encore et ne nous contraigne à nous tuer de nos propres mains?

VII. Chariclée n'approuvait pas entièrement ces paroles : elle avouait qu'il avait raison d'accuser la fortune; mais ce qu'elle ne pouvait approuver, c'était de se remettre eux-mêmes entre les mains des ennemis. Il n'était pas évident, suivant elle, qu'ils seraient tués tout d'abord ; car le Dieu contre lequel ils luttaient n'était pas assez bon pour mettre sitôt fin à leurs maux par la mort. Peut-être ne voulait-il les sauver que pour les réserver à l'esclavage, pour les livrer aux indignes outrages, aux odieuses violences de cruels barbares. « Mettons tout en œuvre, dit-elle, pour échapper à cette nécessité ; puisons dans l'expérience du passé quelque espoir d'une heureuse issue ; car bien des fois déjà nous sommes sortis de situations plus désespérées. — Faisons comme tu veux, » dit Théagène ; et il suivit ses traces, comme entraîné par elle. Cependant ils ne purent atteindre à temps la caverne ; car, pendant qu'ils observaient ceux des ennemis qu'ils avaient en face, ils ne virent pas un groupe qui avait abordé sur un autre point de l'île et les enveloppait par derrière. En les apercevant, ils s'arrêtèrent comme anéantis : Chariclée se réfugia sous la protection de Théagène; afin que, s'il lui fallait mourir, ce fût du moins entre ses bras. Quelques-uns de ceux qui arrivaient sur eux levaient déjà le bras pour les frapper ; mais, quand les deux jeunes gens jetèrent les yeux sur les assaillants, l'éclat de ces regards éblouit les barbares ; le cœur leur manqua ; leurs mains retombèrent ; car même le bras d'un barbare paraît s'abaisser devant la beauté ; les yeux les plus farouches s'adoucissent à la vue de ce qui est aimable.

VIII. Ils prirent les jeunes gens et les conduisirent en toute hâte à leur chef, chacun voulant être le premier à lui offrir la plus belle part du butin. C'était, du reste, le seul qu'ils dussent lui présenter ; car aucun

d'eux ne trouva rien autre chose, quoiqu'ils parcourussent l'île dans tous les sens et l'eussent entourée tout entière comme d'un réseau d'armes. Tout avait été dévoré par le feu dans le précédent combat, à l'exception de la caverne dont l'existence leur était inconnue. Les prisonniers furent donc amenés au commandant. Il se nommait Mitranès, chef des gardes d'Oroondatès, satrape d'Égypte au nom du Grand Roi. Naùsiclès l'avait décidé, moyennant une forte somme, comme nous l'avons vu, à venir dans l'île chercher Thisbé. Lorsque Théagène et Chariclée furent arrivés près du chef, invoquant avec ferveur les Dieux sauveurs, Nausiclès, à leur vue, imagina aussitôt un stratagème bien digne d'un marchand; il s'élança avec transport et courut au-devant d'eux en s'écriant : « C'est elle-même, c'est Thisbé, celle que m'avaient enlevée ces misérables pâtres; je la retrouve, grâce à vous et aux Dieux, Mitranès. » Et tout aussitôt il s'empara de Chariclée, en affectant une joie immodérée : en même temps il l'exhortait à déclarer elle-même qu'elle était Thisbé, si elle voulait se sauver; il la suppliait à voix basse et en langue grecque pour n'être pas entendu des assistants. La supercherie lui réussit : Chariclée, quand elle l'entendit parler la langue grecque, conjectura que cet homme pouvait lui être de quelque utilité, et se prêta à jouer le rôle qu'il lui demandait. Lorsque Mitranès lui demanda son nom, elle déclara qu'elle s'appelait Thisbé. Nausiclès courut alors à Mitranès, lui embrassa la tête à plusieurs reprises, exalta sa fortune et flatta l'orgueil du barbare en vantant ses succès dans mille autres guerres et le bonheur avec lequel il avait mené à fin l'expédition actuelle. Mitranès, tout enivré de ces éloges, et persuadé par ce nom menteur que Nausiclès disait vrai, fut néanmoins frappé de la beauté de Chariclée; car, même sous ses humbles vêtements, elle brillait semblable aux rayons de la lune, quand ils se font jour à travers un nuage. Cependant la promptitude avec laquelle fut conçu le

stratagème prévint la légèreté de son esprit, et ne lui laissa pas le temps du repentir : « Prends-la donc, dit-il, puisqu'elle t'appartient, et emmène-la.» Et il la remit entre ses mains. Mais les regards qu'il ne cessait de jeter de son côté montraient bien que c'était à regret, parce qu'il était payé d'avance, qu'il renonçait à la possession de la jeune fille. « Quant à celui-ci, ajouta-t-il, en désignant Théagène, quel qu'il soit, c'est mon butin ; qu'il me suive sous bonne garde. Je veux l'envoyer à Babylone ; car il est de bonne mine et digne de servir à la table du roi. »

IX. Après cet entretien, ils repassèrent le lac et se séparèrent : Nausiclès prit avec Chariclée le chemin de Chemmis : Mitranès se dirigea vers d'autres bourgades de sa juridiction, et, sans différer, envoya Théagène, accompagné d'une lettre, à Oroondatès qui résidait alors à Memphis. La lettre était ainsi conçue : « A OROONDATÈS, SATRAPE, MITRANÈS, CHEF DES GARDES : J'ai fait prisonnier un jeune Grec dont mon gouvernement n'est pas digne ; sa place est auprès de notre Dieu, le Roi tout-puissant ; c'est là seulement qu'il mérite de paraître et de servir. Je te l'envoie et te laisse le soin d'offrir à notre maître commun un don si rare et si précieux, le plus bel ornement qu'ait jamais vu la cour du roi, qu'elle doive voir jamais. »

X. Telle était la lettre. Il ne faisait pas encore complètement jour, que déjà Calasiris et Cnémon s'empressaient auprès de Nausiclès, pour apprendre de lui quelque nouvelle. Interrogé par eux sur ce qu'il avait fait, il leur conta tout sans difficulté : comment il était allé à l'île, qu'il avait trouvée déserte, et où il n'avait rien rencontré d'abord ; comment il avait pris au piége Mitranès et obtenu de lui, sous le nom de Thisbé, une jeune fille qui s'était trouvée là ; qu'il s'estimait bien plus heureux de cette rencontre que s'il eût retrouvé Thisbé ; car entre elles la distance était immense, telle qu'elle peut être d'une Déesse à une mortelle ; qu'il

était impossible enfin d'imaginer une beauté supérieure, qu'il ne saurait en donner une idée par ses paroles, et que mieux valait d'ailleurs la leur faire contempler en personne.

XI. En l'écoutant, ils soupçonnèrent aussitôt la vérité, et le prièrent de faire venir au plus vite la jeune fille ; car ils connaissaient l'ineffable beauté de Chariclée. Elle s'avança, les yeux d'abord baissés à terre, le visage voilé jusqu'aux sourcils ; mais Nausiclès l'ayant exhortée à avoir bon courage, elle releva un peu la tête; sa surprise en les voyant fut égale à la leur. Aussitôt les pleurs coulent de toutes parts ; tous, comme à un signal donné, ou à un coup de baguette, éclatent en sanglots; on n'entend plus que ces mots : « O mon père ! ô ma fille ! c'est bien toi, ma vraie Chariclée, et non la Thisbé de Cnémon ! » Nausiclès était muet de surprise. Il voyait bien Calasiris serrer dans ses bras Chariclée en versant des larmes; mais, semblable au spectateur en présence d'une reconnaissance inattendue sur la scène, il cherchait à comprendre et ne savait que résoudre. A la fin, Calasiris le couvrit lui-même de mille baisers : « O le meilleur des hommes, dit-il, que les Dieux, pour ce bienfait, te donnent à souhait tout ce qui peut remplir tes désirs ! Tu es le sauveur de ma fille, que je n'espérais plus revoir ; tu m'as donné de contempler ce qu'il y a de plus doux pour les yeux d'un père. Mais, ô ma fille, ô Chariclée, où as-tu laissé Théagène ? » — Elle éclata en sanglots à cette demande ; puis, après un instant de silence : « Il est captif, dit-elle : j'ignore qui est celui qui l'emmène ; mais c'est celui qui m'a livrée moi-même à l'homme que voici. » Calasiris supplia Nausiclès de lui faire connaître ce qu'il savait de Théagène, quel était son maître actuel, où il l'emmenait. Nausiclès ne fit aucune difficulté de lui tout apprendre ; car il avait compris que c'étaient là les jeunes gens dont l'avait souvent entretenu le vieillard, et à la recherche desquels

il errait dans le deuil et les larmes. Mais il ajouta que cette connaissance ne pouvait leur être d'aucune utilité, à cause de leur pauvreté ; qu'il serait d'ailleurs étonnant que Mitranès consentît, même pour une somme considérable, à se dessaisir du jeune homme. — « Nous avons des richesses, dit tout bas Chariclée à Calasiris ; promettez tout ce que vous voudrez ; j'ai sauvé le collier que vous savez, et je l'apporte avec moi. »

XII. Ces mots rassurèrent Calasiris ; cependant craignant que Nausiclès n'eût quelque soupçon de la vérité et des trésors que cachait Chariclée : « Mon bon Nausiclès, dit-il, le sage n'est jamais pauvre ; sa richesse est dans sa volonté, et il obtient des Dieux tout ce qu'il sait qu'il est juste de leur demander. Dites-nous seulement où est celui qui possède Théagène, et la bienveillance divine ne nous fera pas défaut ; elle viendra en aide à nos efforts pour satisfaire l'avidité persique. » Nausiclès sourit à ces mots : « Vous me ferez croire, dit-il, que vous pouvez vous enrichir tout à coup, comme par enchantement, quand vous m'aurez d'abord payé la rançon de cette jeune fille ; car vous savez fort bien que le Perse et le marchand sont amis de l'argent.
— Je le sais, dit Calasiris, vous l'aurez. Et pourtant, pourquoi mettre des bornes à votre généreuse humanité, pourquoi ne pas devancer mes prières en m'offrant spontanément de me rendre ma fille ? Mais avant tout j'ai besoin de prier les Dieux. — Faites librement, dit Nausiclès, ou plutôt associez-vous, si vous le voulez, aux actions de grâce que je vais rendre aux Dieux ; prenez part au sacrifice et demandez pour moi la richesse ; quant à vous, vous n'aurez qu'à prendre. — Ne riez pas et ne soyez pas incrédule, lui dit Calasiris ; commandez seulement et disposez ce qui est nécessaire pour le sacrifice ; nous nous y trouverons quand tout sera prêt. »

XIII. Ainsi fut fait ; lorsqu'on vint, peu de temps

après, les avertir de la part de Nausiclès d'accourir au sacrifice, ils s'y rendirent avec joie, bien fixés dès lors sur ce qu'ils avaient à faire. Calasiris et Cnémon accompagnèrent Nausiclès et le reste des invités (car c'était un sacrifice public.) Chariclée marchait avec la fille de Nausiclès et les autres femmes. Ce n'était qu'à grand'peine et à force d'exhortations et de prières qu'elles l'avaient décidée à les suivre ; peut-être même n'y seraient-elles point parvenues, si, sous prétexte du sacrifice, elle n'eût formé le dessein de prier pour Théagène. Quand on fut au temple de Mercure (car c'était à lui que Nausiclès offrait son sacrifice ; il avait pour Mercure une dévotion toute particulière, comme Dieu du trafic et du commerce), les cérémonies commencèrent aussitôt. Calasiris examina rapidement les entrailles, et laissa voir par les diverses altérations de son visage que l'avenir se révélait à lui avec bien des alternatives de joie et de peine. Il posa ensuite les deux mains sur l'autel, en murmurant quelques mots à voix basse, et feignit de retirer du feu un objet qu'il avait lui-même apporté dans ce but : « Voici, dit-il, Nausiclès, la rançon de Chariclée que les Dieux vous envoient par mon intermédiaire. » En même temps il lui tendit un des anneaux royaux, d'une beauté et d'un éclat célestes : le cercle était d'ambre ; dans le chaton était enchâssée une améthyste éthiopienne, dont la grosseur égalait le globe de l'œil d'une jeune fille, et bien supérieure pour la beauté à celles d'Ibérie et de Bretagne. Celles-ci brillent d'un éclat un peu terne ; elles ressemblent à la rose, lorsque le bouton s'entr'ouvre et commence à se colorer sous les rayons du soleil : celles d'Éthiopie, au contraire, étincellent jusque dans leurs profondeurs d'un éclat tout printanier ; si on les retourne, il en jaillit un rayon d'or qui, loin d'éblouir les yeux par sa vivacité, les réjouit par sa douce et riante lumière. Elles ont d'ailleurs une vertu bien plus authentique que celles de l'Occident, et justifient vérita-

blement leur nom d'améthystes [1], en gardant sobres dans les banquets ceux qui les portent.

XIV. Telles sont toutes les améthystes de l'Inde et de l'Éthiopie. Mais celle que Calasiris offrait alors à Nausiclès était d'un prix bien supérieur encore : elle était enrichie de ciselures et représentait des animaux : on y voyait gravé un jeune berger gardant son troupeau : debout sur une roche qui formait une légère saillie, afin de mieux voir, il faisait paître ses moutons au son du flageolet ; ceux-ci, dociles à ces sons, paraissaient paître aux accords de sa flûte. On eût dit qu'ils étaient chargés de toisons d'or ; non que cet ornement fût un effet de l'art, mais leur dos brillait naturellement des tons chauds et fauves de l'améthyste. On y voyait aussi les bondissements gracieux des agneaux : les uns accouraient en troupe vers le rocher, les autres formaient autour du berger comme un pétulant auditoire qui faisait ressembler l'éminence à un théâtre pastoral ; ceux-ci s'ébattaient comme au soleil dans les reflets de l'améthyste, ceux-là dans leurs bonds ne touchaient la pierre que de l'extrémité de l'ongle. Les plus grands et les plus pétulants semblaient vouloir s'élancer en dehors de la pierre et n'être retenus que par le cercle dont l'artiste avait entouré, comme d'une barrière d'or, et le rocher et le troupeau. C'était du reste un rocher véritable, et non une imitation ; l'ouvrier avait laissé sans la tailler la partie qui devait former la roche, et représenté ainsi la chose au naturel, jugeant inutile d'imiter une pierre sur une pierre. Tel était l'anneau.

XV. Nausiclès, frappé de l'étrangeté du prodige, fut plus touché encore de la valeur considérable du présent, qu'il estimait équivalent à toute sa fortune. « Je plaisantais, dit-il, mon bon Calasiris ; c'était seulement

[1] Héliodore dérive le mot Ἀμέθυστος de ἀ μέθη absence d'ivresse.

pour parler que je demandais une rançon ; mon intention était de vous rendre votre fille libre, sans rien exiger en retour. Mais puisqu'il ne faut point négliger, suivant votre maxime, les dons précieux des Dieux, j'accepte cette pierre que le ciel m'envoie. Je crois fermement que Mercure, le meilleur, le plus généreux des Dieux, m'a, suivant sa coutume, envoyé cette bonne fortune, et m'a fait, par votre intermédiaire, parvenir ce présent au milieu des flammes ; on le voit de reste au feu dont il brille. Je regarde d'ailleurs comme le gain le plus précieux, celui qui sans nuire à qui donne, enrichit qui reçoit.» Cela dit et fait, il invita Calasiris et tous les autres assistants à un festin. Un espace séparé fut réservé aux femmes dans l'intérieur du temple, et les hommes furent servis sous les portiques du vestibule. Lorsqu'ils eurent à loisir savouré les mets, les tables furent enlevées et firent place aux coupes : les hommes entonnèrent, en faisant des libations, une marche bachique, pendant que les femmes dansaient et chantaient un hymne en l'honneur de Cérès. Chariclée cependant se tenait à l'écart, ne songeant qu'à ses propres préoccupations ; elle priait les Dieux de sauver Théagène et de le lui conserver.

XVI. Lorsque les convives commencèrent à s'échauffer à boire, et à se former par groupes, pour s'égayer chacun à leur convenance, Nausiclès présenta à Calasiris une coupe d'eau limpide, et lui dit : « A vous, mon bon Calasiris, ces nymphes pures que vous aimez ; elles n'ont eu aucun commerce avec Bacchus et sont véritablement vierges encore : Je bois à votre bonheur ; vous, versez-nous en retour ces récits après lesquels nous soupirons ; aucune coupe ne saurait nous être plus agréable. Vous voyez les femmes se livrer à la danse pour occuper le temps que nous donnons à boire. Pour moi, le récit de vos courses errantes sera, si vous y consentez, le régal le plus délicieux, plus agréable mille fois que toutes les danses et tous les instruments.

Depuis bien longtemps déjà, vous le savez, vous ajournez pour moi ce plaisir, à cause de la tristesse où vous plongeaient vos malheurs. Maintenant le moment est venu : vous ne sauriez attendre une occasion plus favorable que celle où votre fille vous est rendue et est sous vos yeux, où vous avez l'espoir certain, avec l'aide des Dieux, de revoir bientôt votre fils, surtout si vous ne m'affligez point en différant encore ce récit. — Mille grâces vous soient rendues, Nausiclès, reprit Cnémon, vous qui, après avoir réuni à ce festin tous les instruments de musique, n'en tenez aucun compte maintenant et les abandonnez à des esprits plus vulgaires pour céder au désir d'ouïr des entretiens vraiment mystiques et pleins d'une volupté toute céleste. Vous me paraissez entendre merveilleusement les choses divines, en plaçant ainsi Mercure à côté de Bacchus et en associant les charmes du récit aux plaisirs du vin. J'ai admiré dans tout le reste la riche ordonnance de votre sacrifice ; mais on ne saurait mieux honorer Mercure qu'en sollicitant comme assaisonnement d'un festin des récits qui sont surtout de son domaine. » Calasiris consentit, pour complaire à Cnémon sans doute, mais aussi pour bien disposer Nausiclès à le servir à l'avenir. Il fit donc une narration complète, abrégeant toutefois et résumant en quelque sorte ce qu'il avait déjà dit à Cnémon, passant même sous silence certains détails qu'il ne jugeait pas utile de faire connaître à Nausiclès. Puis il reprit ainsi la suite de son récit, au point où nous l'avons interrompu :

XVII. » Lorsqu'ils se furent embarqués sur le bâtiment phénicien, pour fuir loin de Delphes, ils naviguèrent d'abord à souhait, avec un vent léger en poupe: mais quand ils arrivèrent au golfe de Calydon, la mer, naturellement houleuse et mauvaise en cet endroit, commença à les battre avec violence. — Cnémon ne voulut point laisser passer ces mots sans réflexion et lui demanda s'il savait pourquoi la mer était particu-

lièrement agitée sur ce point. « La mer d'Ionie, reprit Calasiris, vaste et spacieuse, se rétrécit en cet endroit, pénètre dans le golfe de Crissa en faisant effort pour se réunir à la mer Égée, et rencontre l'isthme du Péloponèse qui brise son impétuosité et l'empêche de passer outre. C'est une barrière opposée, à dessein sans doute, par la sage prévoyance des Dieux, pour l'empêcher de submerger les terres qui sont en face. Arrêtée par cet obstacle, elle reflue naturellement en arrière, et ses flots pressés vont s'accumuler surtout à l'entrée du golfe où ils se heurtent incessamment contre le courant qui continue à y pénétrer. La mer se gonfle et mugit; du choc des courants contraires naît une sorte de bouillonnement qui bouleverse au loin les eaux soulevées.» Cette explication provoqua les applaudissements et les éloges ; tous les assistants attestèrent que telle était réellement la cause du phénomène. Calasiris continua ainsi : « Lorsque nous eûmes traversé le golfe et perdu de vue les îles Aigues, il nous sembla découvrir le promontoire de Zacynthe,comme un nuage vague qui courait sous nos yeux dans le lointain : le pilote ordonna aussitôt de diminuer de voiles; et comme nous lui demandions pourquoi il ralentissait la marche malgré un vent favorable : « C'est, dit-il, qu'en voguant à pleines voiles, nous aborderions à l'île vers la première veille, et qu'au milieu des ténèbres nous aurions à craindre de nous briser contre les écueils et les rochers dont ces parages sont hérissés. Le mieux est de passer la nuit au large en ne prenant que peu de vent, et en réglant notre marche de manière à aborder le jour.

XVIII. » Tels étaient les motifs allégués par le pilote; mais ses calculs ne se vérifièrent pas, car au moment où le soleil se levait, nous jetions l'ancre. Ceux des insulaires qui habitent dans le voisinage du port, peu éloigné lui-même de la ville, accoururent de toutes parts pour nous contempler, comme quelque merveilleux

spectacle. Ils admiraient, on le voyait, les excellents aménagements du bâtiment, qui réunissait dans sa construction l'élégance des formes à la grandeur des proportions. On reconnaissait bien là, disaient-ils, un des chefs-d'œuvre de l'art phénicien ; mais ce qui les étonnait le plus, c'était la faveur toute particulière de la fortune qui nous avait accordé une navigation facile et heureuse en hiver, au moment où déjà se couchaient les Pléiades. Presque tous les passagers quittèrent le vaisseau, avant même qu'on eût fini de l'amarrer, et coururent à la ville de Zacynthe pour leur commerce. Pour moi, qui savais par le pilote qu'on hivernerait dans l'île, je m'en allai voir aux environs du port si je ne découvrirais pas quelque logement ; car le vaisseau me paraissait une habitation peu convenable, à cause du tumulte des gens de mer ; je redoutais d'un autre côté le séjour de la ville, peu sûr pour nos jeunes fugitifs. J'avais à peine fait quelques pas, que j'aperçus un vieux pêcheur assis devant sa porte et occupé à raccommoder les mailles d'un filet déchiré. « Salut, mon ami, lui dis-je en m'approchant ; dites-moi où l'on pourrait trouver un logement. — A l'extrémité du promontoire que vous voyez ici près, dit-il, le filet a rencontré hier un rocher à fleur d'eau, et s'est déchiré. — Ce n'est pas là ce qui m'importe, lui répondis-je ; mais ayez la bonté et l'obligeance ou de me recevoir vous-même, ou de m'indiquer un logement ailleurs. — Ce n'est pas moi, dit-il, car je ne montais pas la barque (à Dieu ne plaise que Tyrrhénus fasse jamais pareille sottise, et que la vieillesse m'ôte à ce point le sens) : ce sont mes enfants qui, faute de connaître les écueils, ont jeté les filets où il ne fallait pas. » Je compris à la fin que le bonhomme avait l'ouïe un peu dure et je lui criai plus fort : « Je vous souhaite le bonjour ; nous sommes étrangers ; pourriez-vous nous indiquer un logement ? — Soyez le bienvenu, reprit-il, et restez avec nous, si vous le désirez, à moins pour-

tant que vous ne soyez de ces gens à qui il faut des maisons spacieuses, des lits en quantité, et qui amènent avec eux une suite nombreuse. » Je lui dis que nous n'étions que trois en tout, deux enfants et moi. « C'est un nombre convenable, dit-il, et vous ne trouverez chez nous qu'une personne de plus; moi aussi j'ai encore deux enfants avec moi; les aînés sont mariés et chefs de famille. La quatrième personne est la nourrice de mes enfants; car leur mère est morte depuis peu de temps. Ne tardez donc pas, mon ami, et ne doutez pas que nous recevions avec joie un homme dont, à première vue, on reconnaît la noblesse. » J'acceptai son offre et peu de temps après j'arrivai accompagné de Théagène et de Chariclée. Tyrrhénus nous fit un accueil cordial et nous donna la partie la plus chaude de sa maison. La mauvaise saison s'écoula d'abord pour nous assez agréablement : nous passions la journée ensemble et ne nous séparions que pour dormir. Chariclée logeait avec la nourrice, Théagène avec moi, Tyrrhénus et ses enfants dans une autre chambre. La table était commune; Tyrrhénus fournissait en abondance à nos jeunes gens des poissons de mer, et nous faisions le reste de la dépense. Quelquefois, à ce qu'il prenait s'ajoutait le produit de notre propre pêche; car de temps à autre, pour occuper nos loisirs, nous partagions avec lui cet exercice, qu'il savait varier à l'infini et approprier à toutes les saisons. Il avait d'ailleurs la main heureuse et les poissons abondaient dans ses filets; si bien que beaucoup de gens attribuaient à la faveur de la fortune ce qui était chez lui le résultat de l'art et de l'expérience.

XIX. » Mais les malheureux, comme on dit, ne peuvent manquer d'être partout malheureux. Même dans la solitude, la beauté de Chariclée nous suscita des ennuis : ce marchand de Tyr, vainqueur aux jeux olympiques, avec lequel nous avions fait la traversée, venait à chaque instant me trouver en particulier et me fati-

guait de ses instances et de ses prières importunes ; il me demandait en mariage Chariclée, comme si j'eusse été son père, et ne manquait pas de se vanter lui-même au possible : tantôt il me parlait de sa naissance illustre, tantôt il m'énumérait ses richesses. Le bâtiment était sa propriété personnelle, ainsi que la plus grande partie du chargement, composé d'or, de pierres précieuses et d'étoffes de soie. A tous ces titres il ajoutait, comme un glorieux couronnement, sa victoire pythique et bien d'autres mérites encore. En vain je lui opposais ma pauvreté, l'impossibilité pour moi de me décider à marier ma fille à l'étranger et dans une contrée si éloignée de l'Égypte ; « Que cela ne vous inquiète pas, disait-il ; même sans dot, je croirai recevoir avec elle tous les trésors et toutes les richesses du monde ; j'échangerai ma patrie pour la vôtre, et je renoncerai à mon voyage de Carthage pour faire voile avec vous partout où vous voudrez. »

XX. » Voyant que la passion du Phénicien, bien loin de diminuer, ne faisait que s'accroître, qu'il s'opiniâtrait et s'échauffait dans son dessein et ne passait point un jour sans me fatiguer du même sujet, je résolus de l'amuser pour le moment de bonnes paroles, de peur qu'il ne se portât dans cette île à quelque violence contre nous. Je lui promis donc que nous verrions à tout régler en arrivant en Égypte, et de cette façon je l'éloignai pour quelque temps. Mais la Divinité fit succéder, comme dit le proverbe, une vague à une vague : peu de jours après, Tyrrhénus me tira à part vers un endroit écarté du rivage et me dit : « Calasiris, je vous jure par Neptune, dieu des flots, et par toutes les autres Divinités des mers, que je vous considère comme un frère, et que vos enfants sont pour moi comme les miens propres. Aussi je viens vous révéler une machination ourdie contre vous, une trame affreuse, qu'il ne m'est pas permis de vous cacher, du moment où vous avez partagé mon foyer, et qu'il vous

est indispensable de connaître. Une bande de pirates épie le vaisseau phénicien, cachée derrière le promontoire, dans un pli de la côte; leurs espions se relèvent incessamment pour observer le départ du bâtiment; voyez donc, soyez sur vos gardes, et songez à ce que vous devez faire. Car c'est à cause de vous, ou plutôt de votre fille, qu'ils méditent cet infâme dessein, bien conforme d'ailleurs à leurs habitudes. — Que les Dieux, lui dis-je, vous récompensent, pour cet avis, comme vous le méritez : mais comment, Tyrrhénus, avez-vous découvert ce complot? — Mon métier, reprit-il, me met en rapport avec ces hommes; je leur fournis des vivres, qu'ils me paient plus cher que d'autres. Hier j'étais à lever des nasses au milieu des rochers, lorsque le chef des pirates m'aborda et me demanda si je savais quand les Phéniciens devaient mettre à la voile. Comprenant qu'il y avait sous cette question quelque piége : « Je ne saurais vous le dire exactement, répondis-je, Trachinus, mais je pense qu'ils quitteront le port aux premiers jours du printemps. — Et la jeune fille qui habite chez vous, reprit-il, doit-elle s'embarquer avec eux? — Je ne sais; mais pourquoi ce souci? — C'est que j'en suis amoureux fou, pour l'avoir vue une seule fois; car je ne sache pas avoir rencontré jamais beauté comparable, quoique j'aie enlevé bien des captives; et je puis dire même qu'elles n'étaient pas sans charme. » Voulant l'amener insensiblement à me découvrir son dessein tout entier, « Pourquoi, lui dis-je, en venir aux mains avec les Phéniciens, au lieu de l'enlever de chez moi sans effusion de sang, et avant qu'elle s'embarque? — Les pirates même, dit-il, ont quelquelque conscience et quelque bienveillance pour ceux qu'ils connaissent : j'hésite par égard pour vous, dans la crainte de vous causer quelque embarras, si l'on vous demandait de représenter vos hôtes. D'ailleurs, je veux d'un seul coup gagner deux choses également précieuses, la riche cargaison du navire et la

main de la jeune fille : sans compter qu'une entreprise pareille ne serait pas sans danger à quelques pas de la ville ; car on ne pourrait manquer de s'en apercevoir sur-le-champ et de nous poursuivre. » J'approuvai beaucoup sa prudence, et m'en allai. Quant à vous, je vous dénonce le complot tramé par ces brigands, et je vous supplie de songer sérieusement à votre salut et à celui des vôtres.

XXI. » Je m'en allai tout attristé par ces révélations, roulant mille desseins dans mon esprit. J'en étais là, lorsque le hasard me fit rencontrer de nouveau mon marchand. En revenant à son sujet favori, il me fit songer à un expédient pour nous tirer d'affaire. Je lui cachai ce que je voulus des révélations de Tyrrhénus, et lui découvris seulement que quelqu'un des habitants de l'île, contre qui il n'était pas en état de lutter, songeait à enlever la jeune fille. « Pour moi, lui dis-je, j'aimerais mieux vous l'accorder à vous, parce que déjà je vous connais, que vous êtes riche, et surtout parce que vous m'avez offert spontanément d'habiter notre pays, si vous l'obteniez en mariage. Si donc vous avez la chose à cœur, il nous faut hâter notre départ d'ici, avant d'être prévenus par quelque surprise, contre laquelle notre volonté serait impuissante. » Cette offre le transporta de joie. « A merveille, mon père, s'écria-t-il, » en accourant m'embrasser la tête. Il me demanda ensuite quand je voulais lever l'ancre, ajoutant que, si la saison n'était pas encore propre à la navigation, on pouvait néanmoins se transporter dans un autre port, et attendre là, à l'abri des tentatives dirigées contre nous, que le printemps fût tout-à-fait venu. « Cela étant, lui dis-je, je voudrais, si mon opinion a quelque poids, mettre à la voile au commencement de la nuit. — Vous serez obéi, dit-il, » et il s'en alla. Je retournai de mon côté à la maison, et, sans rien dire à Tyrrhénus, j'avertis les enfants qu'il nous faudrait reprendre la mer le jour même, à une heure avancée

de la soirée. Comme ils s'étonnaient de ce brusque départ et m'en demandaient les motifs, je remis à un autre instant pour leur répondre et leur dis seulement que l'important pour le moment était de suivre mes instructions.

XXII. » Après une légère collation, nous étions allés goûter quelque repos. Un vieillard m'apparut en songe : tout son corps était maigre et décharné ; seulement son manteau relevé à la ceinture laissait voir sur ses genoux quelques restes d'une antique vigueur. Un casque couvrait sa tête; son regard dénotait à la fois la ruse et la sagesse; il traînait la jambe, comme si quelque blessure l'eût rendu boiteux. Il s'approcha de moi avec un rire forcé : « Homme étrange, me dit-il, tu es le seul qui ne fasses de nous aucun cas; quand tous ceux qui passent par Céphalénie viennent visiter notre maison et témoignent le plus vif empressement à connaître notre gloire, tu as poussé le dédain jusqu'à ne pas m'adresser même un vulgaire salut, et cela quand tu habitais si près de moi. Tu en seras puni, et avant peu; tu éprouveras les mêmes infortunes que moi; la mer et la terre te seront également ennemies. Quant à la jeune fille que tu conduis avec toi, voici ce que mon épouse te charge de lui dire : Salue-la en son nom, parce qu'elle préfère à tout la chasteté, et prédis-lui une heureuse issue. » Je me réveillai en sursaut, tout tremblant de cette vision. Théagène me demanda ce que j'avais; « Nous avons failli, lui dis-je, manquer le départ, et c'est cette pensée qui m'a troublé à mon réveil ; lève-toi et réunis ce qui nous appartient; je vais moi-même appeler Chariclée. » L'enfant arriva à mon appel; Tyrrhénus entendit et se leva également, pour me demander ce que nous faisions : « Nous nous conformons, lui dis-je, à vos avertissements ; nous essayons d'échapper aux piéges qu'on nous tend. Quant à vous, qui vous êtes montré pour nous le meilleur des hommes, puissent les Dieux vous protéger. Accordez-

nous cependant une dernière grâce : Passez à Ithaque et sacrifiez pour nous à Ulysse; priez-le de calmer la colère dont il est animé contre nous, pour l'avoir négligé, lui-même me l'a dit; car il m'a apparu cette nuit. » Il me promit de le faire, puis il nous accompagna jusqu'au vaisseau, en versant d'abondantes larmes, et nous souhaita une traversée calme et tout-à-fait suivant nos vœux. Mais pourquoi vous fatiguer de ces longs détails? Au moment où Lucifer commençait à paraître, nous levions l'ancre : les matelots avaient d'abord fait une vive opposition; mais le marchand tyrien avait fini par les décider en faisant valoir la nécessité de fuir devant une attaque de pirates qu'on lui avait dénoncée. Il ne savait pas dire si vrai en leur donnant cette fausse alerte. Cependant des vents impétueux nous assaillirent : battus par une tempête irrésistible, ballottés sur une mer affreuse, presque submergés, nous finîmes cependant par atteindre un promontoire de Crète, avec une des barres du gouvernail emportée, et la plus grande partie de la vergue brisée. Nous résolûmes, pour réparer le navire et nous remettre nous-mêmes, de séjourner quelques jours dans l'île. Les dispositions faites, ordre fut donné de se rembarquer, le premier jour de la nouvelle lune, après sa conjonction avec le soleil. Le vaisseau prit le large, doucement poussé par le zéphir qui commençait à souffler au retour du printemps, et le pilote cingla nuit et jour vers la côte de Libye. Car, avec bon vent, il était possible, disait-il, de faire la traversée en ligne droite et sans interruption. Il avait hâte, d'ailleurs, de rencontrer quelque terre où il pût aborder, soupçonnant qu'un bâtiment qu'on apercevait en poupe était une barque de pirates. « Depuis que nous avons quitté le promontoire de Crète, disait-il, il suit nos traces et vogue invariablement dans nos eaux, comme si ses mouvements étaient liés aux nôtres. Bien des fois déjà j'ai observé sa marche; j'ai à plusieurs reprises

fait exprès fausse route, et j'ai reconnu qu'il louvoyait constamment à notre suite.

XXIII. » Quelques-uns s'émurent de cet avis, et demandèrent qu'on se préparât à la résistance ; d'autres s'en inquiétèrent peu et dirent qu'il était d'usage, en mer, que les bâtiments de plus faible échantillon s'attachassent aux grands, afin de profiter en quelque sorte de leur expérience plus grande. On discutait encore dans l'un et l'autre sens, lorsque arriva l'heure où le laboureur délivre ses bœufs du joug et laisse la charrue. A ce moment le vent, perdant de sa force, céda peu à peu ; bientôt il ne frappa plus les voiles que mollement et sans effet, les fouettant plutôt qu'il ne les poussait en avant; puis il tomba tout-à-fait et fit place à un calme plat, comme s'il se fût couché avec le soleil, ou, pour parler plus vrai, comme s'il eût été aux ordres de ceux qui nous poursuivaient. Tant que nous avions navigué à la voile, la barque, beaucoup plus petite que notre bâtiment de charge, était restée bien en arrière, nos voiles plus larges offrant au vent plus de prise. Mais quand la mer se fut comme affaissée sous le calme, et qu'il fallut nécessairement recourir aux rames, elle fut sur nous pour ainsi dire en un instant; car tous ceux qui la montaient étaient rameurs; elle était d'ailleurs plus légère et mieux gréée pour marcher à la rame.

XXIV. » Déjà ils approchaient, lorsqu'un habitant de Zacynthe, qui s'était embarqué avec nous, s'écria : « C'est cela même, mes amis, nous sommes perdus; ce sont des pirates; je reconnais la barque de Trachinus. » Tout le vaisseau tressaillit à cette nouvelle; il s'y fit comme une véritable tempête au milieu du calme; ce n'était partout que trouble, gémissements, allées et venues, comme au fort de la tourmente. Ceux-ci descendaient se cacher dans la cale; ceux-là, sur le pont, s'exhortaient mutuellement à combattre; d'autres voulaient qu'on s'élançât dans la chaloupe pour se sauver.

A la fin le combat les surprit au milieu de ces hésitations et les força, pour se défendre, à faire armes de tout ce qui leur tomba sous la main. Théagène était tout bouillant et enflammé de l'ardeur du combat; nous ne le contenions qu'à grand'peine, Chariclée et moi, en le tenant embrassé, elle, pour ne pas être séparée de lui, disait-elle, même dans la mort, pour qu'un même glaive, un même coup leur fît une commune destinée; moi, parce que, sachant que nous avions affaire à Trachinus, j'augurais de là quelque heureuse issue pour l'avenir. Ces prévisions ne me trompèrent pas. Les pirates s'approchèrent et se mirent en travers de notre bâtiment, mais sans attaquer encore, leur but étant de le prendre sans combat, s'il était possible. Voltigeant autour de nous, sans nous permettre d'avancer d'aucun côté, ils semblaient assiéger notre vaisseau et vouloir s'en emparer par capitulation : « Malheureux, nous criaient-ils, quelle est cette folie? pourquoi lever le bras contre des forces aussi supérieures, aussi invincibles, pourquoi courir au-devant d'une mort évidente? Nous consentons encore à vous traiter avec quelques égards; nous vous permettons de passer sur la chaloupe et de vous sauver si vous le voulez. » Telles étaient leurs propositions. Tant qu'on vit sur notre vaisseau que la lutte était sans péril, que le combat ne faisait pas couler de sang, on fit bonne contenance, et on déclara ne pas vouloir quitter le navire.

XXV. » Mais, lorsqu'un des pirates, plus audacieux que les autres, se fût élancé à l'abordage et leur eût montré, en frappant de son épée tout ce qu'il rencontrait, qu'il n'y a pas de guerre sans meurtres et sans effusion de sang, lorsque tous les autres se furent élancés à sa suite, alors les Phéniciens se repentirent; ils tombèrent à genoux et demandèrent grâce de la vie, en promettant de faire tout ce qu'on exigerait d'eux. Les pirates, quoiqu'ils eussent déjà commencé le mas-

sacre et que la vue du sang irrite la férocité, obéirent cependant aux ordres de Trachinus et épargnèrent les suppliants. Il y eut trève, mais une trève sans nom ; c'était plutôt en réalité une guerre impitoyable, quoiqu'une paix menteuse y eût mis fin ; car les conditions imposées étaient plus cruelles que le combat lui-même. Il leur était ordonné de quitter le vaisseau avec un seul vêtement, sous peine de mort pour quiconque enfreindrait cette loi. Mais tout cède, ce semble, chez l'homme à l'amour de la vie : sous l'empire de ce sentiment, les Phéniciens, quoique dépouillés de la fortune dont l'espoir reposait sur leur vaisseau, semblèrent n'avoir rien perdu ; on eût dit plutôt qu'ils allaient faire un gain considérable, tant était grand leur empressement à se devancer mutuellement dans la chaloupe, tant chacun se hâtait de mettre avant tout sa vie en sûreté.

XXVI. » Lorsque nous arrivâmes, nous aussi, pour obéir à la loi du vainqueur, Trachinus mit la main sur Chariclée, et lui dit : « Cette guerre ne vous concerne pas, ma très-chère ; et pourtant c'est en vue de vous qu'elle a été entreprise. Depuis longtemps, depuis le jour où vous avez quitté Zacynthe, je vous suis ; c'est pour vous que j'ai bravé l'immensité de ces mers et tous ces dangers. Soyez donc sans crainte et regardez-vous comme maîtresse avec moi de toutes ces richesses. » Ainsi parla Trachinus. Chariclée dût s'accommoder sur-le-champ à la situation (chose qui exige une rare habileté). Mettant en même temps mes préceptes en pratique, elle bannit à l'instant la tristesse que les circonstances avaient répandue sur son visage et s'efforça de lui montrer un air riant : « Grâces soient rendues aux Dieux, dit-elle, de vous inspirer ce bon vouloir à mon égard. Mais si votre intention est que je sois et reste véritablement sans crainte, donnez-moi une première preuve de bienveillance : sauvez avec moi mon frère que voici, sauvez aussi mon père,

et ne permettez pas qu'ils quittent le vaisseau ; car je ne saurais vivre séparée d'eux. A ces mots, elle se jeta à ses genoux et les tint longtemps embrassés, dans la posture d'une suppliante. Trachinus, charmé de ces embrassements, différait à dessein sa réponse ; à la fin, touché par ses larmes, déjà asservi à sa volonté par ses regards, il releva la jeune fille : « Pour votre frère, dit-il, je vous l'accorde avec plaisir ; car je vois que c'est un jeune homme plein d'ardeur et tout à fait propre à mener notre genre de vie. Quant à ce vieillard, qui n'est après tout qu'un poids inutile pour nous, qu'il reste, j'y consens, mais seulement pour l'amour de vous.

XXVII. » Pendant ces événements et cet entretien, le soleil était arrivé juste au terme de sa course ; à ce moment qui sépare le jour de la nuit, il se fit une obscurité profonde : la mer s'agita tout-à-coup, soit qu'il faille attribuer cette perturbation à la nature elle-même, soit qu'elle fût due à quelque intervention de la fortune. On entendait le bruissement du vent qui descendait vers nous ; l'orage mugissait, violent, impétueux, prêt à nous frapper, et remplissait d'un trouble soudain les pirates consternés. Ils avaient abandonné leur propre barque, et, comme la tempête les avait surpris occupés à piller le chargement du navire, ils ne savaient, dans leur inexpérience, quel parti tirer d'un aussi grand bâtiment. Chacun, au hasard, s'improvisait lui-même dans les diverses fonctions de la manœuvre ; chacun, sans rien connaître à l'art nautique, mettait hardiment la main à toutes choses. Les uns carguaient confusément les voiles ; les autres disposaient au hasard les cordages. Celui-ci manœuvrait à la proue, sans y rien entendre ; celui-là avait en partage la poupe et le gouvernail. Ce qui contribua surtout à nous mettre dans le dernier péril, ce ne fut pas la violence de la tempête (car la mer était encore tenable), mais bien l'ignorance du pilote. Il avait tenu bon tant que brillèrent encore

quelques lueurs du jour ; mais il renonça à lutter quand les ténèbres prirent le dessus. Quelques-uns des pirates, nous voyant à moitié submergés et sur le point de sombrer, tentèrent d'abord de retourner à leur barque ; mais ils durent y renoncer, retenus par l'agitation des flots et par les conseils de Trachinus, qui leur dit qu'ils se procureraient aisément dix mille barques meilleures, s'ils sauvaient le vaisssau et les richesses qu'il contenait. A la fin, il coupa l'amarre qui retenait cette barque, sous prétexte qu'ils traînaient là à leur suite une autre tempête, et que c'était d'ailleurs une sage précaution pour l'avenir ; car, disait-il, ce serait exciter les soupçons que d'aborder quelque part avec deux vaisseaux, puisqu'on s'inquiéterait nécessairement de ceux qui montaient le second. On goûta ses raisons, et le succès immédiat de cette manœuvre sur le premier point ne laissa pas de doute sur le second : car dès que la barque fut abandonnée, on éprouva un léger soulagement sur le vaisseau. Cependant tout danger n'était pas passé ; les vagues amoncelées déferlaient avec violence ; plusieurs des parties du navire furent enlevées, et il n'y eut genre de péril auquel nous ne fussions exposés. La nuit se passa péniblement dans ces alternatives ; enfin, le lendemain, vers le coucher du soleil, nous touchâmes le rivage, vers l'embouchure héracléotique du Nil. Infortunés ! nous étions, sans l'avoir voulu, sur la terre d'Égypte ; et, tandis que les autres se réjouissaient, nous nous abandonnions au découragement. Nous reprochions amèrement aux flots de ne nous avoir point engloutis, de nous avoir envié une mort exempte de tout outrage, pour nous jeter sur une terre plus redoutable que la mer, pour nous livrer aux angoisses de l'attente, aux caprices de brigands sans foi ni loi. Nous pouvions prévoir notre sort aux dispositions que prirent les bandits, à peine descendus à terre : sous prétexte d'offrir à Neptune un sacrifice expiatoire, ils tirèrent du vais-

seau des vins de Tyr et d'autres provisions. Une partie des leurs furent envoyés vers les villages, chargés d'argent, avec ordre d'acheter des victimes et de payer sans débat le prix réclamé.

XXVIII. » Ils ne tardèrent pas à revenir, poussant devant eux tout un troupeau de moutons et de porcs. Ceux qui étaient restés les reçurent, allumèrent un grand feu, égorgèrent les victimes et préparèrent le festin. Pendant ce temps, Trachinus m'avait pris à l'écart, pour n'être pas entendu de ses compagnons. « Bon père, dit-il, je me suis donné moi-même votre fille pour épouse, et je vais aujourd'hui célébrer les noces, vous le voyez, associant ainsi la plus douce des fêtes à un sacrifice en l'honneur des Dieux. Je ne veux pas que, faute d'avoir été prévenu, vous veniez par votre chagrin attrister la fête ; je désire d'ailleurs que votre fille, informée par vous, reçoive avec plus de joie la nouvelle de cet événement. Voilà pourquoi j'ai tenu à vous faire part de mes intentions : ce n'est pas que j'aie besoin de votre assentiment, comme sanction de ma volonté ; car j'ai la force, et ce m'est une garantie suffisante. Mais il m'a semblé décent et convenable que la jeune fille, avertie d'avance de son mariage par celui à qui elle doit le jour, se prépare à la cérémonie de bonne grâce et avec docilité. » J'approuvai la proposition et j'affectai même de la joie, rendant aux Dieux de chaleureuses actions de grâce de ce qu'ils donnaient à ma fille son maître pour époux.

XXIX. » Après m'être retiré un peu à l'écart, pour délibérer en moi-même sur ce que j'avais à faire, je revins trouver Trachinus : je le suppliai de faire les choses avec un peu plus de décence et d'assigner à la jeune fille le vaisseau pour chambre nuptiale, avec défense expresse à qui que ce fût d'y entrer et de la troubler, jusqu'à ce qu'elle eût fait sa toilette de noces et terminé à loisir tous les préparatifs usités en pareil cas. « Il serait tout-à-fait inconvenant, disais-je, qu'une

jeune fille riche, d'une naissance illustre, du moment surtout où elle est destinée à être l'épouse de Trachinus, ne fût pas parée avec tout le soin que permettent les circonstances, puisque le temps et le lieu nous interdisent de donner plus d'éclat à la pompe nuptiale. » Trachinus en m'écoutant fut transporté de joie et me déclara avec enthousiasme qu'il allait donner des ordres en conséquence. Et en effet, il ordonna de débarquer immédiatement tout ce dont on pouvait avoir besoin et de ne plus approcher ensuite du vaisseau. Ces instructions furent aussitôt suivies : on débarqua à profusion des tables, des coupes, des nattes, des tapisseries de Tyr et de Sidon, en un mot tout ce qui est nécessaire pour le service d'un repas : on voyait porter sur les épaules et étaler sans ordre sur le rivage des richesses amassées à force de travail et d'économie, que la fortune livrait dédaigneusement à toutes les profanations d'une orgie. Pour moi, j'allai prendre Théagène, et je me rendis avec lui auprès de Chariclée, que nous trouvâmes tout en larmes. « O ma fille, lui dis-je, de pareils malheurs ne sont pas nouveaux pour toi; tu y es accoutumée. Et pourtant quels sont ces pleurs? ont-ils pour objet tes malheurs passés ou de nouvelles infortunes? — Tout m'est sujet de larmes, dit-elle, mais surtout ce que je prévois, cet amour odieux de Trachinus, que le temps ne peut qu'accroître; car un bonheur inespéré provoque ordinairement l'insolence : mais Trachinus, avec son amour maudit, peut se préparer à gémir; car je le préviendrai par une mort volontaire. Ce qui provoquait mes pleurs, c'était la pensée d'être, avant le terme, séparée de vous et de Théagène. — Tes conjectures sont justes, lui dis-je; car, au sacrifice, Trachinus veut faire succéder un banquet pour son mariage avec toi; il m'a signifié ses intentions comme à ton père. Je connaissais d'ailleurs depuis longtemps sa passion furieuse pour toi, car Tyrrhénus me l'avait révélée à Zacynthe. Je ne vous en

avais rien dit, pour ne pas briser votre courage par la perspective des douleurs futures ; j'espérais d'ailleurs pouvoir échapper à ses embûches. Mais, puisque la Divinité ne l'a pas voulu, mes enfants, maintenant que nous voici tombés au milieu même du péril, formons quelque généreuse et magnanime entreprise, marchons résolument au plus fort du danger, afin de conquérir une vie libre et glorieuse si nous réussissons, sinon, l'avantage d'une mort honorable et virile. »

XXX. » Ils me promirent de faire tout ce que je leur ordonnerais ; et, mes instructions données, je les laissai faire leurs dispositions. Je me rendis de là auprès du second de Trachinus, nommé, je crois, Pélorus, à qui je dis que j'avais à lui faire une communication importante. Il prêta volontiers l'oreille à cette ouverture et me conduisit à un endroit où personne ne pouvait nous entendre. — « Voici en quelques mots, lui dis-je, ce dont il s'agit, mon fils ; car le peu de temps que nous avons ne permet pas de longs discours : ma fille vous aime ; et il n'y a là rien de surprenant ; elle cède à l'ascendant de votre supériorité. Mais elle soupçonne que votre chef prépare pour elle un festin de noces ; il a même laissé voir quelque chose de son dessein en lui ordonnant de se parer avec plus d'élégance. Avisez donc au moyen de rompre cette union, et de vous réserver la jeune fille pour vous-même. Car elle dit qu'elle aime mieux mourir que d'être unie à Trachinus. — Soyez tranquille, me dit-il ; moi aussi j'éprouve depuis longtemps pour elle la même passion, et je n'attendais qu'une ouverture favorable. Ou bien Trachinus me cédera sa main (c'est un prix qui m'est dû pour être monté le premier à l'abordage), ou bien je lui réserve des noces amères, et ce bras le châtiera comme il le mérite. » Lorsque j'eus entendu ces menaces, je m'empressai de le quitter pour n'exciter aucun soupçon, et je courus encourager mes enfants en leur annonçant que nos affaires étaient en bonne voie.

XXXI. » Peu après, le festin commença. Lorsque je les vis échauffés par le vin et tout disposés à la violence, je dis tout bas à Pélorus, auprès duquel je m'étais placé à dessein : « — Avez-vous vu comment la jeune fille est parée ? — Nullement, dit-il. — Eh bien ! vous le pouvez, en vous glissant sur le vaisseau ; mais que ce soit à la dérobée, car vous savez que Trachinus l'a défendu. C'est Diane elle-même que contempleront vos yeux. Mais, pour le moment, contentez-vous de la regarder, sans rien entreprendre, pour ne pas vous exposer l'un et l'autre à la mort. » Sans tarder un instant, il se lève, comme s'il était pressé par quelque besoin, et court secrètement au vaisseau. Là il voit Chariclée, la tête couronnée de laurier, parée d'une robe tout étincelante de broderies d'or. (C'était son habit sacerdotal de Delphes, dont elle s'était revêtue, pour en faire ou l'ornement de son triomphe, ou son vêtement funèbre.) Tout, autour d'elle, avait un air de fête ; on eût dit une chambre nuptiale. Pélorus, on le conçoit, s'enflamme à cet aspect ; la passion et la jalousie le transportent en même temps. On voyait clairement à son regard, lorsqu'il revint, qu'il méditait quelque dessein furieux. A peine assis, il s'écria : « Pourquoi n'ai-je pas encore reçu le prix dû au premier qui monte à l'abordage ? — Parce que, dit Trachinus, tu ne l'as pas réclamé ; d'ailleurs le partage du butin n'est point fait encore. — Eh bien ! reprit-il, je demande la jeune captive. — Elle seule exceptée, dit Trachinus, prends ce que tu voudras. — Tu violes donc, répliqua Pélorus, la loi des pirates, en vertu de laquelle celui, qui le premier monte sur le vaisseau ennemi et brave les premiers coups dans l'intérêt de tous, peut choisir à son gré. — Je ne viole pas cette loi, mon ami, dit Trachinus ; je m'autorise d'une autre qui ordonne d'obéir à son chef. J'aime cette jeune fille, et je la prends moi-même pour épouse ; la préférence, je crois, me revient de droit. Quant à toi, si tu n'obéis à mes ordres, je vais à l'in-

stant t'en faire repentir, et je te brise la tête avec cette coupe. — Vous voyez, dit Pélorus, en promenant ses regards sur les convives, quel est le prix de nos fatigues ; ainsi chacun de vous sera privé quelque jour de la récompense qui lui revient et éprouvera à son tour cette loi tyrannique. » Que vous dirai-je, Nausiclès, du spectacle qui suivit? Vous eussiez cru voir la mer soulevée tout-à-coup par une violente bourrasque, tant fut aveugle et impétueux le mouvement qui entraîna soudain, au milieu d'un indicible désordre, tous ces hommes dominés par le vin et la passion.

XXXII. » Chacun prenait parti pour l'un ou pour l'autre ; ceux-ci réclamaient le respect dû au chef, ceux-la criaient tumultueusement qu'on violait la loi. A la fin, Trachinus leva le bras, comme pour lancer une coupe à Pélorus ; mais Pélorus, qui se tenait sur ses gardes, le prévint et lui perça le sein d'un coup de poignard, dirigé d'une main si sûre qu'il roula sans vie. Une mêlée affreuse s'en suivit ; les deux partis se précipitèrent l'un sur l'autre et se frappèrent à outrance, ceux-ci pour venger leur chef, ceux-là pour défendre Pélorus et leurs droits. Un seul cri s'élevait du milieu de ce choc d'hommes, frappant, frappés, à coups de bâton, de pierres, de coupes, de tisons et de tables. Pour moi, je m'étais retiré le plus loin possible de la mêlée, sur un tertre d'où je pouvais à l'aise la contempler à l'abri de tout danger. Théagène, au contraire, ne restait point étranger au combat, non plus que Chariclée. Conformément à mes instructions, Théagène s'était jeté tout d'abord, l'épée à la main, dans l'un des deux partis, et frappait comme un forcené. Chariclée, dès qu'elle vit le combat engagé, se mit à lancer des traits du haut du vaisseau. Elle visait à coup sûr et n'épargnait que Théagène. Ses coups n'étaient pas dirigés seulement contre un des deux partis ; le premier qui se présentait tombait sous ses flèches. Invisible elle-même, elle pouvait viser à loisir

ses adversaires à la lueur du feu; eux au contraire, ils ne savaient d'où tombaient les coups; quelques-uns même se figuraient qu'ils étaient dirigés par la main des Dieux. A la fin, de tous les combattants, il ne resta plus que Théagène, luttant seul à seul contre Pélorus, homme d'une valeur remarquable et endurci au carnage. Déjà les traits de Chariclée ne pouvaient plus être d'aucun secours à Théagène; si elle brûlait de lui venir en aide, elle craignait aussi que son bras ne faillît; car les deux adversaires luttaient corps à corps. Cependant Pélorus finit par succomber : Chariclée ne pouvant prêter à son amant un concours actif, lui envoya, en guise de traits, des paroles d'encouragement : « Courage, cher ami, » lui criait-elle; Théagène prit dès lors un avantage marqué sur Pélorus, comme si ces paroles lui eussent rendu la force et la confiance, en lui montrant que celle qui devait être le prix du combat vivait encore. Recueillant toutes ses forces, déjà épuisées par de nombreuses blessures, il s'élança sur Pélorus et lui porta à la tête un furieux coup d'épée. Pélorus l'évita, en s'effaçant; mais la lame, effleurant l'épaule, lui abattit le bras à la jointure du coude; il se mit aussitôt à fuir, poursuivi par Théagène.

XXXIII. Je ne saurais rien dire de ce qui suivit, sinon que Théagène revint à mon insu; car j'étais resté sur mon tertre, n'osant pas, au milieu de la nuit, descendre sur le lieu du combat. Mais il n'échappa point à la sollicitude de Chariclée : aux premières lueurs du jour, j'aperçus Théagène couché à terre, et comme sans vie; Chariclée, assise auprès de lui, tout en larmes, laissait voir à ses gestes qu'elle voulait elle-même se donner la mort, et n'était retenue que par un faible espoir de voir le jeune homme revenir à lui. Je n'eus pas le temps, infortuné! de leur parler, de m'informer auprès d'elle, d'adoucir leurs souffrances par mes consolations, et de leur donner tous les secours en mon pouvoir : car, aux maux endurés sur mer, la terre

ne virent là qu'un événement ordinaire et ne s'en inquiétèrent nullement, à cela près que Calisaris déclara qu'il voyait là le présage de quelque obstacle pour eux en chemin. Mais Cnémon fut vivement ému à cet aspect, quoiqu'il n'eût pas même aperçu distinctement l'animal, et n'en eût vu passer sous ses yeux qu'une ombre fugitive. Peu s'en fallut même qu'il ne prît la fuite. « Eh quoi ! dit Calasiris, pendant que Nausiclès riait aux éclats, je croyais, Cnémon, que tu ne tremblais que la nuit. Je savais bien que tu frissonnais au moindre bruit, mais il me semblait que c'était seulement dans les ténèbres : il paraît que cette téméraire audace ne t'abandonne pas même pendant le jour; maintenant ce n'est plus le bruit d'un nom, c'est la vue d'une chose tout ordinaire et sans danger qui te jette hors de toi ! — Et quel est le Dieu, dit Nausiclès, quelle est la puissance céleste, dont cet excellent jeune homme ne peut entendre prononcer le nom ? — Qu'il y ait quelque Dieu ou demi-Dieu dont le nom l'épouvante, reprit Calasiris, c'est ce que je ne saurais dire; mais le nom d'un simple mortel, que dis-je ! ce n'est pas même le nom d'un homme, d'un de ces héros renommés pour leur valeur, c'est le nom d'une femme, bien mieux d'une femme morte, il le déclare lui-même, qui le fait frissonner, si on le prononce devant lui. Ainsi, la nuit où vous êtes revenu de chez les pâtres, ramenant Chariclée sauvée par votre généreuse amitié, je ne sais ni où ni comment il avait entendu le nom dont je parle; toujours est-il qu'il ne m'a pas laissé même un moment de sommeil, qu'il se pâmait à chaque instant de terreur, et que j'eus bien de la peine à le faire revenir à lui. Et si je ne craignais de le chagriner ou de l'effrayer, je vous répéterais maintenant ce nom, Nausiclès, pour vous donner à rire encore davantage. » Et tout aussitôt il prononça le nom de Thisbé.

11. A ce moment Nausiclès ne riait plus : il se rem-

brunit à ce nom et resta longtemps pensif, cherchant à s'expliquer comment, à quel titre, par suite de quelles relations, le nom de Thisbé pouvait affecter ainsi Cnémon. Celui-ci au contraire se pâmait d'aise : « Eh bien! dit-il, vous voyez, mon bon Calasiris, quelle est la puissance de ce nom ; ce n'est pas seulement pour moi qu'il est un épouvantail, comme vous dites ; voici que la même chose arrive à Nausiclès ; ou plutôt il s'est fait dans nos dispositions une révolution complète : moi, je ris maintenant, bien convaincu qu'elle est morte, tandis que notre généreux Nausiclès, qui tout-à-l'heure se moquait de moi à outrance... — Cessez, dit Nausiclès: vous vous êtes assez vengé de moi, Cnémon. Par les Dieux de l'hospitalité et de l'amitié, par le sel et la table, par l'accueil bienveillant que vous avez trouvé chez moi, j'aime à le croire, d'où vous vient ce nom de Thisbé ? la connaissez-vous ? avez-vous voulu m'effrayer, ou bien n'est-ce qu'un jeu? parlez, je vous en prie. — A vous la parole, Cnémon, dit Calasiris : bien des fois vous m'avez promis ce récit ; vous vous êtes engagé à me conter vos aventures, et toujours vous m'avez échappé jusqu'ici, sous divers prétextes. Vous ne sauriez choisir un moment plus favorable, puisque, tout en faisant plaisir à Nausiclès, vous nous allégerez et nous ferez oublier par votre récit la fatigue de la route. » Cnémon céda, et reprit, en l'abrégeant, le récit qu'il avait déjà fait à Théagène et à Chariclée, son origine athénienne, son père Aristippe, sa marâtre Déménète. Il raconta l'amour illicite de Déménète pour lui, ses machinations quand elle eut échoué, comment elle se servit de Thisbé pour arriver à ses fins, les moyens qu'elles mirent en œuvre. Il dit qu'il avait été chassé de sa patrie, condamné par jugement du peuple, comme parricide ; que, pendant son séjour à Égine, il avait appris de Charias, un de ses compagnons de jeunesse, la mort de Déménète, les circonstances qui l'avaient accompagnée, et la ma-

nière dont elle avait été elle-même victime des intrigues de Thisbé ; qu'il avait su ensuite d'Anticlès que son père avait été frappé de confiscation et d'exil, grâce à une conspiration des parents de Déménète, qui avaient accrédité contre lui dans le peuple des présomptions de meurtre ; que Thisbé de son côté s'était enfuie d'Athènes avec le marchand de Naucratis, son amant. Cnémon raconta enfin qu'il s'était embarqué avec Anticlès à la recherche de Thisbé, espérant la retrouver en Égypte et la ramener à Athènes, afin de confondre les calomniateurs de son père et de la châtier elle-même. Il avait ensuite traversé mille dangers, subi mille infortunes, jusqu'au moment où il tomba au pouvoir d'écumeurs de mer. Échappé de leurs mains, il avait abordé en Égypte, où il avait été pris de nouveau par les pasteurs, autre espèce de pirates, et il avait rencontré là Théagène et Chariclée. Il termina par la mort de Thisbé et les événements qui suivirent, jusqu'à ceux qui étaient parfaitement connus de Calasiris et de Nausiclès.

III. Ce récit jeta Nausiclès dans une grande perplexité : tantôt il voulait leur déclarer ses relations avec Thisbé ; tantôt il jugeait plus convenable d'ajourner ces révélations ; cependant il se contint, non sans peine, autant de parti pris que par suite d'une nouvelle rencontre qui vint le distraire de ces pensées. Ils avaient fait environ soixante stades et approchaient déjà du bourg où restait Mitranès, lorsqu'ils rencontrèrent un homme de la connaissance de Nausiclès, fort affairé et empressé. Ils lui en demandèrent la raison. « Quoi, Nausiclès, dit-il, vous me demandez où je vais en si grande hâte, comme si vous ignoriez que toutes mes actions tendent maintenant à un but unique, servir les volontés d'Isias de Chemmis : c'est pour elle que je laboure, pour elle que j'amasse tout ce que je gagne ; pour elle je veille nuit et jour, sans jamais demander merci ; tout m'est à charge et odieux si elle ne

me l'a commandé; difficile ou non, je ne refuse rien. En ce moment je cours porter à ma bien-aimée cet oiseau que vous voyez, ce flamant du Nil qu'elle m'a demandé. — A quelle facile maîtresse vous vous êtes attaché, dit Nausiclès, et qu'elle est par trop bonne de vous demander si peu de chose, un simple flamant, au lieu d'exiger le phénix lui-même qui nous vient de l'Éthiopie ou de l'Inde! — C'est ainsi, dit-il, qu'elle a coutume de se jouer de moi et de mon amour. Mais vous, où allez vous et dans quel but? » Ils répondirent qu'ils se rendaient auprès de Mitranès. « Vous perdez votre peine, dit-il, et vous n'avez que faire de vous tant hâter; car pour le moment Mitranès n'est pas dans le pays. Il est parti cette nuit, et marche contre les pâtres du bourg de Bessa; parce que ces Besséens, commandés par Thyamis, qu'ils viennent de nommer leur chef, ont enlevé dans une de leurs courses et retiennent prisonnier un jeune captif grec, qu'il faisait conduire à Memphis auprès d'Oroondatès, pour être envoyé de là, je crois, en présent au Grand Roi.

IV. Il parlait encore que déjà il avait repris sa course, en disant : « Il faut que je vole vers elle; sans doute elle me cherche de tous ses yeux, et le moindre retard pourrait compromettre mon amour; car avec moi les accusations sans raison, les récriminations et les mauvais traitements ne lui coûtent guère. » En apprenant ce nouveau contre-temps, qui renversait inopinément leurs espérances, ils restèrent longtemps immobiles. A la fin, Nausiclès essaya de réconforter ses compagnons : il leur dit que, s'ils avaient échoué pour le moment, ce n'était pas une raison pour désespérer d'une meilleure issue dans un prochain avenir; qu'il fallait d'abord retourner à Chemmis, délibérer sur ce qu'ils avaient à faire et se préparer à une excursion plus longue; qu'ils iraient ensuite, toujours soutenus par l'espoir de retrouver heureusement Théagène, le chercher soit chez les pâtres, soit en tout autre lieu où ils appren-

draient qu'il pourrait se trouver; que dès à présent il regardait comme un fait providentiel cette rencontre d'une personne de connaissance, dont les indications les conduisaient comme par la main dans la direction où ils devaient chercher Théagène, si bien qu'ils n'avaient plus maintenant qu'à tourner leurs pas vers le bourg des pâtres, comme vers un but assuré.

V. Ils se rendirent sans peine à cet avis : car ce qu'ils venaient d'apprendre leur donnait sans doute quelque nouvelle lueur d'espérance ; Cnémon, d'ailleurs, affirmait à Calasiris qu'il n'avait aucune crainte à concevoir et que Thyamis sauverait Théagène. Ils se décidèrent donc à revenir. A leur retour, ils trouvèrent Chariclée sur le seuil, promenant au loin ses regards dans toutes les directions. Lorsqu'elle vit que Théagène n'était pas avec eux, elle poussa un cri déchirant. « O mon père ! dit-elle, me revenez-vous seul et comme vous êtes parti d'ici ? Théagène est mort, sans doute, je le vois. Si vous avez quelque chose à me dire, parlez sans tarder, au nom des Dieux ; n'ajoutez pas à mon infortune en me faisant attendre cette nouvelle ; il y a quelque humanité à annoncer brusquement un malheur ; car l'âme, mise subitement en présence de la douleur, est accablée par elle et la sent moins vivement. » Pour couper court aussitôt à l'excès de son chagrin, Cnémon lui dit : « Quel tourment vous vous donnez, Chariclée, vous êtes toujours disposée à voir tout en noir dans vos prédictions, et toujours vous vous trompez, fort heureusement du reste ! Théagène est sain et sauf, grâce aux Dieux. » Et il lui dit, en quelques mots, où il était, et par suite de quelles circonstances. Calaris reprit : « Vous n'avez jamais aimé, Cnémon ; on le voit à vos paroles ; vous sauriez que les amants tremblent, même là où il n'y a rien à craindre ; quand il s'agit de ce qu'ils aiment, ils n'en croient que le témoignage de leurs yeux ; l'absence seule suffit pour troubler et torturer l'âme aimante. Cela tient à

ce qu'ils se persuadent que ce qu'ils ont de plus cher au monde ne saurait rester éloigné, si quelque malheur ne s'interposait entre eux. Ainsi, mon cher Cnémon, pardonnons à Chariclée, qui ressent bien et dûment les atteintes du mal d'amour ; pour nous, rentrons et voyons à aviser. »

VI. En même temps il prit la main de Chariclée et la fit entrer, avec une sollicitude toute paternelle. Cependant Nausiclès, pour les distraire un peu de leurs pensées, tout en poursuivant lui-même un autre dessein, fit préparer un souper plus somptueux que de coutume, et n'y admit, outre ses hôtes, que sa propre fille, parée avec plus d'élégance et de richesse que d'ordinaire. Lorsqu'il lui sembla qu'on avait assez accordé au plaisir de la table, il commença à leur parler ainsi : « Les Dieux me soient témoins, mes amis, de ce que je vais dire : je m'estimerais heureux qu'il vous plût de vous fixer ici, auprès de moi, pour partager mes biens et tout ce que j'ai de plus cher ; car je ne vous considère plus comme des hôtes étrangers ; vous êtes désormais pour moi des amis véritables et affectueux ; rien de ce que je pourrai faire pour vous ne saurait me coûter. Je suis prêt même, si vous le voulez, à vous aider de tout mon pouvoir, tant que je serai auprès de vous, dans la recherche de ceux qui vous sont chers. Mais vous n'ignorez pas vous-mêmes que ma vie est le commerce ; c'est là comme le champ que je laboure ; vous savez que depuis longtemps déjà le souffle favorable des zéphirs a ouvert la mer à la navigation et promet aux marchands une heureuse traversée. D'ailleurs, une affaire m'appelle et me crie en quelque sorte de me mettre en route pour la Grèce. Vous ferez donc bien de me communiquer vos intentions, pour que je puisse moi-même m'accommoder à vos vues. »

VII. « Cher Nausiclès, reprit Calasiris, après un instant de silence, puissent d'heureux auspices présider à votre navigation ; puissent Mercure, Dieu du gain, et

Neptune, qui donne le calme, vous accompagner et vous conduire ; puissent-ils n'avoir que des mers unies, des vents favorables, des ports sûrs, des îles facilement accessibles et bienveillantes aux commerçants, pour vous qui nous avez entourés de tant de bienveillance pendant notre séjour, qui maintenant nous laissez partir quand nous le voulons, en observant religieusement avec nous les lois de l'hospitalité et de l'amitié. Quelque pénible qu'il nous soit de nous éloigner de vous et de votre maison, que vous nous aviez habitués à regarder comme la nôtre, c'est pour nous une nécessité absolue, inévitable, de nous attacher, quoi qu'il arrive, à la recherche de ce que nous avons de plus cher. Telle est ma résolution et celle de Chariclée. Quant à Cnémon, il est ici et pourra nous dire lui-même s'il est disposé à errer avec nous et à nous prêter son concours, ou s'il a quelqu'autre vue. » Cnémon voulait répondre : mais au moment de parler, il éclata tout-à-coup en sanglots. Un torrent de larmes brûlantes étouffa sa voix. A la fin cependant il reprit haleine et poussa un profond soupir : « O caprices de la destinée humaine ! s'écria-t-il, quelle est votre instabilité et votre inconstance ! Dans quel flux et reflux de maux vous vous êtes plu à me plonger après tant d'autres ! Vous m'avez arraché à ma famille, à la maison paternelle, chassé de ma patrie, de ma ville chérie, jeté ensuite sur la terre d'Égypte (pour ne point parler de tant d'autres maux que j'ai éprouvés dans l'intervalle). Vous m'avez livré aux mains des pâtres, des brigands. Un instant vous m'aviez fait entrevoir quelque douce lueur d'espérance par la rencontre d'hommes, malheureux sans doute, mais Grecs comme moi ; et voici que cette consolation même m'est enlevée, je le vois. Où me tourner et que faire ? abandonner Chariclée avant qu'elle ait retrouvé Théagène ? Mais, par la terre, ce serait un crime, une indignité ! La suivre et le cherher avec elle ? Si nous étions assurés de le rencontrer, il serait beau

de s'exposer à ce labeu rdans l'espoir du succès : mais, si l'issue est incertaine, les fatigues sans compensations, s'il est impossible de prévoir où et quand finira pour moi cette vie errante, pourquoi ne pas réclamer votre indulgence et celle des Dieux protecteurs de l'amitié, pour songer enfin à retourner dans ma patrie,au sein de ma famille ? Les Dieux eux-mêmes, ce semble, m'en offrent une occasion favorable, puisque Nausiclès déclare qu'il va faire voile pour la Grèce. Il serait à craindre d'ailleurs, si mon père venait pendant ce temps à éprouver quelque malheur, que notre maison ne restât tout-à-fait sans soutien, sans héritier : quoique je doive vivre désormais dans la pauvreté, il est juste et naturel que j'en sauve en moi du moins quelque débris. Mais, chère Chariclée, c'est à vos yeux surtout que je veux me justifier ; c'est votre indulgence que je réclame ; accordez-la moi, je vous en prie. Je vous suivrai jusque chez les pâtres ; je prierai Nausiclès de m'attendre un peu, quelque hâte qu'il ait d'ailleurs de partir. Si je puis vous remettre entre les mains de Théagène, je me serai montré gardien fidèle du dépôt confié, et je partirai la conscience tranquille, avec bon espoir pour l'avenir. Si au contraire nous échouons, (que les Dieux nous en préservent) alors encore je serai excusable, puisque, même dans ce cas, je ne vous abandonnerai pas seule, et que je laisserai auprès de vous un gardien dévoué, un père, Calasiris. » Chariclée n'était pas sans avoir reconnu, à de nombreux indices, que Cnémon était épris de la fille deNausiclès ; car un amant a une rare pénétration pour démêler chez les autres ce qu'il ressent lui-même. Elle avait compris aux discours de Nausiclès, que, de son côté, il verrait avec plaisir cette alliance, qu'il y songeait depuis longtemps et cherchait par tous les moyens à y attirer Cnémon. Enfin elle comprenait que désormais Cnémon ne pouvait plus être pour elle un compagnon de route convenable et à l'abri de tout soupçon. « A votre gré, dit-

elle ; je sais et je me plais à confesser la reconnaissance que je vous dois, pour les services que vous nous avez rendus dans le passé. Quant à l'avenir, il n'y a rien qui vous oblige absolument à vous inquiéter de nous, et à courir contre votre gré les risques d'une fortune qui n'est pas la vôtre. Retournez à Athènes, votre patrie, dans votre famille, dans votre maison ; ne laissez pas échapper Nausiclès et l'occasion favorable qu'il vous offre. Calasiris et moi, nous lutterons contre les événements, jusqu'à ce que nous trouvions la fin de notre vie errante. Quand bien même aucun mortel ne nous aiderait, nous avons confiance que les Dieux ne nous abandonneront pas. »

VIII. Nausiclès prit à son tour la parole : « Puisse Chariclée, dit-il, réussir selon ses vœux ; que les Dieux l'accompagnent et entendent sa prière ; qu'elle retrouve ceux qui lui sont chers : elle le mérite par l'élévation de son âme et sa noble intelligence. Quant à vous, Cnémon, ne vous affligez pas de ne point ramener Thisbé à Athènes ; car vous avez en moi quelqu'un qui répondra de son enlèvement et de sa fuite clandestine : ce marchand de Naucratis, cet amant de Thisbé, c'est moi-même. Ne vous inquiétez plus de votre pauvreté et ne craignez pas d'être réduit à mendier : car, si vos désirs s'accordent avec les miens, les richesses ne vous manqueront pas, et vous retrouverez, sous ma conduite, votre maison et votre patrie. Si vous voulez vous marier, je vous accorde ma fille Nausicléa, avec la dot la plus forte que je pourrai ; et je me croirai encore redevable envers vous, maintenant que je connais votre naissance, votre famille et votre patrie. » A ces propositions, Cnémon n'hésita pas un instant : c'était ce qu'il désirait depuis longtemps, ce qu'il souhaitait sans espoir ; il obtenait au-delà de ses vœux, contre toute attente. « J'accepte avec joie, dit-il, tout ce que vous m'offrez, » et en même temps il présente la main. Tout aussitôt Nausiclès lui remet sa fille, et la déclare

son épouse; il ordonne à toute sa maison d'entonner le chant de l'hyménée, donne lui-même le signal de la danse nuptiale, et termine le souper par une noce improvisée. Chacun à l'envi se livre aux danses et célèbre par des chants, autour du lit nuptial, ces épousailles inattendues; la maison est éclairée toute la nuit des flambeaux de l'hyménée.

Cependant Chariclée s'était retirée à l'écart, et était retournée à sa chambre habituelle. Là, elle s'enferme solidement, pour être bien assurée que personne ne la troublera, et, comme transportée des fureurs de Bacchus, elle dénoue ses cheveux avec rage, les laisse flotter en désordre et déchire ses vêtements : « Eh bien, soit, dit-elle; et nous aussi, célébrons en l'honneur du Dieu maître de nos destinées, un chœur selon ses goûts : des gémissements pour chant, pour danse des lamentations. Que les ténèbres y répondent; brisons à terre cette lampe, et que l'obscurité de la nuit préside à nos mystères. Voilà donc la chambre nuptiale qu'il m'a préparée, voilà la couche qu'il réservait à mon hyménée. Il me tient solitaire, sans époux; veuve, hélas! de celui qui n'était le mien que de nom! Cnémon se marie, et Théagène est errant; il est captif, peut-être enchaîné! Et cela même serait pour moi un bonheur! si du moins il était sauvé! Nausicléa reçoit un époux, elle est séparée de moi, elle qui partageait mon lit jusqu'à cette dernière nuit. Chariclée est seule, abandonnée! Et pourtant je n'envie pas leur bonheur, ô Dieux! ô fortune! puissent au contraire leurs vœux être toujours comblés. C'est votre cruauté pour moi que j'accuse : pourquoi ne m'avoir point traitée avec la même faveur, pourquoi prolonger sans fin ce triste drame auquel désormais aucune tragédie ne peut se comparer! Mais à quoi bon importuner le ciel de mes plaintes; que la volonté des Dieux continue à s'accomplir; et toi, cher Théagène, toi dont la pensée est mon unique joie, si tu es mort, si j'apprends ta perte (puissé-je l'ignorer à

jamais!), je ne tarderai pas à te rejoindre. Dès à présent, voici mes offrandes funèbres (et elle arracha ses cheveux, qu'elle jeta sur sa couche), voici les libations que répandent pour toi ces yeux que tu aimes (et aussitôt le lit fut inondé de ses larmes). Si tu m'es conservé, si j'ai ce bonheur, viens reposer ici avec moi; montre-moi, du moins pendant ton sommeil, ton visage ami. Mais contiens-toi, même alors; garde ta vierge pure pour le jour de l'hyménée; même en songe, ne t'unis point à moi. Me voici, je t'embrasse, il me semble que tu es à mes côtés et que je te vois.

IX. Elle dit, et tout-à-coup elle se jette le visage contre son lit; elle l'entoure de ses bras et le serre étroitement, sanglotant et poussant des gémissements aigus. A la fin, l'excès de la douleur, l'abattement et une sorte de vertige engourdirent jusqu'à son intelligence; la pensée s'émoussa; elle s'assoupit peu à peu, et déjà il était grand jour que le sommeil ne l'avait pas encore abandonnée; Calasiris, étonné de ne point la voir paraître comme de coutume, arriva, en la cherchant, jusqu'à sa chambre. Il frappa à la porte avec force, appelant Chariclée par son nom à plusieurs reprises, et l'éveilla. Surprise et troublée de s'entendre ainsi appeler brusquement, elle courut à la porte dans l'état où elle se trouvait, tira les verrous et ouvrit au vieillard. Lorsque Calasiris vit ses cheveux en désordre, sa robe déchirée sur la poitrine, ses yeux encore flottants et portant les traces des fureurs de la veille, il en comprit la cause. Il la reconduisit à son lit, l'y replaça, jeta sur elle un manteau, et répara le désordre de son ajustement. « Que vois-je, Chariclée, dit-il? quel est cet excès d'impatience, ce désespoir sans bornes? Pourquoi te laisser ainsi jeter hors de sens et vaincre par les événements? Je ne te reconnais plus en ce moment; toi que j'ai toujours vue jusqu'ici supporter avec noblesse et résignation les coups de la fortune. Ne mettras-tu point un terme à cet abattement insensé; ne songe-

ras-tu point que tu appartiens à l'humanité, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus variable, de plus exposé aux brusques revirements du sort. Pourquoi t'abandonner ainsi, et te soustraire peut-être à de meilleures espérances. Aie pitié de moi-même, mon enfant, aie pitié, sinon de toi, du moins de Théagène, pour qui la vie n'a de prix qu'avec toi, et qui ne tient à l'existence que si tu te conserves pour lui. » Chariclée rougit à ces paroles, surtout en songeant à l'état où elle avait été surprise. Elle garda longtemps le silence; jusqu'à ce que pressée de répondre par Calasiris : « Vos reproches sont justes, dit-elle ; mais peut-être, mon père, ai-je droit à quelque indulgence : ce n'est pas un sentiment vulgaire, une passion récente, qui me trouble ainsi ; c'est un amour chaste et honnête, pour un époux que je n'ai point connu encore, mais qui pourtant m'appartient; joignez à cela que cet époux est Théagène. Son absence m'afflige ; surtout je me demande avec terreur s'il est, ou non, vivant encore. — Ne crains rien à cet égard, dit Calasiris, car il vit, il t'est conservé par la protection des Dieux, s'il faut ajouter quelque foi aux prédictions de l'oracle sur vous. Nous devons en croire aussi la nouvelle qui nous a été donnée hier, qu'il avait été pris par Thyamis comme on le conduisait à Memphis. S'il a été pris, il est évidemment sauvé, grâce à ses relations précédentes avec Thyamis et à l'amitié qui les unissait. Mais le moment est venu ; ne tardons pas davantage et gagnons en toute hâte le bourg de Bessa, pour y chercher, toi Théagène, et moi mon propre fils; car, sans doute, tu as déjà entendu dire que Thyamis est mon fils. » A ces mots, Chariclée devint toute pensive : « S'il est vrai, dit-elle, que vous ayez un fils du nom de Thyamis, si c'est celui-la-même, et non un autre, si vous êtes réellement son père, nos affaires n'ont jamais été en plus grand péril. » Calasiris, étonné, lui en demanda la raison : « Vous savez, dit-elle, que j'ai été captive chez les pâtres. Là aussi, cette fatale beauté

que je parais avoir reçue en partage m'a fait aimer de Thyamis. Il est donc à craindre, si nous le rencontrons dans nos recherches, qu'en me voyant il ne reconnaisse en moi sa prisonnière et ne me force à conclure le mariage qu'il me proposait et que j'ai éludé à force de subterfuges. — Non, dit Calasiris, la passion ne saurait le maîtriser au point de ne pas respecter la vue et la présence de son père. Les regards de celui à qui il doit le jour auront assez d'empire sur un fils pour le forcer à réprimer un amour illégitime, si toutefois cet amour existe. Cependant, qui t'arrête? rien ne t'empêche d'imaginer encore quelque artifice pour éluder les dangers qui t'effraient ; car il me semble que tu ne manques pas d'une certaine habileté pour inventer, contre ceux qui s'attaquent à toi, des subterfuges et des ajournements. »

X. Ces paroles dissipèrent un peu la tristesse de Chariclée : « Je ne sais, dit-elle, si cela est sérieux, ou si c'est un jeu de votre part ; mais peu m'importe pour le moment. J'ai imaginé autrefois avec Théagène une ruse à laquelle la fortune ne nous a pas permis alors de recourir ; j'y veux revenir maintenant ; puisse seulement l'issue être plus heureuse ! Lorsque nous songeâmes à nous échapper de l'île des pâtres, nous résolûmes de prendre les vêtements les plus misérables et de traverser, déguisés en mendiants, les bourgs et les villes. Ayons recours à ce déguisement, si toutefois vous adoptez mon avis, et faisons-nous mendiants ; de cette manière nous serons moins exposés aux attaques de ceux que nous rencontrerons ; car chez le mendiant la misère même est une garantie de sécurité ; la pauvreté provoque plutôt la compassion que l'envie. Il nous sera plus facile aussi de nous procurer la vie de chaque jour : en pays étranger on trouve difficilement à acheter, quand on ne connaît personne ; tandis que la pitié fait donner aisément à ceux qui demandent.

XI. Calasiris l'approuva et fit en toute hâte les pré-

paratifs du voyage. Ils allèrent trouver Nausiclès et Cnémon, leur annoncèrent leur départ et se mirent en route le surlendemain. Ils n'emmenaient avec eux ni bête de somme, quoiqu'on leur en eût offert, ni aucun serviteur pour la route. Nausiclès et Cnémon les conduisirent au départ, avec toute la maison ; Nausicléa elle-même avait voulu les accompagner, et, à force de prières, en avait obtenu l'autorisation de son père, son affection pour Chariclée triomphant de sa pudeur de jeune mariée. Après avoir cheminé ensemble l'espace de cinq stades, ils se donnèrent mutuellement le baiser d'adieu, Chariclée à Nausicléa, Calasiris à Nausiclès et à Cnémon. Puis ils se serrèrent la main et versèrent d'abondantes larmes, en se souhaitant plus de bonheur à l'avenir. Cnémon s'excusa en outre sur son récent mariage de ne pas les accompagner plus loin, et promit même de les rejoindre, s'il en trouvait l'occasion; puis ils se séparèrent. Pendant que Nausiclès et les siens retournaient vers Chemmis, Chariclée et Calasiris commencèrent par se déguiser en mendiants et s'affublèrent de méchants haillons préparés dans ce but. Chariclée se salit ensuite le visage en le frottant de suie broyée, mêlée à de la boue. De son front pendait l'extrémité d'une mauvaise loque sale qui se balançait en désordre sur l'un des yeux et le cachait. Sous son aisselle était attachée une besace, destinée en apparence à recevoir des bribes et des morceaux de pain, mais qui lui servait réellement à renfermer son vêtement sacerdotal de Delphes, ses bandelettes, ses bijoux et les signes de reconnaissance que sa mère avait exposés avec elle. Calasiris avait enveloppé le carquois de Chariclée d'une peau déchiquetée et le portait en écharpe sur son épaule, comme si c'eussent été d'autres hardes. L'arc débandé s'était redressé aussitôt et lui avait fourni un bâton sur lequel il s'appuyait de tout son poids. S'il voyait de loin quelqu'un venir à leur rencontre, il feignait de se courber encore plus

que son âge ne l'y obligeait, traînait la jambe et quelquefois se faisait conduire par Chariclée.

XII. Lorsqu'ils eurent terminé leur accoutrement, ils s'adressèrent mutuellement quelques plaisanteries et se complimentèrent ironiquement sur la grâce avec laquelle ils portaient le déguisement; puis ils prièrent le Dieu arbitre de leurs destinées de se contenter de leurs infortunes passées et d'y mettre désormais un terme, et ils se dirigèrent vers Bessa. Mais l'espoir qu'ils avaient d'y rencontrer Théagène et Thyamis fut déçu; car, en approchant de Bessa, vers le coucher du soleil, ils aperçurent les cadavres d'un grand nombre d'hommes récemment égorgés. La plupart étaient des Perses, bien reconnaissables à leur costume et à leur armure; les autres, en petit nombre, des gens du pays. Ils jugèrent bien que la guerre avait passé par là, mais sans comprendre par qui, contre qui elle avait été faite. A la fin ils s'approchèrent des morts et les examinèrent, dans la crainte que quelqu'un des leurs ne se trouvât parmi eux; car l'esprit est ingénieux à imaginer toujours tout au pire, quand il s'agit de ce qu'il aime. Là ils rencontrèrent une vieille femme qui tenait embrassé le corps d'un des habitants du pays, et poussait d'affreux gémissements. Ils résolurent de prendre quelques informations, s'il était possible, auprès de la vieille : s'étant donc assis près d'elle, ils essayèrent de la consoler un peu et de modérer l'excès de sa douleur. La vieille les écoutait avec intérêt: Calasiris alors lui demanda en égyptien sur qui elle pleurait et quel était ce combat. Elle répondit à tout en peu de mots: elle gémissait sur son fils étendu sans vie; elle était revenue à dessein au milieu des morts, dans l'espoir que quelque ennemi la frapperait et la délivrerait de la vie; en attendant elle rendait les derniers devoirs à son fils, autant qu'il était en elle, par ses larmes et ses gémissements.

XIII. Quant au combat, voici le récit qu'elle leur fit:

« On conduisait à Oroondaèts, satrape du Grand Roi, à Memphis, un jeune étranger d'une taille et d'une beauté remarquables. C'était, je crois, Mitranès, préfet des gardes, qui l'avait fait prisonnier, et qui l'envoyait comme un présent du plus haut prix. Les habitants de notre bourg (et elle montrait le village voisin) étant survenus, prétendirent qu'ils le connaissaient, soit que cela fût réellement, soit qu'ils ne voulûssent qu'un prétexte ; et ils l'enlevèrent. Mitranès, naturellement irrité à cette nouvelle, marcha contre le bourg, il y a de cela deux jours. Mais les nôtres sont une race d'hommes belliqueuse, comme gens habitués à vivre de pillage et à mépriser la mort sous toutes les formes. Aussi, bien d'autres femmes déjà ont eu à gémir, comme moi maintenant, sur la perte de leurs maris et de leurs enfants. Lorsqu'ils reconnurent que l'ennemi approchait, ils dressèrent à l'avance des embuscades, le reçurent de pied ferme et eurent l'avantage. Les uns marchèrent droit à eux et les attaquèrent de front, pendant que les autres sortaient de leur embuscade en poussant des cris, et prenaient par-derrière les Perses surpris et épouvantés. Mitranès tomba en combattant aux premiers rangs, et avec lui presque tous ses soldats ; car ils étaient entourés, et l'espace leur manquait pour fuir. Un petit nombre des nôtres périrent également, et de ce petit nombre les Dieux cruels ont voulu que fût mon fils. Il est tombé, vous le voyez, frappé à la poitrine par le javelot d'un Perse. Et moi, infortunée, je pleure maintenant sur celui qui est ici étendu ; bientôt peut-être il me faudra pleurer sur le seul fils qui me reste encore; car, lui aussi il est parti hier avec le reste des nôtres, pour marcher contre la ville de Memphis. »

Calasiris lui demanda encore les motifs de cette expédition. La vieille répondit qu'elle les avait appris du fils qui lui restait. « Après avoir tué, dit-elle, les soldats royaux et le préfet des gardes du Grand Roi, nos

gens savaient bien qu'un pareil attentat ne pouvait être pour eux une affaire sans conséquence ; ils avaient tout risqué et ne se faisaient pas d'illusions sur le résultat. Car Oroondatès, qui commandait à Memphis, entouré de troupes nombreuses, ne manquerait pas, à la première nouvelle, de cerner tout d'abord le bourg, de prendre les habitants comme dans un filet et de les massacrer jusqu'au dernier, pour venger son offense. N'ayant plus rien dès lors à ménager, ils résolurent de racheter, s'il était possible, l'audace de leur entreprise par plus d'audace encore, et de prévenir Oroondatès, en tombant sur lui à l'improviste, avant qu'il eût fait ses préparatifs. Leur dessein est, ou de l'enlever lui-même à Memphis, s'ils peuvent l'y surprendre, ou si, comme on le dit, il est occupé au dehors par une guerre contre les Éthiopiens, de profiter de son absence pour prendre plus aisément la ville, dégarnie de ses défenseurs. Tout en se mettant par là à l'abri du danger pour le moment, ils veulent, en même temps, bien mériter de leur chef et le rétablir dans les fonctions sacerdotales de prophète, que son frère, plus jeune que lui, occupe contrairement à la loi. Que s'ils échouent dans leur entreprise, du moins ils périront en combattant, au lieu de tomber entre les mains des Perses et d'être exposés à leurs outrages et à leurs tortures. Mais vous, étrangers, où allez-vous maintenant ? — Au bourg, répondit Calasiris. — Il n'est pas sûr pour vous, reprit-elle, à pareille heure, et inconnus comme vous êtes, d'aller au milieu de ceux qui sont restés. — Mais si vous nous accordiez l'hospitalité, reprit Calasiris, nous ne désespérerions pas de trouver une retraite sûre. — En ce moment, dit la vieille, je ne puis ; car j'ai résolu de faire cette nuit quelques expiations. Mais si vous pouvez vous y résigner (et il le faut bien, quand même vous ne le voudriez pas), cherchez ici quelque part un lieu qui ne soit pas souillé par la présence des morts, et allez à distance attendre patiemment la fin de la

nuit. Au jour, je vous donnerai l'hospitalité, et je vous mettrai à l'abri de toute crainte. »

XIV. Quand elle eut parlé, Calasiris répéta le tout à Chariclée; puis il la prit avec lui et ils s'éloignèrent. Après avoir fait quelques pas hors du champ des morts, ils rencontrèrent un tertre peu élevé, où ils s'arrêtèrent. Calasiris s'y coucha, la tête appuyée sur le carquois. Chariclée se fit un siége de la besace et resta assise. La lune se levait en ce moment, et ses rayons éclairaient au loin les campagnes. Calasiris, naturellement appesanti par l'âge, brisé d'ailleurs par une longue route, dormait profondément. Chariclée veillait, tout entière aux pensées qui l'occupaient; elle contemplait un spectacle exécrable et impie, mais familier aux femmes égyptiennes. La vieille, se croyant désormais à l'abri de tout dérangement et de tout regard indiscret, commença par creuser une fosse; elle alluma ensuite un bûcher par les deux bouts, et plaça au milieu le cadavre de son fils. Puis, prenant une tasse de terre sur un trépied disposé auprès, elle en versa du miel dans la fosse; d'une autre elle versa du lait, et d'une troisième du vin. Cela fait, elle jeta dans la fosse un gâteau de farine représentant un homme, couronné de laurier et de fenouil. A la fin elle ramassa une épée qu'elle se mit à brandir avec un transport frénétique; après avoir adressé à la lune de nombreuses invocations dans une langue barbare et avec un accent étranger, elle se fit une incision au bras, recueillit le sang sur un rameau de laurier et en arrosa le bûcher. Après beaucoup d'autres conjurations semblables, elle se pencha sur le cadavre de son fils, lui murmura quelques mots à l'oreille, le réveilla de la mort et le força tout à coup par ses enchantements à se dresser sur ses pieds. Chariclée, qui la contemplait depuis le commencement avec terreur, frissonna d'horreur à cette vue. Tremblante et éperdue à l'aspect de cette scène étrange, elle réveilla Calasiris et lui fit contempler ce spectacle. Placés dans

l'ombre, ils voyaient, sans être vus, les parties éclairées, surtout aux environs du bûcher : le peu de distance leur permettait également d'entendre ce qui se disait; car déjà la vieille adressait plus distinctement la parole au cadavre ; elle lui demandait si le frère du mort, son fils à elle, vivait encore, s'il reviendrait sain et sauf. Le mort ne répondit pas ; il fit seulement un geste d'une signification douteuse, qui permettait à sa mère d'espérer ce qu'elle désirait ; et aussitôt il retomba étendu le visage contre terre. Elle retourna le corps sur le dos, et, loin de cesser ses questions, elle redoubla, à ce qu'il semblait, la violence de ses conjurations, recommençant à lui murmurer une foule de choses à l'oreille, et s'élançant, l'épée à la main, tantôt vers le bûcher, tantôt vers la fosse. A la fin elle le réveilla une seconde fois. Lorsqu'il se fut dressé, elle lui posa la même question et le força à lui révéler ce qu'elle demandait, non plus seulement par signes, mais distinctement et à haute voix. Pendant que la vieille accomplissait ainsi ses sortiléges, Chariclée pressait vivement Calasiris de s'approcher et de s'informer, eux aussi, de Théagène. Mais il refusa, en disant que la vue même d'un pareil spectacle était un sacrilége, et qu'il fallait une nécessité impérieuse pour les contraindre à la supporter; qu'il ne convenait à un prêtre ni de se complaire, ni même d'assister à de semblables pratiques ; qu'il puisait la puissance prophétique dans des sacrifices légitimes et de saintes prières, tandis que les conjurations comme celles de l'Égyptienne, dont le hasard les rendait témoins, étaient chose impure, et se traînaient terre à terre autour des cadavres.

XV. Il parlait encore, lorsque le mort fit entendre une voix rauque et caverneuse, comme si elle fût sortie de dessous terre ou de quelque antre profond; il disait d'un ton plaintif : « J'ai d'abord eu pitié de vous, ma mère ; je vous ai laissée enfreindre les lois de la nature humaine, faire violence aux décisions immua-

bles du Destin, et sonder par vos conjurations des mystères interdits aux mortels : car le respect pour ceux à qui on doit le jour persiste, autant qu'il se peut, même chez les morts. Mais vous m'arrachez même ce respect, autant qu'il est en vous, par votre insistance : il ne vous suffit pas du sacrilége par lequel vous avez débuté ; vous poursuivez, vous mettez maintenant le comble à l'abomination ; vous forcez un cadavre non plus seulement à se dresser et à faire un signe, mais même à parler ; vous négligez le soin de ma sépulture et m'empêchez de me réunir aux autres âmes, uniquement pour vos convenances personsonnelles : écoutez donc les révélations devant lesquelles je recule depuis longtemps déjà : votre fils ne reviendra pas sain et sauf ; vous-même, vous n'échapperez pas à la mort par le fer. Votre vie, consumée tout entière dans des pratiques impies, ne tardera à être couronnée par la fin tragique réservée à quiconque vous ressemble. Ce n'est point seulement en secret avec vous-même, c'est publiquement que vous avez osé accomplir ces criminels mystères, réservés au silence et aux ténèbres ; c'est en présence de pareils témoins que vous révélez les secrets du tombeau : l'un est un pontife (mais ce n'est pas sa présence qui vous condamne le plus ; car il est assez sage pour ne point révéler de telles choses, et pour les renfermer dans le silence ; il est d'ailleurs ami des Dieux. Il arrêtera et séparera par sa présence, s'il se hâte, ses deux fils engagés dans un combat sanglant et déjà armés du glaives). Mais, ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'une jeune fille voit les conjurations dont je suis l'objet, et qu'elle entend tout. C'est une enfant tourmentée par l'amour, errante en quelque sorte par toute la terre, à la recherche de son amant. Après mille traverses et mille dangers, elle trouvera aux extrémités de la terre une brillante et royale existence. » Après ces paroles, le cadavre retomba lourdement à terre. La vieille, comprenant que

les témoins en question étaient les deux étrangers, se précipita aussitôt contre eux, dans l'état où elle se trouvait, l'épée à la main, folle de fureur. Elle errait de tous côtés à travers les cadavres, persuadée qu'ils s'étaient cachés au milieu des morts, et bien décidée, si elle les rencontrait, à les tuer comme des espions dont la présence avait contrarié ses enchantements Mais tandis que furieuse, acharnée à leur poursuite, elle errait ainsi sans précaution parmi les morts, un tronçon de lance fiché en terre, contre lequel elle alla donner, sans le voir, lui traversa l'aine. Elle tomba sans vie ; châtiment bien mérité, et qui réalisait à l'instant même la prédiction de son fils.

LIVRE VII.

I. Après avoir couru un pareil danger, Calasiris et Chariclée, impatients de se soustraire à la frayeur qu'ils éprouvaient, pressés d'ailleurs par la prédiction qu'ils venaient d'entendre, continuèrent sans tarder leur marche vers Memphis. Au moment où ils approchaient de la ville, les événements annoncés par l'ombre évoquée devant eux s'y accomplissaient déjà. Thyamis était aux portes, à la tête des brigands de Bessa. Mais le bruit de sa marche l'avait précédé à Memphis : on venait de fermer les portes, sur l'avis d'un des soldats de Mitranès qui, échappé au massacre de Bessa, avait prévu cette attaque et en avait prévenu les habitants de la ville. Thyamis, ayant fait camper sa bande au pied de la muraille, d'un seul côté de la ville, afin de la reposer des fatigues d'une marche rapide, se disposa à faire le siége de la place. Cependant les habitants, effrayés d'abord de l'arrivée de cette troupe, qu'ils croyaient plus considérable, ne tardèrent pas à reconnaître du

haut des murs le petit nombre des assaillants; aussitôt il s'empressèrent de réunir les quelques archers et cavaliers laissés à la garde de la ville, armèrent le peuple de tout ce qu'on put trouver, et se disposèrent à faire une sortie contre l'ennemi. Mais un vieillard, homme de crédit et d'autorité, s'y opposa; il leur remontra que, puisque le satrape Oroondatès se trouvait absent et retenu au dehors par une guerre contre les Éthiopiens, il convenait du moins de faire part de ce qui arrivait à Arsacé, sa femme; que, du moment où ils agiraient par ses ordres, les troupes qu'ils pourraient trouver dans la ville montreraient plus d'empressement à se réunir, plus d'ardeur à les défendre.

II. Cet avis fut goûté, et tous coururent au palais du roi, habitation ordinaire des satrapes, lorsque le roi était absent. Arsacé était belle, grande, d'une intelligence active, d'une noblesse de sentiments en rapport avec sa haute naissance, telle enfin qu'il convenait à la sœur du Grand Roi. Mais sa vie n'était point sans reproche: portée à la volupté, elle ne savait point mettre un frein à ses passions deshonnêtes: elle avait en particulier à se reprocher de n'être pas étrangère à l'exil de Thyamis. Lorsque Calasiris, à la suite des avertissements des Dieux au sujet de ses enfants, se fut exilé de Memphis à l'insu de tout le monde, et que sa disparition donna lieu de supposer qu'il était mort, Thyamis fut appelé à la dignité pontificale, comme l'aîné de ses fils. Le jour où il célébrait son entrée en fonctions, par un sacrifice public, Arsacé était venue au temple d'Isis : voyant là un jeune homme plein de grâce, dans la fleur de l'âge, embelli encore de tout l'éclat de la solennité qu'il accomplissait, elle jeta sur lui des regards de convoitise, et lui fit des gestes où se peignaient ses honteux désirs. Thyamis ne s'en aperçut même pas; car il était naturellement chaste, et cette qualité avait été cultivée en lui avec soin dès l'enfance. Il était loin de soupçonner le sens et l'intention de

ces gestes; et, tout entier à son saint ministère, il supposait qu'ils devaient avoir quelqu'autre objet. Mais son frère Pétosiris, jaloux de lui à cause de la prêtrise, ayant observé les avances d'Arsacé, prit occasion de ses criminelles tentatives pour calomnier et perdre Thyamis. Il alla secrètement trouver Oroondatès, et, non content de lui dénoncer la passion d'Arsacé, il ajouta, contrairement à la vérité, que Thyamis était d'accord avec elle. Oroondatès crut facilement cet avis, qui ne faisait que confirmer ses soupçons antérieurs contre Arsacé; cependant il ne témoigna aucun mécontentement contre elle, soit parce qu'il n'avait pas de preuve certaine, soit parce que la crainte, le respect du sang royal le forçaient à dissimuler, en dépit de ses soupçons. Quant à Thyamis, il ne cessa de le menacer ouvertement de la mort, et ne lui laissa aucun repos, qu'il ne l'eût forcé à s'exiler, pour installer à sa place Pétosiris dans les fonctions sacerdotales.

III. Mais c'étaient là des faits déjà anciens, au moment où la multitude se précipita vers la demeure d'Arsacé pour lui apprendre attaque, qu'elle-même connaissait déjà d'ailleurs, et pour la prier d'enjoindre aux soldats dont elle disposait de sortir avec le peuple contre l'ennemi. Elle répondit qu'elle ne donnerait pas un pareil ordre à la légère, sans savoir encore ni quel était le nombre des assaillants, ni qui ils étaient et d'où ils venaient; surtout sans connaître même les motifs de leur attaque. Il fallait, disait-elle, aller d'abord aux murs, tout observer de là, réunir d'autres troupes et agir dans les limites du possible. On applaudit à cette décision, et, sans désemparer, on courut aux murs. Arsacé y fit dresser une tente de drap d'or et de pourpre. Elle-même s'avança dans le plus somptueux appareil, et vint prendre place sur un trône élevé, autour duquel se rangèrent ses gardes sous leurs armes dorées et étincelantes. Elle fit élever un caducée, symbole d'une entrevue pacifique, et invita les premiers et les plus

distingués des ennemis à s'approcher du mur. Thyamis et Théagène, choisis par leur troupe, s'avancèrent et s'arrêtèrent au pied du mur, complètement couverts de leurs armes, mais la tête nue. Le héraut prit alors la parole : « Voici ce que vous dit Arsacé, femme d'Oroondatès, le premier des satrapes, et sœur du Grand Roi : Que voulez-vous, qui êtes-vous? quel est le prétexte de cette attaque audacieuse? » Ils répondirent qu'ils étaient une troupe de Besséens. Thyamis se fit connaître lui-même ; il dit ses griefs contre Pétosiris son frère et contre Oroondatès ; qu'il avait été dépouillé du sacerdoce par une intrigue, et que les Besséens venaient pour l'y réinstaller. Que si on lui rendait la prêtrise, tout motif de guerre cessant, les Besséens retourneraient chez eux sans nuire en rien à personne ; qu'autrement la guerre et les armes décideraient. Qu'Arsacé devait, si elle voulait être juste, profiter de l'occasion pour venger sur Pétosiris ses propres injures ; que c'était grâce aux indignes accusations, aux calomnies odieuses inventées par lui, qu'elle-même avait été soupçonnée par son mari d'une passion illicite et honteuse, et que lui, Thyamis, avait été exilé de sa patrie. Ces paroles produisirent au milieu de tout le peuple une émotion profonde : on reconnaissait Thyamis ; on soupçonnait, d'après ce qu'il venait de dire, les motifs de son exil qu'on avait ignorés à l'époque où il eut lieu ; on croyait à la vérité de ses déclarations.

IV. Mais Arsacé eut l'esprit plus troublé que tous les autres ensemble : une tempête de pensées confuses assiégeait son âme ; elle bouillonnait de colère contre Pétosiris ; elle reportait sa mémoire vers les événements passés et songeait aux moyens de se venger. D'un autre côté la vue de Thyamis et de Théagène, qu'elle regardait tour à tour, venait distraire sa pensée. Sa passion flottait de l'un à l'autre ; pour l'un elle sentait se raviver son ancien amour, pour l'autre elle éprouvait instantanément un sentiment plus vif en-

core, à tel point que les assistants mêmes s'aperçurent de son trouble. Cependant, après quelques instants, elle se remit, semblable aux malheureux qui reviennent d'une attaque du mal sacré. « La guerre à laquelle vous songez, dit-elle, mes bons amis, est une folie pour tous les Besséens, pour vous surtout, si jeunes, si beaux, si distingués par la naissance; car je reconnais, et on devine aisément, votre illustre origine. Vous vous jetez au devant d'un péril certain, et cela pour des brigands; vous n'êtes pas même capables, s'il fallait en venir aux mains, de soutenir le premier choc. A Dieu ne plaise que les forces du Grand Roi soient si peu redoutables que l'on ne puisse, même quand le satrape est occupé au dehors, vous cerner tous ensemble avec les seules troupes qui restent ici! Mais je ne vois aucune nécessité à ce que tant de gens pâtissent pour vos querelles. Puisque le motif de cette attaque est une injure privée, qui n'intéresse en rien le public et la communauté, que le débat se vide entre les intéressés; que la décision des Dieux et de la justice termine la querelle. Je veux donc et j'ordonne que tous les autres habitants, soit de Memphis, soit de Bessa, se tiennent en repos et ne se fassent pas la guerre sans motif; quant aux deux prétendants à la prêtrise, qu'ils combattent seul à seul l'un contre l'autre, et que le sacerdoce soit le prix du vainqueur. »

V. A cette décision d'Arsacé, tous les habitants de la ville firent entendre des cris de joie et des applaudissements : ils soupçonnaient Pétosiris de quelque criminelle machination; et d'ailleurs chacun n'était point fâché de rester en dehors de la lutte et de rejeter sur autrui le péril qu'il avait sous les yeux, qu'il touchait presque. Cependant les Besséens paraissaient généralement mécontents et ne voulaient pas consentir à ce que leur chef s'exposât seul au danger. A la fin cependant Thyamis les décida; il leur dit que Pétosiris était faible, sans expérience de la guerre, et leur persuada

que, dans un combat de ce genre, tout l'avantage était de son côté. C'était sans doute aussi dans cette pensée qu'Arsacé avait ordonné un combat singulier, persuadée qu'elle atteindrait incontestablement son but, et qu'elle ne pouvait manquer d'avoir raison des méfaits de Pétosiris en le commettant avec Thyamis, qui était beaucoup plus courageux. A peine Arsacé avait-elle parlé qu'on pouvait voir ses ordres déjà exécutés : Thyamis, plein d'ardeur et de confiance, s'empressa de se soumettre à cette décision et courut avec joie compléter son armure. Théagène l'encourageait ; il plaçait sur sa tête son casque orné d'un brillant panache, tout étincelant de l'éclat de l'or ; il laçait lui-même, pour plus de sûreté, le reste de son armure. Pétosiris, au contraire, était poussé de force hors des portes, conformément aux ordres d'Arsacé ; il demandait à grands cris qu'on lui épargnât cette épreuve ; il fallait l'armer malgré lui. Dès que Thyamis l'aperçut : « O mon bon Théagène, dit-il, ne voyez-vous pas comme il tremble de peur ? — Je le vois, dit Théagène ; mais comment en userez-vous en cette occurence ? ce n'est point un ennemi ordinaire ; c'est votre frère que vous allez combattre. — Vous avez raison, reprit-il, et vous touchez juste le but de ma propre pensée. J'ai l'intention de le vaincre, avec l'aide des Dieux, mais non de le tuer ; car à Dieu ne plaise que je me laisse jamais dominer par la colère et le ressentiment de mon injure au point de vouloir acheter la réparation d'une injustice passée et quelques honneurs pour l'avenir, au prix du sang d'un frère ; je ne veux point souiller mes mains du meurtre de celui qui a été porté par le même sein que moi. — Ces paroles, dit Théagène, sont d'un noble cœur, bien instruit de ce qu'on doit aux sentiments de la nature. Mais moi, quelles recommandations avez-vous à me faire ? — L'issue de ce combat, reprit Thyamis, ne peut m'inspirer aucune défiance ; et pourtant le cours des destinées humaines amène

souvent, dans sa mobilité, les accidents les plus étranges : si je suis vainqueur, vous viendrez avec moi à Memphis pour y partager ma demeure et ma fortune; si, au contraire, mon espoir vient à être déçu, vous vous mettrez à la tête de ces Besséens qui vous sont tout dévoués, et vous vous résignerez à cette vie de brigandage jusqu'à ce que la Divinité vous fasse entrevoir quelque issue plus favorable à votre destinée. »

VI. Ils se jetèrent alors dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassèrent en versant des larmes. Théagène s'assit tout armé à l'endroit où il se trouvait, afin de considérer l'issue de la lutte. Il fournit ainsi à Arsacé, sans le savoir, l'occasion de se repaître de sa vue; et en effet elle le dévorait des regards, laissant ses yeux savourer à loisir l'objet de sa passion. Cependant Thyamis s'élança contre Pétosiris. Celui-ci n'attendit pas son attaque : dès qu'il le vit avancer, il tourna du côté de la porte, impatient de se réfugier dans la ville. Mais ce fut en vain : ceux qui gardaient la porte le repoussèrent, tandis que la multitude qui couvrait les murs, criait de ne pas le laisser passer, sur quelque point qu'il se présentât. Il se mit alors à fuir de toute sa vitesse autour de la ville, après s'être d'abord débarrassé de ses armes. Théagène, dans sa sollicitude pour Thyamis, ne put se résigner à le perdre de vue un instant, et s'élança sur leurs traces. Il avait eu soin toutefois, pour n'être point soupçonné de vouloir aider Thyamis, de laisser ses armes à l'endroit même où il était assis, au pied du mur, et sous les yeux d'Arsacé; il déposa là son bouclier et sa lance, lui laissant ainsi quelque chose de lui à contempler à sa place, pendant qu'il suivait la poursuite. Pétosiris, sans se laisser atteindre, ne pouvait cependant gagner beaucoup de terrain dans sa fuite; il semblait à chaque instant sur le point d'être pris, et n'avait sur Thyamis que l'avance que devait naturellement prendre un homme sans armes sur celui qui était embarrassé de son armure. Ils firent

ainsi deux fois le tour des murailles. Au troisième tour, Thyamis allait le joindre ; déjà il agitait sa lance entre les épaules de son frère et le menaçait de l'en frapper, s'il ne s'arrêtait : toute la ville, réunie sur les murs comme sur les gradins d'un théâtre, contemplait, attentive au dénouement. A ce moment, un Dieu, peut-être, ou quelque puissance providentielle qui préside aux affaires humaines, introduisit un nouvel épisode au milieu de l'action, et fit apparaître tout-à-coup comme le début d'un second drame en opposition avec le premier. Le même jour, à la même heure, et comme par l'effet d'un coup de théâtre, Calasiris arrivait pour se mêler à cette course sanglante, pour contempler, le malheureux ! un combat où était en jeu la vie de ses enfants. Il s'était résigné à tout, il avait mis tout en œuvre, jusqu'à s'imposer l'exil et une vie errante sur la terre étrangère, pour échapper à un spectacle aussi affreux ; et le Destin vainqueur le ramenait de force contempler ce que les Dieux lui avaient prédit depuis longtemps. Il avait de loin aperçu la poursuite, et, sous le coup des nombreuses prédictions qui lui étaient faites, il avait compris sur-le-champ que c'étaient ses enfants ; aussi, faisant violence à sa vieillesse, accourait-il avec un élan au-dessus de son âge pour prévenir leur dernière rencontre.

VII. Déjà il était près d'eux, courant à leurs côtés : « Que faites-vous ! leur criait-il, Thyamis et Pétosiris ; que faites-vous, mes enfants ! » ne cessait-il de répéter. Mais ils ne reconnurent pas leur père, encore couvert de ses haillons de mendiant ; tout entiers d'ailleurs au combat, ils passèrent outre, comme si c'eût été quelque vagabond ou quelque insensé. Du haut des murs, les uns s'étonnaient qu'il se ménageât si peu et se jetât ainsi au milieu des combattants ; les autres le croyaient fou et riaient de l'inutilité de sa poursuite. A la fin, le vieillard comprit que c'était son misérable accoutrement qui empêchait de le reconnaître ; il se

dépouilla des haillons qui l'enveloppaient, délia et laissa flotter, à la manière des prêtres, sa longue chevelure, et, rejetant le fardeau qu'il portait sur l'épaule, le bâton qu'il tenait à la main, il se plaça devant eux et les frappa par son aspect vénérable et tout sacerdotal. En même temps, il se pencha vers eux et leur tendit ses mains suppliantes. « O mes enfants! s'écria-t-il en sanglotant et le visage inondé de larmes, je suis Calasiris, je suis votre père; arrêtez, mettez fin à ce fatal aveuglement, en présence de votre père, par respect pour celui à qui vous devez le jour! » A ces mots leurs genoux fléchirent; peu s'en fallut qu'ils ne tombassent privés de sentiment. Tous deux, prosternés devant lui, tenaient ses genoux embrassés. D'abord ils le regardèrent attentivement pour s'assurer qu'ils le reconnaissaient bien : lorsqu'ils virent que ce n'était pas une illusion, mais Calasiris en personne, mille sentiments contraires s'élevèrent en même temps dans leur âme : ils se réjouissaient de voir leur père sauvé contre tout espoir; ils s'affligeaient et rougissaient d'avoir été surpris en cet état; l'incertitude de ce qui devait suivre les torturait. Les habitants de la ville admiraient ce spectacle, sans prononcer une parole, sans faire un mouvement, comme stupéfaits par l'ignorance de ce qui se passait, semblables à des statues, absorbés enfin tout entiers dans la contemplation, lorsqu'un nouvel acte du drame commença à se dérouler : Chariclée, accourue sur les traces de Calasiris, avait de loin reconnu Théagène; car l'œil de l'amant a une merveilleuse pénétration pour reconnaître l'objet aimé, à la démarche, à l'attitude seule, même de loin et par-derrière, sur la simple apparence d'une forme qui le rappelle. Aussitôt, comme aiguillonnée par cette vue, elle s'élança vers lui avec une sorte de fureur, se jeta à son col, y resta suspendue sans prononcer une parole, et ne trouva pour le saluer que des larmes et des sanglots. Théagène, à la vue de ce

visage sale, souillé et défiguré à dessein, de ces vêtements misérables et en haillons, la prit naturellement pour une mendiante, pour quelque femme vagabonde. Il la repoussa et chercha à s'en débarrasser ; mais, ne pouvant lui faire lâcher prise, ennuyé de ce qu'elle l'empêchait de voir la scène de Calasiris, il finit par lui donner un soufflet. « O Pythius ! lui dit-elle doucement ; as-tu aussi oublié le flambeau ? » Ce mot frappa Théagène comme un trait : se rappelant que le flambeau était un des signes de reconnaissance convenus entre eux, il l'examina attentivement : aussitôt, comme ébloui par les éclairs qui jaillissaient de ses yeux, semblables aux rayons qui s'élancent du sein d'un nuage, il la prit dans ses bras et la serra sur son cœur. Toute la multitude qui couvrait la partie du mur sur le devant duquel siégeait Arsacé, absorbée par le prestige de cette scène théâtrale, était comme haletante de dépit et contemplait déjà Chariclée avec une sorte d'envie.

VIII. La lutte affreuse des deux frères était dès lors finie : ce combat, qu'on s'attendait à voir se terminer dans le sang, après un début tout tragique, aboutissait à un dénouement de comédie. Le père, après avoir vu ses deux fils l'épée à la main, engagés l'un contre l'autre dans un combat singulier, après avoir presque contemplé de ses propres yeux, l'infortuné ! la mort de ceux à qui il avait donné la vie, devenait lui-même l'arbitre de leur réconciliation. Il n'avait pu échapper au malheur que lui avaient prédit les Destins, mais du moins avait-il été assez heureux pour arriver à temps et empêcher que ce malheur ne fût consommé. Ses fils retrouvaient un père ; il leur était rendu après dix ans d'une vie errante. Celui qui, par son absence, avait causé leurs dissensions au sujet de la prêtrise et leur lutte sanglante, était maintenant couronné par leurs mains et reconduit processionnellement, revêtu des emblêmes du pontificat. Mais

ce qui attirait surtout les regards de toute la ville, c'était la partie amoureuse du drame, Théagène et Chariclée, ces jeunes gens si beaux, si pleins de grâce, rendus ainsi l'un à l'autre contre tout espoir. La multitude se précipitait hors des portes; une foule d'hommes et de femmes de tout âge se répandaient dans la plaine en avant des murs. Les jeunes gens, ceux qui atteignaient à peine la virilité, accouraient sur les pas de Théagène; la partie virile, les hommes d'un âge mûr, qui pouvaient conserver quelque souvenir de Thyamis, se pressaient autour de lui. Les jeunes filles de la ville, celles qui commençaient à rêver d'un époux, faisaient cortége à Chariclée; les vieillards et toute la caste sacerdotale entouraient Calasiris; tous ensemble formaient comme une procession religieuse improvisée. Thyamis congédia les Besséens, leur témoigna sa reconnaissance du bon vouloir qu'ils lui avaient montré, et promit de leur envoyer prochainement, à la pleine lune, cent bœufs, mille moutons et dix drachmes par homme. Il passa sur son col le bras de son père, pour lui alléger la fatigue du chemin et soutenir les forces du vieillard, qui défaillaient peu à peu sous l'excès d'une joie inespérée. Pétosiris en fit autant de son côté, et le vénérable pontife entra ainsi dans le temple d'Isis, à l'éclat des lampes, au milieu des applaudissements et des félicitations universelles, au bruit d'une multitude d'instruments et de flûtes sacrées, accompagnant les danses vives et animées d'un chœur de jeunes gens. Arsacé elle-même, ne restait pas étrangère à cette fête : entourée d'un corps nombreux de ses gardes, resplendissante au milieu du brillant cortége qu'elle traînait à sa suite, elle était venue déposer au temple d'Isis des colliers et une grande quantité d'or. En apparence elle ne faisait que suivre l'exemple de toute la ville ; en réalité ses regards étaient comme suspendus à Théagène seul ; personne autant qu'elle ne s'enivrait de sa contemplation. Sa joie cependant n'était pas sans

quelque mélange : car la vue de Théagène, conduisant Chariclée par le bras et écartant devant elle les rangs pressés de la foule, lui faisait vivement sentir l'aiguillon de la jalousie.

Quand Calasiris fut entré dans le sanctuaire, il tomba le visage contre terre, tenant embrassés les pieds de la statue. Longtemps il resta ainsi prosterné, et peu s'en fallut que la vie ne l'abandonnât au milieu de cette adoration. Rappelé enfin au sentiment par ceux qui l'entouraient, il se releva avec peine, fit des libations à la Déesse et lui adressa sa prière. Il ôta ensuite de sa tête la couronne, emblême du pontificat, et la déposa sur celle de son fils Thyamis, en déclarant au peuple qu'il était déjà vieux, et qu'il sentait d'ailleurs que sa fin était proche ; que les insignes des fonctions sacerdotales appartenaient, d'après la loi, à son fils aîné, qui réunissait toutes les qualités de l'esprit et du corps exigées pour l'exercice du sacerdoce.

IX. Le peuple applaudit à cette déclaration et témoigna son approbation par des cris de joie. Calasiris alors se retira dans une partie du temple affectée aux prêtres et s'y tint avec ses fils et Théagène. Tous les autres se retirèrent également chez eux. Arsacé en fit autant de son côté, mais à regret, en se retournant à chaque instant, et après être restée le plus longtemps possible, sous prétexte de dévotion à la Déesse. A la fin elle s'en alla, mais non sans tourner fréquemment la tête, pour voir Théagène aussi longtemps qu'elle le pourrait. De retour au palais, elle alla droit à sa chambre, se jeta sur son lit, toute parée, et y resta étendue sans prononcer une parole. Naturellement portée à la volupté, elle était en ce moment enflammée plus que jamais par la vue de l'irrésistible beauté de Théagène, beauté supérieure à tout ce qu'elle avait rencontré jusque-là. Toute la nuit elle demeura ainsi couchée, se retournant sans cesse d'un côté sur l'autre, poussant à chaque instant de profonds soupirs, tantôt se dres-

sant sur les pieds, tantôt se laissant retomber sur les genoux, quelquefois demi-nue, et l'instant d'après se jetant à la renverse sur son lit. Soudain elle appelait une de ses femmes sans aucun motif, et la renvoyait aussitôt sans lui rien commander. En un mot, son amour allait insensiblement dégénérer en fureur, si une vieille servante, nommée Cybèle, sa caméristo habituelle, ministre ordinaire de ses amours, ne fût entrée auprès d'elle. Elle vit aussitôt ce dont il s'agissait; car une lampe éclairait la chambre et entretenait en quelque sorte de sa flamme l'amour d'Arsacé. « Qu'y a-t-il, maîtresse, dit-elle? Quelle passion nouvelle ou inconnue vous tourmente? Quel est celui dont la vue trouble ainsi ma chère enfant? Qui donc est assez présomptueux et insensé pour n'être point subjugué par votre incomparable beauté, pour ne point regarder comme la suprême félicité vos embrassements amoureux, pour dédaigner vos désirs et un simple signe de votre volonté? Faites-le-moi seulement connaître, chère petite; il n'est si dur cœur de diamant qui résiste à mes enchantements. Parlez, et rien ne tiendra devant votre volonté; bien des fois déjà je crois vous en avoir donné la preuve.

X. Tout en contant à Arsacé ces flatteries et d'autres semblables, elle ne cessait de lui caresser les pieds et de mettre en œuvre toutes les cajoleries imaginables pour lui arracher l'aveu de sa passion. Après un instant de silence, Arsacé lui dit : « Je suis blessée, ma mère, comme jamais je ne l'ai été jusqu'ici : tu m'as rendu de bien grands, de bien nombreux services dans de telles extrémités, mais je ne sais si cette fois tu réussiras à mon gré. Ce combat, engagé aujourd'hui sous les murs et qui s'est terminé tout à coup, à peine commencé, s'est passé sans effusion de sang pour personne et a abouti à la paix; mais il a été pour moi le commencement d'une guerre bien plus réelle, dans laquelle ce n'est point seulement un de mes mem-

bres, une partie de mon corps, c'est mon âme elle-même qui a été blessée : il m'a fait voir, pour mon malheur, ce jeune étranger qui courait aux côtés de Thyamis pendant le combat singulier. Tu connais certainement, ma bonne, celui dont je parle; car sa beauté brillait d'un tel éclat et éclipsait tellement tout ce qui l'environnait, qu'elle ne pouvait échapper aux yeux les plus grossiers, les plus étrangers à l'amour du beau, à plus forte raison à toi et à ton expérience consommée. Ainsi, chère amie, tu connais le trait qui m'a frappée; c'est à toi maintenant de mettre en œuvre tous tes moyens, toutes les séductions de ta vieille habileté, toutes tes cajoleries, si tu veux sauver ton nourrisson : car je ne saurais vivre, si je ne le possède entièrement. — Je connais le jeune homme, dit la vieille : sa poitrine et ses épaules sont larges, son col est droit; il l'élève fièrement au-dessus des autres et les domine de toute la tête. Son œil est azuré, son regard tout à la fois amoureux et sévère; c'est enfin ce jeune garçon aux cheveux bouclés, à la joue couronnée d'un blond duvet, au col duquel est venue tout à coup se jeter et se suspendre une fille étrangère assez belle, il est vrai, mais d'une rare impudence, à ce qu'il m'a semblé. — C'est celui-là même, ma petite mère, car tu me rappelles avec raison et tout-à-fait à point cette misérable, une de ces beautés communes et fardées, qui ont longtemps traîné dans les mauvais lieux, bien fière d'elle-même cependant et plus heureuse que moi, puisqu'elle possède un tel amant. » A ce tableau, la vieille sourit un instant en montrant les dents : « Ayez confiance, dit-elle, maîtresse : notre jeune étranger a bien pu la croire belle jusqu'ici ; mais si je lui procure le bonheur de vous posséder avec tous vos charmes, il changera, comme on dit, son cuivre pour de l'or et écartera du coude, comme une courtisane, cette belle qui se donne des airs et s'en fait accroire.

— Si tu fais cela, ma chère petite Cybèle, tu m'auras d'un seul coup guéri de deux maux, l'amour et la jalousie, en donnant satisfaction à l'un et en me débarrassant de l'autre. — Vous serez satisfaite, reprit la vieille, autant du moins qu'il est en moi. Mais que je vous voie un peu reprendre vos sens; soyez tranquille pour le moment; ne vous mettez pas d'avance l'esprit à la torture, et ayez bon espoir.

XI. Après cela, elle emporta la lampe, ferma la porte de la chambre et s'en alla. Le lendemain, à peine était-il jour, qu'elle prit avec elle un des eunuques royaux, se fit suivre par une autre servante, chargée de gâteaux et de tout ce qui était nécessaire pour un sacrifice, et se dirigea vers le temple d'Isis. Arrivée devant la porte, elle dit qu'elle venait offrir un sacrifice à la Déesse, au nom de sa maîtresse Arsacé, parce qu'elle avait été troublée la nuit par quelque songe et désirait se rendre la vision favorable. Mais un des gardiens du temple l'empêcha d'entrer, et la renvoya en lui disant que le temple était tout en deuil. « Le pontife Calasiris, lui dit-il, de retour chez lui, après une longue absence, s'était le soir livré, avec ses amis les plus chers, à toute la joie d'un brillant festin; jamais on ne l'avait vu plus libre d'esprit et plus joyeux. Après le repas, il fit des libations à la Déesse et lui adressa de longues et ferventes prières; puis il dit à ses enfants que le moment était venu où ils ne verraient plus leur père; il leur recommanda avec les plus vives instances d'avoir toute la sollicitude possible pour les jeunes Grecs qu'il avait amenés avec lui, et de les servir, autant qu'il serait en eux, dans tous leurs désirs. Lorsqu'il se fut couché, soit que son corps usé par l'âge s'affaissât tout à coup, et que l'excès de la joie eût détendu et comme brisé les voies de la respiration, soit que les Dieux eussent accordé cette faveur à ses prières, on s'aperçut, au chant du coq, qu'il avait cessé de vivre. Il est mort sous les yeux de ses enfants; car, prévenus par les avis du vieil-

lard, ils l'ont veillé toute la nuit. Et maintenant, ajouta-t-il, nous avons envoyé par la ville mander toute la caste des pontifes et des prêtres, pour lui rendre les honneurs funèbres, conformément à la loi établie. Retirez-vous donc ; car, pendant ces sept jours, il est défendu, non-seulement de sacrifier, mais même de pénétrer dans le temple, à moins qu'on n'appartienne au corps des pontifes. — Et que deviendront pendant ce temps les étrangers, dit Cybèle ? — Le nouveau pontife Thyamis, reprit-il, s'est empressé de leur faire préparer quelque part, hors du temple, une habitation ; voyez plutôt : les voici eux-mêmes qui s'avancent et qui, pour obéir à la loi, sortent en ce moment du temple. » Cybèle saisit aux cheveux cette rencontre et en fit comme le commencement de sa chasse : « Voici pour vous, dit-elle, gardien chéri des Dieux, une occasion de rendre service à ces étrangers, à moi-même, et surtout à Arsacé, sœur du Grand Roi ; car vous savez quelle est sa bienveillance pour les Grecs, et avec quelle rare affabilité elle accueille les étrangers. Dites donc à ces jeunes gens que, par les ordres de Thyamis, un appartement leur a été préparé chez nous. » Le gardien ne fit aucune difficulté; car, bien loin de rien soupçonner des machinations de Cybèle, il croyait, au contraire, être utile à ces étrangers en se faisant leur introducteur à la cour du satrape ; il n'était pas fâché, d'un autre côté, de se rendre agréable à ceux qui lui demandaient un service tout à fait innocent d'ailleurs et sans conséquence fâcheuse. Voyant Théagène et Chariclée arriver près de lui, abattus et tout en larmes : « Ce que vous faites, leur dit-il, n'est ni convenable, ni conforme à nos lois, surtout quand on vous l'a d'avance interdit : vous pleurez et gémissez sur un prophète que la doctrine divine et sacrée ordonne d'ensevelir au milieu de la joie et des actions de grâce, comme ayant échangé cette vie pour un repos bien préférable, et en possession maintenant d'une existence meilleure.

Cependant vous méritez quelque indulgence, puisque vous avez perdu celui que vous appelez votre père, votre patron, votre seule espérance. Mais ne vous abandonnez pas entièrement au découragement; car Thyamis paraît avoir hérité non-seulement de ses fonctions sacerdotales, mais aussi de sa bienveillance pour vous. Il a tout d'abord ordonné d'avoir de vous le plus grand soin et vous a procuré une habitation splendide, telle que pourraient la souhaiter, non pas des étrangers, dont la fortune paraît en ce moment des plus modestes, mais les plus riches citoyens du pays. Voici celle que vous devez l'un et l'autre regarder comme votre mère, (et il montrait Cybèle); suivez-la, acceptez son hospitalité et réglez-vous sur ses avis. »

XII. Ainsi s'exprima le gardien : Théagène et Chariclée suivirent ses conseils, soit que tant d'événements imprévus eussent jeté quelque trouble dans leur intelligence, soit que peu leur importât où ils trouveraient pour le moment une demeure et un refuge. Ils s'en seraient bien gardés, sans doute, s'ils avaient entrevu combien pour eux ce séjour serait tragique, de combien de douleurs et de maux il allait être la source. Mais la fortune, arbitre alors de leurs destinées, après quelques heures seulement de repos, après un jour à peine passé dans la joie, renouait aussitôt le fil de leurs infortunes : elle les poussait à aller comme d'eux-mêmes se mettre dans les fers d'une ennemie; elle jetait des jeunes gens, des étrangers, ignorants du sort qui les attendait, dans le plus dur esclavage. C'est ainsi qu'une vie errante répand l'ignorance et comme une sorte d'aveuglement, autour de ceux qui sont perdus sur une terre étrangère. Dès qu'ils furent arrivés au palais du satrape et qu'ils aperçurent ces portiques splendides, dont la richesse dépassait les proportions d'une habitation privée, tout cet appareil de gens armés, ce luxe de serviteurs de tout genre qui les remplissaient, ils furent étonnés et troublés; car ils sentaient bien

qu'une pareille demeure contrastait avec leur fortune présente. Cependant ils suivaient Cybèle, qui ne cessait de les encourager et de les exhorter à la confiance. Elle leur prodiguait les mots de tendresse : « Mes chers petits enfants, mes bons amis ; » elle leur promettait qu'ils seraient bien traités, et qu'ils pouvaient compter sur le plus brillant avenir. A la fin, la vieille les installa dans son propre appartement, au fond d'un corps de logis séparé et à l'écart ; puis elle éloigna tous les témoins, s'assit auprès d'eux et leur dit : « Mes enfants, je connais la cause de votre abattement ; je sais que vous vous affligez de la mort du prophète Calasiris, qui vous tenait lieu de père. Mais il serait bon de me dire qui vous êtes et quelle est votre patrie. Vous êtes Grecs, je le sais ; votre naissance est illustre, il suffit de vous voir pour s'en convaincre : votre regard si noble, votre extérieur si gracieux et si aimable est une preuve irrécusable de noblesse. Mais quelle partie de la Grèce, quelle ville vous a vus naître ? Qui êtes-vous ? Comment dans vos courses êtes-vous venus jusqu'ici ? Je désire le savoir dans votre propre intérêt : parlez donc, afin que je puisse à mon tour rendre compte de vous à ma maîtresse Arsacé, sœur du Grand Roi, femme d'Oroondatès, le plus grand des satrapes, amie des Grecs, amoureuse de tout ce qui est beau et dévouée aux étrangers. De cette manière, vous paraîtrez devant elle plus honorablement et avec le rang qui vous appartient. Vous avez affaire, du reste, à une femme qui ne vous est pas tout à fait étrangère ; moi aussi je suis Grecque de naissance, étant originaire de Lesbos. J'ai été amenée ici captive, et j'y occupe un rang beaucoup plus élevé que chez moi : car je suis tout pour ma maîtresse, à cela près qu'elle ne respire pas et ne voit pas par mon intermédiaire : pour elle je suis l'intelligence, l'oreille, tout enfin ; c'est moi qui ai toujours mission d'introduire auprès d'elle les plus honnêtes gens. » Théagène rapprochait en lui-même les paroles de Cy-

bèle de ce qu'avait fait la veille Arsacé ; il se rappelait ses regards ardents et lascifs constamment dirigés sur lui, où se peignaient des désirs plus honteux encore, et n'en augurait rien de bon pour l'avenir. Cependant il allait répondre quelque chose à la vieille, lorsque Chariclée, se penchant à son oreille, lui dit tout bas : « Dans ce que tu vas dire, souviens-toi de ta sœur. »

XIII. Théagène comprit l'insinuation. « Ma mère, dit-il, vous savez déjà vous-même que nous sommes Grecs. Nous sommes frère et sœur : nos parents ayant été pris par des pirates, nous nous sommes embarqués à leur recherche, et, plus malheureux encore qu'eux-mêmes, nous sommes tombés entre les mains d'hommes féroces, qui nous ont dépouillés de toutes nos richesses; et elles étaient considérables. A grand'peine avons-nous pu sauver notre propre vie. Cependant le ciel dans sa bonté nous avait fait rencontrer un homme divin, Calasiris, et nous étions venus ici, décidés à vivre désormais avec lui. Maintenant, vous le voyez, nous restons seuls, privés de tout appui; nous avons perdu, après tant d'autres biens, celui qui passait pour notre père et l'était réellement. Voilà notre histoire. Pour vous, nous vous avons la plus profonde reconnaissance de l'accueil que vous nous faites en ce moment, et de votre hospitalité; mais vous auriez plus de titres encore à nos bénédictions, si vous nous permettiez de vivre seuls et de nous dérober aux regards; si, ajournant le service dont vous parliez tout-à-l'heure, vous renonciez pour le moment à nous faire connaître d'Arsacé, et à jeter au milieu d'une fortune si brillante, si heureuse, notre existence étrangère, errante et misérable. Car, vous le savez, les relations de connaissance ne peuvent s'établir convenablement qu'entre pareils. »

XIV. Cybèle, à ces mots, ne put se contenir : l'épanouissement de son visage trahissait clairement le vif

sentiment de joie qu'elle avait éprouvé en apprenant qu'ils étaient frère et sœur : car elle songeait que dès lors Chariclée n'apporterait ni entrave, ni obstacle aux plaisirs d'Arsacé. « O le plus beau des jeunes gens, dit-elle, vous ne parlerez point ainsi d'Arsacé, quand vous saurez par expérience quelle femme est ma maîtresse : c'est merveille de voir comment elle sait s'accommoder à tous les rangs, et se montrer secourable surtout à ceux dont la fortune n'égale pas le mérite. Quoique Perse d'origine, elle est toute Grecque par l'esprit; elle aime ceux qui vous ressemblent, ceux qui viennent de la Grèce; elle va au-devant d'eux par son accueil; les mœurs, la société des Grecs, ont pour elle un attrait tout particulier. Ayez donc confiance; car, vous, jeune homme, vous serez honoré de toutes les dignités, de toutes les faveurs qui sont du domaine des hommes, tandis que votre sœur partagera ses amusements et sa société. Mais, à propos, quels sont vos noms, pour que je les lui rapporte? » Lorsqu'elle sut qu'ils s'appelaient Théagène et Chariclée : « Attendez-moi donc ici, dit-elle, » et elle courut auprès d'Arsacé, après avoir toutefois donné ordre à la portière, vieille femme comme elle, de ne laisser entrer personne absolument, et de ne permettre aux jeunes gens de sortir sous aucun prétexte. « Pas même si votre fils Achéménès se présente, demanda la portière; car il est allé tout-à-l'heure, après votre départ pour le temple, faire mettre un collyre sur son œil, qui, vous le savez, est encore un peu malade. — Pas même lui, reprit-elle; ferme la porte; garde la clef et dis que je l'ai emportée. » Ainsi fut fait. A peine Cybèle s'était-elle éloignée, que l'isolement fournit à Théagène et à Chariclée l'occasion de faire un retour sur eux-mêmes et de s'abandonner à leur douleur; ils commencèrent à sangloter et à gémir presque dans les mêmes termes et comme inspirés par un même sentiment : « O Théagène, — ô Chariclée, » répétaient-ils sans cesse en sou-

pirant. « Dans quel nouveau malheur sommes-nous plongés ! » disait-il ; « Quelles chances nouvelles allons-nous courir ! » reprenait Chariclée. Et à chaque exclamation ils s'embrassaient ; puis ils pleuraient et s'embrassaient encore. A la fin, Calasiris leur revint en mémoire, et tous leurs sanglots se reportèrent sur sa perte. La douleur de Chariclée était la plus vive; car elle l'avait connu plus longtemps, elle en avait reçu plus de soins et de témoignages de bienveillance. « O Calasiris, s'écriait-elle ; car le doux nom de père ne m'est plus permis : de quelque côté que je me tourne, un Dieu jaloux m'a déshéritée du bonheur d'invoquer un père : celui à qui je devais le jour, je ne l'ai pas connu ; celui qui m'avait adoptée pour sa fille, hélas! je l'ai trahi ; celui qui m'avait recueillie, nourrie, sauvée, je l'ai perdu ; son corps est encore là gisant, et les prêtres ne me permettent point de lui payer un dernier tribut de larmes. Mais, me voici, mon nourricier, mon sauveur, j'ajouterai même mon père, quoique la Divinité m'envie ce bonheur ; je t'offre là où je puis, et comme je le puis, mes larmes en libation ; je te consacre comme oblation funèbre ma propre chevelure ! » et en même temps elle s'arrachait les cheveux avec fureur. Mais Théagène l'arrêta, lui prit les mains et la supplia de se contenir. Chariclée cependant restait en proie à toute l'exaltation de sa douleur. « Pourquoi vivre davantage? disait-elle. Quel espoir avons-nous en vue? Celui qui me conduisait par la main sur la terre étrangère, le bâton de mon pèlerinage, mon guide vers ma patrie, celui sur qui reposait tout mon espoir de retrouver ma famille, la consolation de mes maux, mon soutien, la délivrance de mes infortunes, l'ancre à laquelle était attachée ma vie tout entière, Calasiris est mort : il nous a laissés, couple infortuné, aveugles, ne sachant que devenir sur la terre étrangère. De tous côtés, et par terre, et par mer, notre ignorance nous ferme toutes les voies. Elle est partie,

cette âme vénérable, douce, sage, d'une sainteté vraiment antique; elle est partie sans avoir même touché le but de ses bienfaits envers nous ! »

XV. Tandis que Chariclée faisait entendre ces plaintes déchirantes et mille autres semblables, tantôt Théagène éclatait de son côté en gémissements, tantôt il se contenait pour ménager Chariclée. Cependant arrive Achéménès. Trouvant la porte fermée à clef : « Que signifie ceci? » dit-il à la portière. Elle lui répondit que c'était sa mère qui l'avait fermée. Debout devant la porte, il se demandait ce que ce pouvait être, lorsqu'il entendit les gémissements de Chariclée. Il se baissa alors, regarda par le trou de la serrure, et, voyant ce qui se passait dans la chambre, il demanda de nouveau à la portière qui était là. La seule chose qu'elle sût, lui dit-elle, c'était qu'il y avait là une jeune fille et un jeune homme, que sa mère venait d'amener à la maison, tous deux étrangers, autant qu'elle pouvait en juger. Il se baissa de nouveau pour considérer attentivement ceux qu'il avait entrevus : la beauté de Chariclée, qu'il ne connaissait nullement, l'éblouit; il songea tout aussitôt en lui-même à ce qu'elle devait être, à l'éclat dont elle devait briller quand elle n'était pas en larmes. La vue de Théagène, au contraire, lui rappelait vaguement et confusément un visage connu. Il était absorbé dans cet examen, lorsque Cybèle revint d'auprès de sa maîtresse. Elle lui avait rapporté tout ce qui concernait les jeunes gens, et l'avait mille fois félicitée de sa bonne fortune qui lui offrait spontanément un succès qu'on n'eût pu attendre de toutes les menées et de toute l'habileté du monde; car celui qu'elle aimait habitait sous le même toit; elle pouvait le voir et en être vue en toute sécurité. Ce récit et d'autres semblables enflammèrent tellement Arsacé, que la vieille eut grand'peine à contenir son empressement à voir Théagène : elle lui dit qu'elle ne voulait pas que le jeune homme la vît ainsi pâle et les

yeux battus par l'insomnie; qu'il fallait laisser passer tout ce jour-là pour se reposer et reprendre sa fraîcheur habituelle.

XVI. Elle fit si bien, qu'elle la laissa tout heureuse et pleine d'espoir sur le succès de ses désirs. Après avoir réglé ce qu'il convenait de faire, et comment on traiterait les deux étrangers, elle retourna chez elle. Lorsqu'elle fut à la porte : « De quoi donc t'inquiètes-tu là, mon fils, dit-elle? — Je cherche, reprit-il, quels sont ces étrangers, et d'où ils peuvent venir. — C'est chose défendue, mon enfant, lui dit Cybèle; bouche close; garde tout en toi-même; n'en parle à personne, et n'aie que peu de relations avec ces étrangers : ainsi le veut la maîtresse. » Il s'en alla et obéit sans difficulté à sa mère, soupçonnant bien que Théagène était réservé comme tant d'autres à servir les amours d'Arsacé. Cependant, tout en se retirant, il se disait en lui-même : « N'est-ce pas là celui que j'avais reçu dernièrement des mains du préfet des gardes Mitranès, pour le conduire à Oroondatès, comme présent destiné au Grand Roi? Celui que m'ont enlevé les Besséens et Thyamis, dans une rencontre où je courus grand risque de la vie et où j'ai survécu seul de ceux qui le conduisaient? Mes yeux ne me trompent-ils pas? Mais cependant ma vue va mieux, et pour tout le reste je vois à peu près comme de coutume. D'ailleurs, j'ai ouï dire que Thyamis était revenu hier, et qu'il avait, après un combat singulier avec son frère, recouvré le pontificat. Ce ne peut être que lui! Mais pour le moment, ne disons mot de cette reconnaissance, et observons quelles sont à l'égard de ces étrangers les dispositions de ma maîtresse. » Telles étaient les réflexions d'Achéménès.

XVII. Lorsque Cybèle rentra auprès des jeunes gens, les traces de leurs larmes ne lui échappèrent pas. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, ils avaient cherché à se remettre, et à reprendre à la hâte leur contenance et

leur visage accoutumés; mais ils ne purent cacher à la vieille les larmes qui erraient encore dans leurs yeux: « Que vois-je, mes chers enfants, s'écria-t-elle! pourquoi s'affliger ainsi hors de propos, quand il convient de vous réjouir, quand vous devriez vous applaudir de votre bonne fortune? Arsacé a sur vous les desseins les plus magnifiques, les plus brillants que vous puissiez désirer; elle consent à vous voir dès demain; dès à présent, elle veut que vous soyez traités avec tous les soins, toutes les attentions imaginables. Mais, rejetez donc bien loin ces gémissements ridicules et vraiment puérils; observez-vous vous-mêmes, voyez à vous contenir, à vous accommoder et à vous soumettre aux desseins d'Arsacé. » Théagène reprit : « Ma mère, c'est le souvenir de la mort de Calasiris, qui a réveillé notre affliction; la perte de son affection paternelle envers nous, nous a fait verser des larmes. — Niaiseries que tout cela! dit-elle : Calasiris! un père simulé, un vieillard qui a payé son tribut à l'âge et à la loi commune de la nature! Vous avez tous les biens en un seul, puissance, richesses, délices, plaisirs de la jeunesse : en un mot, regardez Arsacé comme votre bonne fortune, et adorez-la. Suivez seulement mes conseils : je vous dirai comment il faut l'aborder et la voir, quand elle le permettra, comment il faut en user avec elle et la servir, quand elle donnera quelque ordre. Elle a, vous le savez, le cœur grand, élevé et vraiment royal; elle a de plus toute l'ardeur de la jeunesse et de la beauté, et ne sait pas, quand elle ordonne, endurer un refus.

XVIII. A tout cela, Théagène ne répondit rien : il songeait en lui-même qu'à travers ces insinuations, perçait quelque chose d'odieux et de détestable. Peu après, des eunuques arrivèrent, apportant sur des plats d'or les restes de la table du satrape : On ne saurait imaginer rien de plus exquis, ni de plus recherché. « C'est ainsi, dirent-ils, que, pour le moment,

notre maîtresse accueille et honore ses hôtes; » et après avoir servi les mets devant les jeunes gens, ils se retirèrent sur le champ. Quant à eux, il fallut les instances de Cybèle et la crainte de paraître dédaigner cette faveur pour les décider à porter la bouche à ces mets. La même chose eut lieu le soir et les jours suivants. Le lendemain, vers la première heure du jour, les mêmes eunuques se présentèrent devant Théagène : « Vous êtes mandé, lui dirent-ils, heureux jeune homme, par notre maîtresse; nous avons ordre de vous conduire devant elle. Venez donc jouir d'un bonheur qu'elle n'accorde que rarement et à bien peu de mortels. » Théagène, après être resté un instant immobile, comme un homme qui ne cède qu'à la violence, se leva et leur dit : « M'a-t-elle mandé seul, ou ma sœur que voici doit-elle m'accompagner? » Ils répondirent qu'il devait venir seul, et qu'elle serait admise séparément à son tour; qu'Arsacé était en ce moment entourée de quelques-uns des grands dignitaires perses, et que d'ailleurs il était d'usage de donner audience séparément aux hommes et aux femmes. Théagène, se penchant alors vers Chariclée, lui dit tout bas que tout cela lui semblait louche et suspect. Cependant, invité par elle à ne point résister en face, mais à témoigner d'abord de la condescendance et à affecter une déférence entière pour les volontés d'Arsacé, il suivit ses guides. A leurs instructions sur la manière de se présenter devant Arsacé et de lui adresser la parole, sur l'usage où l'on était de l'adorer en entrant, il ne répondit pas un mot.

XIX. Introduit devant elle, il la trouva assise sur un trône élevé, revêtue d'une robe de pourpre éclatante de broderies d'or, couverte de riches colliers, dressant fièrement la tête sous la tiare, emblême de sa dignité, parée de tout ce que le luxe et la recherche la plus exquise peuvent imaginer pour ajouter à l'élégance. Ses gardes étaient devant elle; de part et d'autre du trône

se tenaient assis les plus hauts personnages. Théagène, loin de s'intimider, sembla avoir oublié les conseils de feinte déférence que lui avait donnés Chariclée; sa fierté se révolta à la vue du faste insolent des Perses : sans fléchir le genou, sans l'adorer, il s'avança, la tête haute, et lui dit : « Salut, au sang des rois, à Arsacé. » Tous les assistants s'indignèrent et firent entendre un murmure accusateur contre l'audace et l'impudence de Théagène qui ne l'avait pas adorée. Mais Arsacé leur dit en souriant : « Pardonnez à son inexpérience; c'est un étranger, et pour tout dire un Grec, travaillé du dédain qu'ont pour nous ceux de sa nation. En même temps elle ôta de sa tête la tiare, malgré l'opposition de ceux qui l'entouraient (c'est là chez les Perses la manière de rendre le salut). « Ne craignez rien, étranger, lui fit-elle dire par un interprète (car elle comprenait la langue grecque, mais ne la parlait pas), dites ce que vous désirez, et rien ne vous sera refusé. » Elle le congédia ensuite, et fit signe aux eunuques de le reconduire. Théagène partit entouré de gardes; Achéménès, en le revoyant, le reconnut sans hésiter et s'étonna de ces honneurs extraordinaires dont il soupçonnait la cause : cependant il persista dans sa résolution de garder le silence. Arsacé donna, ce jour-là, un grand repas aux seigneurs perses, en apparence pour leur faire honneur, suivant l'usage, mais bien plutôt, en réalité, pour fêter son entrevue avec Théagène. Elle ne se contenta pas d'envoyer, comme d'ordinaire, à Théagène et à Chariclée, une partie des viandes; elle leur fit porter aussi des tapis, des coûvertures richement travaillées, ouvrages de Sidon et de Lydie. Elle envoya également des esclaves pour les servir : à Chariclée, une jeune fille, et à Théagène, un jeune garçon, tous deux Ioniens et à peine adolescents. En même temps, elle pressait vivement Cybèle de hâter la conclusion et de la faire arriver au plus vite à son but; car elle ne pouvait plus maîtriser sa pas-

sion. Cybèle, de son côté, ne négligeait rien et attaquait Théagène sur tous les points : sans lui faire connaître trop ouvertement les désirs d'Arsacé, elle l'enveloppait comme dans un cercle de circonlocutions et de réticences pour l'amener à comprendre de lui-même. Elle vantait tantôt la bienveillance de sa maîtresse pour lui, tantôt sa beauté; elle trouvait toujours quelque honnête prétexte pour lui représenter non-seulement ses charmes apparents, mais aussi ceux qui se cachent sous le linge. Elle exaltait ses mœurs, à la fois aimables et faciles, son penchant pour les jeunes gens beaux, bien faits, vigoureux. En un mot, elle mettait tout en œuvre pour éveiller en lui, par ses avances, les désirs amoureux. Théagène louait sa bienveillance, son affection pour les Grecs, ses mœurs polies et mille choses de ce genre; mais il passait, à dessein, sur les insinuations moins honnêtes, comme s'il ne les eût même pas comprises d'abord. La vieille étouffait de dépit; son cœur se soulevait en quelque sorte d'impatience : elle se doutait bien qu'il comprenait ses provocations, et elle sentait qu'il dédaignait et repoussait ses avances. Arsacé, de son côté, était dans un état de trouble et d'agitation intolérable; elle n'y tenait plus, disait-elle; elle réclamait de Cybèle l'exécution de sa promesse, que celle-ci différait toujours sous différents prétextes : tantôt elle disait que le jeune homme voulait bien, mais qu'il manquait d'assurance; tantôt c'était quelque subite indisposition qu'elle mettait en avant.

XX. Déjà cinq ou six jours s'étaient écoulés : Arsacé avait fait appeler Chariclée une première fois, puis une seconde, et, pour plaire à Théagène, elle l'avait accueillie avec honneur et bienveillance. Il fallut bien alors que Cybèle se décidât à parler plus clairement à Théagène et à lui faire connaître sans détour l'amour d'Arsacé. Après lui avoir promis des biens sans nombre pour prix de sa condescendance : « Que signifie, ajouta-

t-elle, cette défiance, d'où vient cet éloignement pour les plaisirs de l'amour? Un jeune homme si beau, si vigoureux, repousser une femme qui lui ressemble et qui se consume pour lui! Ne pas saisir aux cheveux, comme un bonheur inespéré, une pareille occasion; et cela quand aucune crainte ne peut l'arrêter, quand le mari est absent, quand c'est moi-même, la mère nourricière, la confidente de tous les secrets, qui lui ménage les entrevues. Aucun empêchement ne vous arrête de votre côté : vous n'avez ici ni fiancée, ni épouse; et pourtant, il en est beaucoup qui ont passé par-dessus de pareils obstacles, jugeant fort sensément que, sans faire par là aucun tort aux leurs, ils y gagneraient, eux, un accroissement de richesses et la jouissance du plaisir. » En terminant, elle mêla quelques menaces à ses instances : « Une femme de cœur, dit-elle, une fois qu'elle aime, devient cruelle et implacable si elle se voit repoussée; elle se venge avec raison d'un dédain, comme d'une injure. Songez de plus qu'elle est Perse et du sang des rois, comme vous l'avez déclaré vous-même; que la puissance immense et l'autorité dont elle est environnée lui permettent d'honorer qui la sert et de châtier en toute sécurité qui lui résiste; tandis que vous, vous êtes étranger, isolé, sans aucun protecteur. Ayez donc pitié de vous-même, ayez pitié d'elle aussi; elle le mérite par l'ardeur de la passion frénétique que vous lui avez justement inspirée. Redoutez les fureurs de l'amour déçu; ne vous exposez pas aux vengeances qui suivraient vos mépris. J'en sais beaucoup qui s'en sont repentis. J'ai plus que vous l'expérience des affaires d'amour. Ces cheveux blancs que vous voyez, ont assisté à bien des combats de ce genre : mais je n'ai connu personne d'aussi sauvage et d'aussi intraitable. » Se tournant alors vers Chariclée, car la nécessité lui avait donné l'audace de tenir un pareil langage même en sa présence : « Et vous aussi, dit-elle, ma fille, joignez vos

prières aux miennes auprès de votre frère, à qui je ne sais vraiment quel nom donner. Il ne vous en aimera pas moins, et vous verrez vos honneurs s'accroître ; vous vous enrichirez à souhaits ; elle vous procurera un brillant établissement : ce sont là des avantages qu'envient même les puissants, à plus forte raison des étrangers comme vous, réduits à une situation précaire et misérable. »

XXI. Chariclée lui lança à la dérobée un regard de mépris et de colère : « Il eût été à désirer, dit-elle, et le plus convenable de beaucoup était que la toute bonne Arsacé n'éprouvât rien de pareil ; sinon, le mieux ensuite était de triompher de ses désirs par la continence : mais puisqu'elle a succombé à l'humaine faiblesse, qu'elle est vaincue, dites-vous, et subjuguée par la passion, moi aussi je conseillerais à Théagène de ne point lui refuser cette satisfaction, s'il pouvait le faire en toute sécurité ; s'il n'était à craindre qu'il n'attirât à son insu quelque malheur sur lui, sur elle-même, dans le cas où cela viendrait à la connaissance du mari, et où le satrape serait informé, de façon ou d'autre, de cette criminelle action. » Cybèle fut transportée à ces paroles ; elle serra Chariclée dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises : « C'est bien à vous, ma fille, dit-elle, d'avoir pitié de la faiblesse d'une femme comme vous et de songer à la sûreté de votre frère. Mais, à cet égard, soyez tranquille ; car le Soleil lui-même, comme on dit, n'en saura rien. — N'insistez pas davantage pour le moment, dit Théagène, et donnez-nous le temps de nous consulter. » Cybèle sortit sur-le-champ. « O Théagène, dit Chariclée, telles sont les faveurs que nous accorde la Divinité ; le mal y prédomine de beaucoup sur le bien apparent ; mais il est de la prudence de tirer même de l'infortune le meilleur parti possible. Je ne saurais dire s'il est dans ton intention de pousser la chose jusqu'au bout, quoique je n'y répugne pas absolument si

de là dépend nécessairement notre salut ou notre perte. Mais, tout en regardant, avec raison, comme condamnable, ce qu'on te demande, ne peux-tu pas feindre de te rendre et entretenir par de bonnes paroles la passion de cette barbare? Un ajournement préviendra quelque résolution violente contre nous; l'espérance l'adoucira; des promesses calmeront l'emportement de sa fureur. Peut-être, avec l'aide des Dieux, le temps nous apportera-t-il dans l'intervalle quelque moyen de délivrance. Mais, Théagène, je t'en supplie, prends bien garde que tes efforts pour feindre, n'amènent, en dégénérant, un consentement véritable à une action honteuse. » Théagène sourit : « Ah! dit-il, même au fort du péril, tu n'échappes pas à cette maladie inhérente aux femmes, la jalousie. Mais sache que je ne suis pas même capable d'une pareille dissimulation : car faire ce qui est honteux et le dire est également deshonnête. D'ailleurs, ôter tout espoir à Arsacé a bien aussi son avantage, celui de n'être plus importuné par elle. S'il en résulte quelque mésaventure, depuis longtemps déjà la fortune et la raison m'ont façonné à supporter les accidents de ce genre. — Ne te fais pas illusion, dit Chariclée, tu nous jettes en un grave péril, » et elle se tut.

XXII. Pendant qu'ils délibéraient ainsi, Cybèle avait rendu à Arsacé les ailes de l'espérance en lui disant qu'elle pouvait compter sur des dispositions plus favorables, et que déjà Théagène en avait donné quelque signe. De retour chez elle, elle laissa Théagène tranquille pour cette soirée; mais la nuit, elle sollicita vivement Chariclée, qui depuis le commencement partageait son lit, de seconder ses efforts. Au jour, elle demanda de nouveau à Théagène quelle était sa résolution. Il refusa net, et lui dit de n'attendre absolument rien de sa part. Cybèle s'en alla tristement raconter l'invincible obstination de Théagène. Arsacé, après avoir fait mettre Cybèle dehors par les épaules, courut

à sa chambre, se jeta sur son lit, et se déchira elle-même de dépit. Cependant Achéménès avait vu sa mère Cybèle sortir de l'appartement des femmes, l'air sombre et tout en larmes : « Qu'y a-t-il, ma mère, lui dit-il ? Est-il survenu quelque malheur ? Y a-t-il quelque nouvelle qui afflige notre maîtresse ? A-t-on annoncé du camp quelque revers ? Les Éthiopiens donnent-ils quelque embarras dans la guerre actuelle à notre maître Oroondatès ? » et mille autres questions de ce genre. — « Bavardage que tout cela, » lui dit-elle ; et elle tourna d'un autre côté. Mais, sans se rebuter, il la suivit, lui prit les mains, l'embrassa et la supplia de dire à son fils la cause de son chagrin.

XXIII. Elle le prit par la main et le conduisit dans un endroit écarté du jardin : « Je ne confierais pas à un autre, dit-elle, mes ennuis et ceux de ma maîtresse; mais, comme son agitation ne connaît plus de bornes, et que moi-même je cours risque de la vie (car sa fureur et sa folie retomberont sur moi, je n'en doute pas) il me faut bien parler ; peut-être imagineras-tu quelque moyen de venir en aide à celle qui t'a porté dans son sein, qui t'a donné le jour, qui t'a nourri de ses mamelles. Ma maîtresse aime le jeune homme qui est auprès de nous ; elle l'aime d'un amour frénétique, insensé, incurable. Jusqu'ici nous avions, elle et moi, compté sur une heureuse issue ; mais nous sommes complétement déçues. Voilà l'explication de ces mille soins, de ces attentions de tout genre pour ces étrangers. Du moment où ce jeune sot, ce fat, cet obstiné a repoussé nos avances, je doute qu'Arsacé y survive ; elle me fera périr moi-même, comme l'ayant bafouée et abusée par mes fausses nouvelles. Voilà la situation, mon fils ; si tu peux m'être de quelque secours, viens-moi en aide ; sinon, rends à ta mère, après sa mort, les derniers devoirs. — Et quel sera mon salaire, dit-il, ma mère ? Car ce n'est pas le moment de me vanter auprès de vous, de faire des

phrases et de longues circonlocutions pour vous promettre mon concours, quand je vous vois ainsi bouleversée et presque sur le point de rendre l'âme. — Tout ce que tu voudras, je te le promets, dit Cybèle. Déjà elle t'a nommé grand échanson, par égard pour moi ; mais, si tu as en vue quelque dignité plus élevée, tu n'as qu'à parler. A toi des richesses sans nombre si tu sauves l'infortunée. — Depuis longtemps, dit-il, ma mère, je soupçonnais cela ; j'avais tout compris ; je gardais le silence, attendant ce qu'il en adviendrait. Je ne songe ni aux dignités ni aux richesses ; mais, si elle me donne en mariage la jeune fille qu'on dit sœur de Théagène, elle aura comblé tous mes vœux. J'aime cette fille à la fureur, ma mère ; puisque notre maîtresse sait par sa propre expérience ce que c'est que cette passion, quelle en est la force, il est juste qu'elle aussi vienne en aide à qui souffre du même mal, surtout quand il s'engage à lui procurer une telle bonne fortune. — N'aie aucune inquiétude, dit Cybèle ; notre maîtresse témoignera indubitablement sa gratitude à son bienfaiteur, à son sauveur. D'ailleurs, nous pourrions peut-être, par nous-mêmes, décider la jeune fille. Mais comment, dis-moi, nous viendras-tu en aide ? — Je ne puis rien dire, reprit-il, que la promesse ne m'en ait été confirmée, sous la foi du serment, par notre maîtresse ; pour vous, ne faites jusque-là aucune démarche auprès de la jeune fille : car elle me semble quelque peu fière et hautaine ; et vous pourriez tout gâter sans vous en apercevoir. — Tu seras satisfait, dit-elle ; » et, courant à la chambre d'Arsacé, elle se jeta à ses genoux : « Ayez bon courage, s'écria-t-elle, grâce aux Dieux, tout vous réussit ; faites seulement appeler mon fils Achéménès. — Qu'on l'appelle, dit Arsacé, si toutefois tu ne me prépares pas encore une nouvelle déception. »

XXIV. Achéménès entra. Arsacé, à qui la vieille avait tout raconté, jura de lui donner en mariage la

sœur de Théagène. « Maîtresse, dit Achéménès, que Théagène cesse désormais, lui simple esclave, de se montrer arrogant avec la maîtresse dont il est la propriété. — Et qu'entends-tu par là, lui demanda-t-elle?» Alors il raconta tout : comment Théagène avait été pris et était prisonnier d'après les lois de la guerre; comment Mitranès l'avait envoyé à Oroondatès, pour être donné en présent au Grand Roi ; comment il l'avait reçu sous sa garde pour le conduire et se l'était vu arracher par une attaque audacieuse des Besséens et de Thyamis; comment enfin il n'avait échappé lui-même qu'à grand'peine. Pour ne laisser aucun doute, il mit sous les yeux d'Arsacé la lettre de Mitranès à Oroondatès, dont il avait eu soin de se munir, ajoutant que, s'il était besoin d'autres preuves, il produirait en outre le témoignage de Thyamis. A ces révélations, Arsacé respira : sans perdre un instant, elle sortit de son appartement, se rendit dans la partie du palais où elle avait coutume de siéger pour traiter les affaires, et se fit amener Théagène. Quand on l'eut introduit, elle lui montra Achéménès, debout auprès de lui, et lui demanda s'il le connaissait. Sur sa réponse affirmative, « Reconnais-tu aussi, ajouta-t-elle, avoir été remis entre ses mains pour être conduit comme prisonnier?» Théagène l'avoua également. « Sache donc que tu es notre esclave : tu rempliras l'office de serviteur, et tu obéiras, de gré ou de force, à nos moindres signes. Quant à ta sœur, je la donne en mariage à Achéménès, que j'ai mis au premier rang de mes serviteurs, à cause de sa mère et de son propre dévouement à ma personne. Je ne veux d'autre retard que le temps nécessaire pour fixer le jour et faire avec plus de magnificence les apprêts du festin. » Théagène fut blessé au vif et comme ulcéré de ces paroles. Cependant il résolut de ne pas résister en face, mais de s'effacer en quelque sorte, comme pour éviter le choc d'une bête féroce: « Maîtresse, dit-il, je rends grâce aux Dieux de ce

qu'appartenant aux plus illustres familles, nous ayons eu du moins dans notre infortune le bonheur de ne point subir l'esclavage ailleurs qu'auprès de vous, qui nous avez traités avec tant de douceur et de bienveillance, tout inconnus et étrangers que nous étions. Quant à ma sœur, qui n'était pas prisonnière, qui est dès lors à l'abri de l'esclavage, elle est décidée néanmoins à vous servir et à prendre auprès de vous le rang qu'il vous plaira de lui assigner ; agissez donc avec elle comme vous le jugerez à propos. — Qu'il soit placé, dit Arsacé, parmi les ministres de la table, et qu'Achéménès lui enseigne à verser à boire, afin de le façonner d'avance au service du roi. »

XXV. Ils sortirent, Théagène abattu et le visage assombri par ses préoccupations ; Archéménès, au contraire, souriant et se moquant de Théagène : « Voilà donc, disait-il, notre insolent de tout-à-l'heure, cet orgueilleux qui ne savait pas fléchir le col, qui était seul libre et ne pouvait se résigner à courber la tête et à adorer ! Tu ne tarderas pas à la plier, ou je te ferai ton éducation à coups de poing pour t'apprendre à l'incliner. » Arsacé, après avoir congédié tout le monde, resta seule avec Cybèle et lui dit : « Maintenant du moins, Cybèle, tout prétexte a disparu : va dire à notre dédaigneux que s'il veut m'obéir et se conformer à mes intentions, il sera libre et vivra dans l'abondance de tous les biens : s'il persiste au contraire dans sa résistance, il sentira à la fois l'amante dédaignée et la maîtresse irritée ; soumis au dernier esclavage, au plus humiliant service, il n'échappera à aucun genre de châtiment. » Cybèle alla lui transmettre les volontés d'Arsacé, et ajouta de son côté tout ce qui lui paraissait de nature à le convaincre. Théagène la pria d'attendre un peu et se retira à l'écart, seul avec Chariclée. « C'en est fait de nous, dit-il, Chariclée ! Toutes les amarres, comme on dit, sont rompues ; toute ancre d'espérance est arrachée sans retour. Jusqu'à présent, du moins,

nous pouvions, dans le malheur, porter un nom libre; maintenant nous sommes retombés dans l'esclavage (et il lui expliqua comment), nous sommes désormais exposés aux insolences de ces barbares; nous n'avons plus qu'à obéir aux caprices de nos maîtres ou à être rangés parmi les criminels. Et encore, dit-il, cette disgrâce même serait tolérable! Mais le plus affreux, c'est qu'Arsacé a promis de te donner en mariage à Achéménès, fils de Cybèle. Mais cela ne sera point certainement, ou du moins je ne le verrai pas, tant qu'il me restera un souffle de vie, tant que j'aurai une épée et des armes pour l'empêcher. Mais que faire? Quels moyens imaginer pour rompre cette infâme union d'Arsacé avec moi, de toi avec Achéménès? — En accordant la première, lui dit Chariclée, tu empêcheras l'autre, celle qui me concerne. — Ne blasphême pas, dit-il; car quelque impitoyable que soit le Dieu qui nous poursuit, il ne saurait me réduire à me souiller, moi qui n'ai pas même connu Chariclée, par une union criminelle avec une autre. Mais je crois avoir trouvé quelque issue; car nécessité est mère de l'invention! » et tout aussitôt, passant auprès de Cybèle : « Annoncez à votre maîtresse, dit-il, que je désire la voir seule et sans témoins.

XXVI. La vieille pensa que c'était chose faite, et que Théagène avait succombé. Elle en donna avis à Arsacé, et reçut l'ordre de l'amener après le dîner, ce qu'elle fit. Après avoir ordonné à tous ceux qui se trouvaient dans le voisinage de laisser leur maîtresse en repos et de ne pas faire de bruit autour de la chambre, elle introduisit Théagène. L'obscurité de la nuit, répandue partout, permettait d'arriver sans être vu, la chambre seule étant éclairée par une lampe. Une fois Théagène entré, Cybèle voulut se retirer; mais il la retint : « Maîtresse, dit-il, que Cybèle reste pour le moment; car je sais qu'elle garde fidèlement les secrets : » et en même temps il prit les mains d'Arsacé : « Ce n'est point pour résister à votre volonté, dit-il, ô ma maî-

tresse, que j'ai différé jusqu'ici de me soumettre à vos ordres, mais bien par prudence, et pour pouvoir le faire en toute sécurité. Maintenant que la fortune, par une faveur spéciale, en est venue jusqu'à faire de moi votre esclave, je n'en suis que plus disposé à vous céder en toutes choses. Je ne vous demande qu'une seule grâce, quoique vous m'ayez promis une foule de faveurs signalées : refusez à Achéménès la main de Chariclée. Car, pour ne point parler des autres motifs, ce serait une honte qu'une fille de la plus illustre naissance devînt la compagne d'un valet. Autrement, je jure par le plus beau des Dieux, le Soleil, et par les autres Divinités, que je ne céderai pas à vos désirs. Et si l'on use de quelque violence envers Chariclée, vous me verrez auparavant me tuer de ma propre main. — Ne doute pas, reprit Arsacé, que je ne sois disposée à tout pour te plaire, moi qui suis prête à m'abandonner moi-même à toi : mais, j'ai été prévenue et j'ai juré de donner ta sœur à Achéménès. — Très-bien! dit-il, ma maîtresse; donnez-lui donc ma sœur, quelle qu'elle soit; mais ma fiancée, ma promise, que dis-je! mon épouse, vous ne voudrez point la lui donner, je le sais; et quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas. — Que dis-tu? s'écria-t-elle. — La vérité, répondit-il ; car je n'ai pas de sœur du nom de Chariclée, mais une fiancée, comme je l'ai dit. Vous êtes donc dégagée de votre serment. Vous pouvez, du reste, en avoir une preuve plus certaine encore, en célébrant, quand vous le jugerez à propos, mon mariage avec elle. » Arsacé fut piquée, et n'apprit pas sans quelque jalousie que Chariclée était sa fiancée, et non sa sœur. « Soit, dit-elle cependant, je m'y engage et je consolerai Achéménès par une autre alliance. — Je m'engage également envers vous, dit Théagène, du moment où cette union est rompue. » Et en même temps, il s'approcha comme pour lui baiser la main. Mais Arsacé, se baissant, lui présenta la bouche au

lieu de la main, et l'embrassa. Théagène se retira avec un baiser reçu, mais non rendu. Il profita de la première occasion pour raconter le tout à Chariclée, qui n'apprit pas sans quelque jalousie une partie de ces détails. Il lui expliqua le but de l'étrange engagement qu'il avait pris, et comment il avait d'un seul coup obtenu de nombreux avantages : le mariage d'Achéménès rompu; un prétexte trouvé pour opposer, quant à présent, des ajournements à la passion d'Arsacé; et, pardessus tout, la colère probable d'Achéménès, qui ne manquerait pas de semer partout le trouble, irrité d'avoir échoué dans ses espérances et furieux de voir sa faveur auprès d'Arsacé le céder à celle de Théagène. « Car, ajouta-t-il, rien de tout cela ne lui sera caché, grâce à sa mère, qui ne manquera pas de l'informer : j'avais pris soin à dessein de la retenir à notre entretien, désirant qu'elle en instruisît Achéménès, et aussi pour avoir un témoin de cette entrevue purement verbale avec Arsacé : car, bien qu'il suffise, quand votre propre conscience ne vous reproche aucune faute, de mettre son espoir dans la bonté des Dieux, il est bon néanmoins de ne laisser aucun doute sur son innocence à ceux qui vous entourent, si l'on veut traverser sans inquiétude cette vie éphémère. » Théagène ajouta qu'il n'était guère douteux qu'Achéménès ne tramât quelque vengeance contre Arsacé : car c'était un homme de condition servile, et presque toujours l'esclave est ennemi du maître; il avait été outragé, frustré d'une promesse garantie par serment; il voyait et il savait que d'autres lui étaient préférés; enfin il était initié au secret des actions les plus honteuses, les plus criminelles; pour assurer ses intrigues, il n'avait aucun besoin d'inventer, ce que tant d'autres, poussés par le dépit, n'ont point hésité à faire; avec la vérité seule, il avait sous la main sa vengeance.

XXVII. En déduisant à Chariclée ces motifs et beau-

coup d'autres analogues, Théagène la disposa à quelque peu d'espérance. Le lendemain, Achéménès l'emmena pour servir à table, conformément aux ordres d'Arsacé. Il lui fallut se revêtir d'un magnifique habillement persique qu'elle lui avait envoyé, et se parer, moitié de gré, moitié de force, de bracelets d'or et de colliers enrichis de pierreries. Achéménès voulut lui donner quelques conseils, pour le préparer à ses fonctions d'échanson. Mais Théagène, courut à l'un des trépieds chargés de coupes, et en prit une des plus riches, en disant : « Je n'ai pas besoin de maître; je saurai de moi-même servir ma maîtresse, sans me faire valoir pour de semblables misères. Toi, à la bonne heure, mon cher; ta condition t'oblige à avoir fait une pareille étude : mais moi, la nature et les circonstances suffisent à me conseiller ce que je dois faire. » En même temps il présenta la coupe à Arsacé, versa le vin avec autant de légèreté que d'élégance, et la lui offrit délicatement du bout des doigts. Cette boisson donna plus d'ardeur encore à sa passion : tout en buvant, elle le regardait fixement, et savourait à longs traits l'amour, plus encore que la liqueur. Au lieu de vider entièrement la coupe, elle laissa à dessein un léger reste dans le fond, comme pour indiquer qu'elle buvait à Théagène. Achéménès, d'un autre côté, était blessé au vif; sa colère et sa jalousie n'échappèrent même pas à Arsacé, non plus que les regards courroucés qu'il lui lança, et les plaintes qu'il murmurait tout bas à l'oreille de ses voisins. A la fin du repas, Théagène dit à Arsacé : « Je vous demande une première grâce, ô ma maîtresse : ordonnez que je ne me pare de cet habit que pour le temps du service. » Sur son autorisation, il reprit ses vêtements habituels et sortit. Achéménès sortit avec lui, et lui adressa de nombreux reproches sur sa pétulance et sa précipitation toute juvénile. Il lui dit que sa maîtresse avait pardonné, pour une première fois, à sa qualité d'étranger et à son inexpé-

rience; mais que, s'il persistait dans ce sans-façon, il ne pouvait manquer de lui déplaire. Du reste, ajoutait-il, s'il lui donnait ce conseil, c'était comme ami, et mieux encore, puisqu'il devait peu après entrer dans sa famille et devenir le mari de sa sœur, conformément à la promesse de leur maîtresse. Au milieu de toutes ces remontrances, Théagène semblait ne rien entendre et continuait son chemin les yeux fixés à terre, lorsqu'ils rencontrèrent Cybèle qui courait coucher sa maîtresse pour la méridienne. Remarquant la sombre tristesse de son fils, elle lui en demanda la raison : « Ce jeune imberbe, cet étranger, dit-il, nous est préféré; hier et aujourd'hui, il s'est insinué à notre place; il s'est arrogé de verser à boire; et, sans s'inquiéter ni d'échansons, ni de maîtres d'hôtel, il présente la coupe et se tient près de la personne royale; il nous écarte dédaigneusement du coude, et fait fi de notre dignité, réduite à un vain nom. Qu'on l'honore, qu'on lui accorde même davantage encore, qu'on l'associe aux secrets les plus intimes, grâce à mon lâche silence et à ma connivence, je m'y résignerais encore, quelque intolérable que ce fût. Mais ne pourrait-on pas du moins faire cela sans nous outrager, nous, ses ministres, ses serviteurs dans les choses honnêtes et avouables?

XXVIII. » Mais nous reparlerons de cela plus tard : pour le moment je voudrais, ma mère, voir ma fiancée, la douce, la tout aimable Chariclée, afin que sa vue guérisse, s'il est possible, la blessure qu'elle a faite à mon âme. — Quelle fiancée, mon fils, dit Cybèle? il me semble que tu t'indignes bien fort pour les outrages les plus légers et que tu ne connais même pas les plus graves : on ne te donne plus Chariclée en mariage. — Que dites-vous? s'écria-t-il; je ne suis pas digne d'épouser une esclave comme moi? et quelle en est la cause, ma mère? — Nous-mêmes, nous, te dis-je, avec notre sot dévouement et notre fidélité à Arsacé.

Nous l'avons préférée à notre sécurité personnelle; nous avons mis la satisfaction de sa passion au-dessus de notre propre salut; nous nous sommes faits complices de tous ses caprices; et, la première fois que ce noble et brillant galantin entre dans sa chambre, dès l'instant où il se montre, il lui persuade de violer le serment qu'elle t'a fait, et de lui donner en mariage Chariclée qu'il prétend être, non sa sœur, mais sa fiancée. — Et elle lui en a fait la promesse, ma mère? — Elle la lui a faite, mon pauvre fils, répondit Cybèle; j'étais présente et j'ai tout entendu. D'ici à peu de jours elle célébrera avec éclat leur mariage : elle a promis du reste de te donner une autre compagne à la place de Chariclée. » A ces mots, Achéménès poussa un profond gémissement; et, se tordant les mains : « Moi, dit-il, je leur ferai à tous des noces amères; rendez-moi seulement le service de faire différer le mariage le temps nécessaire. Si quelqu'un s'inquiète de mon absence, prétextez quelque chute qui me retient malade à la campagne. Ce beau jeune homme fait de sa sœur sa fiancée, comme si on ne comprenait pas que ce n'est la qu'un manége pour rompre la promesse qui m'a été faite. Et quand bien même il la serrerait dans ses bras, quand il l'embrasserait, comme il le fait au reste, maintenant; quand il dormirait avec elle; belle preuve en effet que c'est sa fiancée et non sa sœur ! Mais on y pourvoira : c'est affaire à moi, aux serments, et aux Dieux outragés par le parjure.

XXIX. Il dit; et, poussé tout à la fois par la rage, la jalousie, l'amour et le dépit de sa déconvenue (sentiments capables de troubler tout autre esprit, à plus forte raison celui d'un barbare), il se laissa emporter au premier mouvement, sans réfléchir même au dessein qui se présenta soudain à son esprit. Le soir venu, il se saisit sous main d'un cheval arménien, de ceux que le satrape entretenait pour lui servir dans les solennités et les cérémonies publiques, et s'élança à

toute bride vers Oroondatès. Le satrape était alors occupé à concentrer à Thèbes la Grande, une armée contre les Éthiopiens, et à réunir un matériel complet de guerre, ainsi que des troupes de tout genre, avec lesquelles il se disposait à entrer en campagne.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

LIVRE VIII.

I. Le roi des Éthiopiens avait trompé Oroondatès par une ruse habile, et s'était emparé de l'un des gages de la guerre : Il avait, par surprise, rangé sous ses lois la ville de Philé, toujours facile à prendre; ce qui avait jeté son adversaire dans le plus grand trouble, et le forçait à entrer en campagne tumultuairement et presque à l'improviste. La ville de Philé est située sur le Nil, un peu au-dessus des petites cataractes, à environ cent stades de Syène et d'Éléphantis. Des exilés égyptiens l'avaient occupée autrefois et s'y étaient établis : de là les prétentions rivales des Éthiopiens et des Égyptiens, les premiers donnant pour bornes à l'Éthiopie, les cataractes; tandis que les Égyptiens prétendaient droit de conquête jusque sur Philé, comme soumise primitivement à des exilés de leur nation. Aussi la ville, proie du dernier occupant et du plus fort, changeait-elle constamment de maîtres. Elle était, à cette époque, gardée par une garnison d'Égyptiens et de Perses. Le roi des Éthiopiens envoya une ambassade à Oroondatès pour réclamer tout à la fois Philé et les mines de diamant. Depuis longtemps déjà il avait, nous l'avons dit, élevé sans succès les mêmes réclamations. Il recommanda à ses envoyés de prendre quelques jours d'avance, et les suivit lui-même avec une armée organisée de longue main, sous prétexte d'une autre guerre, sans dire à personne le but de son

expédition. Lorsqu'il supposa que ses ambassadeurs avaient dépassé Philé, et que l'annonce d'une mission toute pacifique et même amicale avait disposé les habitants et la garde à moins de surveillance, il se présenta tout-à-coup, et, après deux ou trois jours de résistance, il chassa la garnison, incapable de tenir contre la multitude des ennemis et les machines de siége. La place occupée, il ne fit aucun mal à aucun des habitants. Quand Achéménès arriva, il trouva Oroondatès tout bouleversé de cet événement, dont il avait appris tous les détails par les fugitifs; mais il fut bien plus troublé encore, en voyant Achéménès paraître sans être ni attendu, ni mandé. Il lui demanda aussitôt s'il était arrivé quelque malheur à Arsacé ou au reste de la maison. Achéménès répondit que oui; mais qu'il voulait lui parler en particulier. Lorsqu'ils se furent retirés à l'écart, il lui dénonça toute l'intrigue : comment Théagène, fait prisonnier par Mitranès, avait été envoyé à Oroondatès pour être donné par lui, s'il le jugeait à propos, en présent au Grand Roi; il ajoutait que le jeune homme était tout-à-fait digne de la cour et de la table royale; comment il avait été enlevé par les Besséens, qui avaient aussi tué Mitranès; comment ensuite il était venu à Memphis. Il joignit à ce récit les détails qui concernaient Thyamis, pour arriver enfin à l'amour d'Arsacé pour Théagène, à l'introduction de ce dernier dans le palais, aux prévenances dont il était l'objet, au service dont il était chargé et à ses fonctions d'échanson. Il dit que, cependant, il était vraisemblable qu'il ne s'était encore rien passé de criminel, grâce à la résistance que le jeune homme avait opposée jusque-là; mais qu'il était à craindre qu'il ne fût forcé de haute lutte, ou qu'il ne finît par succomber avec le temps, si on ne prenait les devants en l'enlevant de Memphis, pour couper court à l'amour d'Arsacé. C'était pour cela qu'il avait fait diligence, et qu'il était ac-

couru tout révéler à Oroondatès, son dévouement pour son maître ne lui permettant pas de lui céler ce qui se tramait contre lui.

II. Lorsqu'il eut par ce récit enflammé la colère d'Oroondatès, et qu'il le vit tout entier à la fureur et à la vengeance, il passa, pour le passionner plus vivement encore, à l'éloge de Chariclée : il l'exalta avec un enthousiasme légitime d'ailleurs; il ne tarit pas sur la grâce toute divine, sur la beauté de la jeune fille, la plus ravissante, disait-il, qu'on eût jamais vue et qu'on pût voir jamais. « Croyez bien, lui dit-il, que toutes vos concubines, non-seulement celles de Memphis, mais même celles qui vous suivent, ne sont rien en comparaison. » Tous ces témoignages d'admiration et mille autres semblables avaient un but. Achéménès espérait qu'une fois qu'Oroondatès aurait joui de Chariclée, il pourrait lui-même la réclamer au bout de quelque temps, comme prix de sa dénonciation, et l'obtenir en mariage. Déjà, en effet, le satrape était tout feu et toute ardeur; la colère et l'amour se réunissaient comme pour l'enlacer dans un double filet. Sans perdre un instant, il manda Bagoas, l'un de ses eunuques de confiance, lui confia cinquante cavaliers et l'envoya à Memphis, avec ordre de lui ramener au plus vite Théagène et Chariclée, en quelque lieu qu'il les trouvât.

III. En même temps il lui remit des lettres : celle pour Arsacé était ainsi conçue : « Oroondatès a Arsacé. Envoyez-moi Théagène et Chariclée, deux captifs, frère et sœur, esclaves du roi, pour les lui transmettre. Envoyez-les de bon gré; car on les amènera même contre votre volonté, et Achéménès sera cru de tout point. » A Euphratès, chef des eunuques, à Memphis, il écrivit en ces termes : « Tu me rendras compte de ta négligence dans la surveillance de ma maison. Pour le présent, remets à Bagoas deux jeunes étrangers grecs, mes prisonniers, pour me les amener. Qu'Arsacé consente,

ou non, livre-les dans tous les cas; sinon, j'ordonne qu'on t'amène toi-même enchaîné, et je te fais écorcher. » Bagoas et sa troupe partirent pour exécuter ces instructions; ils emportaient leurs ordres revêtus du sceau du satrape, afin d'être mieux crus à Memphis et d'obtenir plus vite la remise des jeunes gens. Oroondatès partit de son côté pour son expédition contre les Éthiopiens. Il ordonna à Achéménès de le suivre, mais en le faisant surveiller sans bruit et à son insu, jusqu'à vérification de ses dénonciations.

Voici ce qui se passait vers le même temps à Memphis : peu à près le départ précipité d'Achéménès, Thyamis, investi complètement alors des fonctions sacerdotales, et devenu par là le premier personnage de la ville, après avoir rendu les derniers devoirs à Calasiris, et accompli pendant le nombre de jours fixé toutes les cérémonies d'usage en l'honneur de son père, s'inquiéta de rechercher Théagène et Chariclée : car la loi sacerdotale lui permettait dès lors les rapports avec les personnes du dehors. A force de démarches et d'informations, il apprit qu'ils étaient installés au palais du satrape. Il courut en toute hâte auprès d'Arsacé, et réclama les jeunes étrangers, comme lui tenant de près à divers titres, surtout eu égard à la recommandation expresse que lui avait faite en mourant Calasiris, son père, de veiller sur eux et de les défendre. Il lui témoigna du reste sa reconnaissance du bienveillant accueil qu'elle avait fait dans l'intervalle à des jeunes gens, à des étrangers, à des Grecs, pendant le temps où le séjour du temple était interdit à quiconque n'était pas voué au service des Dieux. Mais il la pria néanmoins de lui rendre le dépôt dont il devait répondre. « Je t'admire vraiment, lui dit Arsacé : tu rends hommage à ma bonté, à mon humanité; et tu veux me condamner à agir inhumainement, en m'ôtant le pouvoir ou la volonté de veiller sur ces étrangers et de les traiter comme il convient. — Il ne s'agit point

de cela, dit Thyamis : je sais parfaitement qu'ils trouveraient ici, s'ils voulaient y rester, une existence beaucoup plus magnifique qu'auprès de moi : mais ils sont d'une naissance illustre; errants aujourd'hui, après avoir été exposés à mille outrages de la fortune, ils ne désirent rien tant que de retrouver leur famille et de rentrer dans leur patrie. Le soin de les y aider est un héritage que m'a laissé mon père, indépendamment des liens d'amitié qui m'unissent personnellement à ces étrangers. — Tu fais bien, lui dit Arsacé, de laisser de côté les récriminations, pour ne mettre en avant que la justice; car il est facile de voir que la justice est toute de mon côté, d'autant mieux que le droit du maître est un titre de propriété beaucoup plus légitime qu'une vaine prétention à la surveillance. — Et comment, dit Thyamis étonné, auriez-vous sur eux un droit de propriété? — D'après les lois de la guerre, répondit-elle, qui soumettent les prisonniers à l'esclavage. »

IV. Thyamis comprit qu'elle voulait parler de l'affaire de Mitranès. « Mais, dit-il, Arsacé, il n'y a pas guerre; il y a paix maintenant; et, si le propre de la première est de faire des esclaves, il est dans la nature de la paix de donner la liberté : l'une est d'un tyran qui ne consulte que sa volonté, l'autre d'un roi qui écoute la raison. Ce qui constitue réellement la paix et la guerre, ce ne sont pas ces mots eux-mêmes mis en avant; ce sont bien plutôt les dispositions de ceux qui sont en guerre ou en paix : vous aurez de l'une et de l'autre une idée beaucoup plus vraie, en y joignant la notion de justice. Quant aux convenances et à l'utilité, le doute même n'est pas possible : car comment pourrait-il être honorable, utile pour vous, de laisser voir, d'avouer un si furieux attachement pour des jeunes gens, des étrangers? »

V. A ces mots, Arsacé ne se contint plus; elle fit comme d'ordinaire tous ceux qui aiment : tant qu'on

croit être caché, on rougit d'avouer; est-on convaincu, on rejette toute pudeur. L'amour secret est timide; celui qui est divulgué devient éhonté. Ainsi Arsacé, se trahissant elle-même par la conscience de sa faute, soupçonnant d'ailleurs que Thyamis avait pénétré quelque chose de ses sentiments, ne tint plus aucun compte ni du prêtre, ni de la dignité sacerdotale, et mit de côté toute pudeur féminine. « Vous vous repentirez, s'écria-t-elle, de ce que vous avez fait à Mitranès, et un temps viendra où Oroondatès fera justice de ceux qui l'ont assassiné, lui et ses compagnons. Quant à ces jeunes gens, je ne les lâcherai point; pour le moment ils sont mes esclaves, et, d'ici à peu de temps, ils seront envoyés à mon frère, le Grand Roi, conformément à la loi des Perses. Après cela, pérore à ton gré; invoque la justice, l'honnêteté, l'utilité; tu n'y gagneras rien : car celui qui a le pouvoir n'a besoin de rien de tout cela; il fait à son gré, par sa seule volonté, le juste, l'utile et l'honnête. Maintenant, sors au plus vite et de bon gré de ma cour, ou, si tu n'y prends garde, je te ferai jeter dehors de vive force. » Thyamis sortit en prenant les Dieux à témoin, et se contenta de lui dire que tout cela ne saurait aboutir à bien. Déjà il méditait de tout déclarer au peuple, et d'invoquer son appui. « Je me moque, lui dit-elle, de ton pontificat; l'amour ne connaît qu'un sacerdoce, la jouissance; » et, s'étant retirée à sa chambre, elle fit appeler Cybèle pour conférer avec elle sur l'état de ses affaires. Déjà la disparition d'Achéménès commençait à lui donner quelque soupçon de sa fuite : toutes les fois qu'elle s'informait et s'inquiétait de lui, Cybèle imaginait tantôt un prétexte, tantôt un autre; elle mettait tout en œuvre pour éloigner de son esprit l'idée d'une fuite vers Oroondatès. A la fin cependant elle ne réussissait plus qu'imparfaitement à la convaincre, et déjà la durée de cette absence inspirait à Arsacé de vives défiances. « Eh bien! Cybèle, lui dit-elle, que

ferons-nous? quel sera le terme de mes ennuis? Mon amour ne diminue point; il grandit sans cesse, puisant dans la vue du jeune homme un continuel aliment à sa flamme. Et lui, il persiste dans ses cruautés et son obstination. Il était d'humeur moins farouche tout d'abord; il m'amusait du moins par de trompeuses promesses; mais maintenant il repousse mes avances nettement et sans détour. Ce qui me trouble encore plus, c'est la crainte que lui aussi n'ait appris quelque chose de ce que je soupçonne au sujet d'Achéménès, et que la frayeur ne l'éloigne encore du but où je l'attends. Mais Achéménès surtout m'inquiète : sans doute il est maintenant auprès d'Oroondatès; on croira ses rapports, ou, tout au moins, ils ne paraîtront pas entièrement dénués de fondement. Que ne puis-je seulement voir Oroondatès ! Une seule caresse, une seule larme d'Arsacé, et il serait désarmé! Le regard d'une femme, d'une compagne, a sur les hommes une grande puissance de persuasion. Mais le plus affreux serait, avant d'avoir obtenu Théagène, d'être prévenue par l'accusation, peut-être même par le châtiment, si Oroondatès venait à y ajouter foi avant de m'avoir vue. Ainsi donc, Cybèle, mets tout en mouvement, imagine tous les expédients : tu vois la situation critique, désespérée de mes affaires. Songe d'ailleurs qu'il n'est guère probable que, le jour où je renoncerai moi-même à tout espoir, je ménage beaucoup les autres. Tu seras la première à recueillir le fruit des trames de ton fils; car je ne saurais concevoir que tu les aies ignorées. — Quant à mon fils, dit Cybèle, et à ma fidélité envers vous, ô ma maîtresse, les faits vous prouveront que vous nous accusez à tort. Quand c'est vous-même qui poursuivez votre amour avec une pareille nonchalance, quand vous êtes réellement sans courage et sans vigueur, n'accusez pas les autres, qui n'y peuvent rien. Au lieu de commander comme maîtresse, vous caressez ce jeune garçon comme une esclave.

Cela était bon peut-être au début, lorsqu'on pouvait lui croire une âme tendre et juvénile. Mais, puisqu'il a dédaigné l'amante, qu'il connaisse maintenant la maîtresse; que le fouet et les tortures le ramènent à vos pieds, docile à vos volontés. Il est dans la nature des jeunes gens de dédaigner qui les flatte, et de céder à la contrainte. Lui aussi; il accordera sous les coups ce qu'il refusait aux caresses. — Tu me paraîs avoir raison, dit Arsacé; mais comment pourrais-je me résigner, grands Dieux! à voir de mes yeux ce corps déchiré de coups, ou torturé de quelqu'autre façon? — Voici que vous mollissez encore, dit Cybèle, comme s'il ne devait pas certainement, après quelques légères tortures, revenir à de meilleurs sentiments, et vous, pour un instant de chagrin, obtenir en retour ce que vous désirez. Vous pouvez d'ailleurs ne pas affliger vos regards de ce spectacle : livrez-le à Euphratès, et dites lui de le châtier comme pour quelque faute; vos yeux n'auront nullement à en souffrir : car l'ouïe est moins accessible à la douleur que la vue. Si nous apercevons en lui quelque changement, on pourra toujours lui faire grâce du châtiment, comme suffisamment corrigé. »

VI. Arsacé se laissa persuader; car l'amour à bout d'espoir n'a plus aucun ménagement pour l'objet aimé et n'aspire qu'à faire succéder la vengeance au dépit de l'affront. Elle fit appeler le chef des eunuques, et lui donna ses ordres. Celui-ci, à part même la jalousie naturelle aux eunuques, en voulait depuis longemps à Théagène, de ce qu'il avait vu et de ce qu'il soupçonnait. Il le chargea aussitôt de chaînes de fer, l'enferma dans un cachot ténébreux, et ne lui épargna ni la faim ni les tortures. Aux questions de Théagène, qui connaissait bien la raison de ces traitements, tout en feignant de l'ignorer, il ne répondait pas; mais chaque jour il ajoutait à la rigueur du supplice, au delà même des désirs et des injonctions d'Arsacé. Il ne laissait péné

trer personne auprès de lui, Cybèle seule exceptée; car tel était l'ordre. Cybèle venait constamment, et affectait de lui apporter en secret quelque nourriture : le prétexte était là pitié, la peine qu'elle éprouvait, à cause de leurs anciennes relations; le but véritable était de s'assurer de ses dispositions au milieu de cette épreuve, et de voir s'il se laisserait vaincre et amollir par les tourments. Mais il se montrait homme plus que jamais, et n'en résistait que plus énergiquement à toutes ses obsessions. Au milieu des souffrances du corps, son âme se fortifiait dans la continence; il triomphait des assauts de la fortune et s'applaudissait de ce que, tout en l'affligeant dans la plus grande partie de son être, elle favorisait cependant son vœu le plus cher, et lui fournissait l'occasion de manifester son amour et sa fidélité à Chariclée. Si seulement elle eût connu son sacrifice! c'eût été pour lui le suprême bonheur. Sans cesse il invoquait Chariclée, sa lumière, son âme et sa vie. Cybèle voyait tout cela : aussi, quoique Arsacé lui recommandât de ne point trop maltraiter Théagène, disant qu'elle l'avait livré non pour le faire mourir, mais pour l'amener à résipiscence, elle prenait sur elle, au contraire, d'ordonner à Euphratès un redoublement de tortures. Cependant, voyant qu'elle n'aboutissait à rien, que, contrairement à son espoir, toutes ses tentatives avaient tourné contre elle, elle comprit dans quelle situation critique elle s'était placée. D'un côté, elle tremblait à chaque instant qu'Oroondatès, instruit par Achéménès, ne se vengeât sur elle; elle songeait d'un autre côté qu'Arsacé pourrait bien prendre les devants, et la faire périr pour l'avoir jouée, au lieu de l'assister dans ses amours. Elle résolut donc de tenir tête à l'orage, et de porter quelque grand coup, qui, en comblant les vœux d'Arsacé, conjurât le danger dont elle-même se voyait présentement menacée de ce côté; en cas d'échec, elle songeait à faire disparaître jusqu'au dernier vestige de cette intrigue, en les fai-

sant tous mourir à la fois. Elle alla donc trouver Arsacé : « Maîtresse, dit-elle, nous nous donnons une peine inutile ; cet obstiné ne cède pas ; tout au contraire, il devient de plus en plus arrogant ; il a sans cesse à la bouche le nom de Chariclée ; il se console avec ce nom, comme si c'était un baume à ses maux. Jetons donc, comme on dit, la dernière ancre, si vous le voulez, et écartons celle qui nous barre le chemin. Une fois qu'il saura qu'elle n'existe plus, peut-être alors, désespérant de la posséder jamais, changera-t-il de sentiments, jusqu'à condescendre à nos desseins. »

VII. Arsacé saisit incontinent cette ouverture : à la jalousie qu'elle éprouvait depuis longtemps, s'ajoutait la fureur excitée par les révélations de Cybèle. « Tu as raison, dit-elle ; j'aviserai à ordonner qu'on me débarrasse de cette misérable. — Mais, qui vous obéira, reprit Cybèle ? Quoique vous ayez sur toutes choses un pouvoir absolu, la loi vous interdit de faire mourir personne sans un jugement des magistrats perses. Il vous faudra donc vous donner beaucoup de peine et de souci pour inventer quelque accusation et quelque charge contre cette fille : et encore n'est-il pas certain qu'on nous croie. Mais, si vous le voulez, je suis prête à tout faire et à tout souffrir pour vous : une potion nous mènera à nos fins ; je vous offre mes services, pour vous débarrasser de cette rivale, au moyen d'un breuvage magique. » Arsacé approuva la proposition et lui ordonna d'agir. Cybèle mit aussitôt la main à l'œuvre : elle trouva Chariclée abîmée dans les pleurs et les gémissements, tout entière à sa douleur et préoccupée des moyens de s'arracher la vie : car déjà elle avait compris le sort de Théagène, quoique Cybèle l'eût au commencement abusée par ses mensonges, et qu'elle eût forgé mille prétextes pour expliquer son absence et l'interruption de ses visites ordinaires. « Malheureuse, lui dit-elle, ne cesserez-vous pas de vous tourmenter et de vous consumer en vain ? Théa-

gène va vous être rendu; il viendra ce soir. Ma maîtresse, quelque peu irritée contre lui, pour certaines négligences dans son service, l'avait fait enfermer; mais elle m'a annoncé qu'elle le rendrait aujourd'hui à la liberté, en l'honneur d'une solennité qu'elle célèbre, grâce aussi à mes prières qui l'ont fléchie. Ranimez-vous donc; revenez à vous, et, maintenant du moins, prenez avec moi quelque peu de nourriture. — Et comment vous croirais-je, dit Chariclée? Votre persistance à me tromper m'a ôté toute confiance dans vos paroles. — Je jure par tous les Dieux, reprit Cybèle, qu'aujourd'hui même vous serez affranchie de tous vos maux et libre désormais de toute inquiétude. Seulement ne prévenez point ce moment par une mort volontaire; il y a si longtemps déjà que vous n'avez rien pris! consentez seulement à goûter ces mets qui se trouvent préparés fort à propos. » Chariclée céda, non sans peine cependant : tout en soupçonnant quelqu'une de ses tromperies habituelles, elle croyait jusqu'à un certain point ses serments; elle-même d'ailleurs se laissait aller sans trop de résistance au plaisir des bonnes nouvelles qu'elle recevait. Car l'âme croit aisément ce qu'elle désire. Elles se mirent à table et commencèrent leur repas : Abra, qui les servait, présenta le vin tout versé dans les coupes, et, sur un signe de Cybèle, offrit d'abord à boire à Chariclée; Cybèle prit ensuite la coupe et but à son tour. Mais la vieille ne l'avait pas encore vidée entièrement qu'elle fut prise de vertiges, rejeta à terre le peu qui restait du breuvage; et, lançant à sa servante un regard farouche, elle tomba dans des spasmes et de violentes convulsions.

VIII. Chariclée, dans un trouble extrême, s'efforça de la relever. Tous ceux qui étaient présents ne furent pas moins effrayés; car le mal, plus terrible et plus prompt, à ce qu'il semblait, qu'un trait empoisonné, paraissait capable de triompher même d'un jeune

homme dans toute la force de l'âge; à plus forte raison, s'attaquant à un corps vieux et usé, atteignit-il, plus rapide que la pensée, toutes les parties vitales. La vieille roulait des yeux enflammés; ses membres, lorsque les spasmes eurent cessé, gisaient sans mouvement; une teinte livide s'était répandue sur tout son corps. Et pourtant la scélératesse de son âme l'emportait encore sur la force du poison : même en mourant, elle n'interrompait pas le cours de ses trames infâmes, et s'efforçait de faire comprendre par ses gestes, par ses paroles, que l'auteur du crime était Chariclée : ce fut ainsi qu'elle rendit le dernier soupir. Quant à Chariclée, elle fut chargée de chaînes et conduite sur-le-champ devant Arsacé. Interrogée par celle-ci, si c'était elle qui avait préparé le poison, menacée, si elle ne voulait pas dire la vérité, de la question et de la torture, Chariclée offrait par son attitude le plus surprenant spectacle. Elle ne montra ni abattement, ni faiblesse indigne d'elle; on la voyait rire au contraire et se jouer en quelque sorte de tout ce qui lui arrivait. Le témoignage de sa conscience lui faisait mépriser la calomnie; d'un autre côté, elle se réjouissait de mourir, du moment où Théagène n'était plus; elle regardait comme un bonheur que d'autres se chargeassent d'accomplir l'acte coupable qu'elle avait médité contre elle-même. « Illustre princesse, dit-elle, si Théagène vit, je suis innocente du meurtre; mais, s'il a été victime de vos pieux desseins, vous n'avez nul besoin de la torture avec moi; vous avez en moi l'empoisonneuse; bien mieux l'empoisonneuse de votre nourrice, de celle qui vous a enseigné de si belles choses. Tuez-moi donc sans tarder; car rien ne peut être plus agréable à Théagène, à celui qui a justement dédaigné vos criminelles avances.

IX. Ces paroles exaspérèrent Arsacé : après l'avoir fait souffleter : « Qu'on enchaîne cette misérable, dit-elle, à l'instant même; qu'on l'emmène et qu'on lui

montre son excellent amant, châtié comme elle pour ses mérites. Chargez de fers tous ses membres ; livrez-la à Euphratès pour la garder jusqu'à demain, et que demain elle soit conduite aux magistrats perses pour être condamnée à mort. » Déjà on l'emmenait, lorsqu'elle rencontra la jeune fille qui avait versé le vin à Cybèle : c'était l'un des deux esclaves ioniens qu'Arsacé avait, au commencement, donnés aux jeunes gens pour les servir. Soit qu'elle éprouvât quelque pitié pour Chariclée, dont elle avait partagé la société et la familiarité, soit qu'elle fût poussée par quelque inspiration divine, elle se mit à pleurer et à sangloter, en disant : « La malheureuse, elle n'y est pour rien ! » Les assistants étonnés la forcèrent à déclarer nettement ce qu'elle voulait dire : elle avoua alors que c'était elle qui avait donné le poison à Cybèle. Elle l'avait reçu, dit-elle, de Cybèle elle-même pour le donner à Chariclée ; mais, soit que le trouble d'une action aussi noire l'eût jetée hors d'elle-même, soit précipitation à obéir à Cybèle, qui lui faisait signe de servir Chariclée la première, elle avait changé les coupes et présenté à la vieille celle qui renfermait le poison. On la conduisit aussitôt à Arsacé, chacun regardant comme un bonheur que Chariclée fût trouvée innocente de l'accusation ; car la noblesse du caractère et de l'extérieur inspire la pitié même aux barbares. Mais les déclarations de la servante ne changèrent rien à la situation de Chariclée : Arsacé dit qu'elle lui paraissait, elle aussi, complice du crime, et ordonna de la garder enchaînée pour être livrée aux juges. Les principaux des Perses, ceux auxquels était confiée l'administration des affaires publiques, ainsi que le jugement et la répression des crimes, furent convoqués pour le lendemain à leur tribunal. Au point du jour ils prirent séance ; Arsacé elle-même se porta accusatrice : elle dénonça l'empoisonnement, en raconta tous les détails, et versa d'abondantes larmes sur la mort de sa

nourrice, la plus respectable, la plus dévouée des créatures. Elle prit les juges à témoin qu'après avoir recueilli une étrangère et l'avoir entourée de toute la bienveillance imaginable, c'était ainsi qu'elle était payée de ses soins. En un mot elle l'accusa avec toute l'amertume possible. Chariclée, au contraire, ne dit pas un mot pour sa justification : elle convint avoir donné le poison ; elle ajouta qu'elle se serait estimée heureuse de faire périr de même Arsacé, si on ne l'eût prévenue ; elle n'épargna enfin ni les injures directes à Arsacé, ni rien de ce qui pouvait exciter les juges à la condamner. Car elle avait la nuit, dans la prison, fait connaître à Théagène toute l'horreur de sa situation, et avait reçu de lui semblable confidence. Il avait été convenu entre eux, qu'elle irait d'elle-même, s'il le fallait, au-devant de tous les supplices qu'on voudrait lui infliger, afin d'échapper enfin à une vie sans espoir, aux horreurs de cette existence errante et aux coups d'une fortune implacable. Ils s'étaient donné mutuellement les derniers embrassements, à ce qu'ils pensaient du moins. Elle avait attaché sous ses vêtements, et déposé sur son sein, comme une offrande funèbre, les colliers exposés avec elle, qu'elle avait toujours eu soin du reste de porter secrètement. Aussi acceptait-elle toutes les charges, toutes les accusations capitales dirigées contre elle, et, si on ne les lui intentait point, elle les inventait. Les juges dès lors n'hésitèrent pas un instant : peu s'en fallut même qu'ils ne lui infligeassent le supplice le plus cruel usité chez les Perses. Cependant, touchés peut-être par sa vue, par sa jeunesse et son irrésistible beauté, ils la condamnèrent seulement à être brûlée vive. Elle fut aussitôt livrée aux exécuteurs et traînée à quelque distance en dehors des murs, précédée d'un héraut, qui proclamait incessamment qu'on la menait au bûcher pour empoisonnement ; une multitude d'habitants de la ville l'accompagnaient, avertis et attirés à ce spectacle par

son passage même, ou par le bruit qui s'en était rapidement répandu. Arsacé y était venue de son côté e contemplait l'exécution du haut des murs ; car elle se fût amèrement reproché de ne point rassasier sa vue du supplice de Chariclée. Les exécuteurs, après avoir mis le feu à un immense bûcher, et bien avivé la flamme, voulurent y traîner Chariclée : mais elle les pria de lui accorder quelques instants, et leur promit de monter volontairement sur le bûcher. Levant alors les mains au ciel, du côté où le soleil dardait ses rayons : « O Soleil, s'écria-t-elle, ô Terre et vous Divinités qui sur la terre et sous la terre surveillez et punissez les impies, je vous prends à témoin : je me soumets volontairement à la mort pour échapper aux intolérables outrages de la fortune ; accueillez-moi donc avec bienveillance. Mais quant à cette infâme, cette impie, cette adultère, cette Arsacé qui fait tout cela pour m'arracher mon fiancé, qu'elle éprouve au plus tôt votre vengeance. » Tout le peuple se récria à ces paroles et demanda qu'il fût sursis au supplice jusqu'à un second jugement : les uns se disposaient à empêcher l'exécution, les autres s'étaient déjà élancés vers elle, lorsque Chariclée, les prévenant, se précipita sur le bûcher et apparut au milieu des flammes. Longtemps on la vit debout, à l'abri de toute atteinte : la flamme l'entourait de ses tourbillons, sans l'approcher, sans lui faire aucun mal. De quelque côté que se jetât Chariclée, elle se retirait à son approche et ne faisait qu'éclairer d'un plus vif éclat, faire resplendir davantage sa beauté entourée comme d'une auréole par les lueurs du bûcher. Elle reposait sur le feu comme sur un lit nuptial. Vainement s'élançait-elle tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, étonnée du prodige et cherchant la mort : elle n'y gagnait rien ; car toujours le feu se retirait et semblait fuir à son approche. Cependant les bourreaux, loin de se ralentir, n'en faisaient que plus d'efforts, animés par les gestes mena-

çants d'Arsacé : ils entassaient du bois, accumulaient des roseaux et avivaient le feu par tous les moyens. Mais rien n'y faisait. Le peuple s'agitait de plus en plus; voyant là une intervention divine, il criait : « Cette femme est pure, cette femme est innocente ! » Déjà la foule était près du bûcher et en écartait les exécuteurs; Thyamis, à la tête du peuple, l'exhortait à secourir Chariclée; car il avait été, lui aussi, averti de ce qui se passait et attiré par l'immense clameur de la multitude. Tous brûlaient d'arracher Chariclée au bûcher; mais, n'osant en approcher, ils l'exhortaient à s'élancer hors du feu; ils lui disaient qu'après avoir ainsi séjourné au milieu des flammes, elle n'avait rien à craindre si elle voulait en sortir. A cette vue, à ces cris, Chariclée, persuadée elle-même que c'étaient les Dieux qui l'avaient protégée, résolut de ne pas se montrer ingrate envers la Divinité, et de ne pas repousser ses bienfaits. Elle sauta hors du bûcher. Toute la ville, dans l'allégresse et l'admiration, fit retentir l'air d'un concert unanime d'applaudissements et d'actions de grâce aux Dieux tout puissants. Cependant Arsacé ne se contenait plus; elle s'élança de la muraille, et accourut par une petite porte, accompagnée d'une garde nombreuse et des principaux seigneurs perses. Elle mit elle-même la main sur Chariclée, et jeta à la foule un regard de mépris : « Ne rougissez-vous pas, dit-elle, de ces efforts pour arracher à un juste châtiment, une misérable, une empoisonneuse, prise en flagrant délit, convaincue par ses propres aveux. En protégeant une criminelle, vous résistez aux lois des Perses, au Roi lui-même, aux satrapes, aux seigneurs et aux juges. Sans doute, c'est parce qu'elle n'a pas été brûlée que vous vous laissez abuser par une fausse pitié, attribuant le fait aux Dieux. N'aurez-vous donc pas le bon sens de songer que c'est là une nouvelle preuve de l'empoisonnement, puisque telle est la puissance de sa magie, qu'elle résiste même à la violence du feu ?

Venez, si vous le voulez, demain à la séance du tribunal qui se tiendra publiquement pour vous; vous verrez qu'elle-même avoue et qu'elle est convaincue par le témoignage de ses complices que je tiens en prison. » En même temps elle lui mit la main sur le col, l'entraîna elle-même, et ordonna à ses gardes de disperser la foule. Quelques-uns s'indignaient et songeaient à résister; les autres cédaient, ceux-ci ébranlés par le soupçon d'empoisonnement, ceux-là écartés par la crainte d'Arsacé et de sa puissance. Chariclée, livrée de nouveau à Euphratès et chargée de liens plus nombreux encore, alla attendre en prison un second jugement et un nouveau supplice. C'était du moins pour elle une immense joie, dans ses malheurs, de se trouver avec Théagène et de lui raconter tout ce qui lui était arrivé. Arsacé avait imaginé de les réunir pour accroître encore leur supplice; elle voulait se jouer en quelque sorte de leurs maux et les torturer davantage, en les enfermant dans la même prison, afin qu'ils pussent se voir l'un l'autre dans les fers et entre les mains des bourreaux. Car elle savait que les souffrances de la personne aimée sont plus sensibles à l'amant que les siennes propres. Mais c'était pour eux, au contraire, une consolation; ils regardaient comme un bonheur d'être soumis aux mêmes épreuves. Si l'un d'eux était moins torturé que l'autre, il s'imaginait être vaincu et faire preuve de moins d'amour. Ils pouvaient d'ailleurs se voir mutuellement, s'entretenir, s'exhorter à supporter avec noblesse et courage les malheurs qui fondaient sur eux, les combats qu'ils soutenaient pour leur chasteté et leur fidélité mutuelle.

X. Leur entretien se prolongea fort avant dans la nuit, comme on le conçoit aisément de deux amants, qui n'ont plus d'espoir de se voir jamais une fois la nuit écoulée, et qui veulent jouir l'un de l'autre autant qu'il est en eux. A la fin leur attention s'arrêta

sur le prodige du bûcher. Théagène en rapportait la cause à la bonté des Dieux, indignés des odieuses calomnies d'Arsacé et touchés de compassion pour l'innocence de Chariclée injustement accusée. Chariclée au contraire paraissait avoir quelque doute : « Le prodige inouï de cette délivrance, disait-elle, a toute l'apparence d'une faveur surnaturelle de la bonté divine ; mais, pour être accablés sans relâche par de telles calamités, pour être ainsi en proie à d'intolérables misères de tout genre, il faut être poursuivis par la colère céleste, en butte aux vengeances de quelque puissance supérieure. A moins cependant que ce ne soit quelque miracle de la Providence, qui nous jette dans les plus extrêmes misères, pour nous sauver ensuite contre tout espoir.

XI. Elle finissait à peine de parler; Théagène l'exhortait à avoir plus de confiance dans les Dieux, à mettre la piété au-dessus même de la chasteté, lorsqu'elle s'écria tout-à-coup : « Dieux, soyez-nous propices ! quel songe me revient en ce moment à la mémoire ! quelle vision, peut-être ! Cette vision m'est apparue la nuit dernière, et je ne sais comment depuis lors j'en avais tout-à-fait perdu le souvenir : tout-à-l'heure elle s'est représentée à ma pensée. Le songe affectait la forme poétique : c'étaient des vers que me chantait le divin Calasiris, soit qu'une illusion du sommeil me fit croire à sa présence, soit qu'il fût réellement sous mes yeux : voici à peu-près, je crois, ses paroles :

« Portant la pantarbe, ne redoute point la violence du feu : même ce dont on désespère est facile aux Destins. »

Théagène, à ces mots, s'agita à son tour comme s'il eût été possédé de l'esprit divin : il se leva brusquement, autant que le permettaient ses fers, en s'écriant : « Dieux, soyez-nous propices ! et moi aussi je suis poëte par le souvenir : une révélation m'a été faite par le même devin, que ce soit Calasiris, ou un Dieu sous

la forme de Calasiris ! Il me sembla qu'il me parlait ainsi :

« Tu arriveras à la terre des Éthiopiens avec la jeune fille ; demain tu auras échappé aux liens d'Arsacé. »

Je comprends bien la portée de ce dernier oracle : les Éthiopiens sont les habitants des demeures souterraines, et je dois, en compagnie de la jeune fille, aller trouver Proserpine. Les chaînes dont je dois être délivré, sont l'emblême de l'affranchissement des liens du corps. Mais que signifient ces vers que tu me rapportes, et où se heurtent des paroles contradictoires ? Le nom de pantarbe signifie : qui redoute tout ; et le sens de l'oracle est de ne rien craindre des flammes. — O mon cher Théagène, lui dit Chariclée, l'habitude du malheur te fait tout voir en noir, tout interpréter à mal. C'est ainsi que l'homme a coutume d'accommoder sa pensée aux événements. Pour moi, je vois dans ces oracles l'annonce d'un avenir plus heureux que tu ne supposes : peut-être suis-je cette jeune fille avec qui tu dois atteindre l'Éthiopie, ma patrie, délivré enfin d'Arsacé et des chaînes d'Arsacé. Comment cela se fera-t-il ? je l'ignore ; mais je n'ai aucune crainte ; car les Dieux en ont le pouvoir, et c'est affaire à ceux qui nous ont envoyé la prophétie. Déjà ce qui me concerne s'est accompli, par leur volonté ; je vis maintenant pour toi, moi dont le salut était tout-à-fait désespéré ; je portais avec moi ma délivrance, et je l'ignorais alors ; mais en ce moment je crois comprendre. Ces signes de reconnaissance exposés avec moi, que j'avais toujours eu la précaution, jusque-là, de porter sur moi, j'ai eu soin de ne point m'en séparer, surtout au moment où j'allais être jugée, et où j'attendais ma dernière heure. Je les portais alors attachés secrètement sur ma poitrine, comme une ressource pour subvenir aux nécessités de la vie, si j'étais sauvée, comme un dernier ornement et une offrande funèbre, si je devais mourir. Parmi ces objets, qui sont des colliers précieux, des pierres de

l'Inde et de l'Éthiopie du plus haut prix, se trouve un anneau, don de mon père à ma mère lors de son mariage. Dans le chaton est une pierre appelée pantarbe, où sont gravés des caractères sacrés, et à laquelle certaine consécration mystique a sans doute communiqué une vertu spéciale qui lui donne, je suppose, la propriété d'écarter les flammes, de préserver de toute atteinte, au milieu du feu, ceux qui la portent. C'est elle peut-être qui m'aura sauvée, par la faveur des Dieux. Ce qui me confirme surtout dans cette supposition et cette croyance, c'est que le divin Calasiris m'a souvent parlé de cette propriété, en me disant que c'était là précisément ce qu'indiquaient et révélaient les caractères tracés sur une bandelette exposée avec moi et que je porte maintenant enroulée sur mon sein. — C'est là, dit Théagène, l'explication la plus vraisemblable, celle qui s'accorde le mieux avec ce qui t'est arrivé; mais les dangers de demain, quelle autre pantarbe nous en tirera ? Car elle n'a pas sans doute (et plût aux Dieux cependant que cela fût!) la prétention de donner l'immortalité, comme elle préserve des atteintes du feu. L'infâme Arsacé médite maintenant, il est facile de le prévoir, quelque nouveau genre de supplice plus affreux encore. Si du moins elle nous condamnait tous les deux à mourir ensemble, du même supplice, à la même heure! ce serait pour moi non pas la mort, mais le repos de tous mes maux. — Aie bon courage, lui dit Chariclée; nous avons une autre pantarbe dans la prédiction qui nous a été faite : confions-nous aux Dieux; notre délivrance en sera plus douce; notre sacrifice, s'il le faut, s'accomplira avec plus de résignation.

XII. Tels étaient leurs entretiens sur les visions de la nuit : tantôt ils éclataient en gémissements; chacun d'eux jurait que ses plus grandes souffrances, ses angoisses les plus vives tenaient aux douleurs de l'autre; tantôt ils s'adressaient mutuellement les serments d'a-

dieu; ils se promettaient, en prenant à témoin les Dieux et leur fortune présente, de rester jusqu'à la mort fidèles à leur amour. Ainsi le temps s'écoulait pour eux. Cependant Bagoas et ses cinquante cavaliers arrivent à Memphis au milieu de la nuit, pendant que tout est encore plongé dans le sommeil. Ils éveillent doucement les gardiens des portes, se nomment et se font reconnaître; puis tous ensemble courent en toute hâte au palais du satrape. Là, Bagoas, après avoir rangé ses cavaliers en cercle autour du palais, pour qu'ils fussent prêts à le défendre, en cas de résistance, se dirigea lui-même vers une petite porte secrète et força la barre qui était peu solide. S'étant fait connaître des gens de l'intérieur, il leur ordonna de se taire, et courut vers Euphratès, ce qui lui était facile, grâce à son expérience et à sa connaissance des lieux, grâce aussi à la lune qui éclairait alors faiblement. Il le trouva au lit. « Qui va là? » s'écria Euphratès tout troublé. Bagoas l'arrêta en disant : « C'est moi; fais apporter de la lumière. » Il appela un jeune esclave attaché à son service, lui ordonna d'allumer la lampe et de laisser dormir les autres. L'esclave arriva à cet appel, plaça la lampe sur son support et se retira. « Quel malheur imprévu, dit alors Euphratès, nous annonce ton arrivée si soudaine, si inattendue? — Il n'est pas besoin de longs propos, répondit-il : Prends et lis cette lettre; auparavant reconnais le cachet dont elle est scellée; sache que c'est Oroondatès qui te donne ses ordres, et obéis à ses commandements. Prends pour auxiliaires la promptitude et la nuit, afin de n'être pas découvert. Quant à la lettre à Arsacé, juge toi-même s'il est utile de la lui remettre d'abord. »

XIII. Euphratès prit les lettres et les parcourut l'une et l'autre. « Je ne vois là rien de bon, dit-il, pour Arsacé. Pour le moment, d'ailleurs, elle est à la dernière extrémité. Hier la fièvre l'a prise subitement et comme par un coup du ciel; puis est venue une ardeur dévo-

rante, qui n'a point cessé encore et ne laisse que bien peu d'espoir de la sauver. Au reste, fût-elle bien portante, je ne lui remettrais point la lettre; car elle aimerait mieux mourir et nous perdre avec elle, que de livrer ces jeunes gens. Pour toi, sache que tu es venu à temps; prends et emmène ces étrangers et viens-leur en aide de tout ton pouvoir. Aie pitié d'eux, car leurs malheurs sont sans nombre; une cruelle destinée les poursuit; ils ont enduré mille maux, mille tortures par l'ordre d'Arsacé, et bien contre mon gré. Leur naissance paraît illustre; les faits et l'expérience m'ont prouvé qu'ils sont à tous égards chastes et vertueux. » A ces mots, il le conduisit à la prison. Bagoas, en voyant les deux jeunes gens enchaînés, déjà abattus par les tortures, fut néanmoins frappé de leur taille et de leur beauté. Pour eux, persuadés que le moment était arrivé et que Bagoas ne pouvait venir à une heure aussi insolite que pour exécuter un jugement capital et un arrêt de mort, ils furent un instant troublés. Mais bientôt ils se remirent et l'on vit clairement au calme de leurs regards, à leur visage ouvert, que, bien loin de s'en inquiéter, ils en éprouvaient plutôt de la joie. Déjà Euphratès s'était approché pour les saisir, et détachait leurs chaînes des pièces de bois auxquelles elles étaient rivées, lorsque Théagène s'écria : « A merveille, infâme Arsacé ! Elle croit ensevelir dans la nuit et dans les ténèbres ses exécrables actions; mais l'œil de la justice est perçant; elle découvre même les crimes dont on lui dérobe la trace, et met au jour les forfaits cachés. Pour vous, exécutez vos ordres, et, quel que soit le supplice qu'on nous réserve, le feu, l'eau ou le glaive, accordez-nous, comme grâce, de mourir tous deux d'une seule et même mort. » Chariclée leur adressa de son côté la même prière. Les eunuques versaient des larmes; car ils avaient compris, sans mot dire; et ils les emmenèrent encore chargés de leurs fers.

XIV. Quand ils furent hors du palais des satrapes,

Euphratès demeura là : Bagoas et les cavaliers débarrassèrent les jeunes gens de la plus grande partie de leurs liens, ne laissant que ce qui était indispensable pour les garder sans les faire souffrir. Ils les placèrent chacun sur un cheval, firent cercle autour d'eux et poussèrent vers Thèbes de toute la vitesse de leurs montures. Toute la nuit ils marchèrent ainsi sans interruption ; et, le lendemain, à la troisième heure du jour, ils n'avaient pas encore mis pied à terre. A ce moment, épuisés par les brûlantes ardeurs du soleil, sous le ciel d'Egypte et en plein été, accablés par l'insomnie, touchés surtout de l'état de Chariclée qu'ils voyaient brisée par le mouvement prolongé du cheval, ils résolurent de s'arrêter quelque part pour respirer un peu, faire souffler leur chevaux et donner à la jeune fille le temps de reprendre haleine. Le rivage du Nil forme en cet endroit comme un promontoire contre lequel vient se briser le courant ; le fleuve, forcé à dévier de sa direction, s'infléchit, forme un demi cerle, et revenant ensuite sur lui-même parallèlement à sa première déviation, embrasse dans son contour une sorte de presqu'île, couverte de brillantes prairies, grâce à l'eau qui l'enveloppe de tous côtés. L'herbe et le fourrage y naissent spontanément et offrent aux troupeaux d'abondants pâturages. Le pêcher, le sycomore et tous les arbres qu'on voit ordinairement affectionner les bords du Nil, couvrent et ombragent la prairie. Bagoas et ses compagnons s'arrêtèrent en cet endroit et s'abritèrent sous les arbres en guise de tente. Bagoas prit quelque nourriture et en fit accepter à Théagène et à Chariclée, malgré le refus qu'ils avaient opposé d'abord, sous prétexte qu'il était superflu de rien prendre quand on devait bientôt mourir. Il leur affirma qu'ils n'avaient rien de pareil à craindre et leur apprit qu'il les conduisait non pas à la mort, mais auprès d'Oroondatès.

XV. Lorsque la chaleur brûlante de midi eut un peu cédé, et que le soleil, au lieu de tomber à plomb, se fut rap-

proché du couchant et n'envoya plus ses rayons qu'obliquement, la troupe de Bagoas se disposa à se remettre en marche. Mais à ce moment parut un cavalier, soutenant à peine son cheval inondé de sueur, et haletant lui-même, on le voyait, d'une course longue et soutenue. Après avoir dit à Bagoas quelques mots en particulier, il alla se reposer. Bagoas baissa un instant la tête et parut méditer sur la nouvelle qu'il venait de recevoir : « Étrangers, dit-il ensuite, ayez bon courage; justice vous est faite de votre ennemie. Arsacé est morte : elle s'est pendue elle-même, lorsqu'elle eut appris votre départ avec nous; elle a prévenu ainsi par une fin volontaire une mort inévitable. Car elle n'eût point échappé à la vengeance d'Oroondatès et du Roi : ou elle eût été mise à mort, ou tout le reste de sa vie se fût passé dans l'opprobre. C'est là ce que me fait dire Euphratès, par le messager qui vient d'arriver. Ayez donc meilleur espoir et reprenez confiance, puisque vous n'avez rien fait de mal, je le sais parfaitement, et que votre persécutrice n'est plus sur votre route. En leur parlant ainsi, Bagoas s'était placé debout à côté d'eux; il balbutiait péniblement la langue grecque; sa parole était traînante et incorrecte; mais on voyait qu'il éprouvait lui-même un certain plaisir à leur annoncer cette nouvelle : la vie honteuse et la tyrannie d'Arsacé lui pesaient; il désirait d'un autre côté consoler et réconforter ces jeunes gens : car il espérait, ce qui était beaucoup pour lui, qu'Oroondatès lui saurait infiniment de gré de lui amener, sains et saufs, un jeune homme qui éclipserait tous les autres serviteurs du satrape, et une jeune fille d'une incomparable beauté, dont il pourrait faire sa femme, maintenant qu'Arsacé était morte. Théagène et Chariclée se réjouirent aussi à cette nouvelle; ils rendirent grâce aux Dieux tout puissants et à la Justice. Il ne pouvait plus leur arriver mal désormais, pensaient-ils, quand bien même les plus rudes épreuves les attendraient, puisque leur ennemie achar-

née était à terre. Ainsi quelquefois la mort même est douce, du moment où l'on a la joie de voir auparavant succomber ses ennemis. Sur le soir, une brise légère s'étant répandue dans l'air, et une agréable fraîcheur les invitant à continuer leur route, ils poussèrent en avant. Ils marchèrent ainsi le reste de la soirée, la nuit suivante et la matinée du lendemain, faisant toute diligence afin de rencontrer, s'il était possible, Oroondatès à Thèbes. Mais ils n'y purent parvenir, un émissaire envoyé de l'armée, qu'ils rencontrèrent en route, leur ayant appris que déjà le satrape n'était plus à Thèbes. Lui-même était envoyé pour faire diriger en toute hâte sur Syène tous les soldats armés, même ceux laissés à la garde des villes : car la confusion était partout ; il était à craindre que la ville ne fût prise et que le satrape n'arrivât trop tard, l'invasion de l'armée éthiopienne ayant devancé toute nouvelle. Aussitôt Bagoas quitta la route de Thèbes, et poussa sur Syène.

XVI. Déjà ils approchaient, lorsqu'ils tombèrent dans une embuscade. C'était un corps nombreux de jeunes Éthiopiens bien armés, qui avaient été envoyés en avant pour éclairer la route et s'assurer par leur propre expérience que toute l'armée pouvait avancer en sûreté. Arrêtés par la nuit et l'ignorance des lieux (car ils avaient ordre de se porter le plus loin qu'ils pourraient en avant des leurs), ils se jetèrent dans un fourré au bord du fleuve et y passèrent toute la nuit, éveillés et en alerte, tant pour se garder de toute surprise que pour surprendre eux-mêmes les ennemis. Au point du jour, ils virent passer Bagoas et ses cavaliers. Après avoir reconnu à travers les broussailles qu'ils étaient peu nombreux, ils leur laissèrent prendre un peu d'avance, pour se bien assurer qu'ils n'étaient pas suivis par d'autres ; puis ils se précipitèrent tout-à-coup hors du marais, en poussant de grands cris, et se mirent à leur poursuite. Bagoas et ses cavaliers furent consternés de cette clameur imprévue ; ils

virent bien à la couleur que c'étaient des Éthiopiens, et reconnurent en même temps à leur nombre qu'il était impossible de leur tenir tête; car ce corps d'éclaireurs ne formait pas moins de mille hommes armés à la légère. Sans prendre même le temps de les examiner attentivement, ils se mirent à fuir, mais avec moins de rapidité d'abord qu'ils n'auraient pu, et de manière à ne pas laisser croire qu'ils se sauvaient en désordre. Les Éthiopiens se mirent à leur poursuite et lancèrent en avant tous les Troglodytes qu'ils avaient avec eux, au nombre d'environ deux cents. Ces Troglodytes sont une peuplade éthiopienne, nomade et confinant aux Arabes. La légèreté à la course est chez eux une qualité naturelle, perfectionnée dès l'enfance par l'exercice. L'habitude de porter des armes pesantes leur est complètement inconnue. Dans les combats ils escarmouchent de loin, armés de la fronde, et mettent leurs adversaires en désordre à la première attaque; ou, s'ils se sentent inférieurs, ils s'esquivent et s'enfuient au plus vite. L'ennemi ne cherche même pas à les poursuivre, sachant qu'ils ont des ailes pour la course et qu'ils se dérobent en se cachant dans des souterrains étroits d'embouchure, et dans les cavernes les plus ignorées des rochers. Quoique à pied, ils ne tardèrent pas à atteindre les cavaliers, et parvinrent même à en blesser quelques-uns à coups de fronde. Cependant, lorsque ceux-ci se retournèrent contre eux, ils n'attendirent pas leur choc et s'enfuirent de toute leur vitesse vers le gros de leur troupe qu'ils avaient laissée bien loin en arrière. A cette vue, les Perses, enhardis par leur petit nombre, les attaquèrent à leur tour sans hésiter et balayèrent en un instant tout ce qui se trouvait devant eux; puis ils reprirent leur course rapide, pressant leurs chevaux de l'éperon et les lançant à toute bride tant qu'ils avaient de force et d'haleine. Ils ne tardèrent pas à se mettre hors de portée, en se jetant derrière un coude du Nil, où l'élévation des rives et les

massifs d'arbres interposés les dérobèrent à la vue de l'ennemi. Mais Bagoas fut jeté à terre par son cheval qui s'abattit : blessé d'une cuisse, au point de ne pouvoir faire un mouvement, il tomba aux mains de l'ennemi. Théagène et Chariclée furent pris également : Vraisemblablement ils auraient pu s'échapper ; mais ils mirent pied à terre, ne pouvant se résigner à abandonner Bagoas, qui leur avait témoigné jusque-là tant d'égards, et sur lequel ils n'avaient pas moins compté pour l'avenir. Un autre motif, plus puissant encore, les avait décidés à se rendre volontairement ; Théagène avait dit à Chariclée : « C'est là mon songe ; ce sont les Éthiopiens au pays desquels il est dans notre destinée d'être emmenés captifs ; mieux vaut nous remettre entre leurs mains et préférer à un danger indubitable auprès d'Oroondatès les chances d'une fortune au moins incertaine.

XVII. Chariclée, de son côté, sentit alors que les destinées la conduisaient désormais comme par la main ; elle commença à espérer un meilleur avenir, et vit dans ceux qui venaient à eux plutôt des amis que des ennemis. Sans rien dire cependant à Théagène de ce qu'elle pensait, elle lui fit signe qu'elle ne voulait avoir d'autre avis que le sien. Les Éthiopiens s'étant approchés, reconnurent à première vue que Bagoas était un eunuque et non un homme de guerre. Lorsqu'ils aperçurent sans armes et enchaînés deux jeunes gens aussi remarquables par leur beauté que par leur jeunesse, ils leur demandèrent qui ils étaient. Un Égyptien, enrôlé parmi eux et qui parlait aussi le perse, fut chargé de les interroger, espérant qu'ils entendraient au moins l'une des deux langues. Car les éclaireurs, les espions envoyés pour observer ce qui se fait et ce qui se dit, ont appris de la nécessité à emmener avec eux des interprètes qui parlent la même langue, le même idiome que les ennemis. Théagène, déjà familiarisé par un long séjour avec la langue

égyptienne, comprit d'autant mieux la question qu'elle était courte. Il répondit que l'eunuque était un des premiers dignitaires du satrape des Perses; que lui-même et Chariclée étaient Grecs, prisonniers des Perses auparavant, et maintenant, pour leur bonheur peut-être, livrés par la fortune aux mains des Éthiopiens. Ceux-ci résolurent de les emmener prisonniers afin d'offrir à leur roi, comme les prémices et la plus noble partie de leurs prises, ce que le satrape possédait de plus précieux : car, dans la cour des rois perses, les eunuques sont l'œil et l'oreille du prince; ils n'ont ni enfants, ni famille pour partager leur affection, et dépendent uniquement de ceux qui ont mis en eux leur confiance. Quant aux jeunes gens, ils les regardaient comme un présent de grand prix à offrir au roi pour le service de la cour. Ils les placèrent donc sur des chevaux, l'un parce qu'il était blessé, les autres parce que leurs liens ne leur auraient pas permis de suivre l'armée dans ses rapides mouvements, et ils les emmenèrent. On eût cru réellement assister au prologue, au début d'un drame : des prisonniers chargés de chaînes, après avoir vu quelques instants auparavant la mort suspendue sur leur tête, étaient entraînés ou plutôt conduits solennellement, dans l'attitude de simples captifs, gardés par ceux qui bientôt après devaient être leurs sujets. Telle était alors leur situation.

LIVRE IX.

1. Cependant, la ville de Syène était entièrement investie et comme prise dans un filet par les Éthiopiens. Oroondatès, informé qu'ils allaient bientôt paraître, et que, laissant derrière eux les cataractes, ils marchaient directement sur Syène, les avait prévenus de peu de

temps et s'était jeté dans la ville. Il fit fermer les portes, disposer sur les murailles des traits, des armes et des machines, et attendit les événements. Le roi des Éthiopiens, Hydaspe, prévenu à distance par ses éclaireurs que les Perses devaient se jeter dans Syène, avait, de son côté, forcé de marche pour l'occuper avant eux. Mais, étant arrivé trop tard, il mena son armée à l'attaque de la ville. Une fois ses troupes répandues autour des murailles, il se contenta d'abord d'observer la place, sans livrer aucun combat, entassant aux abords de Syène une multitude innombrable d'hommes, d'animaux et d'armes. C'est là que les éclaireurs le rencontrèrent et lui amenèrent les prisonniers. Hydaspe contempla avec un certain plaisir ces jeunes gens, et, par une sorte d'inspiration de l'âme, se montra dès le premier moment bienveillant pour ses enfants, même sans les connaître. Mais il accueillit surtout avec joie ce présage de prisonniers qu'on amenait enchaînés. « A merveille, dit-il; cette première prise montre que les Dieux nous livrent nos ennemis enchaînés. Que ces premiers prisonniers soient réservés pour les prémices de la guerre; qu'on les garde comme victimes triomphales, afin de les offrir en sacrifice aux Dieux du pays, suivant l'antique loi éthiopienne. » Après avoir fait des présents aux éclaireurs, il les envoya aux bagages, ainsi que les captifs, assigna à ces derniers un certain nombre de gardes qui parlaient leur langue, et recommanda de les traiter à tous égards avec le plus grand soin. Ordre fut donné de leur fournir une nourriture abondante, de les garder purs de toute souillure, comme des victimes désormais consacrées, et de remplacer leurs chaînes de fer par des chaînes d'or. Car en Éthiopie l'or est employé aux mêmes usages qu'ailleurs le fer.

II. On se conforma à ces instructions. En se voyant enlever leurs premiers liens, ils avaient conçu quelque espoir de vivre libres désormais; mais, quand ils

s'aperçurent qu'ils n'avaient rien gagné et qu'on les chargeait de chaînes d'or, Théagène se prit à rire : « Bons Dieux! s'écria-t-il, le magnifique changement! Ce sont là pour nous les brillantes faveurs de la fortune; nons échangeons le fer contre de l'or; riches de notre servitude, nous sommes devenus des prisonniers de plus haut prix. » Chariclée sourit de son côté; pour changer le cours des pensées de Théagène et relever son courage, elle lui rappela les prédictions des Dieux et s'efforça de faire luire à ses yeux de meilleures espérances. Cependant Hydaspe, qui avait attaqué Syène avec l'espoir d'emporter d'emblée les murs et la ville, se voyait presque repoussé par les assiégés. Non contents d'opposer une vigoureuse résistance, ils raillaient les assaillants et provoquaient leur colère par d'injurieux propos. Aussi Hydaspe, courroucé de ce qu'ils eussent même songé à résister, au lieu de se soumettre tout d'abord et de leur plein gré, résolut de ne point perdre le temps avec son armée dans les lenteurs d'un siége ordinaire. Au lieu de prendre la ville par des moyens qui, tout en mettant à sa discrétion une partie des habitants, auraient peut-être permis au reste de lui échapper, il imagina un genre d'attaque qui exigeait d'immenses travaux, mais d'un effet inévitable, pour détruire la ville de fond en comble en quelques instants.

III. Voici comment il s'y prit : tout le pourtour de la ville fut divisé en un certain nombre de lots, et chaque lot, d'une longueur de dix brasses, fut assigné à une escouade de dix hommes, avec ordre d'y creuser un fossé, le plus large et le plus profond possible. Le travail commença aussitôt : pendant que les uns creusaient, les autres emportaient les déblais; d'autres les amoncelaient et les disposaient en talus, de manière à former une nouvelle muraille en face de celle de la ville assiégée. Personne ne s'opposait à ce travail, et la circonvallation ne rencontrait aucun obstacle; car on

n'osait pas sortir de la ville contre une armée innombrable, et les traits lancés du haut des créneaux restaient d'ailleurs sans effet, Hydaspe ayant à dessein laissé entre les deux murs un intervalle tel que les travailleurs fussent hors de la portée des traits. Ce premier ouvrage achevé avec une incroyable rapidité, grâce au nombre prodigieux de bras qui y étaient employés sans relâche, il en fit commencer un autre. L'enceinte de circonvallation, interrompue sur une étendue d'un demi-plèthre, laissait tout cet espace parfaitement libre de tout obstacle. Chacune des deux extrémités du retranchement fut reliée à une chaussée dirigée perpendiculairement au Nil et s'élevant graduellement jusqu'au fleuve. On eût dit deux longs murs conservant toujours entre eux dans toute leur étendue la même distance d'un demi-plèthre, et d'une longueur égale à la distance de Syène au Nil. Lorsque les chaussées eurent atteint la jetée du fleuve, Hydaspe y fit pratiquer une ouverture et déversa le courant dans le canal formé par les deux digues. Les eaux, tombant de haut en bas, et s'engouffrant de l'immense bassin du Nil dans un étroit conduit, se brisaient en mugissant contre cette barrière artificielle, se précipitaient avec un bruit furieux, indicible, à travers l'ouverture, et s'amoncelaient dans le canal avec un fracas qui retentissait au loin. Frappés de ce bruit, et voyant par eux-mêmes ce dont il s'agissait, les Syéniens comprirent à quelle terrible extrémité ils étaient réduits, et que le but de la circonvallation était de les noyer. Il ne leur était plus possible de s'échapper de la ville, enfermés par le retranchement et par les eaux qui déjà approchaient et leur fermaient toute issue; y rester n'était pas non plus sans péril, ils le voyaient bien. Cependant ils mirent en œuvre pour leur salut toutes les ressources qu'ils avaient sous la main : d'abord ils bouchèrent les interstices des portes avec des étoupes et du bitume; ensuite ils étayèrent et consolidèrent

leurs murailles : celui-ci apportait de la terre, celui-là des pierres, un autre du bois, chacun enfin ce qui lui tombait sous la main. Personne ne restait oisif; femmes, enfants, vieillards, tous travaillaient également. Car quand il s'agit de la vie, on accueille également toute espèce de concours, sans exception d'âge ni de sexe. Les plus robustes, ceux qui étaient en état de porter les armes, avaient mission de creuser un étroit souterrain, allant de la ville au retranchement des ennemis.

IV. Voici comment fut conduit ce travail : à peu de distance du mur d'enceinte on creusa perpendiculairement un puits d'environ cinq brasses de profondeur; au fond on ouvrit, à la lueur de torches, une galerie horizontale, qui passait sous les fondements et se dirigeait en droite ligne vers la circonvallation. Les déblais, passés de main en main au moyen d'une chaîne continue, étaient transportés et amoncelés dans une partie de la ville occupée dès longtemps par des jardins. Leur but était d'ouvrir par ce conduit une issue à l'eau, si elle venait à les envahir. Mais la soudaineté du mal déjoua leurs calculs : déjà le Nil, débouchant du grand canal, se précipitait avec violence autour de l'enceinte, envahissait tout, et transformait en lac l'intervalle entre les deux murs. Syène ne forma bientôt plus qu'une île : une ville de terre ferme surgissait au milieu des flots, battue de tous côtés par les eaux du Nil. D'abord le mur tint bon pendant une petite partie du jour : mais quand les eaux accumulées commencèrent à monter ; quand, se frayant un passage à travers les crevasses d'une argile noire et grasse fendue par les chaleurs de l'été, elles eurent pénétré profondément le sol et passé sous les fondements, alors la terre détrempée céda sous le poids de la masse. Le sol effondré venant à s'affaisser, les murs s'inclinèrent et annoncèrent en tremblant sur leur base l'imminence du danger. Les créneaux s'agitaient, les dé-

fenseurs mêmes oscillaient entraînés dans le mouvement.

V. Vers le soir, une partie de la muraille, comprise entre deux tours, s'écroula, sans pourtant descendre au-dessous du niveau des eaux, et sans leur ouvrir encore passage. Mais, comme une hauteur de cinq coudées seulement séparait la ville de l'inondation, on tremblait sous le coup d'une menace incessante. Des gémissements confus s'élevaient de la ville et arrivaient jusqu'au camp ennemi. Ils levaient les mains au ciel, leur seul espoir désormais ; ils invoquaient les Dieux sauveurs, et suppliaient Oroondatès d'envoyer faire à Hydaspe des propositions. Il céda, esclave malgré lui de la fortune contraire. Mais comme il était de tous côtés investi par les eaux, et sans moyen de faire arriver un messager jusqu'aux ennemis, la nécessité lui suggéra un expédient. Il écrivit ce qu'il désirait, attacha l'écrit à une pierre et fit lancer son message à l'ennemi avec une fronde, espérant que cette requête sous forme de trait arriverait au-delà de l'eau. Mais ce fut sans succès : le jet de la pierre fut trop court, et elle tomba dans l'eau. Le même écrit, lancé une seconde fois, n'arriva pas davantage au but. En vain tous les archers et les frondeurs rivalisèrent d'ardeur, sentant bien que leur vie était le prix du succès ; tous échouèrent également. A la fin, tendant les mains vers les ennemis qui, du haut des levées, se faisaient un spectacle de leurs misères, ils leur firent comprendre autant que possible, par leurs gestes suppliants, la prière que les traits n'avaient pu leur porter. Tantôt ils leur présentaient leurs bras ouverts et dirigés vers la terre, en signe de supplication ; tantôt ils les croisaient sur le dos comme pour recevoir des fers et montrer qu'ils se soumettaient à l'esclavage. Hydaspe reconnut bien qu'ils demandaient la vie sauve ; il était d'ailleurs disposé à la leur accorder ; car, pour une âme élevée, un ennemi qui se sou-

met commande la pitié : mais ne pouvant rien pour eux dans le moment, il résolut de mieux s'assurer encore de leurs dispositions. Il avait précédemment fait préparer des bateaux de transport, les avait introduits du Nil dans l'intérieur des levées par la coupure de la jetée, et les y avait amarrés. Il en choisit dix nouvellement construits, les chargea d'archers parfaitement armés, les instruisit de ce qu'ils avaient à dire et les envoya vers les Perses. Les archers s'avancèrent couverts de leurs armes, afin d'être prêts à se défendre, si, contre toute attente, les assiégés tentaient quelque chose du haut des murs. C'était un spectacle étrange et nouveau : des vaisseaux faisaient voile d'une muraille contre une muraille ; des matelots dirigeaient leurs bâtiments au milieu des terres ; une flotte voguait au-dessus des champs de labour. La guerre, mère de toutes nouveautés, se surpassait en quelque sorte elle-même par des merveilles inouïes jusque-là, elle mettait aux prises des forces navales avec des assiégés défendant leurs murs, des soldats de terre avec des troupes combattant sur un lac. Lorsque ceux de la ville virent des barques, montées par des soldats armés, se diriger vers le point où le mur s'était écroulé, l'effroi qui pesait déjà sur eux, les terreurs que leur inspiraient les dangers dont ils étaient environnés, les disposèrent à ne voir que des ennemis dans ceux qui venaient pour les sauver (car dans les dangers extrêmes, tout est sujet de défiance et de trouble) ; ils se mirent à lancer des traits du haut des murs et à viser aux bâtiments. Ainsi, dans une situation désespérée, les hommes se figurent toujours avoir beaucoup gagné s'ils diffèrent, ne fût-ce que d'une heure, l'instant de leur mort. Cependant, ils ne tiraient pas de manière à blesser ; ils ne visaient qu'à écarter les bâtiments qui cinglaient vers eux. Les Éthiopiens répondirent à cette attaque ; et, comme ils visaient plus juste, ne connaissant pas encore les intentions des Perses, ils en

blessèrent deux ou trois, si rudement et si inopinément, qu'ils tombèrent la tête en avant, hors des murs, et furent lancés dans les flots. Les assiégés ne ripostaient que mollement ; mais les Éthiopiens attaquaient avec fureur et le combat allait s'échauffer, lorsqu'un des Syéniens, homme d'âge et d'autorité, courut aux murs au milieu des combattants : « Pauvres insensés! leur dit-il ; vos malheurs vous troublent la raison : ceux que nous appelions tout à l'heure par nos supplications, dont nous ne cessions d'invoquer l'appui, ils arrivent contre tout espoir, et nous les repoussons! S'ils viennent comme amis, avec des propositions de paix, nous leur devrons notre salut ; si, au contraire, ils viennent avec des intentions hostiles, nous en aurons aisément raison, même après qu'ils auront abordé. A supposer même que nous les écrasions tous, qu'aurions-nous gagné, quand une telle nuée d'ennemis enveloppe la ville et par terre et par eau? Recevons-les donc et sachons ce qu'ils veulent. » Tous approuvèrent son avis, et le satrape lui-même s'y rangea. Les soldats s'établirent de part et d'autre de la muraille écroulée, et se tinrent immobiles, les armes au repos.

VI. Quand l'intervalle entre les deux tours fut vide de combattants et que les habitants eurent fait signe, en agitant des lambeaux d'étoffe, qu'ils permettaient l'abordage, les Éthiopiens approchèrent. Du haut de leurs bâtiments, qui leur tenaient lieu de tribune, ils parlèrent ainsi à l'assemblée des assiégés : « Perses et Syéniens qui nous écoutez, Hydaspe, roi des Éthiopiens de l'Orient et l'Occident, votre roi maintenant, sait dompter ses ennemis ; mais il sait aussi prendre pitié des suppliants : car il voit dans la victoire une preuve de valeur, et dans la commisération une marque de générosité ; l'une témoigne de la vigueur guerrière de son bras, l'autre de ses propres sentiments. Il dépend de lui que vous soyez ou que vous ne soyez pas ;

mais, cédant à vos prières, il vous fait remise des calamités de la guerre, maintenant inévitables, évidentes à tous les yeux. Quant aux conditions auxquelles vous vous rachèterez de ces maux, il vous en laisse le choix, sans rien fixer lui-même. Car Hydaspe n'est point un tyran qui méprise les lois de la justice ; c'est un roi qui gouverne les hommes sans donner prise à la haine. » A ces propositions, les Syéniens répondirent qu'ils se mettaient, sans conditions, eux, leurs enfants et leurs femmes, à la discrétion d'Hydaspe ; que s'ils échappaient à la destruction, ils lui remettraient leur ville; mais que, maintenant encore, elle était comme suspendue sans espoir sur l'abîme, à moins que les Dieux et Hydaspe ne trouvassent quelque moyen de prévenir sa ruine. Oroondatès déclara de son côté qu'il renonçait aux objets en litige, cause et prix de la guerre : il offrit d'abandonner la ville de Philé et les mines de diamant. Mais il demanda à n'être point réduit à la nécessité de se livrer lui et ses soldats ; il priait Hydaspe de pousser la générosité jusqu'au bout, et de leur permettre de se retirer à Éléphantis, à la condition de ne causer aucun dommage et de ne point porter les armes contre lui. Peu lui importait, dit-il, d'être tué maintenant, si l'on devait, en lui laissant la vie, l'exposer à être mis à mort par le roi des Perses, comme traître à son armée. La condition même serait pire, puisque maintenant on lui ferait sans doute souffrir simplement la mort, à la manière accoutumée, tandis qu'alors on le soumettrait aux plus affreuses tortures, aux plus cruels raffinements de barbarie.

VII. Après cette réponse, il les pria de recevoir sur leurs bâtiments deux Perses qu'il voulait, disait-il, envoyer à Éléphantis ; promettant, d'ailleurs, si les habitants voulaient se rendre, de ne pas hésiter à en faire autant de son côté. Les Éthiopiens repartirent avec ces propositions, emmenèrent avec eux les deux Perses, et allèrent tout rapporter au roi. Hydaspe sourit et se

moqua fort de la sottise d'Oroondatès, qui prétendait traiter sur le pied de l'égalité, quand déjà il était la propriété d'un autre, quand sa vie et sa mort étaient chose incertaine et qui ne relevait plus de lui. « Mais, dit-il, il ne serait pas raisonnable que la folie d'un seul causât la ruine de tant d'hommes ; » et il autorisa les envoyés d'Oroondatès à se rendre à Éléphantis, affectant de ne faire aucun cas de la résistance qu'ils pourraient provoquer. En même temps, il ordonna à une partie des siens de fermer la coupure pratiquée pour la dérivation du Nil, pendant que d'autres ouvriraient dans la circonvallation une issue pour les eaux. De cette manière, le courant cessant d'arriver et une voie d'écoulement étant ouverte aux eaux accumulées autour de la ville, le terrain s'assainirait plus vite et deviendrait praticable. Ils se mirent incontinent à l'œuvre ; mais ils ne purent exécuter qu'une faible portion du travail, et durent remettre au lendemain pour le terminer; car ils furent surpris par le soir et la nuit, peu de temps après avoir reçu cet ordre.

VIII. Cependant les habitants de le ville ne négligeaient aucun moyen de défense en leur pouvoir, et, dans une situation désespérée, ils n'oubliaient rien de ce qui pouvait contribuer à leur salut. Les uns creusaient la galerie souterraine, et déjà ils se croyaient à peu de distance de la circonvallation, autant qu'ils pouvaient en juger en comparant la distance du mur à la levée, estimée à l'œil, avec la longueur du souterrain, mesurée à la corde. D'autres relevaient aux flambeaux le pan de mur écroulé. Cette reconstruction, du reste, était facile, les pierres, au moment de la chute, ayant été jetées à l'intérieur. Mais, au moment même où ils croyaient avoir suffisamment pourvu à leur sûreté pour le présent, ils se trouvèrent sous le coup de nouvelles terreurs : vers le milieu de la nuit, la partie de la levée que les Éthiopiens avaient commencé à couper la veille, se rompit tout à coup : peut-être, la

terre accumulée en cet endroit étant légère et sans consistance, la base céda-t-elle, du moment où elle fut pénétrée par l'eau ; peut-être aussi ceux qui creusaient le souterrain ayant miné le dessous des terrassements, ceux-ci se trouvèrent-ils entraînés dans le vide. On peut supposer aussi que l'étroite tranchée pratiquée la veille occupant la partie la plus basse des ouvrages, il arriva un moment où l'eau, en montant, la remplit, et que la voie une fois ouverte, alla s'élargissant sans qu'on s'en aperçût ; à moins pourtant qu'on n'aime mieux voir là un secours tout providentiel. Quoi qu'il en soit, il se fit un si horrible fracas que chacun, en l'entendant, se sentit glacé de terreur : on ne savait ce qui arrivait ; mais tous, Éthiopiens et Syéniens, s'imaginèrent que la plus grande partie des murs de la ville s'était écroulée. Mais les Éthiopiens, qui se savaient en sûreté, restèrent tranquilles dans leur camp, attendant patiemment le jour pour savoir exactement à quoi s'en tenir. Ceux de la ville, au contraire, coururent de toutes parts autour des murs. Chacun, voyant le rempart intact de son côté, s'imaginait que l'accident était arrivé sur un autre point. A la fin, le jour venant à paraître dissipa ce nuage de vagues terreurs qui les environnait ; car on voyait distinctement la digue rompue, et l'eau s'était subitement retirée. Les Éthiopiens, de leur côté, obstruaient l'entrée de la prise d'eau, au moyen d'un barrage formé de planches agencées ensemble et assujetties en dehors par de grosses pièces de bois. En même temps des milliers de travailleurs y jetaient de la terre et des fascines, les uns de dessus la digue, les autres avec des bateaux. De cette façon l'eau fut bientôt étanchée. Cependant les communications n'étaient encore possibles ni d'un côté ni de l'autre ; car la terre était couverte d'un limon profond, et, sous la surface, desséchée en apparence, se cachaient des mares fangeuses, véritables piéges où venaient également s'enfoncer hommes et chevaux.

IX. Ils passèrent ainsi deux ou trois jours, les Syéniens laissant leurs portes ouvertes et les Éthiopiens restant désarmés en signe de paix. Il y avait trève, mais sans rapports réciproques. On ne posait plus de gardes ni d'un côté ni de l'autre ; ceux de la ville surtout se livraient aux réjouissances : car c'était l'époque où se célèbre le Niloa, la plus grande fête des Égyptiens, qui tombe vers le solstice d'été, au moment où commence la crue du fleuve. C'est de toutes les fêtes celle que les Égyptiens solennisent avec le plus d'éclat, et en voici la raison : les Égyptiens divinisent le Nil ; ils le regardent même comme le plus grand des Dieux et le proclament le rival du ciel, parce qu'il arrose leurs terres sans l'intervention des nuées ni des pluies, et qu'il remplace pour eux, chaque année, l'eau du ciel par ses débordements réguliers. Telle est, du moins, la croyance populaire. Ceux qui cherchent à ce culte une explication plus élevée disent que le concours de l'humide et du sec est pour l'homme le principe de l'existence et de la vie, les autres éléments étant inhérents à ceux-là et se manifestant avec eux. L'humide est le Nil ; leur territoire constitue le second principe. Cette manière de voir est également du domaine public. Mais les initiés aux mystères disent qu'Isis est la terre et Osiris le Nil, substituant ainsi des mots à des choses réelles. Ils prétendent que la Déesse soupire après son époux absent, qu'elle se réjouit de sa présence, s'afflige de nouveau à son départ et qu'elle redoute comme un ennemi le Typhon. Ces initiés, adonnés à la contemplation de la nature et des choses divines, ne révèlent point aux profanes les vérités répandues sous ces symboles, et se contentent de les leur faire pressentir sous forme de mythes , réservant à ceux qui sont plus versés dans la science, plus avant dans le sanctuaire, une initiation plus complète et plus claire, à la lumière éclatante des réalités.

X. Aussi nous réclamons nous-même l'indulgence

pour le peu que nous en avons dit, et nous gardons un profond et respectueux silence sur la partie la plus secrète de ces mystères, pour revenir au récit des événements de Syène. Les fêtes du Niloa tombant à cette époque, les habitants étaient tout entiers aux sacrifices et aux cérémonies religieuses. Leurs corps étaient épuisés par les épreuves qu'ils venaient de traverser ; mais ce qu'ils devaient aux Dieux était présent à leur esprit, et ils s'en acquittaient suivant leurs moyens. Cependant, au milieu de la nuit, Oroondatès profita du moment où, à la suite des réjouissances, les Syéniens étaient plongés dans un profond sommeil, et fit sortir sans bruit son armée. Il avait d'avance désigné secrètement aux Perses la porte par laquelle devait avoir lieu la sortie et l'heure du rendez-vous. Chaque décurion avait ordre de laisser sur place les chevaux et les bêtes de somme, de peur qu'ils n'embarrassassent la marche et que leur bruit ne donnât quelque soupçon de l'évasion. Chaque homme devait prendre seulement ses armes et apporter avec lui une poutre ou une planche. Lorsqu'ils furent réunis à la porte désignée, Oroondatès fit jeter en travers sur la vase, à la suite l'une de l'autre, les poutres qu'ils avaient apportées et que les derniers faisaient passer de main en main à ceux qui étaient en tête. Il forma ainsi une sorte de pont où toutes les troupes passèrent aisément en quelques instants. Quand il eut une fois gagné la terre ferme, il lui fut facile d'échapper ; car les Éthiopiens, ne soupçonnant rien, n'avaient songé à exercer aucune surveillance et dormaient sans la moindre inquiétude. Il courut à perte d'haleine vers Éléphantis, où il arriva avec toute son armée et fut reçu sans difficulté. Car les deux Perses précédemment envoyés de Syène avaient, conformément à leurs instructions, guetté chaque nuit son arrivée et lui ouvrirent les portes dès qu'ils entendirent le mot d'ordre convenu. Au point du jour, les Syéniens eurent connaissance

de l'évasion : d'abord chacun d'eux remarqua l'absence des Perses logés chez lui ; puis ils se communiquèrent leurs soupçons, que confirma encore la vue de la traînée de planches. Ils se trouvaient donc encore une fois en proie à de cruelles perplexités, coupables en apparence de nouveaux griefs, et exposés à une accusation plus grave, celle de s'être montrés infidèles et d'avoir favorisé l'évasion des Perses après de telles preuves de clémence. Aussi résolurent-ils de sortir en masse de la ville et d'aller se remettre entre les mains des Éthiopiens, en protestant par serment de leur ignorance, afin d'exciter chez eux quelque pitié. Ils rassemblèrent toute la population, sans distinction d'âge, prirent à la main des rameaux, emblême de supplication, des flambeaux et des torches allumées, et, précédés de la caste sacerdotale, des statues de leurs Dieux, en guise de caducée, ils s'avancèrent vers les Éthiopiens par le pont de planches, dans l'attitude de suppliants. Arrivés à quelque distance, ils s'agenouillèrent, et, dans cette posture, tous, comme à un signal donné, firent entendre d'une seule voix des gémissements plaintifs et de déchirantes lamentations. Pour exciter encore plus la compassion, ils mirent à terre devant eux leurs petits enfants, et les laissèrent aller au hasard, espérant que l'innocence de leur âge à l'abri de tout soupçon pourrait fléchir la colère des Éthiopiens. Ces pauvres enfants, glacés d'effroi et ne comprenant rien à tout cet appareil, mis en fuite peut-être par l'immense cri qui retentissait derrière eux, couraient éperdus devant leurs pères et leurs mères. Les uns se traînaient en rampant le long du chemin qui menait à l'ennemi ; d'autres trébuchaient en marchant et poussaient des vagissements à fendre le cœur, comme si la fortune eût voulu personnifier en eux la supplication.

XI. Hydaspe, à la vue de cette multitude, crut qu'ils venaient simplement pour réitérer les mêmes prières

et se mettre entièrement à sa discrétion. Il leur envoya demander ce qu'ils voulaient et pourquoi ils venaient seuls, sans être accompagnés des Perses. Alors ils racontèrent tout : l'évasion des Perses, sans aucune complicité de leur part; leur fête nationale; comment les Perses s'étaient enfuis pendant qu'ils étaient occupés au service des Dieux et s'abandonnaient au sommeil après le festin solennel; comment enfin, même le sachant, ils n'auraient pu, sans armes, opposer aucune résistance à des gens armés. Hydaspe, en recevant ces nouvelles, se douta bien qu'Oroondatès lui tendrait quelque piége, ce qui était vrai. Il fit seulement mander les prêtres, adora les statues des Dieux qu'ils portaient avec eux pour inspirer plus de respect, et leur demanda s'ils avaient quelque chose de plus à lui apprendre au sujet des Perses, de la direction qu'ils avaient suivie, de leurs espérances ou de leurs projets. Ils répondirent qu'ils ne savaient rien positivement, mais que, d'après leurs conjectures, les Perses avaient dû se diriger vers Éléphantis où était réunie la plus grande partie de leur armée; qu'Oroondatès comptait sur toutes ses troupes, mais principalement sur les cavaliers bardés de fer.

XII. Après cette réponse, ils le prièrent de considérer la ville comme sa propriété, d'y faire son entrée et de ne point persévérer dans sa colère contre eux. Cependant Hydaspe ne jugea pas à propos pour le moment d'entrer lui-même dans la ville; il y envoya deux phalanges d'hoplites, pour sonder le terrain dans la crainte de quelque embûche, ou, dans le cas contraire, pour garder la place. Quant aux Syéniens, il les renvoya avec de bonnes promesses. Lui-même rangea son armée en bataille, afin de recevoir les Perses s'ils attaquaient, ou de marcher à eux s'ils se faisaient attendre. Les dispositions n'étaient pas encore entièrement terminées, que ses éclaireurs vinrent lui annoncer que les Perses s'avançaient en ordre de bataille. En effet,

Oroondatès avait précédemment ordonné à toute son armée de se réunir à Éléphantis; mais informé que les Éthiopiens s'avançaient à l'improviste, il avait été obligé de se jeter lui-même dans Syène avec quelques troupes. Enfermé dans la ville par une circonvallation, il avait demandé la vie sauve, l'avait obtenue d'Hydaspe, grâce à ses promesses, et s'était montré ensuite le plus perfide des hommes. Car les deux Perses qu'il avait embarqués avec les Éthiopiens, sous prétexte de les envoyer à Éléphantis sonder les dispositions des habitants et voir à quelles conditions ils consentiraient à traiter avec Hydaspe, avaient en réalité pour mission de s'assurer s'ils voulaient se préparer au combat, dans le cas où lui-même parviendrait à s'échapper. La trahison réussit : il les trouva tout préparés; et, sans perdre un instant, il les mena aussitôt en avant dans l'espoir de surprendre l'ennemi par sa rapidité, avant qu'il eût fait ses dispositions.

XIII. Déjà l'armée était en vue, éblouissant les regards par son faste persique et étincelant au loin dans la campagne sous ses armes d'or et d'argent. Le soleil se levait en face des Perses, et ses rayons, reflétchis par leurs armes, lançaient à une immense distance des éclairs éblouissants, auxquels venaient s'ajouter encore l'éclat et les feux des armures. A l'aile droite étaient les Perses et les Mèdes; aux premiers rangs les hoplites, derrière eux les archers; n'ayant point d'armure pour se protéger, ils pouvaient viser plus sûrement, à l'abri derrière les troupes armées de toutes pièces. Les Égyptiens, les Libyens et tous les soldats étrangers formaient la gauche. Avec eux se trouvaient aussi des archers et des frondeurs qui avaient ordre de diriger des attaques sur les flancs de l'ennemi et de l'accabler de traits. Oroondatès s'était placé au centre, majestueusement assis sur un char armé de faux, flanqué de troupes à droite et à gauche pour sa sûreté, et n'ayant devant lui que les cavaliers bardés

de fer, corps d'élite, sur lequel il comptait surtout pour justifier son audacieuse attaque. Cette troupe est en effet la plus redoutable de l'armée des Perses; elle les couvre comme un rempart inébranlable.

XIV. Voici quelle est leur armure : les hommes, choisis avec soin et remarquables pour leur vigueur, portent sur la tête un casque massif et d'une seule pièce, qui embrasse exactement tous les contours du visage, comme un masque de théâtre. La tête en est entièrement enveloppée depuis le sommet jusqu'au col, à part deux trous ménagés pour les yeux. La main droite du cavalier tient une lance d'une longueur plus qu'ordinaire, sa gauche dirige les rênes. Un sabre pend à son côté. Une cuirasse embrasse non-seulement la poitrine, mais le corps tout entier. Le travail en est remarquable : elle est formée de lames d'airain ou de fer, de forme carrée et mesurant un empan dans tous les sens. Ces lames sont disposées de manière à se recouvrir mutuellement par leurs bords : l'extrémité inférieure de l'une couvre le bord supérieur de l'autre, et de même en sens latéral. Sous les sutures sont adaptées des pièces de rapport retenues par des crochets, de manière à produire un tout continu. L'ensemble forme une sorte de tunique composée d'une série d'écailles, qui tombe sur le corps sans le froisser et l'enveloppe de toutes parts, s'adaptant exactement à chaque membre, et pouvant se resserrer ou s'étendre à volonté pour ne pas gêner les mouvements. Elle est garnie de manches, s'étend du col aux genoux et n'est fendue aux cuisses qu'autant qu'il est nécessaire pour que le cavalier puisse se tenir à cheval. Telle est leur cuirasse : non-seulement cette armure est à l'épreuve des traits, mais aucun coup ne peut rien sur elle. Les jambes sont emboitées dans des grèves qui vont de l'extrémité du talon jusqu'au genou et s'attachent à l'extrémité du haubert. Le cheval est bardé de la même manière : à ses pieds sont attachés des jambarts; sa tête est armée

d'un chanfrain, et de son dos pend de part et d'autre sur les flancs un tissu de lames de fer qui le protége, tout en laissant libre le dessous du ventre pour ne point gêner sa course. Le cavalier ainsi armé, et pour ainsi dire enchâssé, s'établit sur son cheval; mais il ne peut y monter seul; il faut qu'on l'aide à se hisser, à cause de son poids. Quand vient le moment du combat, il rend les rênes, donne de l'éperon et se précipite à toute vitesse au milieu des ennemis, semblable à un homme de fer, ou à une statue qu'on verrait se mouvoir tout d'une pièce. La pointe de la lance, placée horizontalement, dépasse de beaucoup la tête du cheval. La hampe, du côté du fer, est suspendue au col de l'animal, tandis que la poignée est fixée sur la croupe. De cette manière, elle ne cède point sous le choc, et l'impétuosité du cheval vient en aide à la main du cavalier qui n'a plus qu'à diriger le coup. Quelquefois aussi, il se roidit lui-même et fait effort pour frapper un coup plus terrible; alors le choc est tellement irrésistible qu'il transperce tout ce qui se trouve devant lui, et bien souvent d'un seul coup emporte deux ennemis à la fois suspendus à sa lance.

XV. Telle était la cavalerie du satrape. Son armée rangée en bataille, comme on l'a vu, il marcha droit à l'ennemi, ayant soin de garder toujours le fleuve à dos, afin de s'en faire une barrière pour n'être pas enveloppé par l'armée éthiopienne de beaucoup supérieure en nombre. Hydaspe se mit en mouvement de son côté : à l'aile droite, occupée par les Perses et les Mèdes, il opposa les troupes de Méroé, pesamment armées et exercées à combattre corps à corps. Les Troglodytes et les peuples qui habitent près des régions où naît le cinnamome, tous armés à la légère, rapides à la course et maniant l'arc avec une rare habileté, furent opposés aux archers et aux frondeurs ennemis de l'aile gauche. Sachant que les Perses comptaient surtout sur les cavaliers bardés de fer, qui occupaient

leur centre, Hydaspe se posta lui-même en face d'eux avec ses éléphants chargés de tours. Devant lui, il rangea les hoplites Blemmyes et Sères auxquels il fit connaître ce qu'ils auraient à faire une fois l'action engagée.

XVI. Les signaux levés de part et d'autre, les éclats de la trompette préludèrent à l'action du côté des Perses, les roulements du tambour du côté des Éthiopiens. Oroondatès, criant de toute sa force, lança ses troupes au pas de course. Hydaspe, au contraire, ordonna aux siennes d'aller à l'ennemi lentement d'abord, et d'accélérer ensuite la marche peu à peu. Il voulait que les éléphants ne fussent point devancés par les combattants placés devant eux; il espérait, d'un autre côté, amortir l'impétuosité de la cavalerie ennemie, en lui laissant traverser l'intervalle des deux armées. Lorsqu'on fut à portée de trait, les Blemmyes, voyant les cavaliers bardés de fer exciter leurs chevaux pour se précipiter sur eux, exécutèrent les ordres d'Hydaspe : laissant derrière eux les Sères, pour servir aux éléphants comme de rempart et de bouclier, ils s'élancèrent de toute leur vitesse, bien loin hors des lignes, à la rencontre des cavaliers. A les voir ainsi courir en si petit nombre, contre des troupes plus nombreuses et bardées de fer, on les eût crus atteints de folie. Les Perses n'en poussèrent que plus vivement leurs chevaux, regardant comme un bonheur l'audace de leurs ennemis, et persuadés qu'ils allaient les balayer aussitôt au premier choc.

XVII. Déjà on s'abordait; les Blemmyes touchaient presque le fer des lances, lorsque tout-à-coup ils se baissèrent tous, comme par un même mouvement, et se glissèrent sous les chevaux, un genou en terre. A peine y en eut-il quelques-uns qui eurent la tête et le dos foulés sous les pieds des chevaux. Eux, au contraire, ils firent aux chevaux un mal incroyable en leur ouvrant le ventre, au passage, avec leur épée.

Rendus insensibles au frein par la douleur, les chevaux s'abattaient en grand nombre et renversaient leurs cavaliers. Ceux-ci gisaient entassés et immobiles, et les Blemmyes n'avaient qu'à les percer sous les cuisses au défaut de la cuirasse. Car, le cavalier perse bardé de fer ne peut faire aucun mouvement, s'il n'a un guide pour le conduire par la main. Ceux dont les chevaux n'étaient point blessés et qui purent échapper, furent emportés vers les Sères. Mais ceux-ci, dès qu'ils les virent approcher, se glissèrent entre les éléphants, et se réfugièrent à l'abri de leur masse, comme derrière un retranchement ou un rempart. Là périrent beaucoup de cavaliers, ou pour mieux dire ce fut presque un massacre général. A l'aspect hideux des éléphants démasqués tout-à-coup, à la vue de ces énormes animaux qu'ils ne connaissaient point, les chevaux furent saisis d'épouvante : les uns tournaient bride, les autres s'entre-heurtaient; en un instant le désordre fut dans les rangs. Du haut des tours qui surmontaient les éléphants, les Éthiopiens faisaient pleuvoir une grêle de traits. Chaque tour portait six hommes sur le front, et deux de chaque côté, la partie tournée du côté de la queue étant seule dégarnie. C'étaient pour eux comme autant de citadelles, du haut desquelles ils lançaient une telle quantité de traits, et tellement à coup sûr, que les Perses paraissaient au milieu d'une nuée de flèches. Visant surtout aux yeux de leurs adversaires, comme s'il se fût agi non d'un combat sérieux, mais d'un simple jeu où ils auraient disputé le prix de l'adresse, les Éthiopiens touchaient le but avec une telle précision, qu'on voyait ceux qu'ils avaient atteints errer au hasard dans les rangs, portant fichés dans les yeux deux traits qu'on eût pris pour de longues flûtes. Si quelques-uns, entraînés par l'impétuosité de la course, et dans l'impossibilité de retenir leurs chevaux, étaient malgré eux emportés en avant, ils tombaient au milieu des éléphants. Les uns péris-

saient renversés et foulés aux pieds par les éléphants eux-mêmes; les autres étaient tués par les Sères et les Blemmyes qui, s'élançant de derrière les éléphants comme d'une embuscade, choisissaient le défaut des armes pour les frapper à coup sûr, ou les saisissaient corps à corps et les renversaient de leurs chevaux. Ceux qui échappaient se sauvaient sans avoir fait aucun mal aux éléphants : car ces animaux sont aussi bardés de fer quand ils vont au combat; la nature leur a donné d'ailleurs une peau excessivement dure, couverte à la surface d'écailles impénétrables, contre lesquelles tous les traits viennent s'émousser impuissants.

XVIII. Une fois les derniers cavaliers mis en fuite, le satrape Oroondatès sauta à bas de son char, monta un cheval de Nysa, et s'enfuit lui-même plus honteusement que personne. A l'aile gauche, les Égyptiens et les Libyens, ignorant cette déroute, soutenaient vaillamment l'effort du combat, et tout en recevant plus de blessures qu'ils n'en portaient, opposaient au péril un courage inébranlable. Les troupes de la région du cinnamome qui leur étaient opposées les harcelaient à outrance et les tenaient dans de perpétuelles alarmes; fuyant quand elles voyaient les Égyptiens avancer, elles prenaient sur eux une avance considérable, et tout en reculant se retournaient pour décocher leurs traits. L'ennemi cédait-il, ils revenaient à la charge, et voltigeaient sur ses flancs : les uns lançaient des pierres avec leurs frondes, les autres dardaient de petites flèches imprégnées de sang de dragon, dont les blessures causent instantanément la mort. Ces peuples de la région du cinnamome semblent lancer leurs traits en se jouant plutôt qu'avec l'application d'un combat sérieux. Leur tête est entourée d'une sorte de tresse circulaire, dans laquelle les flèches sont passées en rond, la partie ailée contre la tête, la pointe en l'air comme les rayons d'une cou-

ronne. Chacun les a ainsi sous la main et les tire sans peine comme d'un carquois au moment du combat. Ils vont à l'ennemi entièrement nus, avec des danses sauvages, des bonds et des contorsions de Satyres, la tête couronnée de leurs flèches, et lancent des traits qui, pour n'être point armés de fer, n'en sont pas moins acérés. Ces traits sont tirés de l'épine dorsale du dragon : ils la dressent, la coupent à la longueur d'une coudée, amincissent et aiguisent l'extrémité, et forment ainsi des flèches naturellement armées de leur pointe. Il est probable même que c'est par allusion à cet usage, que la flèche est appelée chez les Grecs *oïston*, parce qu'elle est formée d'un os. Pendant quelque temps, les Égyptiens tinrent bon, et se firent de leurs boucliers enlacés un rempart contre les traits. Car ils sont naturellement braves et se font un point d'honneur de mépriser la mort, moins cependant dans un but d'utilité que par vaine gloire. Peut-être aussi étaient-ils retenus à leur poste par la crainte du châtiment.

XIX. Mais quand ils apprirent que la cavalerie bardée de fer, regardée comme la principale force de l'armée et l'espérance de la guerre, avait été anéantie, que le satrape avait pris la fuite, enfin que les hoplites mèdes et perses, cette troupe si vantée, n'avaient pas eu beaucoup plus de succès et avaient fait moins de mal à ceux de Méroé qui leur étaient opposés qu'ils n'en avaient éprouvé eux-mêmes, alors ils cédèrent, eux aussi, à l'ennemi qui les pressait, et se mirent en déroute. Hydaspe, voyant du haut d'une tour, qui lui servait comme d'observatoire, la victoire désormais certaine, envoya des hérauts à ses soldats occupés à poursuivre l'ennemi pour leur enjoindre de cesser le massacre, et d'amener prisonniers tous ceux qu'ils pourraient, particulièrement Oroondatès. Ces ordres furent aussitôt exécutés : les Éthiopiens élargirent leur front de bataille, en diminuant la profondeur de leurs lignes, et étendirent les ailes de part et d'autre. Les

extrémités de la ligne se rabattirent ensuite vers le fleuve, de manière à enfermer les Perses dans un cercle et à ne leur laisser pour fuir qu'une seule voie libre, celle qui conduisait au Nil. Un grand nombre en effet allèrent s'y précipiter, poussés en désordre par la cavalerie, par les chars armés de faux et par le reste des fuyards, qui se précipitaient éperdus au milieu de la confusion générale. Ils comprirent alors que ce qui avait paru d'abord une habile tactique du satrape contre l'ennemi, était, au contraire, une faute d'imprévoyance qui tournait contre eux-mêmes. Craignant d'être enveloppé, il avait eu soin de garder toujours le Nil à dos, sans s'apercevoir qu'il se fermait ainsi le chemin de la retraite. Aussi, lui-même fut-il fait prisonnier. Déjà Achéménès, fils de Cybèle, avait tenté de le tuer : informé de tout ce qui s'était passé à Memphis, il avait résolu de profiter du tumulte pour se débarrasser d'Oroondatès; car il regrettait les rapports qu'il avait faits contre Arsacé, depuis que les moyens de conviction lui étaient enlevés. Mais il manqua son coup, et ne lui fit pas une blessure mortelle. Le châtiment ne se fit pas attendre; car, au même instant, Achéménès fut percé d'un javelot par un Éthiopien, qui avait reconnu Oroondatès, et voulait le sauver conformément aux ordres d'Hydaspe. Le cœur du soldat s'était soulevé d'indignation contre cette odieuse tentative, lorsqu'il avait vu un homme qui fuyait lui-même devant l'ennemi, se retourner contre les siens, et saisir l'occasion d'un désastre public pour satisfaire une inimitié privée.

XX. Il fut amené par celui qui l'avait pris : Hydaspe, le voyant prêt à défaillir et tout sanglant, fit étancher le sang comme par enchantement, par ceux qui sont chargés de ce soin. Résolu à le sauver, s'il était possible, il lui adressa quelques paroles de consolation : « Mon ami, lui dit-il, pour ce qui est de ma volonté, tu peux te regarder comme sauvé : car s'il est

beau d'abattre ses ennemis par les armes quand ils sont debout, il ne l'est pas moins de les vaincre par la générosité quand ils sont tombés. Mais à quoi donc songeais-tu de te montrer ainsi traître à ta parole. — Traître envers toi, dit-il, mais fidèle à mon maître. — Puisque tu as succombé, reprit Hydaspe, fixe toi-même le châtiment que tu mérites. — Celui qu'eût infligé mon roi, répondit Oroondatès, à un de tes généraux, s'il l'eût pris, pour t'avoir gardé sa foi. — Alors, dit Hydaspe, s'il a vraiment les sentiments d'un roi et non ceux d'un tyran, il eût loué sa conduite, et l'eût renvoyé comblé de présents, afin d'exciter chez les siens, par les éloges donnés à des étrangers, l'émulation de les imiter. Mais, si tu te prétends fidèle, tu ne saurais disconvenir toi-même que tu as été imprudent d'attaquer aussi témérairement tant de milliers d'hommes. — Peut-être n'y avait-il pas imprudence, dit-il, à présumer les sentiments de mon roi, qui se montre plus sévère encore à punir toute espèce de lâcheté à la guerre, que généreux à récompenser la valeur. Aussi ai-je résolu d'aller moi-même au-devant du péril, dans l'espoir de faire quelque action mémorable, de rencontrer une de ces bonnes fortunes inespérées, comme en offrent souvent les hasards de la guerre, ou du moins, si j'avais le bonheur d'échapper, de me ménager quelque moyen de justification, comme ayant fait tout ce qui dépendait de moi. »

XXI. Après cet entretien, Hydaspe lui donna des éloges, et l'envoya à Syène, en recommandant aux médecins d'avoir pour lui tous les soins imaginables. De son côté il fit son entrée dans la ville, avec les principaux de son armée. Tous les habitants, sans distinction d'âge, étaient sortis au-devant de lui; ils répandaient sur l'armée des couronnes et des fleurs du Nil, et célébraient dans des chants de triomphe les louanges d'Hydaspe. Lorsqu'il eut pénétré dans l'intérieur de la ville, monté sur un éléphant, en guise de

char, ses premières pensées furent pour la religion. Après avoir témoigné, par des actions de grâce, sa reconnaissance aux Dieux immortels, il demanda aux prêtres quelle était l'origine des fêtes du Nil, et s'ils avaient à lui montrer dans la ville quelque chose qui fût digne d'être vu ou admiré. Ils lui firent voir le puits qui sert à mesurer la crue du Nil : il ressemble à celui de Memphis et est formé de pierres de taille polies, sur lesquelles sont gravées des lignes, distantes entre elles d'une coudée. L'eau du fleuve arrive dans le puits par un conduit souterrain, s'élève le long de l'échelle, et fait connaître aux habitants la crue ou la décroissance du Nil, le nombre des degrés atteints ou abandonnés par les eaux mesurant la hauteur de l'inondation ou la retraite du fleuve. Ils lui montrèrent aussi leurs gnomons horaires : ils ne donnent aucune ombre à midi; car, à Syène, les rayons du soleil, tombant perpendiculairement sur le sommet, au solstice d'été, éclairent de tous côtés la pyramide qui ne peut dès lors projeter aucune ombre. C'est pour le même motif que l'eau au fond des puits reçoit aussi directement les rayons du soleil. Hydaspe n'admira pas beaucoup ces particularités qui n'avaient pour lui rien de nouveau; car le même phénomène se produit à Méroé, en Éthiopie. Ils exaltèrent aussi à l'envi devant lui leur fête et les divines vertus du Nil, qu'ils appelaient le Dieu des saisons, le principe fécondant de la terre, le sauveur de la Haute-Égypte, le père et le créateur de la Basse, sur laquelle il répand chaque année un nouveau limon, *Néan ilyn*, ce qui lui a valu chez les Grecs son nom de Neilos; « C'est lui, disaient-ils, qui détermine les saisons de l'année, l'été par ses crues, l'automne par sa décroissance, le printemps par les fleurs qu'il produit et par la ponte des crocodiles. Le Nil, en un mot, est l'année elle-même, ainsi que le prouve son nom, puisque les lettres qui le composent, prises avec leur valeur numérique, forment le nombre trois

cent soixante-cinq, qui est celui des jours de l'année. Ils lui vantèrent encore les plantes et les animaux particuliers au Nil, et mille autres vertus du même genre. — « Mais, dit Hydaspe, toutes ces merveilles appartiennent à l'Éthiopie et non à l'Égypte : car c'est de l'Éthiopie que vous vient ce fleuve, ce Dieu comme vous l'appelez, et tout ce qu'il nourrit dans son sein; elle a donc justement droit à vos hommages, étant pour vous la mère des Dieux. — Sans doute nous l'honorons, dirent les prêtres, pour bien des motifs, mais surtout parce qu'elle nous a fait voir en vous un sauveur et un Dieu. »

XXII. Hydaspe leur dit qu'il fallait apporter dans l'éloge une pieuse réserve, et se retira dans sa tente pour y prendre quelque repos le reste du jour. Il invita à un festin les principaux des Éthiopiens ainsi que les prêtres de Syène, et permit au reste de l'armée de se livrer également aux réjouissances. Les Syéniens fournirent à l'armée un grand nombre de têtes de bétail, bœufs, moutons, troupeaux de chèvres et de porcs, partie en don, partie à prix d'argent. Le lendemain Hydaspe, assis sur un trône élevé, se fit amener les bêtes de somme, les chevaux et tout le reste du butin pris soit dans la ville, soit dans le combat, pour les distribuer à ses soldats, chacun suivant son mérite et le courage qu'il avait montré dans l'action. Celui qui avait fait prisonnier Oroondatès s'étant présenté : « Demande, lui dit Hydaspe, ce que tu voudras. — Je n'ai rien à demander, Grand Roi, dit-il ; mais si vous m'accordez ce que j'ai pris à Oroondatès, quand je l'ai sauvé par votre ordre, je n'ai plus rien à désirer. » Et en même temps il montra le poignard du satrape, enrichi de pierreries, d'un travail précieux et d'une valeur considérable. Beaucoup des assistants se récrièrent sur ce qu'un tel trésor était au-dessus de la fortune d'un particulier et convenait mieux à un roi. « Et qu'y a-t-il de plus royal, dit Hydaspe en souriant, que de ne pas

laisser ma générosité au-dessous de sa cupidité? D'ailleurs les lois de la guerre autorisent le vainqueur à dépouiller son prisonnier. Qu'il s'en aille donc et emporte, avec mon assentiment, ce qu'il eût pu du reste aisément cacher et garder sans mon aveu.

XXIII. Vinrent ensuite ceux qui avaient pris Théagène et Chariclée. « Grand Roi, dirent-ils, notre butin ne consiste ni en or, ni en pierres précieuses, choses communes en Éthiopie et entassées par monceaux dans les palais royaux. Nous vous avons amené un jeune homme et une jeune fille, frère et sœur, Grecs tous deux, et supérieurs, pour la taille et la beauté, à tous les hommes, vous seul excepté. Nous vous prions donc de nous faire participer à votre royale munificence. — C'est juste, dit le roi ; vous faites bien de me les rappeler ; car je ne les ai vus qu'en passant et au milieu des préoccupations de la guerre, quand vous me les avez présentés. Qu'on les conduise donc ici, et que les autres captifs soient amenés également. » Ils ne tardèrent pas à arriver ; un exprès ayant couru aussitôt hors de la ville jusqu'aux bagages pour ordonner aux gardiens de les amener au roi sur-le-champ. Chemin faisant, ils demandèrent à un des gardiens, semi-grec de naissance, où on les conduisait. Celui-ci leur ayant répondu que le roi Hydaspe faisait la revue des prisonniers, « Dieux sauveurs ! » s'écrièrent en même temps les jeunes gens, à ce nom d'Hydaspe : car jusqu'à ce moment ils avaient ignoré si c'était un autre prince qui régnait alors. Théagène dit tout bas à Chariclée : « Tu vas sans doute, chère Chariclée, révéler au roi qui nous sommes ; car voici cet Hydaspe que tu m'as dit bien des fois être ton père. — O mon doux ami, dit Chariclée, les grandes choses exigent une longue préparation ; ce dont la Divinité a embarrassé les débuts de tant d'entraves, ne peut nécessairement arriver à bonne fin qu'à travers de longs et pénibles détours. D'ailleurs il n'est point prudent de découvrir brusquement et en

un instant des faits que tant d'années ont couverts d'un épais nuage, surtout quand l'unique fondement de toutes nos espérances, celle de laquelle dépend tout le nœud de l'intrigue et la reconnaissance, quand ma mère Persina enfin est absente. — Mais si on nous immole auparavant, dit Théagène, ou si le roi nous donne comme esclaves en présent à quelqu'un, et nous ferme par là tout espoir de retourner en Éthiopie? — Tout au contraire, dit Chariclée; car nous avons bien des fois entendu dire à nos gardiens qu'on nous nourrit comme des victimes réservées, afin de nous sacrifier aux Dieux qui sont à Méroé. Nous n'avons donc pas à craindre d'être donnés en présent ou immolés auparavant, puisque nous sommes consacrés aux Dieux par une promesse que ne peuvent violer des hommes d'une piété aussi rigide. Mais si, cédant à un entraînement irréfléchi, éblouis par la fortune qui nous attend, nous livrons imprudemment notre secret, sans attendre même la présence de ceux qui peuvent nous reconnaître et confirmer nos dires, nous ne pouvons manquer d'exciter la colère de ceux qui nous écouteront : naturellement on s'indignera, on se croira joué et bafoué, en voyant des prisonniers, destinés à l'esclavage, prétendre tout-à-coup, comme par une inspiration subite, par une invraisemblable invention, qu'ils sont les fils du roi. — Mais, dit Théagène, les signes de reconnaissance que tu conserves, et que tu portes sur toi, je le sais, aideront à prouver qu'il n'y a ni invention ni fourberie de notre part. — Sans doute, dit Chariclée, ce sont des signes de reconnaissance pour ceux qui les connaissent et qui les ont exposés ; mais pour ceux qui les ignorent ou qui ne les connaissent qu'en partie, ce sont des bijoux sans aucune signification, des colliers, bons tout au plus peut-être à faire soupçonner de vol et de brigandage ceux qui les possèdent. Et quand bien même Hydaspe reconnaîtrait quelqu'un de ces objets, qui lui persuadera que c'est Persina qui les

a donnés, qui lui fera croire que ce sont les présents d'une mère à sa fille ? Le sentiment maternel, au contraire, cher Théagène, est un témoignage irréfragable. Grâce à lui, la mère éprouve pour son enfant, à la première rencontre, un élan d'amour, inspiré par une secrète sympathie de l'âme. Négligerons-nous donc ce témoignage qui doit donner d'ailleurs plus d'autorité aux autres signes de reconnaissance? »

XXIV. Pendant cet entretien, ils étaient arrivés auprès du roi. L'eunuque Bagoas y avait été amené avec eux. Dès qu'Hydaspe les vit en sa présence, il se souleva un peu sur son trône, en disant : « Dieux soyez-moi propices; » puis il se rassit absorbé dans ses pensées. Les seigneurs qui l'entouraient lui ayant demandé ce qu'il avait : « Il m'a semblé en songe, dit-il, qu'il m'était né aujourd'hui une fille semblable à celle-ci, et qu'elle était arrivée en un instant à la fleur de l'âge. Je n'avais fait aucun cas de ce songe; mais la ressemblance de cette jeune fille avec celle que j'ai cru voir, me l'a remis en mémoire. » Ses courtisans lui répondirent que bien souvent l'imagination présente ainsi à l'âme comme un tableau et un avant-goût des événements à venir. Mais, sans s'inquiéter davantage pour le moment de cette vision, il leur demanda qui ils étaient. Chariclée garda le silence pendant que Théagène répondait qu'ils étaient frère et sœur et Grecs d'origine. « Honneur donc à la Grèce, dit Hydaspe; elle produit une foule d'hommes généreux, et nous offre en ce moment de nobles et belles victimes pour nos sacrifices d'actions de grâce. Mais, dit-il en souriant à ceux qui l'entouraient, pourquoi ne m'est-il pas né aussi un fils en rêve? Mon songe devait, si vous dites vrai, me présenter à l'avance l'image de ce jeune homme frère de la jeune fille, puisque j'étais destiné à le voir. » S'adressant ensuite à Chariclée, il lui dit en grec, car cette langue est en honneur auprès des gymnosophistes et des rois d'Éthiopie : « Et vous,

jeune fille, pourquoi vous taire et ne rien répondre à ma question! — Au pied des autels, dit-elle, en présence des Dieux auxquels nous comprenons qu'on nous réserve pour victimes, vous connaîtrez et moi et mes parents. — Et en quel lieu de la terre sont-ils, reprit Hydaspe? — Ici-même, dit Chariclée; dans tous les cas ils assisteront au sacrifice. » Hydaspe sourit de nouveau : « Certainement elle rêve, dit-il, cette fille qui m'est née en rêve, si elle se figure que ses parents vont être transportés par enchantement du fond de la Grèce au milieu de Méroé. Qu'on les conduise donc à Méroé avec les égards et les soins ordinaires, pour servir à l'ornement du sacrifice. Mais quel est cet autre, près d'eux, qui a l'air d'un eunuque? — C'est en effet un eunuque, du nom de Bagoas, dit un des serviteurs, le plus précieux trésor du satrape Oroondatès. — Qu'il les suive, lui aussi, dit le roi, non comme victime, mais comme gardien de l'une des victimes, de cette jeune fille dont la beauté demande à être gardée avec le plus grand soin; qu'il nous la conserve pure jusqu'au moment du sacrifice. Les eunuques sont naturellement jaloux; car leur fonction est d'interdire aux autres les plaisirs dont ils sont privés eux-mêmes. »

XXV. — Après ces paroles, il fit défiler devant lui les prisonniers, les passa en revue et prononça sur leur sort. Ceux qu'on reconnut avoir toujours été de condition servile furent donnés en présent aux troupes; ceux au contraire qui étaient nés libres furent rendus à la liberté. Seulement il choisit dix jeunes gens et même nombre de jeunes filles, des plus remarquables par leur âge et leur beauté, et ordonna de les emmener avec Théagène et Chariclée, pour être sacrifiés comme eux. Après avoir répondu à tous ceux qui avaient quelque requête à lui présenter, il fit enfin mander Oroondatès, qu'on apporta sur une litière : « Maintenant, lui dit-il, que j'ai conquis ce qui faisait l'objet de la guerre, et remis sous mon autorité Philé

et les mines de diamant, cause première de notre rupture, je ne veux pas faire comme la plupart des hommes, abuser de ma fortune dans un intérêt d'ambition, et profiter de ma victoire pour étendre indéfiniment mon empire. Je me contente des bornes que la nature nous a assignées dès l'origine, les cataractes qui forment la séparation de l'Égypte et de l'Éthiopie. Le but de mon expédition étant atteint, je m'en retourne, par respect pour la justice. Pour toi, si tu survis, conserve intacte ta satrapie et écris ceci au roi de Perses : « Hy» daspe, ton frère, a vaincu, les armes à la main ; mais » il t'a bénévolement rendu tout ce qui t'appartenait; » il veut être ton ami ; car il estime l'amitié le trésor » le plus précieux qui soit parmi les hommes ; mais il » ne refuse pas le combat, si tu en donnes de nouveau » le signal. » Quant aux habitants de Syène, je leur fais remise, pour dix ans, des impôts établis, et je t'ordonne de les leur remettre de même. »

XXVI. Après ces paroles, tous les assistants, habitants et soldats, le couvrirent à l'envi d'éloges et d'applaudissements qui retentirent au loin. Oroondatès, tendant les mains et les joignant ensemble, se prosterna et l'adora, contrairement aux usages des Perses, qui ne permettent pas d'accorder cet hommage à un autre que le Grand Roi. « Je ne crois pas, dit-il aux assistants, manquer au roi qui m'a donné ma satrapie, ni violer les lois de mon pays, en adorant le plus juste des hommes : il pouvait me faire périr, et il m'accorde généreusement la vie ; il ne tenait qu'à lui de me traiter en maître, et il me confère la dignité de satrape. En retour de ces bienfaits, je m'engage à procurer aux Éthiopiens et aux Perses une paix profonde, une amitié éternelle, et à faire pour les Syèniens ce qui m'est ordonné. Si je ne dois pas survivre, que les Dieux récompensent Hydaspe, sa famille et ses descendants, de ses bienfaits envers moi.

LIVRE X.

I. Terminons ici le récit des événements de Syène, qui vit la clémence d'un homme transformer tout-à-coup en un si grand bienfait l'immense péril qu'elle venait de courir. Hydaspe, après avoir envoyé en avant la plus grande partie de son armée, prit lui-même la route d'Éthiopie, longtemps accompagné par tous les Syéniens et tous les Perses, qui le comblaient de bénédictions. D'abord, il suivit la rive du Nil et la région du fleuve, jusqu'aux cataractes, où il sacrifia au Nil et aux Dieux des frontières. De là, il changea de direction pour s'enfoncer dans l'intérieur. Arrivé à Philé, il accorda à son armée deux jours de repos, détacha de nouveau en avant une grande partie des troupes, fit partir également les captifs, et resta lui-même pour renforcer les murs de la ville et y installer une garnison. Il se remit ensuite en marche, précédé de deux cavaliers d'élite, qui avaient ordre de relayer à toutes les villes et à tous les bourgs, afin de remplir au plus vite leur mission et de porter à Méroé l'heureuse nouvelle de sa victoire.

II. Aux sages, nommés gymnosophistes, qui sont les assesseurs et les conseillers du roi, il écrivit en ces termes : « *Au très-divin conseil, le roi Hydaspe* : Je vous annonce l'heureuse nouvelle de ma victoire sur les Perses, non pour m'enorgueillir du succès ; car je ne veux point provoquer l'inconstance de la fortune ; mais pour rendre hommage à votre collége prophétique dont j'ai reconnu, en toute circonstance et maintenant en particulier, la véracité. Je vous engage et vous invite à vous rendre au lieu accoutumé, pour que votre présence ajoute encore, aux yeux du peuple éthiopien, à la solennité des sacrifices d'actions de grâce que nous

célébrerons pour notre victoire. » La lettre à Persina portait; « Sache que je suis vainqueur, et, ce qui t'intéresse plus encore, que je suis sain et sauf. Fais-nous préparer tout ce qui est nécessaire pour de solennelles actions de grâce et de magnifiques sacrifices; invite toi-même les sages, indépendamment de la prière écrite que je leur adresse, et trouvez-vous ensemble devant la ville, dans la plaine consacrée à nos Dieux nationaux, le Soleil, la Lune et Bacchus. »

III. Persina, lorsqu'on lui apporta ces lettres, s'écria: « Voilà bien la réalisation du songe que j'ai eu cette nuit; il me semblait que j'accouchais et que la fille à laquelle je donnais le jour arrivait aussitôt à la fleur de l'âge. Sans doute, les douleurs de l'enfantement que j'endurais en songe représentaient les fatigues de la guerre, et ma fille, la victoire. Parcourez la ville et publiez-y partout cette bonne nouvelle. » Les courriers firent aussitôt ce qui leur était ordonné : ils couronnèrent leur tête de fleurs de lotus, prirent à la main des palmes qu'ils agitèrent en parcourant à cheval les quartiers les plus fréquentés, et proclamèrent la victoire que leur costume seul faisait assez connaître. Aussitôt tout Méroé se remplit d'allégresse : ce n'étaient partout que danses et sacrifices aux Dieux, dans chaque famille, dans chaque quartier, dans chaque tribu. On se pressait aux temples pour rendre grâce moins encore de la victoire que du salut d'Hydaspe; car son équité, sa douceur, sa bienveillance pour ses sujets le faisaient chérir du peuple en quelque sorte comme un père.

IV. Persina envoya à l'avance dans la plaine hors de la ville des troupeaux de bœufs, de chevaux, de moutons, d'antilopes et de griphons, en assez grande quantité pour donner au peuple un festin public, après avoir prélevé une hécatombe de chaque espèce d'animaux. Elle alla ensuite trouver les gymnosophistes qui habitaient au temple de Pan, leur présenta la lettre d'Hy-

daspe, et les pria de déférer à l'invitation du roi et de lui faire à elle-même la grâce d'honorer la solennité de leur présence. Ils lui demandèrent d'attendre un peu : étant entrés dans le sanctuaire pour prier la Divinité, suivant leur coutume, et lui demander ce qu'ils devaient faire, ils revinrent quelques instants après. Le président du conseil, Sisimithrès, entouré de tout le collége des prêtres, prit seul la parole : « Persina, dit-il, nous viendrons ; car les Dieux nous le permettent. Mais ils nous présagent, pour le moment du sacrifice, quelqu'agitation et quelque trouble, dont l'issue cependant sera favorable et heureuse. Il semble qu'une partie de de vous-même, un membre de la royauté avait péri, et que la destinée vous ramène d'elle-même ce que vous aviez perdu. — Les présages les plus redoutables, dit Persina, quels qu'ils soient, tourneront à bien, du moment où vous serez présents. Au reste, dès que je serai informée de l'approche d'Hydaspe, je vous en préviendrai. — Il n'est pas nécesaire, dit Sisimithrès, car il arrivera demain matin ; une lettre vous en avertira avant peu. » L'événement justifia cette prédiction : car, au moment où elle rentrait, un cavalier lui présenta à quelques pas du palais une lettre du roi qui annonçait son arrivée pour le lendemain. Des hérauts publièrent aussitôt par la ville le contenu de la lettre : les hommes seuls étaient autorisés à aller au-devant du roi, et défense était faite aux femmes de s'y rendre : car le sacrifice devant être offert au Soleil et à la Lune, les plus purs et les plus brillants des immortels, la loi ne permettait pas aux femmes d'y prendre part, de peur que leur présence ne fît contracter, même involontairement, quelque souillure aux victimes. Seule de toutes les femmes, la prêtresse de la Lune pouvait y assister; et c'était Persina. Car, d'après la loi et la coutume, le roi était prêtre du Soleil, et la reine prêtresse de la Lune. Chariclée devait aussi assister à la solennité, non comme spectatrice, mais comme victime consacrée

à la Lune. Il y eut dès lors dans toute la ville un empressement, un élan irrésistible. Sans attendre même le jour fixé, les habitants se hâtaient, dès le soir, de traverser le fleuve Astaborras, les uns par le pont, les autres sur des barques de roseau, amarrées en grand nombre le long du rivage et destinées à abréger la traversée à ceux qui demeuraient trop loin du pont. Ces barques sont d'une excessive légèreté, grâce à la matière dont elles sont faites et au peu de charge qu'elles reçoivent (deux ou trois personnes au plus). Ce sont de simples roseaux fendus en deux, et dont chaque moitié forme une nacelle.

V. La ville de Méroé, capitale de l'Éthiopie, est située dans une île de forme triangulaire, entourée par des fleuves navigables, le Nil, l'Astaborras et l'Asasobas. Le Nil débouche sur le sommet du triangle et se partage en deux bras qui l'enveloppent : les deux autres fleuves, après avoir coulé quelque temps de part et d'autre de chacun de ses bras se rapprochent et vont perdre leurs eaux et leur nom dans la masse plus considérable des eaux du Nil, au-dessous du point où elles se réunissent en un seul lit. L'île a une immense étendue et ressemble à un véritable continent ; car elle a trois mille stades de long sur mille de large : elle nourrit d'énormes animaux, entre autres des éléphants. Elle produit tous les arbres qui croissent dans les régions les plus favorisées, à cette différence près que les palmiers y atteignent une hauteur extraordinaire et donnent des fruits aussi remarquables par leur grosseur que par leur saveur. Les froments et les orges y poussent à une telle hauteur qu'un cheval, quelquefois même un chameau, peut s'y abriter avec son cavalier. Le grain y rend jusqu'à trois cents pour un. On y voit croître aussi les roseaux dont il a été question plus haut.

VI. Toute la nuit il y eut un mouvement continuel de gens qui passaient le fleuve tour à tour pour se por-

ter au-devant d'Hydaspe. Le peuple alla ainsi à sa rencontre jusqu'à une grande distance, et le couvrit d'applaudissements et de bénédictions à l'égal d'un Dieu. Les gymnosophistes, qui l'attendaient un peu en avant du champ sacré, lui prirent la main et l'embrassèrent. Un peu plus loin, dans l'intérieur de l'enceinte et sous le portique du temple, se tenait Persina. Après s'être prosternés aux pieds des Dieux pour les adorer et leur rendre grâce de la victoire et du salut du roi, les prêtres sortirent de l'enceinte pour le sacrifice public, et allèrent se placer sous une tente préparée au milieu de la plaine. C'était un pavillon carré, soutenu aux quatre angles, au lieu de colonnes, par quatre roseaux nouvellement coupés, dont le sommet se recourbait en forme de dôme et soutenait des branches de palmier enlacées qui formaient comme un toit. Dans une autre tente, à peu de distance, sur un piédestal élevé, étaient les statues des Dieux nationaux et celles des demi-Dieux Memnon, Persée et Andromède, que les rois d'Éthiopie regardent comme les chefs de leur race. Au-dessous, sur un degré inférieur, étaient assis les gymnosophistes, ayant en quelque sorte les Dieux sur leur tête. Venait ensuite un corps d'hoplites qui les entourait : leurs boucliers fichés en terre et joints ensemble leur servaient à s'appuyer, pour tenir la foule à distance et maintenir libre l'espace où devait s'accomplir le sacrifice. Hydaspe, après avoir adressé au peuple quelques paroles, pour lui annoncer sa victoire et les succès qu'il avait obtenus dans l'intérêt général, ordonna aux sacrificateurs de commencer. Trois autels avaient été dressés ; deux réunis entre eux pour le Soleil et la Lune, le troisième séparé, pour Bacchus. Sur ce dernier on immola des animaux de tout genre, sans doute parce que c'est un Dieu populaire, bienveillant pour tous et qu'on peut se rendre favorable par toute espèce de victimes. Sur les autres autels, on sacrifia au Soleil quatre chevaux blancs, hommage du plus rapide

des animaux au plus impétueux des Dieux ; à la Lune deux bœufs de labour, sans doute comme emblême des travaux de la terre, consacrés à la Déesse qui en est la plus rapprochée.

VII. Ce sacrifice n'était pas encore terminé, qu'il s'éleva tout-à-coup une clameur confuse et tumultueuse, comme peut en pousser une immense multitude assemblée. « Qu'on respecte les anciens usages, criaient les assistants, qu'on offre maintenant le sacrifice ordinaire pour le salut de la nation ; que les prémices de la guerre soient consacrées aux Dieux. » Hydaspe comprit qu'ils réclamaient le sacrifice humain, qu'on avait coutume d'offrir seulement à l'occasion des victoires sur les nations étrangères, et où l'on immolait des prisonniers. Il les calma d'un geste, leur fit comprendre d'un signe de tête qu'on allait faire sur-le-champ ce qu'ils demandaient, et ordonna d'amener les prisonniers destinés dès longtemps à cet usage. Théagène et Chariclée furent amenés avec les autres, libres de chaînes et entourés de gardes. Tous étaient tristes, comme il est naturel, Théagène cependant moins que les autres. Chariclée seule montrait un visage gai et souriant. Elle tenait ses regards fixés sur Persina avec une telle persistance, que la reine elle-même se sentit émue à sa vue, et poussa un profond gémissement : « O mon époux, s'écria-t-elle, quelle jeune fille vous avez choisie pour le sacrifice ! Je ne crois pas avoir vu jamais beauté comparable. Que de noblesse dans son regard ! quelle grandeur d'âme contre les coups de la fortune ! combien sa jeunesse est digne de pitié ! Si nous avions conservé notre unique enfant, la fille que nous avons si malheureusement perdue, elle aurait à peu près cet âge. Mais, plût aux Dieux, seigneur, qu'il y eût quelque moyen de sauver cette jeune fille ! Ce serait pour moi une grande consolation de l'avoir à mon service. Peut-être même la malheureuse est-elle Grecque ; car son visage n'annonce point une Égyp-

tienne. — Elle est Grecque, en effet, lui dit Hydaspe, et elle va tout-à-l'heure nous faire connaître ses parents; car, quant à les montrer, elle ne le saurait, quoiqu'elle l'ait promis. Du reste il n'est point en mon pouvoir de l'arracher au sacrifice, et pourtant je le voudrais; car moi-même j'éprouve, je ne sais comment, quelque émotion; j'ai compassion de cette enfant. Mais, vous le savez, la loi exige que l'on consacre et qu'on offre en sacrifice un jeune homme au Soleil, une jeune fille à la Lune. C'est la première captive qui m'ait été amenée; elle a été destinée au sacrifice actuel, et toute hésitation serait inexcusable aux yeux du peuple. Une seule chose pourrait lui venir en aide, ce serait que l'épreuve du foyer, que vous connaissez, prouvât qu'elle n'est pas pure de tout commerce avec les hommes. Car la loi exige que la victime offerte à la Lune, aussi bien qu'au Soleil, soit sans tache; tandis que pour les sacrifices de Bacchus, c'est chose indifférente. Mais songez aussi que si elle était convaincue, à l'épreuve du foyer, de n'être point restée chaste, il serait peu convenable, peut-être, de recevoir une telle femme dans votre palais. — Qu'elle soit convaincue, dit Persina, pourvu qu'elle soit sauvée. La captivité, la guerre, la vie errante si loin de sa patrie rendraient une faiblesse excusable, chez elle surtout, si toutefois elle a eu ce malheur; car sa beauté est une provocation à la violence qu'elle porte partout avec elle.

VIII. Elle avait à peine cessé de parler et s'efforçait de dérober aux assistants les larmes qui lui échappaient, lorsqu'Hydaspe ordonna d'apporter le foyer de l'épreuve. Les serviteurs prirent dans la foule, pour le porter, de jeunes enfants qui n'étaient pas encore en âge de puberté; car il n'y a que ceux-là qui puissent le toucher sans se blesser. Après l'avoir apporté du temple et placé au milieu de l'assemblée, ils y firent monter les prisonniers tour à tour. Mais tous, à peine montés, avaient la plante des pieds brûlée, à tel point

que quelques-uns n'en pouvaient pas supporter un instant le simple contact. Car l'épreuve se fait sur un réchaud recouvert de barreaux d'or entrelacés auxquels a été communiquée par une vertu secrète la propriété de brûler quiconque n'est pas pur, ou s'est souillé de quelque parjure ; tandis que ceux dont la vie est irréprochable peuvent y marcher impunément. Ceux qui ne purent soutenir l'épreuve furent mis à part pour être sacrifiés à Bacchus et aux autres Dieux. Il n'y eut que deux ou trois jeunes Grecques qui prouvèrent à l'épreuve du foyer qu'elles étaient vierges.

IX. Théagène y étant monté à son tour, l'épreuve constata également sa virginité. Tous furent saisis d'admiration en le voyant si grand, si beau, si florissant de jeunesse, et pourtant étranger aux plaisirs de Vénus. On le destina donc à être immolé au Soleil. « Voilà, dit-il tout bas à Chariclée, la récompense d'une vie pure, chez les Éthiopiens, l'immolation. Pour prix de la chasteté, le sacrifice et la mort. Mais, chère Chariclée, pourquoi ne point se faire connaître? Que tardes-tu encore? Veux-tu attendre qu'on nous égorge? Parle, révèle-toi, je t'en supplie ; peut-être me sauveras-tu moi-même quand on saura qui tu es, et que tu me réclameras ; sinon, tu échapperas du moins certainement au péril, et, quand je te saurai sauvée, c'en sera assez pour moi, la mort même ne me causera point de regrets. — L'instant fatal approche, dit Chariclée ; voici le moment où s'agite notre destinée ! » Et, sans attendre l'ordre des gardiens, elle tira d'un sachet qu'elle portait avec elle sa tunique de Delphes, brochée d'or, toute parsemée de rayons écarlates, et s'en revêtit. Puis, laissant tomber ses cheveux, elle courut, semblable à une inspirée, et s'élança sur la grille ardente. Longtemps elle s'y tint immobile, sans ressentir aucune atteinte. Sa beauté, plus éclatante encore, lançait des éclairs ; du haut du foyer, elle dominait la foule, visible pour tous ; sous ses vêtements sacerdo-

taux elle ressemblait plutôt à une statue de Déesse qu'à une mortelle. A cet aspect, toute la multitude fut frappée d'étonnement. Un cri immense, confus, inarticulé, témoigna de l'enthousiasme universel. On admirait tout en elle, mais surtout cette beauté tellement surhumaine qui avait traversé pure les séductions de l'adolescence, cette chasteté qui se montrait relevée encore par les plus merveilleux attraits. Beaucoup s'affligeaient de ce qu'elle eût été trouvée propre au sacrifice ; malgré leurs superstitions ils l'eussent vue avec joie sauvée par quelque miracle. Persina surtout ne pouvait contenir sa douleur, à ce point qu'elle dit à Hydaspe : « Combien est à plaindre et infortunée cette jeune fille ! On exalte à grands cris sa pureté, si funeste pour elle, et, en retour de ces nombreux éloges elle va donner sa vie ! Mais que pourrait-on donc faire, seigneur ? — C'est en vain, reprit-il, que vous me pressez, et que vous vous apitoyez ; elle ne peut être sauvée ; elle a été, j'imagine, destinée aux Dieux dès sa naissance, à cause de l'excellence de sa nature. » Et, s'adressant aux gymnosophistes : « Très-sages pontifes, dit-il, tout est préparé, pourquoi ne pas commencer la cérémonie religieuse ? — De grâce, épargnez-nous le reste, répondit en grec Sisimithrès, pour n'être pas entendu de la foule. Nous sommes assez souillés par ce que nous avons vu et entendu jusqu'ici. Nous allons rentrer au temple ; car, pour nous, nous ne saurions approuver ces affreux sacrifices où l'on immole des victimes humaines, et nous ne croyons pas que la Divinité les approuve. Que ne pouvons-nous même empêcher tous les sacrifices où l'on égorge des animaux. Car, à notre sentiment, les prières et les parfums sont une offrande suffisante. Pour vous, restez ; car un roi est quelquefois obligé à se soumettre aux entraînements, même irréfléchis, de la multitude ; accomplissez ce sacrifice, horrible sans doute, mais que les lois établies et les coutumes na-

tionales ne permettent pas de supprimer. Mais il vous faudra ensuite vous purifier, ou plutôt, peut-être n'en aurez-vous pas besoin ; car je ne crois pas que ce sacrifice s'accomplisse jusqu'au bout, si j'en crois une foule de présages célestes et surtout la lumière surnaturelle qui environne ces étrangers, témoignage assuré que quelqu'un des immortels combat pour eux.»

X. A ces mots, il se leva avec tout le reste du sacré collége et se disposa à se retirer. A ce moment, Chariclée s'élança du foyer et courut se jeter aux genoux de Sisimithrès, malgré l'opposition absolue des sacrificateurs persuadés que ses supplications n'avaient d'autre objet que d'échapper à la mort. « Très-sages pontifes, dit-elle, attendez un peu ; j'ai à plaider ma cause contre le roi et la reine, et j'ai appris que, seuls, vous pouvez prononcer même sur les rois. Soyez donc arbitres dans ce combat que je soutiens pour ma vie; vous reconnaîtrez qu'il n'est ni possible, ni juste que je sois immolée aux Dieux. » Les prêtres l'écoutèrent avec plaisir. « O roi, dirent-ils, vous entendez la sommation et les allégations de cette étrangère? — Et de quel procès, dit en riant Hydaspe, peut-il être question? Qu'y a-t-il de commun entre elle et moi? A quelle occasion? Quel droit allègue-t-elle? — C'est ce qu'on verra, dit Sisimithrès, par ce qu'elle va dire. — Cela ne semblera-t-il pas, dit Hydaspe, une moquerie plutôt qu'un jugement, si moi qui suis roi, je me soumets à plaider contre une captive. — La justice, lui répondit Sisimithrès, ne s'inquiète point de la différence des rangs; à ses yeux celui-là seul est roi qui allègue les meilleures raisons. — La loi, dit Hydaspe, vous autorise à juger les différends des rois avec leurs sujets, mais non avec les étrangers. — L'honnêteté, dit Sisimithrès, ne se contente pas seulement de l'extérieur et des apparences de la justice, elle s'attache au fond et à la réalité. — Il est évident, reprit Hydaspe, qu'elle n'a rien de sérieux à alléguer; elle va, comme

tous les malheureux réduits à la dernière extrémité, prétexter quelque vaine raison, quelque mensonge, pour différer le moment; cependant qu'elle parle, puisqu'ainsi le veut Sisimithrès.»

XI. Chariclée, toute rayonnante déjà de l'espoir de sa prochaine délivrance, fut plus joyeuse encore lorsqu'elle entendit le nom de Sisimithrès; car c'était lui qui l'avait recueillie quand elle fut exposée à sa naissance, et qui, dix ans auparavant, l'avait confiée à Chariclès, lors de son ambassade à Catadupœ, auprès d'Oroondatès, au sujet des mines de diamant. Il était alors confondu dans les rangs des simples gymnosophistes; mais depuis, il était devenu président de leur collége. Chariclée ne s'était point rappelé ses traits, ayant été séparée de lui extrêmement jeune, dès l'âge de sept ans; mais elle reconnut son nom, et en ressentit une joie plus vive encore dans l'espoir qu'il serait pour elle un avocat, et qu'il aiderait à la faire reconnaître. Elle leva les mains au ciel, et s'écria de manière à être entendue de l'assemblée : « O Soleil, duquel descendent mes ancêtres, vous tous, Dieux du ciel, et vous Héros, chefs de notre race, soyez-moi témoins que je ne dirai rien que de véritable. Venez en aide à mon bon droit, dans le jugement que j'ai maintenant à subir. Avant tout, j'adresserai une question : O roi, la loi ordonne-t-elle de sacrifier seulement des étrangers, ou s'applique-t-elle aussi aux nationaux?—Aux étrangers seulement, dit-il. — Alors, il vous faut chercher d'autres victimes; car vous reconnaîtrez que je suis Éthiopienne. »

XII. Comme le roi témoignait son incrédulité, et taxait cette allégation de fable; « Ce dont vous vous émerveillez, dit Chariclée, n'est rien encore, en comparaison de ce qui me reste à dire : car vous reconnaîtrez que je suis non-seulement Éthiopienne, mais de race royale, et que personne n'occupe un plus haut rang, plus près du trône. » Hydaspe fit un nouveau

geste d'incrédulité et de mépris, comme fatigué d'un vain radotage. « Cessez, mon père, lui dit-elle, de repousser dédaigneusement votre fille. » A ces mots, ce ne fut plus seulement du dédain que témoigna le roi ; sa colère éclata contre ce qu'il regardait comme une fable impertinente et une dérision. « Sisimithrès, dit-il, et vous tous, vous voyez à quelle épreuve est mise ma patience : cette fille est certainement atteinte de folie; voyez plutôt les fables impudentes qu'elle forge pour échapper à la mort; à bout de moyens, la voilà tout-à-coup qui appelle à son aide les inventions théâtrales et les miracles, et qui se prétend ma fille, quand vous savez tous que jamais je n'eus le bonheur d'avoir d'enfants. Une seule fois j'ai été père, et j'ai appris en même temps sa naissance et sa mort. » Qu'on l'emmène donc, et qu'on ne songe plus à différer le sacrifice. — Personne ne m'emmènera, s'écria Chariclée, tant que les juges ne l'auront point ordonné ; en ce moment, vous êtes jugé, ce n'est pas à vous à prononcer la sentence. La loi vous permet peut-être, ô roi, d'immoler les étrangers; mais ni cette loi, ni la nature ne vous autorisent à égorger vos enfants. Car les Dieux, malgré vos dénégations, vous déclareront père aujourd'hui. Tout débat, tout jugement reconnaît surtout deux espèces de preuves par excellence : la preuve écrite, et les affirmations des témoins. J'ai par devers moi l'une et l'autre pour établir que je suis votre fille. Celui dont j'invoque le témoignage n'est point un inconnu, un homme sans nom ; c'est notre juge lui-même ; et il ne peut y avoir de démonstration plus péremptoire que la conscience d'un juge personnellement instruit. Je produirai d'un autre côté cet écrit, qui contient votre histoire et la mienne. »

XIII. A ces mots, elle tira de son sein la bandelette exposée avec elle, la déroula et la présenta à Persina. En l'apercevant, Persina resta sans voix et anéantie. Longtemps elle promena alternativement sa vue de

l'écrit à la jeune fille, tremblante, frissonnant de tous ses membres et inondée de sueur. Cette découverte la transportait de joie ; mais ce qu'elle avait d'imprévu, d'invraisemblable, la remplissait d'anxiété ; elle craignait, si la vérité venait à éclater, les soupçons, l'incrédulité d'Hydaspe, peut-être même sa colère et sa vengeance. Hydaspe s'aperçut lui-même de son agitation et de la lutte à laquelle son âme était en proie. « Reine, dit-il, qu'y a-t-il donc ; quel est le trouble où vous jette la vue de cet écrit ? — O mon roi, dit-elle, mon maître et mon époux ; je ne saurais rien vous dire de plus ; mais prenez et lisez : cette bandelette vous apprendra tout. » Elle la lui tendit, et retomba dans le même silence et le même abattement. Hydaspe prit l'écrit, et invita les gymnosophistes à s'approcher pour lire avec lui. Lorsqu'il l'eut parcouru, son ébahissement ne fut pas moindre, surtout à la vue de Sisimithrès consterné lui-même, trahissant sur son visage les mille agitations de son âme et ne cessant de regarder fixement la bandelette et Chariclée. A la fin, lorsqu'il fut instruit et de l'exposition et de ses motifs : « Je sais, dit-il, que j'ai eu autrefois une fille ; je l'ai crue morte alors, sur la parole de Persina, et j'apprends maintenant qu'elle a été exposée. Mais quel est celui qui l'a recueillie, sauvée et nourrie ? Qui l'a conduite en Égypte où elle a été faite prisonnière ? Comment prouver enfin que c'est bien cette jeune fille et que l'enfant exposé n'a pas péri ? Ne peut-il se faire que quelqu'un ait trouvé ces indices et abusé de ce que la fortune avait mis entre ses mains ? Peut-être aussi quelque Dieu nous abuse ; peut-être cette jeune fille n'est-elle qu'un masque dont il se sert pour se jouer de notre désir de postérité, en nous donnant un héritier bâtard et supposé, et en faisant de cette bandelette comme un nuage destiné à obscurcir la vérité. »

XIV. « Il est facile, reprit Sisimithrès, de résoudre vos premiers doutes : celui qui a recueilli l'enfant exposé,

qui l'a nourri secrètement, c'est moi. C'est encore moi qui l'ai conduite en Égypte, à l'époque où vous m'y avez envoyé en ambassade. Vous savez par expérience qu'il ne nous est pas permis de mentir. Je reconnais la bandelette, couverte, vous le voyez, de caractères royaux éthiopiens, et qu'on ne peut dès lors soupçonner d'avoir été fabriquée ailleurs. Vous-même pouvez mieux que personne reconnaître que l'écriture est de la main de Persina. Mais il y avait aussi d'autres marques exposées avec elle, et remises par moi à celui qui a reçu de mes mains la jeune fille. C'était un Grec, honnête homme et vertueux, à ce qu'il m'a semblé. « Elles sont également conservées », dit Chariclée, et elle montra les colliers. Persina, en les voyant, fut plus troublée encore. Hydaspe lui ayant demandé quels étaient ces objets, et s'ils lui apprenaient quelque chose de plus, elle ne répondit rien, sinon qu'elle les connaissait, mais que le mieux était de tout examiner au palais. Chaque mot ajoutait à l'anxiété d'Hydaspe. Chariclée ajouta : « Ce sont là des signes de reconnaissance pour ma mère : en voici qui vous sont personnels ; voyez cet anneau. » Et elle lui montra la pantarbe. Hydaspe la reconnut pour l'avoir donnée en présent à Persina, lors de son mariage. — « Ma toute belle, dit-il, ces insignes sont à moi, sans doute ; mais que vous soyez également à moi, vous qui en faites usage, et qu'ils ne soient pas tombés de quelqu'autre façon entre vos mains, c'est ce qui n'est pas encore constaté pour moi. Car, entre autres choses, votre couleur n'est point celle des Éthiopiens. — Celle que j'ai recueillie alors, dit Sisimithrès, était également blanche. D'ailleurs le nombre des années concorde avec l'âge de cette jeune fille ; elle a environ dix-sept ans, ce qui nous reporte exactement à l'époque de l'exposition. Sa vue même ne fait que confirmer ma conviction ; je reconnais dans l'une et l'autre les mêmes traits, les mêmes caractères extérieurs, la même beauté surnaturelle. — Tout cela

est fort bien, Sisimithrès, lui dit Hydaspe, et vous remplissez chaleureusement le rôle de défenseur, bien plus que celui de juge : mais prenez garde, en voulant résoudre une difficulté, de soulever un autre doute bien grave, et qui laisserait planer sur ma compagne un soupçon bien difficile à laver. Par quelle anomalie, étant l'un et l'autre Éthiopiens, aurions-nous eu une fille blanche. » Sisimithrès lui jeta un regard légèrement dédaigneux, accompagné d'un sourire ironique : « Je ne sais vraiment ce qui vous arrive, de venir maintenant me reprocher, contrairement à votre caractère, l'office d'avocat, que je suis loin pour ma part de dédaigner ; car on définit le juge intègre, l'avocat de la justice. Pourquoi d'ailleurs ne pas me considérer comme votre avocat à vous-même, plutôt que comme le défenseur de cette jeune fille? Je vous fais père, avec l'aide des Dieux ; j'ai sauvé votre fille au maillot, et maintenant qu'elle nous est rendue dans toute la fleur de l'âge, je ne la repousse point. Mais pour vous, pensez de nous ce qu'il vous plaira ; nous n'en prenons nul souci. Nous ne vivons point au gré des sentiments d'autrui ; ne recherchant que le bien et la vertu, nous voulons avant tout le témoignage de notre propre conscience. Quant au doute que soulève la couleur, cette bandelette vous l'éclaircira : car Persina elle-même y déclare qu'elle a comme aspiré à elle les traits, l'image d'Andromède qu'elle avait sous les yeux au moment de son union avec vous : si donc il vous faut une autre démonstration, l'original est à votre disposition ; examinez le tableau d'Andromède, et vous reconnaîtrez qu'entre la peinture et cette jeune fille, il n'y a aucune différence saisissable.

XV. Sur le champ les serviteurs allèrent prendre le tableau et l'apportèrent. Lorsqu'ils l'eurent dressé près de Chariclée et en face d'elle, il s'éleva à l'instant de toutes parts un immense tumulte d'applaudissements; on se les montrait mutuellement; pour peu qu'on eût

compris ce qui venait de se dire et de se faire, on l'expliquait aux autres; la perfection de la ressemblance excitait un étonnement, un ravissement universel; tellement qu'il ne fut plus possible à Hydaspe lui-même de douter davantage, et qu'il resta longtemps immobile de joie et de saisissement. « Ce n'est pas tout encore, dit Sisimithrès, car il s'agit de la royauté, de ses droits légitimes à la sucession, et avant tout de la vérité elle-même. Jeune fille, mettez à nu votre bras; il y avait au-dessus du coude, un signe semblable à une tache noire; il n'y a rien d'inconvenant à découvrir ce qui doit rendre témoignage de vos parents et de votre famille. » Chariclée leur montra son bras gauche, et l'on vit comme une tache d'ébène se détacher en cercle sur l'ivoire du bras.

XVI. Persina ne put pas se contenir plus longtemps; elle s'élança tout-à-coup du trône, courut l'embrasser, et la tint serrée dans ses bras en l'inondant de larmes. L'excès de la joie qui débordait lui arrachait des cris semblables à un mugissement; car la joie immodérée éclate quelquefois en gémissement douloureux. Peu s'en fallut qu'elle ne défaillît avec Chariclée. Hydaspe, de son côté, était ému à la vue de sa femme en pleurs, déjà il sentait son âme sympathiser avec elle; mais son regard était fixe, son œil immobile, comme s'il eût été de corne ou d'acier; debout, il luttait contre les larmes prêtes à s'épancher; l'affection paternelle et les sentiments virils se partageaient son âme et l'agitaient comme la tempête; sa pensée, ballottée de part et d'autre, flottait incertaine dans un flux et reflux continuel. Enfin il céda à la nature, à qui rien ne résiste; et non-seulement il crut qu'il était père, mais il montra tous les sentiments d'un père; quand il releva Persina, qui était tombée à terre avec sa fille et presque privée de sentiment comme elle, on put le voir embrasser aussi Chariclée et contracter avec elle, par l'effusion de ses larmes, l'alliance paternelle. Il n'oublia pas néanmoins

pour cela ce qu'il avait à faire. Il s'arrêta un instant à examiner le peuple tout pénétré de la même émotion que lui. Il n'y avait personne qui ne versât des larmes de joie et de pitié à la vue des étranges péripéties de la fortune; une immense clameur s'élevait jusqu'au ciel, et couvrait la voix des hérauts qui commandaient le silence, sans pourtant qu'on pût démêler clairement le but de toute cette agitation. Le roi étendit la main, l'agita, et d'un signe fit succéder le calme à cette tempête populaire. « Mes amis, dit-il, les Dieux m'ont fait père (vous le voyez et l'entendez) contre toute espérance. Des preuves nombreuses établissent que cette enfant est ma fille; mais je place tellement au-dessus de tout le dévouement à vous et à la patrie, que sans tenir aucun compte de toute la félicité que j'étais en droit d'attendre d'elle, de la perpétuité de ma race, du doux nom de père, je persiste à la sacrifier aux Dieux dans votre intérêt. Vous pleurez, je le vois; vous faites preuve de sentiments qui honorent l'humanité ; vous avez pitié de cette jeune fille destinée à une mort prématurée; vous avez pitié de moi-même ainsi frustré des héritiers sur lesquels j'ai vainement compté ; mais il faut, de toute nécessité, quand bien même vous ne le voudriez point, obéir à la loi du pays, et mettre au-dessus de mes convenances personnelles l'intérêt de la patrie. La volonté des Dieux serait-elle donc de me la donner et de me l'ôter en même temps? (car ce même malheur m'est arrivé autrefois à sa naissance, et je le subis aujourd'hui en la retrouvant); c'est ce que je ne saurais dire, et je vous laisse le soin d'en décider. Après l'avoir exilée de sa patrie, chassée jusqu'aux extrémités de la terre, puis, par un nouveau miracle ramenée en mes mains comme captive, veulent-ils la réclamer eux-mêmes comme victime? Je l'ignore également. Pour moi, celle que je n'ai point tuée comme ennemie, que je n'ai point maltraitée comme captive, je n'hésiterai pas, maintenant que j'ai reconnu en elle

ma propre fille, à la sacrifier, si tel est votre bon plaisir. Vous ne me verrez point témoigner une douleur qui serait sans doute excusable chez un autre père; je saurai résister à l'abattement; je ne vous supplierai point de lui faire grâce de la vie, je ne vous demanderai pas aujourd'hui de faire une exception aux rigueurs de la loi, de mettre au-dessus d'elle la nature et les sentiments qu'elle inspire, sous prétexte qu'il y a d'autres moyens de se rendre les Dieux favorables. Tout au contraire, plus vous vous êtes montrés disposés à vous associer à mes sentiments et à partager mes douleurs, comme si elles vous étaient personnelles, plus je dois, de mon côté, mettre vos intérêts au-dessus des miens, sans m'inquiéter de mon unique héritier, sans m'inquiéter même de cette infortunée Persina, abîmée dans sa douleur, qui se voit en un même jour mère pour la première fois et privée de toute postérité. Croyez-moi donc, cessez vos pleurs, cessez de vous apitoyer inutilement sur nous, et commençons le sacrifice. Et toi, ma fille (car c'est la première et la dernière fois que je te donne ce nom si cher), en vain tu es belle; en vain tu as retrouvé tes parents; malheureuse! le sol de la patrie est pour toi plus funeste que la terre étrangère! Au dehors tu as trouvé le salut, et tu ne touches ton propre pays que pour y rencontrer la mort! Ne brise point mon âme par tes gémissements : si jamais tu as eu à montrer les sentiments virils et vraiment royaux qui sont en toi, c'est maintenant surtout qu'il convient de les manifester. Suis ton père : il ne peut point te revêtir de la robe d'hyménée, ni te conduire à la chambre, au lit nuptial; c'est pour t'immoler que je te pare; au lieu des flambeaux du mariage, ce sont les torches du sacrifice que j'allume; c'est cette admirable fleur de beauté que j'offre en victime. Et vous, ô Dieux, pardonnez-moi ce que j'ai pu dire, si, vaincu par l'émotion, j'ai laissé échapper quelque parole que n'avoue pas la piété, pardonnez à un père qui prononce pour la

première fois le nom de son enfant, et qui en devient en même temps le meurtrier. »

XVII. A ces mots, il étendit la main sur Chariclée et fit le geste de l'entraîner à l'autel et au bûcher qui y était dressé. En proie lui-même à une douleur plus brûlante que le feu des autels, il s'efforçait de conjurer par ses prières l'accomplissement de ses promesses, qui n'étaient qu'un piége offert aux instincts populaires. En effet, la foule s'émut à ses paroles et ne permit pas même que Chariclée fît un pas vers l'autel. Un immense cri s'éleva instantanément de toutes parts : « Conservez cette jeune fille, s'écriaient-ils ; conservez le sang royal ; sauvez celle que les Dieux ont sauvée. Nous vous rendons grâce ; la loi est accomplie pour nous ; nous vous avons proclamé roi, vous-même proclamez-vous père. Les Dieux pardonneront cette violation apparente de la loi ; nous la violerions bien plus en résistant à leurs volontés. Que personne ne tue celle qu'ils ont entourée de leur protection ; père du peuple, soyez aussi père dans votre famille. » Et mille autres cris analogues qui s'élevaient de tous côtés. A la fin, joignant les faits aux paroles, ils témoignèrent manifestement leur opposition, se jetèrent au-devant du roi, lui fermèrent le passage, et le supplièrent d'apaiser la Divinité par le sacrifice des autres victimes. Hydaspe accueillit volontiers et avec joie leur prière ; il se soumit sans résistance à cette violence qu'il avait appelée de ses vœux. Voyant le peuple prolonger à plaisir ces clameurs qui s'entre-croisaient et éclater en applaudissements plus libres que de coutume, il le laissa se rassasier à loisir de ces joyeux ébats, et attendit tranquillement qu'il rentrât de lui-même dans le calme.

XVIII. Pour lui, s'étant rapproché de Chariclée : « Très-chère enfant, lui dit-il, les marques de reconnaissance ont prouvé que tu es ma fille ; le sage Sisimithrès l'a attesté, et par-dessus tout la bienveillance des Dieux l'a proclamé : mais quel est donc celui qui a

été pris avec toi, qu'on a réservé pour les sacrifices d'actions de grâce aux Dieux, et qui est maintenant au pied des autels pour y être immolé? Comment se fait-il que tu l'aies appelé ton frère, lorsque vous me fûtes présentés pour la première fois à Syène? Car, pour lui, certes, on ne trouvera pas qu'il est notre fils, puisque Persina n'a eu d'autre enfant que toi. » Chariclée baissa les yeux en rougissant : « C'est à tort, dit-elle, que je l'ai fait passer pour mon frère ; la nécessité m'a forcée à imaginer ce mensonge. Quant à ce qu'il est réellement, lui-même le dira mieux que moi : il est homme, et ne rougira pas de parler avec plus d'assurance qu'une femme. » Hydaspe ne comprit pas le sens de ces paroles : « Pardonne-moi, chère fille, lui dit-il, de t'avoir fait rougir en t'adressant au sujet d'un jeune homme une question qui ne convient point à la pudeur d'une jeune fille. Mais va te reposer dans la tente avec ta mère; comble-la aujourd'hui par ta présence de plus de joie qu'elle n'a éprouvé de douleurs en te donnant le jour, et fais-lui oublier ses chagrins passés par le récit de tes aventures. Pour moi, je vais m'occuper du sacrifice, pour substituer quelqu'autre victime et voir s'il sera possible d'en trouver une qui soit digne d'être immolée avec ce jeune homme à la place de celle qui avait été choisie. »

XIX. Peu s'en fallut que Chariclée n'éclatât en gémissements, tant fut grand son saisissement en entendant qu'il s'agissait d'immoler Théagène. Cependant elle se contint, non sans peine : opposant l'intérêt du moment à la violence de sa douleur, et faisant effort sur elle-même pour se dominer, afin de le mieux servir, elle revint indirectement à son but : « Seigneur, lui dit-elle, peut-être n'était-il pas besoin de chercher une autre jeune fille, le peuple vous ayant une fois fait remise en ma personne de la victime de mon sexe; que si cependant quelqu'un s'opiniâtre à réclamer pour le sacrifice un couple, une victime de l'un

et de l'autre sexe, ce n'est pas seulement une jeune fille qu'il vous faut chercher; c'est aussi un autre jeune homme; autrement une autre jeune fille n'est pas même nécessaire; c'est moi qu'il faut immoler. — Ne prononce point un pareil blasphème, dit Hydaspe; et il lui demanda pourquoi elle parlait ainsi : « Parce que, reprit-elle, les Dieux m'ont prédestinée à vivre et à mourir avec cet homme. »

XX. Ces mots ne suffirent pas encore à Hydaspe pour démêler la vérité : « Je t'approuve, dit-il, ma fille, de ta générosité ; il est convenable à toi de prendre en pitié et de songer à sauver un étranger, un Grec de même âge que toi, ton compagnon de captivité, uni à toi par les liens d'une longue familiarité sur la terre étrangère. Mais il n'y a aucun moyen de l'exempter du sacrifice : outre qu'il y aurait impiété à abolir ainsi complétement la coutume antique des sacrifices d'actions de grâce, le peuple ne le permettrait pas; car c'est à grand'peine si la bonté des Dieux a pu lui inspirer de te faire grâce à toi-même. — O roi, dit Chariclée, (car peut-être ne m'est-il pas permis de vous donner le nom de père), si la bonté des Dieux a sauvé mon corps, il serait de la même bonté de sauver aussi mon âme, celui qu'ils savent être mon âme véritable, puisque ainsi l'ont réglé leurs décrets. Que si cependant ce vœu se trouve contraire à la volonté des Destins, s'il faut nécessairement que cet étranger serve par sa mort à l'ornement du sacrifice, accordez-moi une seule faveur : ordonnez que j'immole moi-même la victime; remettez-moi l'épée comme un don inestimable, afin que je me signale par mon courage aux yeux des Éthiopiens.

XXI. Hydaspe fut consterné de cette demande : « Je ne comprends rien, dit-il, aux soudaines contradictions de ta pensée : tout-à-l'heure tu t'efforçais de servir de bouclier à cet étranger, et maintenant tu demandes à l'égorger de ta main comme un ennemi. Mais je ne vois point ce que peut avoir de grand ni de magnanime

pour toi, à ton âge, une pareille action. Et, cela fût-il, la chose est impossible; car ces fonctions sont exclusiment réservées par la loi du pays à ceux qui sont consacrés au service du Soleil et de la Lune; et encore tous ne les peuvent-ils pas remplir : homme ou femme, il faut de toute nécessité qu'ils soient mariés. Ta virginité est donc incompatible avec cette demande, que du reste je ne saurais comprendre. — Mais, dit Chariclée, se penchant à la dérobée vers l'oreille de Persina, je ne vois là aucun obstacle; car il y a quelqu'un qui peut aussi me donner ce titre, si vous y consentez. — Nous y consentirons sans doute, dit Persina en souriant, et nous te donnerons un époux, avec l'assentiment des Dieux, aussitôt que nous en aurons choisi un digne de toi et de nous. — Il n'est nul besoin, dit Chariclée d'une voix plus ferme, de chercher celui qui est tout trouvé.

XXII. Elle allait s'expliquer plus clairement; car la nécessité donne de l'audace, et le danger de Théagène, qu'elle avait sous les yeux, la forçait à mettre de côté sa modestie de jeune fille. Mais Hydaspe ne pouvant plus se contenir, s'écria : « O Dieux, comme le mal est toujours mêlé au bien dans vos faveurs! Le bonheur inespéré que vous m'accordez d'un côté, vous me l'enlevez en partie de l'autre. Vous me rendez une fille sur laquelle je ne comptais plus, mais vous me la présentez en quelque sorte privée de raison. Comment croire, en effet, que sa pensée n'est pas égarée, quand elle fait entendre des paroles aussi incohérentes? Elle parle de son frère qui n'existe pas; on l'interroge sur quelqu'un qui existe réellement, sur cet étranger, elle prétend ne pas le connaître : puis elle s'efforce de sauver, comme un ami, celui qu'elle ne connaît pas. Quand elle apprend que sa prière ne peut rien pour lui, elle demande en grâce de l'immoler elle-même, comme un ennemi acharné. On lui répond que cela même n'est pas permis, qu'une seule femme, et de plus une femme

mariée peut régulièrement accomplir ce sacrifice, et elle déclare qu'elle a un mari, sans dire qui il est. Comment, au reste, pourrait-elle le nommer, puisqu'il n'existe pas et n'a jamais existé pour elle, d'après les manifestations du foyer des épreuves. A moins pourtant que cet oracle infaillible de la chasteté chez les Éthiopiens ne se soit trouvé en défaut pour elle seule, et qu'elle n'ait pu descendre du trépied sans éprouver les atteintes du feu, obtenant ainsi par faveur spéciale une fausse déclaration de virginité. A moins aussi qu'à elle seule il ne soit permis de dire dans un même instant qu'on est son ami et son ennemi, et de supposer des frères, des maris qui n'ont aucune réalité. Entrez donc dans la tente, chère Persina, et ramenez-la au bon sens, soit que le Dieu qui vient assister au sacrifice lui ait inspiré une fureur divine, soit que l'excès de la joie et un bonheur inespéré aient jeté sa raison hors des voies. Pour moi, je vais donner ordre de chercher et de trouver la victime qui doit être immolée aux Dieux à sa place; en attendant, je m'occuperai de donner audience aux ambassadeurs envoyés par les nations et de recevoir les présents qu'ils nous font à l'occasion de notre victoire. » A ces mots, il s'assit près de la tente, sur un trône élevé, et ordonna d'introduire les ambassadeurs et les présents qu'ils pourraient apporter. Harmonias, maître des cérémonies, lui demanda s'il voulait qu'on les lui présentât tous ensemble, ou par corps de nation, ou bien s'il fallait introduire chacun d'eux isolément.

XXIII. Hydaspe ayant ordonné de les amener par ordre et séparément, de manière à ce que chacun fût traité suivant son rang et sa dignité, l'introducteur reprit : « Alors, seigneur, le premier à vous persécuter est Méroëbus, fils de votre frère; il vient d'arriver et attend en dehors de l'enceinte que sa présence ait été annoncée. — Hé, sot impertinent, lui dit Hydaspe, pourquoi ne pas me l'avoir dit sur le champ, puisque tu sais qu'il

ne s'agit pas d'un ambassadeur, mais d'un roi, du fils de mon frère mort depuis peu, que j'ai mis à sa place sur le trône, et qui est pour moi comme un fils. — Je le savais, seigneur, dit Harmonias; mais je savais aussi qu'il faut avant tout choisir le moment opportun, et qu'il n'y a rien au monde qui exige plus de sagacité chez un introducteur. Pardonnez-moi donc si, vous voyant occupé avec la reine et sa fille, je me suis gardé de troubler un si doux entretien. — Maintenant du moins va, lui dit le roi. » Sur cet ordre il courut et revint aussitôt avec le prince. On vit paraître Méroëbus, noble tête de jeune homme, à peine sorti de l'adolescence; il avait dix-sept ans, surpassait par la taille presque tous ceux qui l'entouraient, et s'avançait précédé d'un nombreux cortége de gardes. Les troupes éthiopiennes qui formaient l'enceinte s'ouvrirent avec admiration et respect, pour le laisser passer sans obstacle.

XXIV. Hydaspe ne l'attendit pas sur son trône; il s'élança au-devant de lui, l'embrassa avec la tendresse d'un père, le plaça auprès de lui, et lui prit la main : « Tu arrives à propos, mon fils, lui dit-il, pour assister avec nous à la solennité d'actions de grâce, à propos de notre victoire, et pour célébrer les sacrifices de l'hyménée. Car les Dieux, chefs de notre famille, et les Héros nos ancêtres, m'ont fait retrouver une fille, et à toi, je l'espère, une épouse. Mais je te parlerai plus tard des affaires confidentielles; pour le moment, dis-moi si tu as à m'entretenir de la nation sur laquelle tu règnes. » Méroëbus, à ce nom d'épouse, rougit visiblement de joie et de pudeur, malgré la couleur noire de son visage; on eût dit un rayon empourpré courant à travers la suie. Après un instant de silence : « Mon père, dit-il, les autres ambassadeurs viennent vous apporter en présent, chacun de son côté, ce que leur pays produit de plus précieux, comme pour couronner votre mémorable victoire. Pour moi, sachant la valeur et le

courage que vous avez montrés dans le combat, j'ai cru devoir vous offrir un don qui rappelle vos glorieuses qualités : je vous amène un homme, athlète invincible au combat et dans la mêlée, irrésistible champion à la lutte, au ceste, dans l'arène et à travers le stade. » En même temps il lui fit signe de s'avancer.

XXV. Il arriva au milieu de l'assemblée et adora Hydaspe; sa taille était si prodigieuse, c'était un homme tellement gigantesque, qu'en embrassant le genou du roi, il paraissait presque à la hauteur de ceux qui étaient assis sur le trône. Sans attendre même qu'on lui en donnât l'ordre, il se dépouilla de ses vêtements, et nu, debout devant le trône, il provoqua au combat quiconque voudrait lutter avec lui, avec ou sans armes. Comme personne ne se présentait, malgré les nombreux appels faits par le héraut, au nom du roi : « Je te donnerai néanmoins, dit Hydaspe, le prix du combat, et un prix qui réponde à tes mérites :» Et aussitôt il ordonna de lui amener un vieil éléphant d'une taille colossale. Quand l'éléphant fut amené, il le reçut avec une satisfaction évidente, tandis que le peuple éclatait en applaudissements ironiques, enchanté de cette facétie du roi, et se consolant de l'infériorité où il s'était trouvé vis-à-vis du géant par cette dérision de ses vanteries. Après lui furent introduits les députés des Sères, qui présentèrent des tissus fabriqués avec les fils de certaines araignées de leurs pays, les uns blancs, les autres teints en pourpre.

XXVI. Ces présents offerts, ils demandèrent qu'on leur délivrât quelques prisonniers retenus depuis longtemps dans les fers, après condamnation, ce que le roi leur accorda. Arrivèrent ensuite les ambassadeurs de l'Arabie heureuse, avec des herbes odoriférantes, de la lavande, du cinnamome et tous les parfums que produit le territoire de l'Arabie; il y en avait pour plusieurs talents de chaque espèce, et leur odeur embaumait au loin les airs. Après eux les députés des Troglo-

dytes offrirent de l'or déterré par les fourmis et un attelage de griffons, retenus sous le joug par des chaînes d'or. Les ambassadeurs des Blemmyes furent ensuite présentés : ils apportaient des arcs et des flèches d'os de dragon tressées en forme de couronne. « Roi, dirent-ils, voici les présents que nous t'offrons ; ils le cèdent en richesse à ceux des autres ; mais toi-même tu as apprécié ce qu'ils valent, contre les Perses, sur les bords du fleuve. — Ils sont plus précieux certainement, reprit Hydaspe, que les dons les plus riches ; car, c'est grâce à eux que les autres me sont maintenant offerts. » Il les autorisa ensuite à réclamer ce qu'ils désiraient, et, sur leur demande d'un adoucissement dans le tribut, il leur en fit remise entière pour dix ans.

XXVII. Déjà presque tous les ambassadeurs avaient été admis ; chacun, en échange de ses présents, avait reçu du roi des dons d'une égale valeur, beaucoup même en avaient obtenu de plus précieux, lorsque arrivèrent en dernier lieu les députés des Axiomites. Ils n'étaient point tributaires ; mais, à titre d'amis et d'alliés, ils venaient, à propos de ses succès, lui témoigner leurs bonnes dispositions et lui amenaient aussi des présents, entre autres un animal d'une forme étrange et d'une nature singulière. Sa taille était celle du chameau ; sa peau était marquetée de taches brillantes. La partie postérieure du corps et le ventre étaient peu élevés et assez semblables à ceux du lion. L'avant-train, au contraire, les pieds de devant et le poitrail avaient une longueur hors de toute proportion avec ceux des autres animaux. D'un corps gros et massif sortait un col grêle et allongé comme celui du cygne. La tête, semblable à celle du chameau, était un peu plus du double de celle de l'autruche de Libye. Le mouvement perpétuel de ses yeux, rehaussés d'un cercle brillant, lui donnait un aspect terrible. Sa démarche ne ressemble en rien à celle d'aucun autre animal, terrestre ou aquatique : au lieu de porter chacun des pieds en avant séparément et alter-

nativement, il avance en même temps et d'un même mouvement les deux jambes de droite, puis celles de gauche, de sorte que l'un des deux côtés est toujours suspendu et sans appui. Du reste, ses mouvements sont tellement calmes, ses mœurs si douces, qu'une légère corde attachée à sa tête suffisait à son conducteur pour le diriger et s'en faire suivre à son gré, comme s'il eût été retenu par d'irrésistibles liens. Le peuple, frappé d'étonnement à la vue de cet animal, lui donna un nom tiré de sa forme même et des parties les plus saillantes de son corps, celui de chameau-léopard.

XXVIII. Son apparition occasionna un grand tumulte dans toute l'assemblée. Voici en effet ce qui arriva : auprès de l'autel de la Lune étaient deux taureaux, et auprès de celui du Soleil quatre chevaux blancs, préparés pour le sacrifice. A l'aspect de cet animal étranger, inconnu, prodigieux, qu'ils voyaient pour la première fois, ils furent frappés de trouble et de terreur, comme par quelque monstrueuse apparition. Malgré les efforts de ceux qui les retenaient, ils brisèrent leurs liens : l'un des taureaux, le seul sans doute qui eût vu l'animal, et deux des chevaux s'échappèrent et s'enfuirent à toute vitesse. Ne pouvant franchir l'enceinte formée par la haie de soldats qui leur opposaient comme un rempart leurs boucliers serrés et enlacés, ils gambadaient à tout hasard, tourbillonnant en désordre autour de l'espace réservé, et renversant tout ce qu'ils rencontraient, hommes et choses. Une clameur confuse s'éleva de toutes parts : les cris de terreur de ceux vers lesquels ils s'élançaient se mêlaient aux cris de joie, aux rires, aux applaudissements de ceux qui voyaient les autres renversés et foulés aux pieds. Au milieu de ce tumulte Persina et Chariclée elles-mêmes ne purent se contenir et rester en repos dans leur tente; elles entr'ouvrirent un peu la tapisserie, pour voir ce qui arrivait. A ce moment, Théagène s'aperçut que les gardes placés autour de lui s'étaient dispersés au milieu de

la confusion générale; cédant à un élan spontané de son propre courage, ou peut-être obéissant à une inspiration d'en haut, il se releva tout à coup du pied de l'autel où il était à genoux, s'attendant à être immolé d'un moment à l'autre. Il saisit un des éclats de bois amassés autour de l'autel, s'empara d'un des chevaux qui n'avaient pas fui, sauta sur son dos, et saisissant avec les mains la crinière pour s'en servir comme de frein, éperonnant le cheval du talon, l'excitant sans relâche avec l'éclat de bois, en guise de fouet, il se mit à la poursuite du taureau échappé. Au premier abord, les assistants crurent que Théagène voulait s'évader, et tous, avec de grands cris, s'excitaient mutuellement à ne point lui laisser franchir la haie des hoplites. Mais la suite leur fit bien voir que chez lui ce n'était pas crainte, ni désir de se soustraire au sacrifice. En un instant il eut atteint le taureau; pendant quelque temps d'abord il le chassa par-derrière, l'aiguillonnant, le harcelant, pour presser encore sa course furieuse. De quelque côté qu'il s'élançât, il suivait chacun de ses bonds, tout en ayant soin d'éviter adroitement ses retours et ses attaques de front.

XXIX. Lorsqu'il l'eut ainsi familiarisé à sa vue et à ce manége, il poussa son cheval côte-à-côte avec lui, de telle sorte que les deux animaux se touchaient et que l'haleine et la sueur du cheval se mêlaient à celle du taureau. L'allure de l'un était si exactement réglée sur la course de l'autre, que de loin les deux têtes semblaient n'en faire qu'une; le peuple applaudissait bruyamment Théagène qui montrait à ses yeux étonnés cet étrange attelage d'un cheval et d'un bœuf. Telles étaient les dispositions de la multitude. Cependant Chariclée, à cette vue, restait tremblante et glacée d'effroi. Ne sachant ce qu'il voulait faire, elle redoutait pour lui quelque chute, et la seule pensée qu'il pouvait se blesser la jetait dans des angoisses non moins vives que si personnellement elle eût dû être

immolée. Ses inquiétudes n'échappèrent pas à Persina : « Mon enfant, dit-elle, dans quel état je te vois ; il semble que les dangers de cet étranger te touchent plus encore que lui-même ! Et moi aussi j'éprouve bien quelque trouble et j'ai pitié de sa jeunesse. Je demande au ciel qu'il échappe au péril et soit conservé pour le sacrifice, afin que les Dieux ne soient pas entièrement frustrés de l'offrande que nous leur devons. — Il est vraiment risible, dit Chariclée, de demander qu'il ne meure pas, afin de le faire mourir. Mais, ma mère, si cela est en votre pouvoir, sauvez cet homme pour l'amour de moi. » Persina, sans deviner le véritable motif de cette insistance, soupçonna néanmoins quelque raison amoureuse. « Il n'est pas possible, dit-elle, de le sauver ; cependant si tu as eu avec cet homme quelques rapports intimes qui te fassent prendre de lui tant de souci, dis-le maintenant en toute confiance à ta mère : si tu as eu quelque faiblesse de jeunesse, commis quelque faute contre la virginité, une mère sait être indulgente pour sa fille, une femme sait jeter un voile sur des fautes auxquelles son sexe lui apprend à compatir. » A ces mots, Chariclée fondit en larmes : « Ce malheur, dit-elle, s'ajoute pour moi à tant d'autres, que mes paroles n'ont point de sens, même pour les plus sensés ; je raconte mes propres infortunes, et je ne suis pas comprise ; je suis forcée d'en venir à m'accuser moi-même, à nu et sans voiles. »

XXX. Elle allait découvrir toute la vérité, lorsqu'elle en fut de nouveau empêchée par une bruyante clameur partie du milieu de la foule. Théagène, ayant lancé son cheval à toute vitesse, prit une légère avance : au moment où les flancs du coursier se trouvaient au niveau de la tête de l'animal, il s'élança tout à coup, laissa le cheval en liberté et se jeta au col du taureau. La tête solidement appuyée entre les cornes, les bras passés par-dessous, comme une couronne, les mains

jointes et enlacées sur le front du taureau, le reste du corps suspendu tout entier sur son épaule, il se laissa emporter par lui sans toucher terre, obéissant, presque sans secousse, à ses mouvements rapides et impétueux. Quand il sentit que le taureau fléchissait sous le poids et que ses muscles commençaient à céder sous une pression trop forte, il se laissa tout à coup glisser en avant, au moment où il passait devant le trône du roi. Ses pieds, jetés en avant des jambes de la bête et heurtant ses ongles à chaque pas, entravaient sa marche. Embarrassé dans sa course impétueuse, appesanti par la vigoureuse étreinte du jeune homme, il fléchit le genou, tomba tout d'une pièce la tête contre terre, et, roulant sur lui-même, il alla labourer le sol de ses épaules et de son échine et resta étendu sur le dos. Ses cornes, fichées et comme enracinées en terre, ne lui permettaient plus le moindre mouvement; ses jambes s'agitaient en vain, battaient l'air, et par leur impuissance attestaient sa défaite. Théagène, penché sur lui, se contentait de le contenir de la main gauche et ne cessait d'agiter la droite levée vers le ciel. Son visage, joyeux et serein, tourné vers Hydaspe et le reste du peuple, les provoquait par son sourire à partager sa joie. Le mugissement du taureau était comme la trompette qui proclamait sa victoire. Les applaudissements de la foule y répondaient : sans articuler distinctement aucun éloge, la plupart, la bouche béante, témoignaient leur admiration par des cris confus et gutturaux, qui longtemps montèrent sans s'affaiblir vers le ciel. Sur un ordre du roi, les serviteurs accoururent; pendant que les uns relevaient Théagène et l'amenaient à Hydaspe, les autres passèrent une corde dans les cornes du taureau, l'emmenèrent triste et abattu, et l'attachèrent de nouveau à l'autel avec le cheval qu'ils avaient également repris. Au moment où Hydaspe se disposait à adresser la parole à Théagène, la multitude, enchantée de ce jeune

homme et pleine de sympathie pour lui du moment où elle l'avait aperçu, frappée d'ailleurs de sa vigueur, mais par-dessus tout piquée de jalousie contre l'Éthiopien, champion de Méroëbus, s'écria tout d'une voix : « Qu'on le mette aux prises avec l'athlète de Méroëbus; que celui qui a reçu l'éléphant combatte contre celui qui a pris le taureau, » répétaient-ils sans relâche. Voyant leur insistance, Hydaspe fit un signe d'assentiment. L'athlète fut amené dans l'enceinte, jetant autour de lui des regards d'orgueil et de dédain; traînant nonchalamment la jambe, se rengorgeant avec satisfaction, et se frappant alternativement l'avant-bras, à droite et à gauche, avec le coude.

XXXI. Lorsqu'il fut arrivé auprès du pavillon royal, Hydaspe jeta les yeux sur Théagène et lui dit en grec : « Étranger, voilà le champion que tu dois combattre ; le peuple l'ordonne. — Qu'il soit fait suivant sa volonté, répondit Théagène ; mais quel est le genre de combat ? — La lutte, dit Hydaspe. — Pourquoi, reprit-il, ne pas combattre l'épée à la main et sous les armes, afin que je puisse faire ou souffrir quelque chose qui satisfasse Chariclée ? Elle a eu la constance de garder jusqu'ici le silence sur mon compte, et m'a oublié jusqu'à la fin, je le vois. — Quant à Chariclée, dit Hydaspe, dans quel but mêler ici son nom? cela te regarde. Mais c'est à la lutte, et non l'épée à la main que tu dois combattre ; car il n'est pas permis de voir le sang répandu avant le moment de la cérémonie. » Théagène comprit qu'Hydaspe craignait qu'il ne fût tué avant le sacrifice : « Vous faites bien, dit-il, de me réserver pour les Dieux qui auront soin de moi.» En même temps il ramassa de la poussière et la répandit sur ses épaules et sur ses bras encore ruisselants de sueur depuis la poursuite du taureau. Après avoir secoué celle qui n'était pas adhérente, il porta les bras en avant, s'affermit solidement sur les pieds, et, le jarret contracté, les épaules et le dos légèrement

contournés, le col un peu incliné, tout le corps tendu, il attendit avec impatience les étreintes de la lutte. L'Éthiopien, en l'apercevant, sourit en montrant les dents, et témoigna par ses gestes ironiques son mépris pour un tel adversaire. Puis, s'élançant tout à coup, il appliqua l'avant-bras sur le col de Théagène et l'en frappa comme d'un levier. Au bruit que fit le coup, il se rengorgea de nouveau et sourit avec complaisance. Théagène, en homme habitué dès sa jeunesse aux gymnases, aux luttes, et versé dans toutes les ruses des combats de Mercure, prit le parti de céder d'abord, afin de faire l'essai des forces de son adversaire ; au lieu de résister en face au choc de cette masse sauvage, il songeait à triompher par l'habileté de cette force brutale. Aussitôt, quoiqu'il n'eût été que légèrement ébranlé par ce premier coup, il feignit d'avoir plus de mal qu'il n'en avait en réalité, et tendit l'autre côté du col comme pour recevoir le coup. L'Éthiopien l'ayant frappé de nouveau, il céda sous le choc et affecta de tomber presque le visage contre terre.

XXXII. Au moment où l'Éthiopien, plein de mépris pour son adversaire, de confiance en lui-même, se portait contre lui pour la troisième fois, sans même se tenir en garde, et levait le bras pour le frapper de nouveau, Théagène se déroba subitement et évita le coup en se courbant. En même temps, il releva avec le coude droit le bras gauche de son adversaire, l'enlaça dans ses bras au moment même où l'impulsion de sa main qui avait porté dans le vide l'entraînait vers la terre, et, le saisissant sous l'aisselle, il lui embrassa et lui étreignit vigoureusement le dos et le ventre, quoique leur grosseur énorme lui permît à peine de les tenir entre ses bras. A force de lui frapper violemment et à coups précipités les chevilles et le bas des jambes avec les talons, il le fit tomber sur les genoux. Alors il le tint serré entre ses jambes en lui enfonçant les genoux dans l'aine, renversa ses deux bras dont il se

servait comme d'appui pour se soutenir et relever sa poitrine, les ramena sur le dos et les épaules en les croisant sous les tempes, et le força à s'étendre à plat, le ventre contre terre. Le peuple à cette vue applaudit d'une voix unanime, plus bruyamment qu'il ne l'avait fait encore. Le roi lui-même ne put se contenir: il s'élança du trône et s'écria : « O dure nécessité, quel homme la loi nous oblige à immoler ! » En même temps, s'adressant à Théagène : « Jeune homme, lui dit-il, il reste maintenant à te couronner, suivant l'usage, pour le sacrifice ; reçois donc cette couronne que mérite d'ailleurs ta victoire, aussi éclatante qu'inutile et éphémère pour toi. Puisqu'il m'est impossible, malgré mon désir, de te soustraire à la destinée qui t'attend, je ferai du moins tout ce qui dépend de moi. Vois si quelque chose peut encore t'être agréable pendant le temps qui te reste à vivre, et demande-le-moi. » A ces mots, il plaça sur la tête de Théagène une couronne d'or enrichie de pierreries, et on lui vit même verser quelques larmes. « Je vous adresserai donc une demande, dit Théagène ; accordez-la-moi, je vous en supplie, suivant votre promesse. S'il est tout-à-fait impossible que j'échappe au sacrifice, ordonnez du moins que je sois immolé par la main de la fille que vous venez de retrouver. »

XXXIII. Ce mot frappa Hydaspe au cœur ; car il se souvint à l'instant de la demande semblable que lui avait adressée Chariclée ; cependant il ne crut pas devoir, pour le moment, pousser plus loin ses investigations. « Étranger, dit-il, je t'ai autorisé à demander et j'ai promis de t'accorder une chose possible ; or la loi veut que la sacrificatrice soit mariée et non vierge. — Aussi a-t-elle un mari, reprit Théagène. — Ce sont là paroles extravagantes, vrais délires de mourant, dit Hydaspe. Car le trépied prophétique a démontré que cette enfant était vierge et n'avait jamais eu aucun commerce avec un homme ; à moins

que tu ne parles de Méroëbus, ici présent; mais je ne sais comment tu as pu le savoir, et d'ailleurs, si je l'ai proclamé son fiancé, il n'est pas encore son mari. — Ajoutez qu'il ne le sera jamais, dit Théagène, si je connais quelque chose aux sentiments de Chariclée, et si j'en dois être cru en ma qualité de victime prophétique. — Mais, mon très-cher, reprit Méroëbus, ce n'est pas pendant leur vie, c'est lorsqu'elles sont égorgées et dépecées que les victimes laissent lire l'avenir dans leurs entrailles aux prêtres chargés d'en interpréter les signes. Aussi avez-vous raison de dire, mon père, qu'il délire comme un mourant. Ordonnez donc qu'on l'emmène aux autels, et vous-même, après avoir réglé les affaires qui vous restent, accomplissez le sacrifice. » Théagène fut en effet reconduit au lieu ordonné. Cependant Chariclée qui, depuis sa victoire, avait un peu respiré et conçu de meilleures espérances, retomba dans ses lamentations, lorsqu'elle le vit emmener de nouveau. Persina mettait tout en œuvre pour la consoler : « Peut-être, lui disait-elle, pourrait-on sauver ce jeune homme, si tu voulais me faire des confidences plus claires et me dire le reste de tes aventures. Alors Chariclée, poussée à bout par la nécessité, et voyant que la circonstance n'admettait aucun délai, aborda la partie essentielle du récit. Hydaspe, de son côté, demanda à l'introducteur s'il y avait encore quelques ambassadeurs à entendre : « Prince, dit Harmonias, il ne reste que ceux de Syène. Ils viennent d'arriver à l'instant, apportant des lettres et des présents d'Oroondatès. »

XXXIV. « Qu'on les introduise également, » dit Hydaspe. Ils se présentèrent et remirent leurs lettres. Le roi les ouvrit et en prit connaissance. En voici le contenu : « *Au très-clément et très-heureux roi des Éthiopiens Hydaspe, Oroondatès satrape du Grand Roi.* Puisque, vainqueur dans le combat, tu m'as vaincu encore plus par ta générosité, en me rendant sponta-

nément toute ma satrapie, ce ne sera pas merveille que tu m'accordes présentement une légère faveur. Une jeune fille m'était amenée de Memphis : le hasard a voulu qu'elle subît le sort de la guerre et fût envoyée par ton ordre prisonnière en Éthiopie. C'est du moins ce que m'ont rapporté ceux qui l'accompagnaient et qui ont pu échapper alors au danger. Je te demande comme faveur personnelle de lui rendre la liberté, tant à cause de l'affection que je lui porte moi-même, que par égard pour son père à qui je voudrais la conserver. Il a traversé, dans ses courses errantes, bien des contrées à la recherche de sa fille : surpris par la guerre dans la place d'Éléphantis, il m'a été présenté lors de la revue que j'ai faite de ceux qui avaient survécu aux combats et m'a prié de l'envoyer vers ta clémence. Lui-même se rend auprès de toi avec les autres ambassadeurs ; ses mœurs suffisent à attester sa noblesse ; sa vue seule est capable de te fléchir. Renvoie-le-moi donc, ô roi, l'esprit content, père non plus seulement de nom, mais effectivement et en réalité. » Après la lecture de cette lettre : « Quel est, dit le roi, celui de vous qui cherche sa fille ? » Et, apercevant un vieillard qu'on lui désignait : « Étranger, lui dit-il, à la prière d'Oroondatès je n'ai rien à refuser ; mais je n'ai fait amener que dix jeunes filles prisonnières, et déjà l'une d'elles a été reconnue et n'est pas votre fille. Examinez donc les autres, voyez si vous pouvez la reconnaître et emmenez-la. » Le vieillard se prosterna et baisa les pieds du roi. Mais lorsque les jeunes filles lui eurent été amenées, et qu'en les examinant il ne reconnut pas celle qu'il cherchait : « O roi, dit-il, ce n'est aucune de celles-ci. — Vous avez la preuve de mes bonnes intentions, répondit Hydaspe ; n'accusez que la fortune, si vous ne trouvez pas celle que vous cherchez ; vous pouvez vous convaincre par votre propre examen qu'aucune autre que celles-ci n'a été amenée et ne se trouve dans le camp. »

XXXV. Le vieillard, tout en se frappant le front et en versant des larmes, avait relevé la tête et promenait ses regards autour de la foule. Tout à coup il s'élance comme un furieux, court aux autels, roule en forme de corde le bord du manteau dont il se trouvait enveloppé, le jette au col de Théagène et le tire à lui en criant de toute sa force : « Je te tiens, maudit! je te tiens, scélérat, misérable! En vain ceux qui le gardaient essaient de résister et de l'arracher de ses mains; le vieillard s'attache à Théagène de toute sa force, comme s'il ne faisait qu'un avec lui, et l'amène, victorieux de toute résistance, en face du roi et du conseil des sages. « O roi, dit-il, voici celui qui a volé et ravi ma fille, celui qui a laissé ma maison désolée, sans famille, qui a enlevé mon âme et ma vie du milieu même des autels d'Apollon. Maintenant il est agenouillé, comme un homme pieux, devant les autels des Dieux. » Ce spectacle causa une émotion générale, et chez ceux qui comprenaient le sens de ses paroles, et chez ceux qui voyaient et admiraient sans entendre.

XXXVI. Hydaspe l'ayant engagé à dire plus clairement ce qu'il voulait, le vieillard (c'était Chariclès lui-même) passa sous silence la partie essentielle du récit, celle relative à la naissance de Chariclée; car il craignait que dans sa fuite son honneur n'eût subi quelque atteinte, et il n'avait garde d'exciter contre lui-même l'indignation de ceux qui lui avaient donné le jour. Il se contenta donc de raconter brièvement ce qui ne pouvait avoir aucun inconvénient : « O roi, dit-il, j'avais une fille. Si vous aviez pu apprécier par vous-même son intelligence, sa beauté, vous croiriez aisément que je n'exagère en rien. Elle était vouée à la virginité et prêtresse de Diane à Delphes. Et c'est cet excellent jeune homme, un Thessalien de naissance, venu à Delphes, dans ma ville, à la tête d'une députation religieuse pour célébrer une solennité nationale,

qui a enlevé cette jeune fille, du sein même du sanctuaire ; que dis-je ! du sanctuaire d'Apollon. Vous devez donc à juste titre, vous aussi, regarder comme un impie le profanateur du Dieu de votre patrie, d'Apollon, le même que le Soleil, et de son temple. Il avait eu pour associé et complice de son sacrilége un certain faux prophète de Memphis. Aussi, après m'être rendu d'abord en Thessalie, où je fis d'inutiles recherches auprès de ses concitoyens qui l'abandonnèrent entièrement à ma discrétion, m'autorisant même à le tuer comme un infâme, si je le rencontrais, je conjecturai que le fugitif pouvait avoir trouvé un asile à Memphis, dans la patrie de Calasiris. Je me dirigeai donc vers cette ville, où j'appris que Calasiris était mort comme il le méritait. Son fils Thyamis m'apprit tout ce qui concernait ma fille, et en particulier qu'elle avait été envoyée à Syène auprès d'Oroondatès. Je manquai Oroondatès et même la ville de Syène où j'allais aussi, et, surpris à Éléphantis par la guerre, je viens maintenant ici en suppliant chercher ma fille. Le bienfait que réclame de vous le plus malheureux des hommes vous sera utile à vous-même, puisque vous témoignerez par là de vos bonnes dispositions pour le satrape qui vous sollicite en ma faveur. »

XXXVII. Cela dit, il se tut et accompagna ses paroles de douloureux gémissements. « Que réponds-tu à à cela, dit Hydaspe à Théagène ? — Je reconnais, dit-il, la vérité de toutes ses accusations : c'est moi qui suis le ravisseur, le criminel, l'auteur de la violence dont il se plaint. Rends donc, reprit Hydaspe, celle qui ne t'appartient pas ; grâce à ta consécration aux Dieux, tu souffriras en qualité de victime une mort glorieuse, au lieu du supplice que tu aurais mérité comme châtiment de ton crime. — Mais, dit Théagène, ce n'est pas à celui qui a commis l'injustice, c'est à celui qui en détient le fruit, de restituer, en bonne équité. Vous l'avez entre vos mains ; rendez-la-lui donc,

à moins que lui-même ne reconnaisse que Chariclée est votre fille. » A ces mots, il n'y eut personne qui pût se contenir; une émotion subite, universelle, s'empara de tous les assistants. Sisimithrès, qui avait depuis longtemps la clef de tout ce qui se disait et se faisait, mais qui s'était contenu jusque-là, persuadé que le mieux était d'attendre que la vérité se fût d'elle-même et graduellement révélée tout entière, s'élança vers Chariclès et l'embrassa. « Elle est sauvée, s'écria-t-il, cette fille adoptive que je t'ai confiée autrefois; elle est véritablement la fille de ceux que tu sais, et reconnue pour telle. »

XXXVIII. Chariclée de son côté s'élança de la tente, et, mettant entièrement de côté la pudeur craintive de son sexe et de son âge, elle courut comme une bacchante et une inspirée, et se précipita aux genoux de Chariclès. « O mon père, dit-elle, ô vous qui n'êtes pas moins vénérable pour moi que ceux à qui je dois le jour, punissez en moi, comme vous l'entendrez, une misérable, une parricide. Ne tenez nul compte de ce qu'on pourrait vous dire en ma faveur, que tout cela s'est fait par la volonté des Dieux et sous leur direction. » Persina, d'un autre côté, tenait Hydaspe embrassé : « Croyez, cher époux, que tout cela est vrai; ne doutez pas que ce jeune Grec ne soit réellement le fiancé de notre fille : elle-même me l'a tout-à-l'heure avoué, malgré sa répugnance. » Le peuple, de son côté, acclamait et trépignait de joie. Tous les âges, tous les rangs s'unissaient dans un même sentiment de bonheur à la vue de ce qui se passait. Tout en ne comprenant point la plupart des choses qui se disaient, ils conjecturaient la vérité d'après ce qui était précédemment arrivé pour Chariclée. Peut-être aussi leur était-elle révélée par une inspiration du Dieu qui avait arrangé toutes les péripéties de ce drame : car c'était un Dieu sans doute qui faisait naître ainsi l'harmonie des situations les plus contraires, associant la joie à la

douleur, tempérant le rire par les larmes, changeant en fête la plus amère tristesse. Le rire se mêlait aux gémissements, la joie aux lamentations; on trouvait ceux qu'on ne cherchait pas; on perdait ceux qu'on croyait avoir retrouvés; enfin aux victimes humaines attendues se substituait un sacrifice pur et avoué par la piété. En effet, Hydaspe dit à Sisimithrès : « Que faire, très-sage Sisimithrès? il serait irréligieux de refuser aux Dieux leur sacrifice; il serait contraire à la piété d'immoler ceux qu'eux-mêmes nous ont accordés en don; avisons donc à ce que nous avons à faire. »

XXXIX. Sisimithrès répondit, non pas en grec, mais en langue éthiopienne, de manière à être entendu de tout le monde : « O roi, l'excès de la joie aveugle, ce semble, même les hommes les plus sages : vous auriez dû comprendre depuis longtemps que les Dieux n'ont point pour agréable le sacrifice que vous vous disposiez à leur offrir : d'abord ils arrachent du pied même des autels cette bienheureuse Chariclée, et vous font voir en elle votre propre fille; ils envoient ici, comme par miracle, du milieu de la Grèce, son père nourricier; ils jettent ensuite le trouble et l'effroi parmi les chevaux et les bœufs attachés aux autels, pour vous donner à entendre qu'ils repoussent les victimes réputées plus parfaites. Enfin pour couronner tant de faveurs et comme pour allumer le flambeau de ce drame, ils vous désignent dans ce jeune étranger le fiancé de votre fille. Reconnaissons donc l'intervention miraculeuse de la Divinité, et travaillons de notre côté à accomplir ses desseins. Offrons des sacrifices plus conformes à la piété, et, de ce jour, abolissons à jamais les sacrifices humains. »

XL. Sisimithrès avait prononcé ces paroles à haute voix et de manière à être entendu de toute la multitude. Hydaspe, qui connaissait aussi la langue vulgaire, prit par la main Chariclée et Théagène, et, s'adressant à l'assemblée : « Peuple, dit-il, puisque

tout ceci s'est accompli par la volonté des Dieux, il n'est pas permis de résister à leurs desseins; aussi, en présence de ces Dieux qui ont disposé ainsi les destinées, en présence de vous tous, qui témoignez des sentiments d'accord avec leur volonté, je déclare ces deux jeunes gens unis par les lois du mariage et leur permets de vivre en commun, de procréer ensemble. Ayez donc pour agréable qu'un sacrifice confirme cette résolution, et songeons maintenant aux cérémonies religieuses. »

XLI. Toute l'armée, à ces mots, témoigna son assentiment par des acclamations et battit des mains, comme si déjà les noces étaient célébrées. Hydaspe s'approcha des autels, comme pour commencer le sacrifice : « O Soleil, dit-il, notre souverain, et toi, Lune, notre souveraine, puisque par votre volonté Théagène et Chariclée ont été déclarés époux, il leur est permis, eux aussi, de remplir envers vous les fonctions sacerdotales. » A ces mots il prit la mitre qu'il portait, symbole de la prêtrise, ainsi que celle de Persina, et plaça la sienne sur la tête de Théagène, celle de Persina sur la tête de Chariclée. A cette vue, l'oracle rendu à Delphes revint en mémoire à Chariclés, et il trouva justifié par les faits ce que les Dieux avaient prédit depuis longtemps; car le Dieu avait dit que les jeunes gens, après s'être échappés de Delphes :

« Arriveraient aux noires régions du soleil où la pureté de leur vie recevrait une couronne blanche sur leurs tempes d'ébène. »

Les jeunes gens, ainsi couronnés de leurs mitres blanches, et revêtus comme Hydaspe des insignes du sacerdoce, accomplirent heureusement le sacrifice et furent reconduits à la lueur des flambeaux, aux accords des flûtes et des hautbois. Sur un char traîné par des chevaux se tenait Théagène, avec Hydaspe à ses côtés; sur un autre, Sisimithrès et Chariclès; un char attelé de blancs taureaux portait Chariclée et Persina. Le cor-

tége se dirigea, au milieu des acclamatious, des applaudissements et des danses, vers Méroë, afin de célébrer avec plus d'éclat dans la ville les plus secrets mystères de l'hyménée.

Ainsi se termine l'histoire éthiopique des aventures de Théagène et de Chariclée. L'auteur est un Phénicien d'Émèse, de la race du Soleil, Héliodore, fils de Théodose.

FIN DE THÉAGÈNE ET CHARICLÉE.

LUCIUS OU L'ANE.

NOTICE.

La charmante fable intitulée *Lucius* ou l'*Ane* fit longtemps les délices de l'antiquité, et paraît même, malgré quelques peintures plus que cyniques, avoir mérité par ses attaques contre les superstitions païennes l'indulgence des Pères de l'Église les plus versés dans la lecture des ouvrages anciens[1]. Elle a été attribuée tantôt à Lucius de Patras, écrivain peu connu et d'une époque incertaine, tantôt à Lucien de Samosate, le plus spirituel et le plus sceptique des Grecs, contemporain des Antonins. Quelques-uns même ont cherché à y retrouver une de ces fables milésiaques si vantées et dont la perte doit être surtout sensible à ceux qui, dans les ouvrages de l'esprit, ne voient rien au-dessus de la grâce, du naturel et du bien dire. Malheureusement cette dernière supposition est toute gratuite et ne soutient guères l'examen : rien n'est plus éloigné de la molle langueur des œuvres ioniennes que le style sobre, précis, et même un peu sec, de l'auteur de Lucius ; l'esprit même qu'on rencontre à chaque pas, quoique du meilleur aloi, décèle une littérature déjà vieillie ; l'amour des descriptions fait songer involontairement aux sophistes ; le ridicule et l'odieux versés à pleines mains sur les prêtres de la grande déesse de Syrie, nous reportent à une époque où le culte national était déjà décrié ; enfin l'habileté un peu perfide des sarcasmes jetés en passant sur tous les Dieux, le scepticisme transparent de l'auteur qui se joue de son sujet et n'y cherche qu'une occasion de s'amuser et d'amuser le lecteur, trahissent, même aux yeux les moins

1 Elle est citée par saint Jean Chrysostôme, saint Justin martyr, saint Clément d'Alexandrie, saint Augustin, etc.

exercés, ce grand moqueur sérieux, qu'on a appelé avec quelque raison le Voltaire de l'antiquité, Lucien de Samosate. Il suffit de lire quelques pages de cette gaie et spirituelle fiction, pour reconnaître que tout y est de lui, bon sens incisif, gaîté contenue, style, manière, habitudes d'esprit et de langage.

Ces caractères avaient déjà frappé le patriarche grec Photius, le seul des anciens qui nous ait transmis quelques détails précis sur la *Luciade*. Son témoignage est assez important pour être cité tout entier :

« J'ai lu les *Métamorphoses de Lucius de Patras*, en plusieurs livres : la diction en est claire et élégante, le style plein de douceur. Il évite avec soin les agencements insolites de mots ; mais, pour le fond des choses, il recherche le merveilleux outre mesure : c'est en quelque sorte un second Lucien. Les deux premiers livres reproduisent presque littéralement l'ouvrage de Lucien, intitulé : *Lucius* ou l'*Ane*, à moins que ce ne soit Lucien qui a copié *Lucius*. J'inclinerais même volontiers à croire que Lucien est l'imitateur ; car je n'ai pu découvrir lequel des deux est antérieur à l'autre. Il aurait alors tiré son ouvrage, comme d'un bloc, de celui de Lucius, abrégeant, élaguant tout ce qui ne lui semblait pas aller à son but, conservant même les mots et les tournures ; de sorte que le livre intitulé *Lucius* ou l'*Ane*, ne serait que la réunion en un même ensemble de tous ces plagiats. On trouve au reste chez tous deux mêmes inventions merveilleuses, mêmes turpitudes, avec cette seule différence que Lucien, dans cet ouvrage comme dans tous les autres qu'il a composés, n'a d'autre but que de jouer et de bafouer les superstitions de la Grèce ; Lucius, au contraire, parle sérieusement ; il croit aux transformations d'un homme en un autre, d'homme en bête, et réciproquement, et à tout ce radotage de vieilles fables qu'il a racontées et cousues dans son livre. »

Ainsi, du temps de Photius, c'est-à-dire au neuvième siècle, il existait sur le même sujet deux ouvrages distincts : l'un attribué à Lucien, et répondant parfaitement, pour le titre, le caractère, la verve satirique à celui que nous possédons ; l'autre, intitulé *Métamorphoses*, véritable ramas de fables sans lien et sans unité, dont l'*Ane-d'Or* d'Apulée paraît être une traduction ou une imitation. Il n'est guère possible dès

lors de contester à l'auteur de l'*Histoire véritable*, un ouvrage où son esprit fin et mordant est empreint à chaque ligne. Tout ce qu'on peut admettre, c'est que Lucien en a trouvé la donnée dans le domaine public ; qu'il l'a empruntée peut-être à quelqu'un de ces informes recueils de fables comme il y en avait tant dans l'antiquité. La vieille fiction des transformations d'un homme en âne, sera devenue entre ses mains, comme tout ce qu'il touchait, une matière à fine raillerie : L'*Ane* de Lucien est aux *Métamorphoses* de Lucius, ce que l'*Histoire véritable* est aux romans de voyages, ce que *Don Quichotte* est aux romans de chevalerie, une critique, burlesque dans la forme, mais au fond pleine de sens et de portée. Rien n'empêche même de supposer que, trouvant le nom de Lucius à la tête de la compilation à laquelle il avait emprunté sa donnée première, il a, par une plaisanterie bien conforme à ses habitudes, affublé l'auteur lui-même de la peau de l'âne pour en faire le héros de son roman.

On peut admettre aussi, et même avec plus de vraisemblance, que Lucien a fourni le modèle, et que quelque sophiste, en faisant la collection des diverses métamorphoses, a placé, en tête de sa compilation, *Lucius* ou *l'Ane*, dont le titre : *Métamorphoses de Lucius de Patras* sera devenu celui du recueil tout entier. Ainsi s'expliquerait naturellement l'identité signalée par Photius entre l'*Ane* de Lucien et les deux premiers livres des *Métamorphoses*. Car quant à croire qu'il a existé un auteur du nom de Lucius de Patras, que cet écrivain s'est pris lui-même pour le héros d'une fiction burlesque, rien ne semble moins avéré ni plus contraire aux habitudes des Grecs.

P.-L. Courier a dépensé beaucoup d'esprit et de verve pour établir les titres de Lucius de Patras à la paternité de cette ingénieuse fiction ; il va jusqu'à prétendre que l'*Ane* et les *Métamorphoses* sont du même auteur ; que Lucius de Patras a commenté, allongé son propre ouvrage, qu'il l'a défiguré en vieillissant, et que, de remaniements en remaniements, ce petit chef-d'œuvre d'observation, de gaîté, de naturel, s'est transformé en une plate et niaise compilation. Une pareille thèse ne soutient pas la discussion : à qui persuadera-t-on qu'un ouvrage aussi achevé soit sorti de la plume du sophiste inconnu que Photius, homme de goût et de lectures variées, a si rudement caractérisé ? Autant vaudrait prétendre que

notre mordant et incisif pamphlétaire serait devenu avec l'âge un insipide et ennuyeux écrivain. Les qualités que nous trouvons dans la fable de l'*Ane* sont de celles qui ne peuvent ni se perdre avec l'âge, ni s'emprunter pour un jour, l'esprit de fine observation, l'art de plaisanter avec grâce, de s'identifier à toutes les situations et de prêter à chacun, homme ou bête, le langage qui lui convient ; enfin le naturel et une sorte de bonhomie railleuse, autant de mérites que Lucien seul chez les anciens a réunis dans une remarquable mesure. Le cynisme même de quelques détails, la conversation de Lucius et de Palestra, le récit de la lutte, rappellent trop les libres allures des dialogues des courtisanes, pour qu'il n'y ait pas entre les deux ouvrages une étroite parenté.

LUCIUS OU L'ANE.

TRADUIT DE LUCIEN.

I. Je partis un beau jour pour la Thessalie, où j'avais à régler quelque affaire de famille avec un habitant du pays. Un cheval me portait, moi et mon bagage; un domestique m'accompagnait. Tout en cheminant, je fis rencontre d'autres voyageurs qui suivaient la même route pour se rendre chez eux, à Hypata, en Thessalie. Nous fîmes vie commune, et, marchant ainsi de compagnie, nous pûmes achever sans trop d'ennui cette route fatigante. En approchant de la ville, je demande à mes Thessaliens s'ils connaissent un habitant d'Hypata du nom d'Hipparque; car j'apportais du pays une lettre d'introduction pour loger chez lui. Ils me répondent qu'ils connaissent Hipparque et le quartier qu'il habite; qu'il est assez riche, mais qu'il vit seul avec sa femme et une servante unique; car, ajoutent-ils, c'est un avare fieffé. Nous arrivons ainsi aux portes de la ville : à l'entrée était un jardin, avec une petite maison d'assez bonne apparence : c'était là que demeurait Hipparque.

II. Mes compagnons me font leurs adieux et continuent. Moi, je m'approche de la porte et je frappe. Rien ne paraît : à la fin cependant une femme m'entend à grand'peine et se décide même à arriver. Je lui demande si Hipparque est à la maison. « Il y est, me dit-elle; mais toi, qui es-tu; que lui veux-tu? — Je lui apporte une lettre du sophiste Décrianus, de Patras. — Attends-moi là, reprend-elle; » et, refer-

mant la porte, elle me laisse dehors et s'en va. Quelque temps après, elle revient et me dit d'entrer. Je la suis dans la maison, je présente mes salutations à Hipparque et je lui remets ma lettre. Il allait se mettre à dîner et était assis sur un petit lit étroit, sa femme près de lui. La table n'était pas encore servie. Après avoir lu la lettre : « Cet excellent Décrianus! s'écrie-t-il, c'est bien le meilleur des Grecs! Il a raison de m'adresser en toute confiance ses amis. Tu vois, Lucius, ma maisonnette; elle est petite, mais disposée à bien accueillir ses hôtes. Par toi elle deviendra un palais, si tu en supportes patiemment le séjour. » A ces mots, il appelle la servante : « Palestra, donne à notre ami une chambre et portes-y son bagage. Ensuite tu le mèneras au bain; car la route qu'il vient de faire n'est pas courte. »

III. Aussitôt la jeune servante Palestra me précède et me montre une charmante petite chambre : « Toi, me dit-elle, voici le lit où tu coucheras; quant à ton valet, je lui mettrai ici un matelas et un coussin. » Je pars ensuite pour le bain, après lui avoir remis le prix de l'orge pour mon cheval, et je lui laisse le soin de transporter tout mon bagage dans la chambre. Une fois lavé, je retourne sur le champ à la maison : Hipparque m'embrasse et me fait mettre à table à côté de lui. Le repas n'était point par trop frugal; vin vieux et bon. Après dîner, on se met à deviser, tout en buvant, comme il est d'usage en bonne hospitalité. La soirée se passe ainsi à boire, à causer; puis on va se coucher. Le lendemain Hipparque me demande où j'ai l'intention d'aller, et si je ferai long séjour auprès de lui. « Je m'en vais à Larisse, lui dis-je, et je me propose de rester ici quatre ou cinq jours. »

IV. Ce n'était là qu'une feinte; car je désirais vivement au contraire y prolonger mon séjour, dans l'espoir de rencontrer là quelqu'une de ces célèbres magiciennes et de voir quelque merveilleux prodige, par

exemple un homme volant, un homme transformé en pierre. Dominé par ce désir, je parcourais la ville sans trop savoir par où je commencerais mes recherches; néanmoins j'allais devant moi. J'en étais là, lorsque je vois venir à moi une femme encore jeune, riche d'ailleurs, à en juger par son extérieur et sa démarche; parure éclatante, nombreux entourage, de l'or à profusion. Quand je suis près d'elle, elle m'aborde et je lui rends son salut : « Je suis Abrœa, me dit-elle; tu dois connaître ce nom d'une amie de ta mère, qui vous aime, vous ses enfants, comme ceux auxquels j'ai moi-même donné le jour. Pourquoi donc, mon fils, ne pas descendre chez moi? — Mille grâces, lui dis-je; je me ferais scrupule de quitter la maison d'un ami à qui je n'ai rien à reprocher : mais, d'intention, je demeure avec toi, gracieuse amie. — Et où donc loges-tu? — Chez Hipparque. — Cet avare? — De grâce, ne parle pas ainsi, bonne mère; car il a été avec moi splendide et généreux; ce serait à lui reprocher sa prodigalité. » Elle sourit, me prit la main, et me tira à l'écart : « Prends-moi bien garde, dit-elle, à la femme d'Hipparque; préserve-t'en à tout prix. C'est une sorcière de la pire espèce, une libertine qui jette son dévolu sur tous les jeunes gens. Si quelqu'un lui résiste, elle s'en venge par son art; beaucoup ont été par elle changés en bêtes, sans compter ceux qu'elle a tués bel et bien. Pour toi, mon enfant, jeune et beau comme tu es, tu ne peux manquer de lui plaire tout d'abord; joins à cela que tu es étranger, et que personne ne s'inquiétera de toi. »

V. Dès que je sus que j'avais chez moi, sous ma main, ce que je cherchais depuis longtemps, je ne fis plus aucune attention à ce qu'elle me disait; et quand je pus enfin m'échapper, ce fut pour courir à la maison. Chemin faisant, je me disais à part moi : « Eh bien! toi qui prétends avoir si vif désir de voir des prodiges étranges, alerte donc; trouve-moi quelque bonne

invention pour arriver à tes fins. Déshabille-toi un peu avec la servante Palestra; (car, quant à la femme de ton hôte, de ton ami, arrière, jeune homme!) va donc folâtrer et t'exercer avec elle, et sois sûr que tu en apprendras long en l'embrassant; car les esclaves savent de leurs maîtres et le fort et le faible. » Tout en devisant ainsi en moi-même, je rentre à la maison, où je ne trouve ni Hipparque ni sa femme; mais Palestra était auprès du foyer, occupée à nous faire à dîner.

VI. Je prends prétexte de là et je lui dis : « Comme tu frétilles gentiment, charmante Palestra, remuant en cadence tes fesses avec ta poële. Rien qu'à te voir, je me sens tout ému et chatouillé de plaisir. Heureux qui peut mettre le doigt à ta sauce! Elle (c'était bien la meilleure langue, la plus accorte et charmante soubrette qu'on pût voir), me riposte aussitôt : « Fuis, jeune homme, si tu es sage, si tu tiens à la vie. Ici tout est feu, graisse bouillante; si tu y touches seulement, tu te brûleras; tu resteras ici enchaîné à mes côtés, et personne ne pourra te guérir, pas même le Dieu médecin, moi seule exceptée, moi, l'auteur de ta brûlure. Et le plus étonnant c'est que je te ferai me désirer toujours davantage : une fois alléché à la douleur du remède, tu ne pourras plus t'en passer; dût-on te chasser à coups de pierre, rien ne te décidera à fuir cette délicieuse douleur. Pourquoi rire? Tu vois une vraie cuisinière d'hommes : car je ne me contente pas de préparer ces misérables mets; mais (et c'est là le grand, le beau de l'art), je sais égorger un homme, l'écorcher, le dépecer; je m'attaque surtout avec volupté aux entrailles et au cœur. — Pour cela, lui dis-je, je n'en doute pas; car moi-même, à distance, sans t'avoir touchée, tu me brûles; que dis-je, par Jupiter! tu m'as entièrement incendié; ton invisible feu a pénétré par mes yeux jusqu'au fond de mes entrailles; tu me consumes, et cela sans que je t'aie rien fait. Applique-moi donc, je t'en supplie au nom des Dieux, ces re-

mèdes si amers et si doux dont tu parlais tout-à-l'heure; déjà tu m'as enfoncé le couteau; achève, prends-moi, écorche-moi, comme tu l'entendras. » Elle de rire aux éclats, franchement, délicieusement; et de ce moment elle fut à moi. Nous convînmes qu'après avoir couché sa maîtresse, elle viendrait me trouver dans ma chambre, et passerait la nuit avec moi.

VII. Hipparque de retour, on se met à table après le bain; on cause, on devise, et le vin n'est pas épargné. A la fin je me lève, prétextant que le sommeil me gagne, et je vais droit à ma chambre. Tout y était dans le meilleur ordre : le lit de mon valet dehors, une table près du mien avec une coupe; vin, eau chaude, eau froide. C'était Palestra qui avait tout disposé. Sur le lit, des roses à profusion, les unes entières, les autres effeuillées, ou tressées en guirlandes. Trouvant ainsi tout prêt pour le festin, j'attendais mon convive.

VIII. Dès qu'elle a couché sa maîtresse, elle arrive sans tarder, et tout aussitôt nous nous mettons en fête, nous repassant à l'envi la coupe et les baisers. Lorsque, le vin aidant, nous nous sommes confortablement préparés pour la nuit, Palestra me dit : « Avant tout, rappelle-toi bien, jeune homme, que c'est à Palestra [1] que tu as affaire; à toi maintenant de montrer si tu es un jouteur solide et si tu sais bon nombre de passes. — Soit; tu ne me verras pas reculer devant

[1] Palestra παλαίστρα, signifie la Palestre, espèce de lutte. Tous les termes employés par Lucien dans le passage si célèbre qui suit, sont en effet empruntés à l'art du lutteur et appliqués avec une rare habileté à une lutte d'un tout autre genre. Mais ce tour de force de langage disparaît en grande partie dans une traduction. Il nous a fallu d'ailleurs voiler le plus souvent l'énergique crudité du texte, renoncer même à en traduire une partie, autrement qu'en latin, par respect pour des lecteurs auxquels le bien dire et l'esprit ne feraient pas suffisamment oublier ce qu'ont de révoltant quelques-unes des images auxquelles se complaisait 'imagination des Grecs, même dans la société la plus polie.

l'épreuve; en garde donc; habits bas, et commençons la lutte. — Or ça! dit-elle, c'est à moi d'ordonner, à toi de faire tes preuves comme je l'entendrai. Je vais te nommer, comme un maître lutteur à son élève, les divers genres de joute; tiens-toi prêt à m'écouter et à faire ce que j'ordonnerai. — Commande, lui dis-je, et remarque combien mon jeu est facile, souple et élégant. »

IX. Elle se déshabilla, et, toute nue devant moi, commença ainsi à commander les exercices : « Allons, jeune homme, habits bas; frotte-toi de cette huile et accole ton adversaire. Maintenant, un croc-en-jambe; couche-le sur le dos; tiens-le sous toi, ferme! les cuisses écartées, les jambes relevées et tendues; laisse-toi aller, tiens bon, attache-toi à lui, pénètre, frappe, pousse en avant; preste! en tous sens, jusqu'à ce que tu sois fatigué. Bien! le dos tendu; maintenant en arrière, de côté, à droite, à gauche; ensuite ferme! droit au but, frappe. Quand tu sentiras mollir, c'est le moment, presse vivement, enlace, serre les reins, tiens ferme; prends garde de courir trop vite, contiens-toi un peu; allons, lâche bride. Touché but; partie faite. »

X. Lorsque j'eus obéi de point en point à tous ses commandements, et les passes terminées, je lui dis en riant : « Maître, tu vois avec quelle docilité, quelle prestesse j'ai soutenu les diverses luttes; mais toi, prends garde de manquer de méthode, et d'entasser les manœuvres un peu au hasard; car tu passes de l'une à l'autre coup sur coup. » Un gentil soufflet fut sa réponse : « Quel élève raisonneur j'ai là; attention, et prends garde d'en recevoir bien d'autres, si tu joues un jeu différent de celui que je te commanderai. » Cela dit, elle se relève et se rajuste : « C'est maintenant, dit-elle, que tu vas montrer si tu es un jeune et vaillant lutteur, si tu sais la passe du genou; »[1] et, se je-

[1] Nous nous contentons de donner en latin le passage qui suit : « Atque in lecto concidens in genu; Age sane, ait, lucta-

tant à genoux sur le lit : « Allons, jouteur, tu as le champ; droit devant toi..... »

XI. La nuit se passa dans ces joyeux ébats à jouter, à batifoler, à nous décerner mutuellement la palme des combats nocturnes. Nous ne nous épargnions pas au plaisir. Aussi ne songeai-je guères au voyage de Larisse. Cependant, à la fin, l'objet premier de tous ces grands combats me revint en mémoire : « Ma très-chère, lui dis-je, montre-moi ta maîtresse dans ses sorcelleries ; fais-moi voir quelqu'une de ses transformations; car il y a bien longtemps que je désire assister à pareille merveille. Mieux encore, si tu as quelque connaissance dans ce genre, fais-moi toi-même quelque petite sorcellerie ; montre-toi à moi sous une forme, puis sous une autre, car je ne puis supposer que tu sois tout-à-fait novice dans cet art. Je crois à ta science, non par ouï dire, mais par ma propre expérience : car, moi qui étais de diamant autrefois, au dire des femmes, moi qui jamais n'ai jeté sur une seule d'entre elles un regard amoureux, tu m'as pris par ton art, tu me tiens captif, tu as enchaîné mon âme dans cette lutte amoureuse. — Cesse de te moquer, dit Palestra ; car quels enchantements peuvent enchaîner l'amour, maître lui-même dans l'art des enchantements? Pour moi, mon bon ami, je ne sais rien de tout cela ; j'en jure par ta tête, par cette bienheureuse

tor, habes media : quatiens ergo acutam, prorude intro et fode profunde. Nudum vides hic expositum que jacere ; hoc utere : primo autem, ut ratio postulat, velut nodum stringe ; deinde plicatum impelle et contine, et cave concedas intervallum. Si vero laxetur, celerius instans transfer altius, et impelle, irrue, et cave ne celerius imperato retrahas : sed multum incurvans illum, femora subtrahe ; ac infra rursus irruptionem subjiciens, contine, teque move : deinde illum demitte ; decidit enim et solutus est. Ego vero, clarum jam ridens, Volo, inquam, ipse quoque, magister, numeros paucos quosdam imperare : tu vero obedi, surge et asside; deinde manum præbens, tracta ceterum, et subige, et me, per Herculem, complexa, jam sopi.

couchette. Je ne sais pas lire, et d'ailleurs ma maîtresse est très-jalouse à l'endroit de son art. Mais, si l'occasion se présente, je tâcherai de te faire voir quelqu'une de ses métamorphoses. » Sur ce, nous nous endormîmes.

XII. Quelques jours après, Palestra m'annonce que sa maîtresse doit se transformer en oiseau, pour s'envoler vers son amant. « Voilà l'occasion, Palestra, lui dis-je, de te montrer bonne fille et de contenter le désir qui me tient depuis longtemps. — Sois tranquille, me dit-elle. » Le soir arrivé, elle vint me prendre, me conduisit à la porte de la chambre, me dit d'appliquer l'œil à une petite fente et de bien examiner ce qui se passerait à l'intérieur. Je la vis qui se déshabillait. Une fois toute nue, elle s'approcha de la lampe, prit deux grains d'encens qu'elle fit brûler à la flamme, et, debout devant la lampe, lui adressa une longue harangue. Elle ouvrit ensuite une grande armoire qui renfermait une multitude de fioles, et en choisit une. Ce qu'elle contenait, je n'en sais rien du tout; mais, à l'apparence, il me sembla que c'était de l'huile. Elle s'en frotta tout le corps, depuis le bout des pieds; et tout aussitôt je la vis se couvrir de plumes; son nez devint un bec de corne, luisant, crochu : c'était bien un oiseau avec toutes ses dépendances et appartenances, un bon et vrai chat-huant. Quand elle se vit bien emplumée, elle poussa un cri affreux, un véritable cri de chat-huant, s'enleva et s'envola par la fenêtre.

XIII. Je me croyais le jouet d'un songe; je me frottais les paupières avec la main, n'en pouvant croire mes yeux ni me persuader qu'ils voyaient, qu'ils étaient éveillés. Lorsque je me fus bien assuré, non sans peine et sans hésitation, que je ne dormais pas, je priai Palestra de m'emplumer aussi et de me faire voler à mon tour, en me frottant de cette même drogue. Je voulais m'assurer par moi-même, si dans cette métamorphose, je serais aussi oiseau par l'esprit. Elle ou-

vre alors la chambre et m'apporte la fiole. Je me hâte de me déshabiller et je m'en frotte tout entier. Mais, hélas ! ce n'est point en oiseau que je me transforme ! Il me pousse une queue par-derrière ; tous mes doigts s'en vont je ne sais où ; il me reste en tout quatre ongles, et ces ongles ne sont ni plus ni moins que des sabots ; mes bras, mes jambes sont devenus des pieds de bête ; mes oreilles croissent démesurément, mon visage s'allonge. Je m'examine et je vois que je suis un âne. Il ne me reste pas même la voix humaine pour maudire Palestra. Le col tendu, les lèvres en avant, véritable baudet pour la forme et l'attitude, je la regardais obliquement, comme un bel et bon âne, et je lui reprochais, autant que je pouvais, d'avoir fait de moi un baudet au lieu d'un oiseau.

XIV. Elle se frappait le visage des deux mains, en criant : « Malheureuse ! quelle sottise j'ai faite ! Dans ma précipitation, je me suis laissé tromper par la ressemblance des fioles ; j'en ai pris une autre à la place de celle qui fait pousser des ailes : mais ne t'inquiète pas, mon bon ami, le remède est facile ; il te suffira de manger des roses pour dépouiller aussitôt la bête et me rendre mon amant. Prends donc patience, je t'en prie, cher ami ; sois âne pour cette nuit seulement ; demain matin j'accours te porter des roses ; tu les manges et te voilà guéri. « Et, en parlant ainsi, elle me passait la main sur les oreilles, sur le dos et partout.

XV. Tout âne que j'étais, je restais homme, Lucius comme devant, par l'esprit et l'intelligence, la voix pourtant exceptée. Après avoir bien maugréé en moi-même contre Palestra, pour sa bévue, je m'en vais en me mordant la lèvre à l'écurie, où je savais que se trouvait mon cheval en compagnie de l'âne d'Hipparque, un âne véritable. Mais lorsqu'ils me voient entrer, craignant que je ne vienne partager leur pitance, ils baissent les oreilles, et les pieds se disposent

à venir en aide à l'estomac. Je comprends l'avis et je me retire dans le coin le plus reculé de l'écurie, où je me tapis en riant. Mais mon rire était pur braiment. Je me morfondais et me disais à part moi : « O curiosité intempestive ! Eh quoi ! si un loup, ou quelque autre bête entre ici, je risque fort, sans avoir méfait en rien, d'y laisser ma peau. » Tout en raisonnant ainsi, j'étais loin, infortuné ! de prévoir le malheur qui m'attendait.

XVI. Il était nuit noire ; partout un silence profond, partout le doux sommeil. Tout à coup le mur résonne, comme si on l'eût percé par dehors. On le perçait en effet : déjà même il y avait un trou à passer un homme ; déjà un homme s'était élancé par l'ouverture, puis un autre, puis une multitude à remplir l'écurie, tous armés d'épées. Après avoir lié dans leur chambre Hipparque, Palestra et son valet, ils pillèrent en toute sécurité la maison et déménagèrent jusqu'à la dernière pièce, argent, meubles, vêtements. Quand il ne resta plus rien à voler, ils me prirent avec l'autre âne et le cheval, nous bâtèrent et nous mirent sur le dos tout ce qu'ils avaient pillé. Ainsi chargés tant et plus, ils nous chassèrent à grands coups de bâton vers la montagne par des sentiers détournés et impraticables. Je ne saurais dire comment mes compagnons se trouvèrent de cet exercice ; mais moi qui n'en avais pas l'habitude, obligé d'aller ainsi sans chaussures, de marcher sur des rochers pointus avec cet écrasant fardeau, je succombais à la peine. Je bronchais à chaque pas ; et il ne m'était pas permis de tomber, sans qu'un des larrons vînt par-derrière me labourer les cuisses à coups de bâton. Bien des fois je voulus m'écrier, ô César ! peine perdue ! je ne faisais que braire ; je poussais un ô retentissant, immense ; mais le César ne pouvait venir. Je n'y gagnais qu'un redoublement de coups, parce que mes braiments les trahissaient. Aussi, voyant que je criais en

vain, je me décidai à suivre silencieusement ma route et à faire profit des coups que je ne recevrais pas.

XVII. Cependant le jour était venu : déjà nous avions franchi nombre de montagnes; pour nous empêcher de perdre le temps à brouter et fourrager de droite et de gauche, on nous avait mis une muselière. Dès lors, adieu les roses; il fallut rester âne. Vers le milieu du jour, nous arrivons à une ferme occupée par des gens de la connaissance des nôtres, à en juger par leur accueil : car ils les embrassèrent, les engagèrent à se reposer chez eux, leur servirent à dîner, et nous donnèrent, à nous autres bêtes de somme, notre ration d'orge. Pendant que les autres dînaient, je me mourais de faim; n'ayant jamais mangé d'orge crue, je cherchais de tout côté quelque chose à ma convenance. A la fin, je découvre, au fond de la cour, un jardin où s'étalaient force beaux légumes, avec des roses par-dessus. Je profite du moment où tout le monde est à dîner et je me glisse à la dérobée au potager, bien décidé à me bourrer de légumes crus, et quelque peu tenté aussi par les roses; car je me disais qu'en mangeant les fleurs c'était chose faite, et que j'allais redevenir homme. J'entre donc au jardin et je me remplis de laitues, de radis, de persil, en un mot de tous les légumes que l'homme à coutume de manger crus. Quant aux roses, ce n'étaient pas des roses vraies, mais des fleurs du laurier sauvage appelé laurier rose. Triste repas, en tout cas, pour un âne et un cheval; car on dit que celui qui en mange meurt aussitôt.

XVIII. Cependant le jardinier a vent de mes prouesses; il prend un bâton et arrive au jardin. Quand il y voit l'ennemi, le fléau de ses légumes, il tombe sur moi, semblable à un féroce propriétaire qui a surpris un voleur, et me bâtonne à outrance, de çà, de là, sur les côtes, sur les cuisses; mes pauvres oreilles mêmes, ma tête, tout est meurtri de coups. A la fin, poussé à

bout, je lui lance une ruade qui l'étend sur le dos au beau milieu de ses légumes, et je me sauve par la route de la montagne. Mais lorsqu'il me voit prendre ma course, il ordonne de lâcher les chiens contre moi. Il y avait là bon nombre de grands dogues, de force à combattre les ours. Je compris bien vite que s'ils me joignaient, ils me mettraient en lambeaux ; je fis donc demi-tour, résolu, comme dit le proverbe, à courir en arrière plutôt que de mal courir ; et, revenant sur mes pas, je rentrai à la ferme. On reprit et on attacha les chiens lancés à ma poursuite. Pour moi, on se remit à m'assommer de plus belle, et on ne me lâcha que quand la douleur m'eut fait expulser violemment tous mes légumes.

XIX. Le moment de partir arrivé, ce fut moi qu'on gratifia de la plus grande partie et du plus lourd du butin ; on se remit en route dans cet équipage. Mais bientôt, moulu de coups, succombant sous le faix, la corne des pieds usée par la marche, je résolus de me laisser tomber sur place et de ne plus bouger, dût-on me tuer sous le bâton. Il me semblait que j'avais trouvé là une merveilleuse invention pour me tirer d'affaire. Je pensais que, poussés à bout, ils partageraient ma charge entre le cheval et le mulet, et me laisseraient couché là pour les loups. Mais quelque génie envieux et malfaisant devina sans doute mon dessein et le déjoua de tout en tout : l'autre âne, qui avait fait sans doute les mêmes réflexions que moi, se laissa choir sur la route. D'abord on engagea à coups de bâton le malheureux à se relever. Puis, comme il était sourd aux coups, les uns le prirent par les oreilles, les autres par la queue, pour le remettre en pied. Mais rien n'y fit ; il restait là couché sur la route, comme une pierre, résigné à tout. Réfléchissant alors que c'était peine inutile et qu'ils perdraient autour d'un âne mort un temps précieux pour la fuite, ils partagèrent sa charge entre mon cheval et moi ; puis ils lui coupèrent les jarrets à

coups de coutelas, et le jetèrent tout palpitant encore dans un précipice. Je vis mon malheureux compagnon de bât et de captivité descendre en bondissant le chemin de la mort.

XX. Voyant, par l'exemple de mon camarade de route, le résultat de mes beaux desseins, je pris le parti de supporter courageusement ma mauvaise fortune, et de marcher vaillamment. J'espérais, après tout, tomber à la fin sur des roses qui me rendraient à moi-même. D'ailleurs, j'entendais les voleurs dire qu'il ne nous restait que peu de chemin et que nous nous arrêterions à la première halte. Et en effet, nous trottâmes si bien, malgré le surcroît de charge, qu'avant le soir nous étions à la demeure des brigands. Une vieille femme était assise dans la maison ; un grand feu brûlait dans l'âtre. Ils nous déchargèrent et déposèrent le tout à l'intérieur. Puis, s'adressant à la vieille : « Pourquoi es-tu assise ainsi, au lieu de nous préparer à dîner? — C'est que tout est prêt, dit la vieille : du pain en quantité, de bon vin vieux et de la venaison à discrétion. Ils félicitèrent la vieille, se déshabillèrent, se frottèrent et se graissèrent devant le feu ; puis, tirant de l'eau chaude d'un chaudron, ils se la versèrent sur le corps et s'en firent un bain improvisé.

XXI. Quelque temps après, arrivèrent un grand nombre de jeunes gaillards chargés d'une foule d'objets, tant en or qu'en argent, étoffes, habillements d'homme et de femme. C'était une bande de brigands, associés aux premiers. Lorsqu'ils eurent, de leur côté, serré leur butin, ils se lavèrent à leur tour. Puis tous nos scélérats se mirent à table, dînèrent bien et causèrent de même. Pendant ce temps, la vieille avait apporté, pour moi et mon cheval, de l'orge que mon voisin se mit à tout dévorer au plus vite, craignant, comme de juste, d'avoir à partager avec moi. Je le laissais faire ; mais quand la vieille sortait, j'en profitais pour entrer à la dérobée, et je donnais à la provision

de pain quelques bons coups de dents. Le lendemain, les brigands laissèrent avec la vieille un jeune gars et partirent tous pour leur besogne accoutumée. Je me lamentais sur moi-même, sur la surveillance sévère dont j'étais l'objet ; car, avec la vieille, j'aurais pu ne pas m'en inquiéter, et échapper à ses regards ; mais le jeune garçon était grand, d'un aspect terrible ; il marchait toujours armé d'une épée et ne manquait jamais de fermer la porte.

XXII. Trois jours après, vers le milieu de la nuit, les brigands revinrent, mais sans rapporter cette fois ni or, ni argent, ni rien de pareil ; seulement ils ramenaient une jeune fille déjà nubile et d'une rare beauté. Elle était tout éplorée, les vêtements en lambeaux et les cheveux épars. Ils la déposèrent dans la maison sur la paille, l'engagèrent à avoir bon courage et ordonnèrent à la vieille de rester à la garder. La pauvre enfant ne voulait ni boire ni manger ; elle ne faisait que pleurer et s'arracher les cheveux ; si bien que moi, qui me trouvais auprès, dans l'écurie, je m'associais en pleurant aux douleurs de la belle jeune fille. Pendant ce temps, les voleurs dînaient au-dehors, devant la maison.

Au jour, un des éclaireurs qui avaient mission de faire le guet sur les routes vient leur annoncer le prochain passage d'un voyageur qui porte avec lui beaucoup d'or. Aussitôt ils se lèvent, prennent leurs armes, me bâtent avec mon cheval, et nous chassent en avant. Moi qui savais, hélas! qu'on nous menait à la guerre et au combat, je n'avançais qu'avec lenteur et défiance; aussi m'administra-t-on force coups de bâton, pour me faire hâter le pas. Arrivés à la route où devait passer l'étranger, les brigands tombent sur ses voitures, le tuent avec ses domestiques, enlèvent ce qu'ils trouvent de plus précieux et partagent le butin entre le cheval et moi. Le reste des bagages est caché sur place dans la forêt. Cela fait, ils nous font reprendre le chemin du

logis : pressé, harcelé par eux, touché du bâton, je heurte du pied contre une pierre tranchante qui me blesse au vif, et me voilà tout endolori, boiteux pour le reste de la route. Je les entendais se dire entre eux : « Qu'avons-nous affaire de nourrir un pareil âne, qui bronche à chaque pas; précipitons en bas des rochers cette bête de mauvais augure. — Eh oui! disaient-ils, précipitons-le en guise de victime expiatoire pour notre armée. » Déjà ils accouraient autour de moi; mais j'avais tout entendu, Dieu merci : je me mis à trotter sur mon pied malade, comme si j'avais été valide; car la peur de la mort me rendait insensible à la douleur.

XXIII. Arrivés au gîte, ils nous déchargèrent, serrèrent leur prise en bon lieu, et se mirent à table pour dîner. A la nuit, ils repartirent pour aller chercher le restant des bagages. « A quoi bon, dit l'un d'eux, nous embarrasser de ce misérable âne, boiteux et hors de service comme le voilà? Le cheval portera une partie du butin, et nous nous chargerons du reste. » Le cheval partit donc seul avec eux. La lune brillait en ce moment de tout son éclat. Resté seul, je me parlais ainsi à moi-même : « Malheureux! pourquoi demeurer plus longtemps ici? Les vautours et les petits des vautours feront de toi leur dîner. N'as-tu pas entendu ce qu'ils ont comploté contre toi? Veux-tu aller faire visite au fond du précipice? Il est nuit; la lune brille; ils sont partis; fuis et tire-toi des mains de tes brigands de maîtres. » Tout en raisonnant ainsi, je m'aperçois que je ne suis point attaché. Le licou avec lequel on me traînait en route était là suspendu à côté de moi; cela ne fait que de me confirmer dans ma résolution de fuir : je prends la porte et je décampe. Mais la vieille qui m'avait vu disposé à m'évader, me saisit par la queue et s'y tient suspendue. Je me dis alors que le précipice, que mille morts même ne sont rien en comparaison de la honte d'être pris par cette

vieille, et je l'entraîne à ma suite. Elle de crier et d'appeler à toute voix la jeune fille captive dans la maison. Celle-ci arrive, et, voyant la vieille suspendue à un âne comme une queue, elle prend tout aussitôt un généreux parti. Un jeune homme à bout de moyens n'eût pas mieux fait. Elle me saute sur le dos, et me lance vivement en avant. Eperonné moi-même par l'envie de fuir, pressé par elle, je courais à dépasser un cheval. Quant à la vieille, elle était bien loin derrière nous. La jeune fille priait les Dieux de favoriser sa fuite et de la sauver. » Pour toi, me disait-elle, si tu me ramènes à mon père, gentil animal, je te fais libre de tout travail et te donne chaque jour un médimne [1] d'orge pour ton dîner. La crainte de mes bourreaux, l'espoir d'être bien traité, bien soigné par la jeune pucelle qui me devrait son salut, me donnaient des jambes et me faisaient oublier mon mal.

XXIV. Mais en arrivant à un carrefour où deux routes se croisaient, nous nous heurtons à nos ennemis, juste au moment où ils revenaient de leur expédition. Ils reconnaissent aussitôt de tout loin, à la clarté de la lune, leurs malheureux prisonniers, accourent à moi et me saisissent en disant : « Holà, charmante jouvencelle, où vas-tu, pauvre petite, à cette heure indue? ne crains-tu pas les malins esprits? Allons, reviens à nous ; nous te rendrons à ta famille. » Le tout accompagné de rires sardoniques. Puis ils me tirent et me font rebrousser chemin. Je me souviens alors de mon pied, de ma blessure, et me voilà boitant de plus belle. « Bien, bien, disaient-ils, te voilà boiteux, maintenant qu'on t'a arrêté dans ta fuite; mais quand tu voulais détaler, tu étais bien portant, plus agile qu'un cheval ; tu avais des ailes. » A ces propos succédait le bâton ; et, grâce à leurs admonestations, j'eus bientôt la cuisse écorchée. En rentrant au logis, nous trou-

[1] Environ un demi-hectolitre.

vâmes la vieille pendue au rocher par une corde. Elle avait eu peur, sans doute, que ses maîtres ne lui fissent payer la fuite de la jeune fille, s'était passé un lacet au col et s'était pendue. Les brigands s'extasièrent sur l'honnêteté de la vieille, puis ils la détachèrent et la jetèrent telle quelle dans le précipice avec sa corde. Ils lièrent ensuite la jeune fille dans la maison et se mirent à table, où ils burent fort et longtemps.

XXV. Tout en buvant, ils devisaient entre eux sur leur prisonnière : « Qu'allons-nous faire, disait l'un, de cette belle fugitive? — Rien, dit un autre, que de l'envoyer en bas rejoindre la vieille; il n'a pas tenu à elle que nous ne fussions privés de notre riche butin et que par sa trahison toute notre boutique ne fût livrée ; car, n'en doutez pas, camarades, si elle était arrivée chez les siens, pas un de nous n'en réchappait; on eût pris des mesures sûres pour nous courir sus et nous surprendre. Vengeons-nous donc et traitons-la en ennemie; quant à la précipiter du haut du rocher, c'est mort trop facile et trop prompte : trouvons pour elle une mort lente, affreuse, qui la fasse longtemps souffrir avant d'expirer dans les tortures. » Ils se mirent donc à chercher quelque supplice extraordinaire. Un d'eux se prit à dire : « Je suis sûr que vous approuverez l'invention : tuons l'âne; c'est un paresseux ; il fait maintenant le boiteux, sans compter qu'il a été l'agent, le complice de la fuite de la donzelle. Égorgeons-le donc demain matin, retirons du ventre et jetons dehors tous les intestins, et logeons-y cette honnête pucelle, la tête hors de l'âne, de peur qu'elle ne soit trop vite étouffée, et tout le reste du corps caché dans l'intérieur. Quand elle sera bien établie, bien cousue dans son âne, traînons-les tous les deux au large, et offrons aux vautours ce festin d'un nouveau genre. Songez bien, mes amis, à tout ce qu'aura de raffiné un pareil supplice : d'abord un âne

mort pour domicile; ensuite cuire dans cette charogne, au plus fort de l'été, sous un soleil brûlant, mourir à chaque instant d'une soif dévorante, et ne pouvoir pas s'étrangler pour en finir. Je laisse de côté les accessoires, la puanteur de l'âne en pourriture, les vers qui fourmilleront autour d'elle; enfin les vautours qui arriveront jusqu'à elle à travers les chairs de l'âne et qui la dévoreront avec lui, peut-être même avant qu'elle soit morte.

XXVI. Tout le monde se récria sur cette belle, cette grande, cette merveilleuse invention. Pendant ce temps je me lamentais sur moi-même : j'allais donc être misérablement égorgé; même mort, je ne reposerais point en paix; il me faudrait recevoir dans mon cadavre une malheureuse jeune fille, bien innocente, la pauvrette! et lui servir de cercueil. Mais au point du jour la maison est tout-à-coup envahie par une troupe de soldats, envoyés contre ces misérables. Ils enchaînent aussitôt tous les brigands et les entraînent vers le préfet de la province. Avec eux était venu le fiancé de la jeune fille; c'était même lui qui leur avait indiqué le repaire des brigands. Il prit sa fiancée, la mit sur mon dos, et la ramena ainsi à la maison. Les paysans en nous voyant arriver de loin, comprirent que l'entreprise avait réussi; j'avais soin d'ailleurs de leur annoncer par mes braiments la bonne nouvelle. Ils accoururent et nous firent entrer au milieu de mille félicitations.

XXVII. Ma maîtresse me traita avec beaucoup d'égards, et c'était justice : car j'avais été le compagnon de sa captivité, je m'étais associé à sa fuite et j'avais failli partager avec elle cette horrible mort. Chaque jour, on m'apportait de sa part, pour mon repas, un médimne d'orge et du foin à nourrir un chameau. Et pourtant je maudissais plus que jamais Palestra, de ne pas m'avoir, par son art, changé en chien plutôt qu'en âne; car je voyais les chiens entrer à la cuisine

et y faire large curée, comme c'est l'usage quand il y a noce dans une bonne maison. Quelques jours après le mariage, ma maîtresse ayant dit à son père la reconnaissance qu'elle m'avait et son désir de me traiter en conséquence, le bonhomme ordonna de me laisser aller à mon gré par les champs et de me mettre paître avec ses juments poulinières. « De cette façon, dit-il, il vivra paisiblement, comme en pleine liberté, sans autre occupation que de saillir les juments. » A juger la chose en âne, c'était en effet un magnifique traitement. Il fit donc appeler un de ses éleveurs et me confia à lui. J'étais tout gaillard, à la pensée que je n'aurais plus de fardeau à porter. Une fois aux champs, le gardien me mit avec les cavales et nous conduisit au patûrage.

XXVIII. Mais, même là, je devais voir se réaliser pour moi l'histoire de Candaule. Le surveillant des chevaux me laissa chez lui à sa femme Mégalopole, qui me mit à la meule, pour moudre son froment et son orge. Jusque-là, la chose était supportable; un âne qui a le cœur bien placé peut bien moudre pour ses maîtres; mais l'excellente femme prenait aussi à moudre le blé des paysans voisins, — et il y en avait bon nombre. — Elle se payait en farine et trafiquait ainsi des fatigues de mon pauvre col. Elle dîmait même sur ma propre pitance : car elle faisait rôtir mon orge, me le donnait à moudre, en faisait des gâteaux qu'elle avalait bel et bien, et ne me laissait à manger que le son. Que si par hasard on me menait paître avec les juments, les étalons m'accueillaient à coups de pieds, à coups de dents; c'était à me tuer sur place. J'étais pour eux un intrus, un adultère qui en voulait aux juments leurs épouses, et les ruades allaient leur train sur le pauvre baudet. Victime de cette jalousie chevaline, je me morfondais; je devins en peu de temps maigre et laid; je ne trouvais plus un instant de repos, ni à la maison, grâce à la meule, ni au pâturage où

mes compagnons me faisaient une guerre à outrance.

XXIX. Souvent aussi on m'envoyait jusqu'en haut de la montagne chercher du bois sur mon dos. C'était là le couronnement de mes infortunes. D'abord il me fallait gravir une montagne escarpée, par un chemin à pic; ensuite, toute la route n'était que pierres, et je m'écorchais les pieds sur les cailloux. Pour me conduire, on envoyait un vrai petit scélérat d'enfant qui avait toujours quelque nouvelle invention pour m'assassiner. J'avais beau courir, il n'en frappait que plus fort. Encore s'il avait eu un bâton ordinaire! le sien était armé d'une foule de nœuds pointus, et il appliquait toujours les coups au même endroit de la cuisse; si bien que j'en avais la place tout écorchée, et le petit misérable allait bâtonnant toujours sur la plaie; sans compter qu'il me mettait sur le dos des charges à écraser un éléphant. La descente était raide et difficile; il n'en frappait que de plus belle. Si ma charge se dérangeait et penchait d'un côté, il se gardait bien de retirer du bois pour le reporter du côté le moins lourd et rétablir l'équilibre; il ramassait sur la route de grosses pierres et les ajoutait du côté où le bât remontait parce que la charge était moindre. Et je descendais ainsi, infortuné baudet, avec un énorme poids de bois et de pierres inutiles. La route coupait un ruisseau où il y avait toujours de l'eau : de peur de gâter sa chaussure, il sautait sur mon dos derrière le bois, pour le traverser.

XXX. Quand il m'arrivait de me laisser choir sous la charge et l'excès de la fatigue, alors vraiment mon sort était intolérable : car, de descendre pour me donner un coup de main, me relever, et m'ôter, au besoin, une partie du fardeau, il n'y fallait pas songer. Au lieu de sauter à bas et de m'aider, il commencait à me donner de son bâton sur la tête et les oreilles, jusqu'à ce que les coups m'eussent relevé. Ce n'était rien encore en comparaison d'une autre invention infernale

pour me torturer. Un jour, il prit un paquet d'épines, les plus piquantes qu'il put trouver, les attacha ensemble et me les suspendit à la queue. Naturellement, à chaque pas que je faisais, les épines, suspendues à mon derrière, me battaient les jambes, et me faisaient mille piqûres. Vouloir y échapper, c'était peine perdue, car l'instrument de mon supplice me suivait; je le portais avec moi. Si je modérais le pas pour me garantir des piqûres, j'étais assommé de coups de bâton ; si je voulais échapper au bâton, le fagot d'épines était là qui tout aussitôt m'avertissait rudement de sa présence. Bref, mon conducteur avait pris à tâche de me faire mourir à tout prix.

XXXI. A la fin, fatigué de ses mauvais traitements, poussé à bout, je lui détachai une ruade; mais il en conserva bon souvenir : un jour qu'il avait ordre de transporter des étoupes d'un endroit dans un autre, il me prend avec lui, m'attache sur le dos un énorme paquet d'étoupes et a soin de me lier solidement à ma charge; tout cela en vue d'un infâme guet-à-pens qu'il méditait contre moi. Au moment de partir, il dérobe au foyer un tison enflammé, et, une fois loin de la ferme, il le plonge au beau milieu des étoupes. Elles s'enflamment aussitôt (c'était tout simple) ; et me voilà portant un immense brasier. Je comprends que c'en est fait, et que je vais être rôti. Heureusement une vaste mare se trouvait sur mon chemin ; je me précipite au beau milieu, dans la vase la plus liquide ; et, à force de m'y rouler avec mes étoupes, de m'agiter, de me retourner dans la boue, je finis par éteindre ce méchant fardeau embrasé. Je pus du moins, de ce moment, cheminer sans crainte le reste de la route; car l'étoupe était si bien trempée et saturée de vase, que mon garnement eût en vain tenté de la rallumer. Pourtant, l'effronté pendard trouva encore moyen de me calomnier et de dire que j'avais été de moi-même, en passant, me frotter à un brasier. C'est ainsi que, contre

tout espoir, j'échappai pour ce jour-là aux étoupes.

XXXII. Mais le scélérat ourdit contre moi une trame beaucoup plus noire encore : il me mène à la montagne, me met sur le dos un lourd fardeau de bois, et va le vendre à un laboureur du voisinage ; puis il me ramène à la maison, complètement à vide, sans un seul brin de bois, et se met à débiter sur mon compte à son maître les plus infâmes mensonges. « Maître, dit-il, je ne sais pourquoi nous nourrissons un âne d'une paresse, d'une fainéantise aussi insignes. Mais le voici qu'il s'avise de bien autre chose : aussitôt qu'il aperçoit une femme, une jeune fille belle et gentille, même un jeune garçon, le voilà tout aussitôt de ruer et de leur courir sus, comme un amant à la poursuite de sa maîtresse, puis de mordre, en guise de baisers, et même de tenter bien davantage. Il te fera par là quelque vilaine affaire et te vaudra quelque bon procès ; car il insulte tout le monde, il renverse tout. Tout-à-l'heure je le ramenais chargé de bois, lorsqu'il aperçoit une femme qui s'en allait aux champs ; aussitôt il secoue son bois, le sème en tous sens, renverse la femme sur la route et se dispose à la traiter comme sa maîtresse. Heureusement on accourt de tous côtés et on empêche la malheureuse d'être déchirée par ce bel amoureux. »

XXXIII. « Rien de plus simple, dit le maître à ce récit ; puisqu'il ne veut ni marcher, ni travailler, puis que ce roussin a des goûts humains et qu'il lui faut des femmes, des enfants pour ses plaisirs, tuez-le ; jetez les entrailles aux chiens et gardez la chair pour les ouvriers. Si on vous demande comment il est mort, mentez, et dites que le loup l'a dévoré. Mon ânier, mon scélérat d'enfant, jubilait et voulait m'égorger tout au plus vite. Un paysan du voisinage, qui se trouva là dans le moment, me sauva la vie, mais par un conseil mille fois pire pour moi. Ne va pas, lui dit-il, tuer un âne qui peut encore moudre et porter de bons fardeaux ;

la chose est bien simple : puisque l'amour le pique et qu'il en veut aux filles, châtre-le; dès qu'on lui aura ôté cette galante humeur, il deviendra tout aussitôt doux et maniable, il engraissera et portera de bonnes charges sans se fatiguer. Si tu ne sais pas employer ce remède, je viendrai ici dans trois ou quatre jours, et grâce à l'opération, je te le rendrai plus tranquille qu'un agneau. Toute la maison approuva l'avis et trouva que c'était parfaitement dit. Mais moi, je versais des larmes, pensant que j'allais tout-à-l'heure perdre ce qui restait en moi de l'homme caché sous ma peau d'âne; je ne voulais plus vivre si l'on me faisait eunuque. Aussi, pris-je la ferme résolution de me laisser mourir de faim ou de me précipiter du haut de la montagne. C'était finir misérablement; mais, du moins, je laisserais en mourant mon corps tout entier et sans profanation.

XXXIV. Cependant au beau milieu de la nuit, un messager arrive du village à la ferme. Il annonce que la jeune fille mariée depuis peu, celle qui avait été enlevée par des voleurs, étant à se promener en compagnie de son mari au bord de la mer, tout-à-fait sur le soir, a été enlevée avec lui par les flots soulevés subitement, et qu'ils ont disparu. Un même instant les avait vus périr misérablement l'un et l'autre. Nos gens, aussitôt qu'ils voient la maison vide des jeunes maîtres, ont bien vite pris leur parti d'en finir avec l'esclavage, et se sauvent à l'envi, après avoir tout pillé au logis. Le surveillant des chevaux réunit pour sa part tout ce qu'il peut, le met sur mon dos et sur celui des cavales, et décampe avec nous. J'étais fort marri d'avoir à porter la charge d'un âne véritable ; mais je n'étais pas fâché de ce contre-temps, qui dérangeait une opération peu agréable pour moi. Nous marchâmes toute la nuit par un chemin assez difficile ; et, après trois jours de route, nous arrivâmes à Béroé, ville de Macédoine, grande et peuplée.

XXXV. Nos conducteurs résolurent de s'y arrêter. Quant à nous, pauvres bêtes, on se hâta de nous mettre en vente, et le héraut, de sa voix la plus retentissante, commença à nous crier en plein marché. Aussitôt les chalands s'approchent, nous ouvrent la bouche et nous regardent aux dents, pour estimer notre âge. En somme, tous trouvèrent acheteur, moi seul excepté. Déjà le héraut avait ordonné de me reconduire à la maison, en disant : « Vous le voyez, celui-là seul n'a point trouvé acquéreur ; » lorsque cette Némésis jalouse, qui erre en tous sens et tombe sur vous à l'improviste [1] me fit aussi trouver un maître, mais tout autre que je n'aurais voulu. C'était un de ces courtiers d'infamie, un vieux barbon, de ceux qui s'en vont par les villages et les campagnes promenant la déesse de Syrie, réduite par eux au rôle de mendiante. Il m'achète, un beau prix ma foi, trente drachmes. Me voilà donc marchant, l'oreille basse, à la suite de mon nouveau propriétaire.

XXXVI. Philèbe (c'était le nom de mon acheteur), en arrivant à son logis se met à crier de toute sa force : « Or ça, fillettes, je vous ai acheté un bel esclave, vert, vigoureux, un cappadocien en vérité. » Ces fillettes n'étaient autre chose qu'une troupe de débauchés, associés de Philèbe, qui tous répondirent à son cri par un tonnerre d'applaudissements, persuadés que c'était réellement un homme qu'il leur avait acheté. Mais, quand ils virent que cet esclave était un âne, les brocards aussitôt de pleuvoir sur Philèbe. « Bon, bon ! la vieille ; ce n'est pas un esclave, mais un mari pour toi que tu as acheté ; où donc as-tu recruté cela ? Charmant mariage ! puisse-t-il te tourner à bien ; donne-nous bien vite des petits semblables au père. » Et de rire aux éclats.

XXXVII. Le lendemain, ils se mirent à l'ouvrage, c'était leur mot ; ils firent la toilette de la déesse et me

[1] La mauvaise fortune.

la placèrent sur le dos. Puis nous sortîmes de la ville pour courir la campagne. Quand nous arrivions à un bourg, moi, baudet porte-dieu, je ne bougeais, tandis que la troupe faisait rage de jouer de la flûte avec un bruit de possédés. Puis ils jetaient leurs mitres à terre et, au milieu de mille contorsions, la tête rejetée en arrière, tournant, roulant, comme détachée du col, chacun se mettait à se taillader les bras à coups d'épée, à tirer une longue langue, à se la mordre, à la déchiqueter, si bien qu'en un instant tout était inondé de sang. Moi qui voyais tout cela, je me tenais coi; j'avais peur d'abord que la déesse n'eût besoin aussi de sang de baudet. Après s'être ainsi bien tailladés, ils faisaient la quête et recevaient des spectateurs force drachmes et oboles. Tel donnait des figues, des fromages; tel un petit tonneau de vin, un médimne de blé, et jusqu'à de l'orge pour l'âne. Le produit servait à les faire vivre et à parer la déesse dont j'étais porteur.

XXXVIII. Un jour, dans un village où ils s'arrêtèrent, ils dénichèrent, je ne sais où, un grand gaillard de paysan jeune et vigoureux, et l'emmenèrent à leur logis. Une fois là, ils se livrèrent à lui pour en agir avec eux suivant l'habitude et les goûts de ces infâmes débauchés. Je souffrais plus que jamais de ma métamorphose. « Jusqu'à présent, m'écriai-je, j'ai supporté mes maux, cruel Jupiter! » ou plutôt je voulus crier cela; car ce ne fut point ma voix qui sortit de mon gosier, mais bien celle de l'âne: je ne fis entendre qu'un immense braiment. Quelques paysans se trouvaient par hasard dans le voisinage à chercher un âne qu'ils avaient perdu : ils n'ont pas plus tôt entendu les éclats de ma voix, qu'ils entrent sans rien dire à personne, croyant que je suis leur âne, et surprennent nos débauchés au milieu de leurs infâmes pratiques. Dieu sait s'ils se font faute de rire. Ce n'est pas tout : une fois dehors, ils font part à tout le village de l'im-

pudicité de nos prêtres; et ceux-ci, honteux de voir leur infamie divulguée, délogent et partent sans bruit la nuit suivante. Une fois en route et loin de tout témoin, je les entendais me maudire et s'exaspérer contre moi, pour avoir divulgué leurs mystères. C'était, au reste, un mal tolérable que d'entendre leurs malédictions; mais la suite n'était plus du tout risible. Ils m'ôtèrent la déesse de dessus le dos, la déposèrent à terre, me dépouillèrent de tous mes harnais, et, ainsi mis à nu, m'attachèrent à un grand arbre; ensuite, ils m'entourent, et, avec des fouets garnis d'osselets, ils m'en donnent à tour de bras, jusqu'à me faire rendre l'âme, en m'avertissant de ne plus souffler mot à l'avenir dans mes fonctions de porte-dieu. Ils eurent même la velléité de m'égorger, après m'avoir bien étrillé, pour les avoir exposés à la risée et forcés à quitter le village sans avoir gagné leur journée. Mais, à me tuer, il y avait un grand embarras, c'était la déesse, qui restait là couchée à terre, et n'avait plus moyen de voyager.

XXXIX. La correction terminée, on me rend ma déesse et nous nous remettons en route. Vers le soir, nous nous arrêtons à la maison de campagne d'un riche particulier. Le maître était chez lui; il hébergea avec beaucoup d'empressement la déesse et lui offrit des sacrifices. Je me souviens que je courus là un grand danger : un des amis du maître du logis lui avait envoyé en présent une cuisse d'âne sauvage; le cuisinier à qui on l'avait donnée pour la préparer la perdit par sa négligence, en laissant toute une bande de chiens pénétrer à son insu dans la cuisine. Prévoyant bien que les coups, et mieux encore, ne lui feraient pas défaut, pour la perte du quartier d'âne, il résolut de se pendre. Mais sa femme, véritable oiseau de mauvais augure pour moi, l'en empêcha. « Ne va pas te tuer pour cela, mon cher homme, lui dit-elle, et ne t'abandonne point ainsi au découragement;

écoute-moi seulement et tout ira bien. Prends-moi l'âne de ces gueux ; emmène-le à l'écart, égorge-le et coupe-lui cette même cuisse. Tu l'apporteras ici et la serviras bien préparée à notre maître. Jette le reste de l'âne dans une fondrière ; on croira qu'il s'est sauvé et qu'il a disparu. Vois comme il est en bonne chair et meilleur de tout point que ce sauvage. » Le cuisinier goûta fort l'avis de sa femme : « Parfaitement trouvé, ma femme, dit-il, c'est le seul moyen que j'aie d'échapper au fouet ; ce sera chose faite dans un instant. » Ainsi conspirait avec sa femme, à deux pas de moi, mon infâme cuisinier.

XL. Voyant où tout cela allait aboutir, je trouvai que le mieux pour moi était de me sauver d'abord du couteau. Je brise donc la courroie qui m'attachait, et, tout en détachant quelques ruades, j'arrive en courant à la salle à manger où mes infâmes dînaient avec le maître de la maison ; j'entre en gambadant, et en quelques bonds j'ai tout bouleversé, tables et flambeaux. Je me figurais avoir trouvé là une excellente invention pour me tirer d'affaire ; car le maître du logis ne manquerait pas de me faire enfermer aussitôt et garder soigneusement comme un âne dangereux. Mais cette charmante invention me mit, tout au contraire, en grand péril : car, me croyant enragé, les voilà tous d'emblée qui tirent contre moi force épées ; ils s'arment de lances, de longs bâtons, et paraissent bien décidés à me tuer. Voyant l'imminence du danger, je me sauve en courant dans la chambre où devaient coucher mes maîtres. On m'y met sous clé et on ferme solidement les portes par dehors.

XLI. Au point du jour, je partis avec mes mendiants, toujours la déesse sur le dos, et nous arrivâmes à un autre grand bourg, bien peuplé. Là ne s'ingénièrent-ils pas d'une nouvelle imagination : c'était de ne point loger leur déesse dans une maison habitée, et de lui donner pour domicile le temple même de la

Divinité du lieu, en grande vénération dans le pays. Les habitants accueillirent bien volontiers cette déité étrangère et l'installèrent dans le temple de leur propre déesse. Quant à nous, on nous assigna pour logis la maison de quelques pauvres gens. Après avoir passé là plusieurs jours, mes maîtres résolurent de s'en aller à la ville la plus voisine et réclamèrent leur déesse aux villageois. On les laissa entrer eux-mêmes dans le temple pour la prendre; ils me l'arrangèrent sur le dos et se mirent en route. Mais les impies, pendant qu'ils étaient au temple, avaient trouvé moyen de dérober une coupe d'or, déposée là comme offrande, et l'emportaient cachée sous la déesse. Ceux du bourg, ne s'en sont pas plus tôt aperçus, qu'ils se mettent à la poursuite des voleurs. Arrivés près d'eux, ils sautent à bas de leurs chevaux, les arrêtent au beau milieu du chemin, en les appelant impies, brigands, sacriléges, et leur réclament l'offrande volée. A la fin, à force de fouiller partout, ils la trouvent dans le sein de la déesse. On enchaîne mes efféminés, on les ramène sur leurs pas, et on les jette en prison. La déesse dont j'étais porteur est donnée à un autre temple, et la coupe d'or restituée à la déesse du pays.

XLII. Le lendemain il fut décidé qu'on vendrait toute la défroque de nos pendards et moi avec le reste. On me céda de fait à un homme étranger au village, mais qui habitait un bourg voisin, et boulanger de son métier. Il avait acheté aussi dix médimnes de froment qu'il me mit sur le dos, et, avec cette charge, il me chassa du côté de chez lui, par une route assez malaisée. En arrivant, il me mène au moulin, où je vois une foule de bêtes de somme, et des meules en quantité, toutes mises en mouvement par mes nouveaux compagnons d'esclavage. Ce n'était partout que farine. Quant à moi, esclave nouveau venu, qui avais porté une lourde charge, et par des chemins difficiles, on me laissa reposer à la maison ce jour-là. Mais dès le len-

demain, au point du jour, on me banda les yeux et on m'attela au bras d'une meule. Je savais trop bien comment il fallait moudre, ayant souvent fait ce métier; pourtant je feignis de n'y rien entendre : mais, vain espoir! Toute la gent meunière s'arme de bâtons, m'entoure sans que je m'en doute (car je n'y voyais goutte), et commence à me dauber à tour de bras, si bien que je me mets tout d'un trait à tourner comme une toupie. J'appris ainsi à mes dépens que l'esclave ne doit pas, pour faire sa besogne, attendre la main du maître.

XLIII. Cependant je maigrissais à vue d'œil et je devins bientôt si chétif que le boulanger résolut de se défaire de moi. Il me vendit à un pauvre homme qui avait pris à ferme un jardin à cultiver. Voici en quoi consistait notre besogne : mon maître me chargeait le matin de légumes qu'il portait au marché; puis, lorsqu'il avait livré sa marchandise aux revendeurs, il me ramenait au jardin. Il se mettait alors à bêcher, à planter, à arroser, et pendant tout ce temps je n'avais qu'à regarder. Mais la vie que je menais alors n'en était pas moins des plus rudes : d'abord on était en hiver, et le pauvre homme n'avait pas de quoi acheter une couverture pour lui, à plus forte raison pour moi. Avec cela il me fallait aller nu-pieds dans la boue, marcher sur des glaçons durs et pointus; enfin nous n'avions l'un et l'autre pour nourriture que de mauvaises laitues dures et amères.

XLIV. Un jour que nous allions au jardin, nous rencontrons un homme en costume de soldat, fier de tournure, qui commence à nous parler en latin et demande au jardinier où il va avec cet âne. L'autre, qui ne savait pas le latin, je suppose, ne dit mot. Alors le soldat, se croyant méprisé, se met en colère, et lui administre bon nombre de coups de fouet. Le jardinier le saisit au corps, l'enlève de terre et l'étend sur la route; puis, le tenant terrassé, il le frappe du poing,

du pied, voire même avec une pierre du chemin. Le soldat, au commencement, se défendait, et le menaçait, une fois relevé, de le tuer à coups d'épée. Notre homme, averti par cette menace, va au plus sûr; il lui arrache son épée, la jette au loin, et recommence à frapper, sans lui permettre de se relever. L'autre, voyant qu'il n'y a plus moyen d'y tenir, use de finesse et fait le mort. Le jardinier prend peur, le laisse là couché tel quel, ramasse l'épée, me saute en selle et galope vers la ville.

XLV. Arrivé là, il confie à un sien camarade le soin de son jardin, et, craignant les suites de son aventure de route, il va se cacher chez un de ses amis établi à la ville. Le lendemain, après s'être consultés, ils décident de cacher mon maître dans une armoire : pour moi, on me suspend par les pieds et on me transporte par l'escalier à l'étage supérieur, où l'on m'enferme dans une chambre. Cependant le soldat, s'étant relevé tant bien que mal, à ce qu'on nous dit, revint à la ville, la tête encore alourdie par les coups, et alla trouver ses camarades, à qui il fit part de la folle équipée du jardinier. Ceux-ci l'accompagnent, découvrent notre retraite et amènent avec eux les magistrats de la ville. Les magistrats envoient un de leurs agents dans la maison et enjoignent à tous les habitants de sortir : on obéit; mais point de jardinier. Pourtant les soldats affirmaient qu'il était caché dans la maison et qu'il avait son âne, — c'était moi, — avec lui. Tout cela ne laissait pas de causer quelque tumulte dans une rue étroite; on criait, on discutait : moi, bête brute, sottement curieux, je veux savoir qui crie ainsi; j'avance la tête et je regarde en bas par la fenêtre. On m'aperçoit, on se récrie aussitôt et nos gens sont convaincus de mensonge. Les magistrats entrent dans la maison, font perquisition partout et découvrent enfin mon maître couché dans son coffre. On le prend et on l'envoie en prison pour avoir à rendre compte de son équi-

pée. Pour moi, on me fait reporter en bas et on me donne aux soldats. On rit longtemps à gorge déployée de cet âne qui, de dessous les toits avait signalé et trahi son maître; c'est même de mon escapade que date ce proverbe bien connu : « Gare l'âne à la fenêtre. »

XLVI. Ce qui advint du jardinier mon maître, je l'ignore; pour moi, dès le lendemain, le soldat me vendit au prix de vingt-cinq drachmes attiques. Celui qui m'acheta était serviteur d'un homme excessivement riche de Thessalonique, la plus grande ville de Macédoine. Son office était de faire la cuisine de son maître. Il avait avec lui un frère, esclave comme lui, très-habile à faire le pain et à confectionner les pâtisseries. Ces deux frères étaient inséparables : ils logeaient ensemble; le même local réunissait confondus tous leurs ustensiles. Ils m'installèrent moi-même dans leur logis. Après le dîner du maître, ils rapportaient tous deux force reliefs, l'un de la viande, du poisson, l'autre du pain, des gâteaux. Ils déposaient le tout au logis, le laissaient à ma garde, et s'en allaient baigner. Disant alors un long adieu à ma ration d'orge, je m'adonnai à l'art, aux profits de mes maîtres, et je me bourrai de ces mets réservés à l'homme, dont j'étais depuis si longtemps sévré. Dans les commencements, ils ne s'aperçurent pas, en rentrant, de ma gloutonnerie; car il n'y paraissait guère sur la quantité, et puis je mettais encore dans mes larcins quelque timidité et quelque discrétion. Mais, une fois bien sûr qu'ils n'y voyaient rien, je tombai sur les meilleurs morceaux que je dévorais en compagnie de beaucoup d'autres choses. Quand ils finirent par s'apercevoir du déficit, ils se soupçonnèrent d'abord l'un l'autre, se traitèrent de pillards, d'impudents, de voleurs du bien commun; cela leur donna du soin, et ils firent dès lors compte exact des morceaux.

XLVII. Cependant, je menais bonne et joyeuse vie :

revenu à ma nourriture habituelle, je redevins gras, beau, poli et luisant. Les bonnes gens n'y pouvaient rien comprendre ; me voyant si fort, si bien portant, ils s'étonnaient que l'orge, au lieu de diminuer, restât toujours au même point. De là à soupçonner mes fredaines il n'y avait pas loin : un jour donc, ils sortent comme pour aller au bain, ferment la porte, appliquent l'œil contre une fente et regardent dans la chambre. moi qui ne soupçonnais rien de la trahison, je commence mon repas. D'abord ils se mettent à rire, en voyant cet incroyable dîner, puis ils appellent les autres esclaves pour me voir. C'étaient des rires sans fin, mais si éclatants, si tumultueux, que le maître, entendant tout ce tapage dehors, demande ce qu'ils ont à se pâmer ainsi. Dès qu'on le lui a dit, il se lève de table, regarde par la fente et me voit dévorer un quartier de sanglier. Ce fut alors son tour de rire, de s'exclamer et d'entrer dans la chambre. Qui fut bien penaud, ce fut moi, d'être ainsi pris, par devant mon maître, en flagrant délit de vol et de gourmandise. Cependant il riait de moi à gorge déployée : son premier soin fut d'ordonner qu'on me fît entrer dans sa salle à manger et qu'on me servît sur une table une foule de choses qu'un âne n'a guère coutume de manger, viandes, ragoûts, bouillons, poissons, mets de tout genre, assaisonnés à l'huile, au garum, à la moutarde. Moi, voyant la fortune commencer à me sourire, et sentant bien d'ailleurs que ce jeu était peut-être ma seule ancre de salut, quoique bourré déjà, je me mets à manger à table. Alors nouvelle explosion de rires à faire trembler la salle. Quelqu'un s'avise de dire : « Mais cet âne boirait bien du vin, si on lui en donnait avec de l'eau. » Le maître m'en fait aussi servir, et je l'avale aussitôt.

XLVIII. Le maître, on le comprend, voyant en moi un animal extraordinaire, ordonne à un de ses intendants de me payer deux fois ce que je coûtais à celui

qui m'avait acheté; puis il me confie à un jeune homme, son affranchi, pour faire mon éducation et m'enseigner toutes les gentillesses les plus capables de l'amuser. La tâche était facile; car jamais on ne vit élève plus docile. D'abord il m'apprit à me mettre à table, comme un homme, accoudé sur un lit, à lutter avec lui corps à corps, à danser debout sur les deux pieds de derrière, à dire oui et non de la tête au commandement, et une multitude d'autres petits talents pour lesquels je n'avais guère besoin de maître. La chose fit du bruit; on ne parlait que de l'âne du maître, de l'âne qui buvait du vin, qui luttait, qui dansait. Le plus curieux, c'est qu'à toutes les questions je répondais toujours à propos, oui ou non, d'un signe de tête. Quand je voulais à boire, j'en demandais à l'échanson en clignant de l'œil. C'était merveille de me voir, pour gens qui ne savaient pas qu'il y eût un homme caché sous cet âne. Moi, je riais sous cape de leur ignorance. On me dressait à régler mon pas, à porter le maître sur mon dos, à trotter, à courir avec l'allure la plus douce, la plus agréable pour le cavalier. J'avais des harnais magnifiques, une housse de pourpre, un mors incrusté d'or et d'argent; au col des clochettes qui faisaient le plus délicieux carillon.

XLIX. Ménéclès, mon maître, était de Thessalonique, comme je l'ai dit, et n'habitait qu'accidentellement la campagne; il s'y trouvait alors pour les préparatifs d'un spectacle de gladiateurs qu'il avait promis à ses concitoyens : déjà les lutteurs étaient prêts, et le moment de partir arrivé. Un matin donc, nous nous mîmes en route. Le maître me montait quand il se trouvait quelque pas difficile ou dangereux aux voitures. A notre entrée dans la ville, il n'y eut personne qui n'accourût pour me voir et m'admirer; car ma réputation m'avait depuis longtemps précédé; on se répétait de bouche en bouche mon habileté à me plier à tout, mon adresse dans tous les exercices humains, la

danse, le palestre. Mon maître ne me montrait qu'aux plus illustres de ses concitoyens, après boire ; dans les festins qu'il donnait, mes merveilleux talents étaient comme le bouquet, la pièce principale.

L. Mon gardien, de son côté, trouvait en moi une source abondante de profits : il me tenait enfermé à la maison et ouvrait la porte, moyennant finance, à ceux qui voulaient voir mes faits et gestes merveilleux. Les visiteurs ne manquaient pas de m'apporter chacun quelque chose à manger, surtout les morceaux les plus excentriques pour un estomac d'âne : j'avalais tout. Aussi, mangeant à la table du maître, mangeant avec tous les curieux de la ville, j'étais en quelques jours devenu gras et rebondi. Un jour, une matrone étrangère à la ville, fort riche du reste et de mine assez avenante, étant entrée pour me voir dîner, tomba tout à coup éperdument amoureuse de moi. La vue d'un aussi bel âne, jointe à mes talents extraordinaires, lui donna la velléité de coucher avec moi. Cela étant, elle s'abouche avec mon gardien et lui promet une grosse récompense, s'il veut lui permettre de passer une nuit avec moi. Lui, peu soucieux de savoir si elle obtiendra ou non de moi quelque chose, prend toujours la somme.

LI. Le soir, en sortant du dîner du maître, et en rentrant à l'étable, nous la trouvâmes depuis longtemps installée à m'attendre. Elle s'était fait apporter des coussins bien moelleux, des couvertures ; un bon lit était préparé pour nous à terre. Les serviteurs de la dame sortirent et allèrent dormir à quelque distance devant notre chambre. Elle, une fois enfermée avec moi, alluma une grande lampe, bien éclatante ; puis, debout près de cette lampe, elle se déshabilla toute nue, tira d'une fiole des odeurs dont elle se parfuma, et m'en frotta moi-même, en ayant soin surtout de m'en bourrer les naseaux. Puis elle se mit à me baiser, à me parler comme à un homme, à un amant, à me

prendre par la longe et à m'attirer vers le lit. Moi qui n'avais guère besoin d'être excité, animé que j'étais par le vin vieux que j'avais bu en quantité, aiguillonné par l'odeur des parfums, enflammé par la vue d'une femme fort gentille de tout point, je me laisse faire et je me couche. Mais j'étais fort empêché de savoir comment m'y prendre avec elle, car depuis ma transformation en âne, je n'avais pas goûté les plaisirs de l'amour, même ceux à l'usage des ânes; bref, je n'avais approché aucune ânesse. Autre chose encore me troublait fort ; je me disais que la bonne dame n'y pourrait suffire, quoi qu'elle en eût, que j'allais la blesser et me faire une mauvaise affaire comme meurtrier. Je ne savais pas à quel point je me tourmentais à tort : après m'avoir couvert de baisers, le plus amoureusement du monde, voyant que je n'en venais pas au but, malgré ses provocations, elle me serre contre elle, m'enlace dans ses bras comme un homme, se soulève et.... me prouve la vanité de mes craintes. Moi, niais, j'avais encore peur et je me retirais doucement; mais elle se serrait à moi pour me retenir, elle me suivait dans ma fuite. Quand il fut bien établi pour moi que j'étais encore loin de compte, pour satisfaire et contenter la dame, je n'y fis plus tant de façons et je la servis à gré, me disant intérieurement que je valais bien l'amant de Pasiphaë. Elle était si fort amoureuse, si infatigable au plaisir, qu'il me fallut consacrer à son service la nuit tout entière, sans qu'elle me fît grâce de rien.

LII. Au jour, elle se leva et partit, après être convenue avec mon gardien du même prix pour les nuits suivantes. Lui, enrichi par mes talents, désireux d'ailleurs de montrer à son maître quelque nouvel exploit de moi, il continue à m'enfermer avec ma belle amoureuse, qui en use vaillamment, largement avec moi. Puis, un beau jour, il va trouver son maître, lui dit la chose, et se vante de me l'avoir lui-même apprise. Le soir, sans que je me doute de rien, il l'amène à la porte

de notre chambre, et à travers une fente il me montre couché avec ma dame. Le maître s'en amusa beaucoup, et songea tout aussitôt à faire jouir le public de ce spectacle. Il recommanda aux gens de la maison de n'en rien dire à personne : « Car je veux, disait-il, que nous puissions, le jour de la représentation, le produire sur le théâtre avec quelque condamnée, et qu'il la caresse aux yeux de tout le monde. » Dans ce but on m'amena une femme condamnée aux bêtes, à qui on ordonna de m'approcher et de me caresser.

LIII. Finalement, arrivé le jour où mon maître donnait les réjouissances, on résolut de m'introduire au théâtre. Voici en quel équipage j'y entrai : on avait disposé un grand lit, formé d'une tortue de l'Inde, incrustée d'or. On m'y coucha, la femme à côté de moi. Puis on nous plaça sur une machine qui nous transporta dans l'intérieur du théâtre, et nous déposa au milieu. Quand je parus, il n'y eut qu'un cri sur tous les bancs; on m'applaudissait, on me battait des mains à outrance. Une table était dressée pour nous, et sur la table un vrai festin de gourmets. Des serviteurs nous entouraient; pour échansons, de beaux jeunes gens qui nous versaient le vin dans des coupes d'or. Mon gardien, placé derrière moi, me commanda de dîner. Mais j'éprouvais une certaine honte de me voir ainsi couché sur le théâtre; en même temps j'avais peur que de quelque coin un ours ou un lion ne s'élançât sur moi.

LIV. Pendant ce temps passe devant moi quelqu'un qui portait des fleurs, au milieu desquelles je découvre des roses fraîches. Sans hésiter un instant, je m'élance et je saute à bas du lit. On s'imaginait que je me levais pour danser ; mais je me mets à parcourir les fleurs, je choisis les roses une à uné et je les broute. On continuait à me regarder avec la même stupéfaction, lorsque tout à coup tombe et s'évanouit cette apparence de

baudet qui m'enveloppait ; l'âne de tout-à-l'heure disparaît, et voilà mon Lucius, debout, tout nu devant le public. A la vue de ce prodige auquel personne ne s'attendait, ce fut une exclamation, un étonnement, un tumulte général. Le théâtre se partagea en deux camps: les uns veulent me brûler vif sur place, comme sorcier, enchanteur, monstre à formes diverses; les autres sont d'avis de m'écouter d'abord parler, de voir ce que je pourrai dire, et de décider ensuite en conséquence. Pour moi, mon premier mouvement fut de courir du côté du préfet de la province, qui se trouvait ce jour-là au spectacle, et de lui crier d'en bas qu'une femme thessalienne, esclave d'une autre thessalienne, m'avait changé en âne en me frottant d'une drogue enchantée : je le priais de me tenir sous bonne garde jusqu'à ce que je lui eusse prouvé la vérité du fait.

LV. « Dis-nous un peu, reprit le préfet, ton nom, le nom de tes parents et de tes proches, de ceux enfin que tu prétends te tenir par quelque côté ; nomme ta patrie. — Mon père, répondis-je, s'appelle....., mon surnom est Lucius, celui de mon frère Caïus ; les deux autres noms nous sont communs à l'un et à l'autre. J'ai composé des histoires et d'autres écrits ; il est auteur élégiaque et bon poëte. Notre patrie est Patras d'Achaïe. » A ces mots, le juge s'écrie : « Tes parents sont mes meilleurs amis, j'ai reçu l'hospitalité dans leur maison et ils m'ont renvoyé comblé de présents. Je sais personnellement que tu ne mens pas en te disant leur fils. » Et, s'élançant de son siége, il me serre dans ses bras, me couvre de baisers et m'emmène chez lui. Sur ces entrefaites, arrive mon frère avec de l'argent et tout ce qui m'est nécessaire ; le préfet, en présence de toute l'assistance, me déclare libre et me remet à lui. Nous nous rendons au bord de la mer ; nous y rencontrons une barque et nous y déposons nos bagages.

LVI. Cependant il me prit fantaisie d'aller faire vi-

site à la femme qui m'avait aimé quand j'étais âne ; car je me disais qu'en homme je lui semblerais maintenant beaucoup plus beau. Elle me reçut gracieusement, charmée, je suppose, de la bizarrerie de l'aventure, et m'invita même à dîner et à coucher avec elle. J'acceptai, car j'aurais cru manquer aux convenances, après avoir été aimé quand j'étais âne, de faire le dédaigneux une fois redevenu homme, et de méconnaître mon amante d'autrefois. Je dîne donc avec elle, je me couvre de parfums et je me couronne d'une guirlande de ces précieuses roses qui m'avaient rendu à l'humaine nature. La nuit venue, et le moment de se coucher arrivé, je me lève de table, et, croyant faire merveille, je me déshabille et me mets tout nu devant elle, persuadé que je lui plairais bien davantage ainsi, par la comparaison avec l'âne. Mais lorsqu'elle vit que j'avais tout d'un homme, elle cracha sur moi avec dédain : « Vite, déguerpis, me dit-elle; hors de ma maison, et va te coucher au plus loin d'ici. — Quel si grand crime ai-je donc commis? lui dis-je. — Ce n'est pas toi, reprend-elle, par Jupiter, c'est ton âne que j'ai aimé ; c'est avec lui que j'ai couché et non avec toi ; je croyais que tu aurais du moins conservé, que tu porterais encore ce grand, ce magnifique attribut de l'âne ; mais, au lieu de ce charmant, de cet excellent animal, je te retrouve transformé en singe. » Sans plus tarder, elle appelle ses domestiques et me fait jeter dehors par les épaules. Ainsi mis à la porte, tout nu, couronné et parfumé, je me couche à la belle étoile devant la maison, sans autre chose à embrasser, sans autre compagnie de lit que la terre nue. Au point du jour, je cours, nu comme je suis, au vaisseau, et je raconte en riant mon aventure à mon frère. Quelques temps après un vent favorable souffle de terre, nous mettons à la voile, et en peu de jours j'arrive dans ma patrie. Là je sacrifie aux Dieux libérateurs et je consacre des offrandes, heureux d'être enfin rendu

à mes pénates après une si longue épreuve, et de me sentir sauvé, non pas, comme on dit, du derrière du chien, mais de la peau de l'âne où m'avait enfermé ma sotte curiosité.

FIN DE LUCIUS OU L'ANE.

HISTOIRE EUBÉENNE

OU

LE CHASSEUR.

NOUVELLE EXTRAITE DES DISCOURS DE DION CHRYSOSTOME [1].

Ce que je vais rapporter, je ne l'ai point appris par ouï-dire, je l'ai vu moi-même. Les vieillards comme moi aiment à conter et ne repoussent guère une parole qui leur vient à la bouche ; cela tient sans doute à mon âge, peut-être aussi à mes courses lointaines ; quand on a beaucoup vu dans le cours d'une longue vie, on aime naturellement à se souvenir. Je dirai donc quelle espèce d'hommes j'ai rencontrée presque au cœur même de la Grèce, et quel genre de vie ils menaient.

Je m'étais embarqué à Chio, avec quelques pêcheurs ; déjà la belle saison était passée, et notre barque était extrêmement petite. Assaillis par une tempête, nous nous sauvâmes à grand'peine en gagnant les côtes dentelées de l'Eubée.

Là, mes compagnons échouèrent leur embarcation sur une plage semée d'écueils au pied des rochers, et s'en allèrent trouver des pêcheurs de pourpre établis sur le promontoire voisin, avec l'intention de se fixer au milieu d'eux et de partager leurs travaux. Pour moi, resté seul, loin de tout lieu habité qui m'offrît un refuge, je me mis à errer çà et là sur la plage pour voir si je ne découvrirais pas quelque vaisseau longeant la côte ou amarré au rivage. Je marchais depuis long-

[1] Disc. VII.

temps ainsi, sans avoir aperçu personne, lorsque je rencontrai un cerf qui venait de tomber du haut des rochers ; il était étendu au bas de la falaise, battu par les flots, et respirait encore. Quelques instants après, il me sembla entendre des chiens donner de la voix au-dessus de moi ; mais je distinguais à peine, à cause du bruit de la mer. Je continuai à avancer, et, ayant gravi à force d'efforts un escarpement assez élevé, j'aperçus les chiens en défaut qui couraient çà et là J'en conclus que l'animal, forcé par eux, s'était précipité du haut des rochers. Un moment après arriva un homme qu'à son extérieur et à ses vêtements je reconnus pour un chasseur. Son menton n'était point rasé; ses cheveux, rejetés en arrière, lui donnaient une apparence de distinction et de noblesse. Tels Homère nous dépeint ces Eubéens qui vinrent à Ilion et qu'il raille un peu, ce semble, parce que, moins soigneux de leur parure que les autres Grecs, ils ne se coiffaient que la moitié de la tête. Il m'adressa le premier la parole : « Étranger, dit-il, n'aurais-tu pas vu un cerf fuir quelque part de ce côté? — Oui, lui répondis-je, il est ici ; déjà même les flots commencent à le gagner.» Et, le conduisant à l'endroit où il était, je le lui montrai. Je l'aidai de mon mieux à le retirer de l'eau et à le dépouiller avec son couteau de chasse ; puis il détacha les cuisses de derrière et les emporta avec la peau. En même temps il m'invita à l'accompagner jusqu'à sa demeure, qu'il disait peu éloignée, pour manger avec lui du produit de sa chasse : « Demain matin, me dit-il, après avoir passé la nuit chez nous, tu pourras revenir au bord de la mer; car pour le moment elle n'est pas encore redevenue navigable. Au reste, que cela ne te préoccupe pas ; moi aussi je voudrais bien voir tomber ce vent qui règne depuis cinq jours ; mais il n'y a guères de chances quand les sommets de l'Eubée sont enveloppés et pressés par les nuages, comme tu les vois aujourd'hui. » En même temps il me demanda

d'où je venais, comment j'avais abordé sur cette côte, et si mon navire ne s'y était pas brisé. « Je montais, lui dis-je, une barque des plus petites, où je m'étais embarqué seul, pour affaire, avec quelques pêcheurs ; cependant elle a été jetée à la côte et brisée. — Il était difficile, reprit-il, qu'il en fût autrement ; vois en effet combien est sauvage et tourmenté le côté de l'île qui regarde la mer ; ce sont là ces écueils de l'Eubée si célèbres, où jamais vaisseau n'a donné sans se perdre. A grand'peine même voit-on quelques rares passagers échapper, et encore faut-il qu'ils montent, comme vous, un navire d'une extrême légèreté. Mais suis-moi et ne crains rien. Pour le moment, la seule chose à faire est de te remettre de tes fatigues ; demain nous ferons de notre mieux pour te tirer d'embarras ; c'est mon affaire, du moment où je t'ai rencontré. Tu m'as l'air d'un habitant de la ville ; car tu n'as rien d'un marin ni d'un artisan ; mais, à voir ta maigreur, il semble que tu sois souffrant et débile. » Je le suivis sans hésitation ; que pouvais-je craindre, ne possédant qu'un mauvais manteau ? Bien des fois je m'étais trouvé en pareille situation dans le cours de mes longues pérégrinations, et en toute autre circonstance, comme dans celle-ci, l'expérience m'a appris que la pauvreté est vraiment chose sacrée et inviolable, et que partout on respecte le pauvre à l'égal du héraut armé du caducée. Je marchais donc hardiment, en homme qui ne possède rien qu'un méchant manteau. Il y avait environ quarante stades jusqu'à son habitation : tout en cheminant, il se mit à me parler de ses affaires, de la vie qu'il menait avec sa femme et ses enfants. « Nous sommes deux, me dit-il, établis dans le même lieu ; nous avons épousé mutuellement la sœur l'un de l'autre et nous en avons eu des enfants, garçons et filles. Nous vivons principalement de notre chasse et nous y joignons le produit d'un petit champ que nous cultivons. Ces terres ne nous appartiennent pas ; nous ne

les avons ni achetées ni reçues de nos pères. Nos parents étaient libres, mais pauvres tout autant que nous. Bouviers de profession, ils gardaient moyennant salaire les bœufs d'un riche habitant de cette île, qui possédait de nombreux troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons, de vastes et beaux domaines, et une foule d'autres richesses, sans compter toutes ces montagnes. Après sa mort, ses biens furent confisqués ; on dit même qu'il périt par ordre du roi, à cause de sa fortune. Aussitôt on emmena ses troupeaux pour les égorger, et dans le nombre le pauvre petit bétail qui était notre propriété, et dont personne ne nous tint compte. Alors, sous le coup de la nécessité, nous restâmes au lieu même ou nous avions gardé nos bœufs. Il y avait là quelques cabanes construites par nos parents et un enclos de pieux qui n'était ni bien grand, ni bien solide, sans doute parce qu'il n'était destiné qu'aux jeunes veaux, et cela seulement durant l'été. Car l'hiver nous descendions dans la plaine où nous trouvions de bons pâturages et d'abondantes réserves de fourrage ; puis au retour de l'été nous chassions de nouveau nos troupeaux vers la montagne. Nos parents s'établissaient de préférence en ce lieu, séduits par sa situation : c'est un monticule en pente douce qu'embrasse de part et d'autre une vallée ombragée au milieu de laquelle serpente un ruisseau. Son cours tranquille permet aux bœufs et aux génisses de le traverser aisément. L'eau jaillit d'une fontaine voisine, aussi pure qu'abondante. Les vents d'été parcourent sans cesse et rafraîchissent la vallée. Les forêts voisines, mollement inclinées sur la pente des collines, ne nourrissent ni le taon, ni aucun autre insecte incommode aux troupeaux. De vastes et magnifiques prairies s'étendent sous des bouquets de hauts arbres clair-semés; une herbe fraîche et verdoyante y abonde tout l'été, de sorte qu'un parcours peu étendu suffit aux troupeaux. C'étaient ces avantages qui déterminaient nos pères à

choisir ordinairement ce lieu pour leur station d'été. Après leur désastre, ils restèrent dans leurs cabanes, en attendant qu'ils pussent trouver de l'ouvrage ou un nouveau maître. Ils vécurent du produit du petit champ qu'ils avaient cultivé près de leur campement et qui suffisait abondamment à leurs besoins, grâce aux engrais abondants dont ils le couvraient. La perte de leurs bœufs leur laissant de nombreux loisirs, ils se tournèrent vers la chasse, d'abord seuls, puis avec leurs chiens. Les chiens avaient d'abord suivi les bœufs; mais deux d'entre eux, lorsqu'ils furent loin et ne virent plus leurs bergers, quittèrent le troupeau pour revenir à l'habitation. Comme ils suivaient partout leurs maîtres, ils les accompagnèrent à la chasse. Pendant quelque temps, ils se contentèrent de poursuivre les loups, quand ils les rencontraient, sans s'inquiéter en rien des sangliers ni des cerfs. Ou bien, s'ils apercevaient un homme de grand matin, ou le soir sur le tard, ils s'élançaient en aboyant, comme s'ils eussent voulu combattre, et le tenaient à distance. Mais lorsqu'ils eurent goûté le sang des sangliers et des cerfs et mangé souvent leur chair, lorsqu'on les eut forcés à la longue à changer de régime en ne leur donnant que des viandes quand ils étaient affamés, ils s'habituèrent peu à peu à se passer de toute autre nourriture, et même à préférer celle-là sans être affamés. Ils poursuivirent alors indistinctement tous les animaux qui se présentaient; leur odorat même acquit quelque finesse, et ils apprirent à suivre la piste. En un mot, de chiens de berger qu'ils étaient, ils devinrent, après un tardif apprentissage des chiens de chasse tels quels.

L'hiver arriva sans que nos parents eussent trouvé de travail, ni à la ville, ni dans aucun village : ils s'occupèrent avec ardeur à fortifier leurs cabanes, à renforcer leur clôture de pieux, et restèrent là à cultiver tous les champs d'alentour. La chasse d'ailleurs leur était devenue plus facile en hiver : les traces, im-

primées sur un sol humide, sont alors plus visibles; la neige les rend plus apparentes encore; le chasseur n'a aucune peine à prendre pour les chercher; il n'a qu'à suivre en quelque sorte la voie qui conduit au gibier; et l'animal engourdi, tremblant, semble presque l'attendre. On peut alors prendre au gîte les lièvres et les chevreuils. Ils s'établirent donc définitivement en ce lieu, sans rien désirer de plus, contents du genre de vie qu'ils menaient. Ils nous y marièrent; chacun d'eux donna sa fille au fils de son ami. Tous deux sont morts il y a environ un an. Ils disaient avoir vécu bien des années, et pourtant leurs corps étaient encore verts, jeunes, vigoureux. Ma mère seule vit encore. Mon compagnon n'est jamais descendu à la ville, quoiqu'il ait cinquante ans. Pour moi j'y ai été deux fois seulement: la première dans mon enfance, avec mon père, lorsque nous avions encore le troupeau; la seconde fois, voici à quel propos:

Un homme arriva un jour pour nous demander de l'argent, à raison de ce que nous possédions, et pour nous ordonner de le suivre à la ville. Pour de l'argent, nous n'en avions pas, et nous lui jurâmes que nous ne possédions pas une obole, qu'autrement nous l'eussions volontiers satisfait. Du reste nous l'accueillîmes de notre mieux et nous lui donnâmes même deux peaux de cerf; puis je l'accompagnai à la ville; car il avait déclaré qu'il fallait nécessairement que l'un de nous vînt avec lui pour donner des éclaircissements sur ce qui nous concernait.

Je vis donc, comme la première fois, une foule de grandes maisons, environnées d'une forte muraille, des bâtiments carrés d'une grande hauteur; sur le mur des tours, dans le port des bâtiments à l'ancre, aussi immobiles que sur le lac le plus tranquille. On ne voit rien de pareil sur cette côte où tu as abordé, et c'est pour cela que les vaisseaux y périssent. Je vis encore une immense multitude réunie dans la ville; ce n'étaient

partout que cris, tumulte étourdissant. Il me semblait que tous ces gens-là se battaient entre eux. Mon conducteur me mena à je ne sais quels magistrats et leur dit en riant : « Voici l'homme à qui vous m'avez envoyé ; il ne possède rien qu'une cabane avec une solide enceinte de pieux. » Les magistrats partaient à ce moment pour le théâtre, j'y allai avec eux.

Ce théâtre est une sorte d'enceinte qui ressemble à une vallée, avec cette différence que les côtés, au lieu d'être allongés, s'arrondissent en demi-cercle. Ce n'est pas une vallée naturelle ; elle est bâtie en pierres. Mais sans doute tu te ris de moi de te raconter ce que tu sais parfaitement. D'abord la foule s'occupa longtemps à je ne sais trop quoi : tantôt tout le peuple applaudissait gaîment et avec transport des gens qui étaient là ; tantôt il criait avec indignation et fureur ; sa colère était alors terrible ; aussi ceux qui en étaient l'objet étaient-ils aussitôt frappés de terreur : les uns couraient çà et là en demandant merci ; les autres jetaient leurs vêtements d'épouvante. Moi-même, je faillis une fois tomber de frayeur, frappé par une clameur semblable à une tempête subite ou à un coup de tonnerre qui aurait éclaté sur ma tête. Puis arrivèrent d'autres gens, qui se mirent à haranguer le peuple ; quelques-uns des spectateurs se levèrent du milieu de la foule et en firent autant. Les uns ne disaient que quelques mots, les autres faisaient de longs discours ; il y en avait qu'on écoutait longtemps en silence ; d'autres étaient accueillis tout d'abord par des vociférations, et on ne leur permettait pas même d'ouvrir la bouche. Lorsqu'ils se furent assis et que le silence fut revenu, on me mit à mon tour en face de la multitude, et un de ces parleurs s'exprima ainsi :

« Citoyens, vous voyez un de ces hommes qui depuis nombre d'années se sont approprié les terres de la république : son père en avait fait autant avant lui. Ils mènent paître leurs troupeaux sur nos montagnes, ils

labourent, ils chassent, ils ont planté des vignes. Ils ont bâti sur nos terres des maisons en grand nombre et en retirent une foule d'autres avantages, sans en avoir jamais payé le prix à personne, sans les avoir reçues en don de la munificence du peuple. A quel titre, en effet, les auraient-ils obtenues? Ainsi ils jouissent de ce qui est à nous, ils s'enrichissent, et nonobstant ils n'ont jamais participé à aucune charge, ni donné à l'État la moindre partie de leurs produits. Ils vivent exempts d'impôts, à l'abri de toute charge publique, comme des bienfaiteurs du pays. Je crois bien même que jamais ils n'avaient encore mis le pied ici. » Je protestai d'un signe et le peuple se mit à rire. Notre parleur, piqué de ces rires, vomit contre moi une foule d'injures; puis il se retourna vers la foule : « Si donc, continua-t-il, vous tolérez de pareils abus, il ne manquera pas de gens pour vous piller, les uns en dilapidant le trésor public (et pour le dire en passant, c'est ce que beaucoup font aujourd'hui), les autres en occupant vos terres sans votre assentiment. Vous n'avez pour cela qu'à laisser ces deux misérables s'approprier gratis plus de mille plèthres d'excellentes terres, qui vous rendraient par tête trois chénices attiques de froment. » A ces mots, je me mis à rire de toute ma force : mais le peuple ne riait plus; il s'agitait en tumulte. Notre homme prit alors un air indigné et me jeta un regard farouche : « Vous voyez, dit-il, l'audace, l'impudence de ce misérable, avec quelle insolence il rit; je ne sais qui me tient de le jeter en prison, lui et son complice; car j'ai appris qu'ils sont deux chefs principaux de cette bande qui s'est approprié presque toute la région des montagnes, je soupçonne même qu'ils ne respectent pas les naufragés que la mer jette de temps à autre sur cette côte; car ils ont établi leur demeure presque au-dessus des écueils de Capharée. D'où lui viendraient en effet tant de terres fertiles, ou pour mieux dire des villages tout

entiers, tant de troupeaux, de bêtes de somme et d'esclaves? Peut-être vous vous étonnez de cette tunique rustique et misérable, de cette peau de bête dont il s'est couvert pour venir ici, afin de vous tromper; sans aucun doute il veut vous faire croire qu'il mendie et n'a rien qui vaille. Moi-même, en l'apercevant, j'ai presque eu peur; il me semblait voir Nauplius[1] arriver de Capharée. Car je ne doute pas qu'il n'allume des feux sur les hauteurs pour tromper les navigateurs et les attirer sur les écueils. » Ces discours et beaucoup d'autres semblables avaient porté l'indignation du peuple jusqu'à la fureur. Je commençais à me troubler et à craindre qu'on ne me fît quelque mal, lorsque je vis s'avancer un autre homme, celui-là plein de bienveillance, à en juger par ses paroles et son extérieur. Il commença par réclamer le silence, et la foule se tut: ensuite il dit d'une voix calme que ceux qui cultivaient les terres abandonnées ne faisaient aucun mal; que, bien loin de là, ils méritaient de justes éloges; qu'il fallait s'indigner non contre ceux qui bâtissent sur les terres publiques et les mettent en culture, mais bien contre ceux qui les laissent se perdre stériles et inutiles. « Voyez en effet, dit-il, citoyens : en ce moment presque les deux tiers de notre territoire restent déserts par incurie et défaut de bras. Moi-même je possède, non-seulement sur les montagnes, mais même dans la plaine, de vastes terrains incultes, et je sais que beaucoup d'autres sont dans le même cas : si quelqu'un voulait les cultiver, non-seulement je les lui abandonnerais gratuitement, mais je consentirais volontiers à l'indemniser de sa peine; car il est évident qu'ils auraient acquis pour moi plus de valeur. C'est d'ailleurs un agréable spectacle que celui d'un pays habité

[1] Nauplius, roi de l'île d'Eubée, voulant venger sur Ulysse et les Grecs la mort de son fils Palamède, alluma de grands feux au milieu des écueils.

et bien cultivé. Une terre déserte au contraire n'est pas seulement un bien inutile pour qui la possède, c'est de plus une chose profondément triste et qui accuse en quelque sorte la misère du propriétaire. A mon avis, le mieux serait d'engager tous ceux des citoyens que vous pourriez à recevoir des terres du domaine public pour les cultiver, les riches plus, les pauvres suivant leurs moyens. De cette façon votre territoire sera mis en rapport, et les citoyens de bonne volonté se trouveront affranchis de deux grands fléaux, l'oisiveté et la misère. Que la concession soit donc gratuite pendant dix ans; après ce temps on paiera comme redevance une partie déterminée du produit des terres, mais rien pour les troupeaux. Si quelque étranger veut profiter des mêmes avantages, qu'il n'ait rien à payer pendant cinq ans, après quoi sa redevance sera double de celle des citoyens. Enfin que tout étranger qui aura mis en culture deux cents plèthres devienne citoyen par cela seul, afin d'exciter autant que possible l'émulation et la confiance; car aujourd'hui, regardez même à nos portes: tout y est sauvage, triste et désolé. On se croirait au fond du plus affreux désert et non dans le voisinage d'une ville. En retour, on voit dans l'intérieur des murs une foule de terrains cultivés et même de pâturages. Aussi ne saurait-on trop admirer vos rhéteurs de venir calomnier ceux qui cultivent le promontoire de Capharée, aux extrémités de l'Eubée, et de ne rien trouver à redire quand sous leurs yeux on ensemence notre gymnase et qu'on fait de la place publique un pâturage pour les troupeaux. Voyez plutôt vous-mêmes: on a fait de votre Agora un champ de labour, si bien que maintenant les statues d'Hercule, des autres Dieux et des Héros sont ensevelies sous les épis. Bien plus, chaque jour, les troupeaux de cet orateur si rigide vont brouter l'herbe jusqu'aux portes du sénat et autour du palais, objet de risée ou de pitié pour l'étranger qui voit cette ville pour la première fois! » La

foule, remuée par ces paroles, commençait à s'agiter et à murmurer contre mon accusateur. « Et pourtant, reprit l'orateur, c'est cet homme si peu scrupuleux qui ose parler de prison contre de pauvres gens du peuple ; sans doute afin que personne ne travaille désormais, et qu'on ne trouve plus au dehors que des voleurs, au dedans que des complices de leurs crimes. Mon avis est donc qu'on leur laisse la jouissance des propriétés créées par eux, à la seule condition de payer à l'avenir une modique rétribution. Quant au passé, faites-leur remise de tout impôt pour avoir cultivé et rendu productif un terrain auparavant stérile et abandonné, Si on veut absolument qu'ils paient le prix des terres, qu'on les leur donne à de meilleures conditions qu'à d'autres. »

Lorsqu'il eut ainsi parlé, le premier reprit à son tour, et longtemps ils ne firent que s'injurier. A la fin on m'ordonna de parler à ma guise. « Et que dois-je dire? m'écriai-je.—Réponds à ce qu'on a dit contre toi, me cria un des assistants. — Alors, repris-je, je déclare que rien de ce qu'il a dit n'est vrai. Il me semblait rêver, citoyens, en l'entendant parler de champs, de fermes et de toutes ces billevesées. De fait, nous n'avons ni ferme, ni chevaux, ni ânes, ni bœufs. Et plût aux Dieux que nous eussions tous les biens qu'il a dit ; nous vous en abandonnerions volontiers une partie, et avec le surplus nous serions heureux. Au reste, ce que nous avons nous suffit. Si vous en voulez quelque chose, prenez-le ; si vous désirez le tout, nous travaillerons à nous faire d'autres ressources. » Ces paroles furent fort applaudies. Le magistrat me demanda ensuite ce que nous pourrions donner au peuple. « Trois magnifiques peaux de cerf, répondis-je. » Tout le monde se mit à rire, excepté le magistrat qui se mit en colère contre moi. « Je ne vous offre pas les peaux d'ours, repris-je alors, parce qu'elles sont trop rudes, ni celles de bouc, parce qu'elles ne valent pas les peaux de

cerf. Les autres que nous avons sont ou trop vieilles ou trop petites ; si pourtant vous les voulez, prenez-les aussi. Sa colère redoubla ; il me dit que j'étais un vrai rustre à renvoyer à mes terres. « Eh quoi! repris-je, toi aussi tu parles de terres! N'as-tu pas entendu que nous n'avons point de terres? » Il me demanda si nous consentirions à payer chacun un talent attique [1]. « Nullement, lui dis-je; nous sommes loin d'avoir un pareil poids de viande : si nous l'avions, nous le donnerions volontiers. Nous avons quelques viandes salées, d'autres fumées qui ne le cèdent guères aux premières, quelques gigots de cerf, des jambons de sanglier, et d'autres pièces de choix. » Ici grand tumulte; on me traite de menteur. Le magistrat me demanda ensuite si nous avions du blé, et en quelle quantité; je lui répondis sans détour : deux médimnes de froment, quatre d'avoine, autant de millet et un demi-setier de fèves, car elles n'ont pas réussi cette année. Prenez le froment et l'orge; mais laissez-nous le millet. Si pourtant le millet vous est nécessaire, prenez-le aussi. — Ne récoltez-vous pas de vin, me demanda un autre. — Sans doute, lui dis-je, et si quelqu'un de vous vient à notre logis, nous lui en donnerons, pourvu qu'il apporte avec lui une outre, car nous n'en possédons pas. — Et combien avez-vous donc de vignes? — Deux devant la porte, et vingt dans l'intérieur de la cour; de l'autre côté du ruisseau, une vingtaine d'autres que nous plantâmes l'an dernier. Elles sont excellentes et nous rapportent de magnifiques grappes, quand les passants n'y mettent pas la main. Mais pour que vous ne vous fatiguiez pas à nous interroger sur

[1] Le talent était tout à la fois une somme d'argent et un poids déterminé ; ainsi on comptait par talents la charge des navires : un vaisseau de cent, de deux cents talents ; c'est ainsi que chez nous le tonneau est un poids de 1000 kilogr. Le paysan ne connaît que la dernière acception du mot talent.

chaque chose une à une, je vais vous dire le reste de notre avoir : huit chèvres, une vache boiteuse et son veau ; il est fort joli ; quatre faux, quatre hoyaux, trois épieux et un couteau de chasse pour chacun de nous. Quant à la vaisselle de terre, à quoi bon en parler? Nous avons nos femmes et nos enfants ; pour demeure deux jolies cabanes ; une troisième nous sert à déposer nos provisions et nos peaux. — Mais, par Jupiter, s'exclama notre orateur, vous avez certainement de l'argent ; où l'enfouissez-vous? — Viens-y voir, lui dis-je, et déterre-le, sot personnage ; qui donc s'avise d'enterrer de l'argent? Rien ne pousse à la place. » Tout le monde se mit à rire, et il me sembla bien que les rieurs n'étaient pas de son côté. Voilà tout ce que nous possédons ; si vous le voulez, nous vous l'abandonnerons volontairement, sans qu'il vous soit besoin de nous l'enlever de force, comme à des étrangers ou des voleurs. Car nous sommes citoyens de cette ville, à ce que m'a appris mon père. Il lui arriva même un jour de se trouver ici lors d'une distribution d'argent, et il en reçut sa part, comme les autres citoyens. Nous élevons nos enfants pour être vos concitoyens, et si jamais vous avez besoin de leur concours contre les brigands ou les ennemis, il ne vous fera pas défaut. Vous êtes en paix maintenant ; mais que l'occasion se présente, et vous souhaiterez d'avoir beaucoup de citoyens semblables à nous. Ce n'est pas ce parleur, soyez-en persuadés, qui combattra alors pour vous, à moins que ce ne soit à coups d'injures comme les femmes. Quant au produit de notre chasse et à nos peaux, toutes les fois que nous aurons pris quelque bête, nous vous en donnerons une partie ; seulement envoyez quelqu'un pour la prendre. Ordonnez-nous de démolir nos cabanes, si elles vous portent quelque préjudice, et nous les démolirons ; mais alors donnez-nous ici des maisons ; car, autrement, comment pourrions-nous passer l'hiver? Vous avez dans l'enceinte de vos murs une foule

de grands bâtiments que personne n'habite; un seul nous suffira. Quant à vivre ici, à venir augmenter encore cette multitude qui se presse sur un étroit espace, si nous ne le faisons pas, ce n'est certes point là un crime qui mérite l'exil. A l'égard des naufragés, ce dont il nous accuse est tellement infâme et impie que j'ai presque oublié d'en parler, quoique j'eusse dû m'en justifier avant tout. Mais qui donc de vous pourrait y ajouter foi? Indépendamment des sentiments de piété qui nous animent, il est impossible de recueillir quoi que ce soit sur cette côte, où le bois même semble réduit en poussière, tant sont petits les fragments que rejette la mer. Aucun rivage, vous le savez, n'est plus inabordable. Une seule fois j'y ai trouvé des mouettes rejetées par la vague, et je les ai suspendues à un chêne sacré, au bord de la mer. Ah! me préserve à jamais Jupiter de tirer ainsi profit du malheur des autres hommes! Bien souvent, au contraire, j'ai accueilli des naufragés jetés sur nos côtes, je les ai reçus dans ma cabane, je les ai fait asseoir à ma table; non content de leur donner tous les secours en mon pouvoir, je les ai reconduits jusqu'aux premières habitations. Mais où sont ceux maintenant qui pourraient me rendre témoignage? Aussi bien ne l'ai-je pas fait en vue de leur témoignage et de leur reconnaissance, puisque je ne savais pas même d'où ils étaient; même en ce moment loin de moi la pensée de désirer que personne de vous soit jamais tombé dans une pareille infortune. »

» A ces mots, un homme se lève du milieu de l'assemblée. Je me disais en moi-même que peut-être il allait, lui aussi, débiter contre moi quelque mensonge. « Citoyens, dit-il, depuis longtemps déjà je croyais reconnaître cet homme; mais j'hésitais encore; maintenant que je n'ai plus aucun doute, il me semblerait injuste, impie même, de ne pas dire ce que je sais, et de ne point lui rendre par mon témoignage une faible partie des services signalés que j'ai reçus de lui. Je suis, vous

le savez, citoyen de cette ville, ainsi que mon père que voici. » En parlant ainsi il montrait un vieillard assis à ses côtés, qui se leva aussitôt. « Nous nous étions embarqués, il y a trois ans de cela, sur le vaisseau de Soclès. Notre bâtiment fut mis en pièces sur les écueils de Capharée, et nous parvînmes seuls à nous échapper avec un petit nombre de passagers. Les autres ayant sauvé quelqu'argent prirent passage sur des barques de pêcheurs de pourpre. Pour nous, jetés entièrement nus sur le rivage, nous nous mîmes à suivre un sentier battu, dans l'espoir qu'il nous conduirait à quelque hutte de berger ou de bouvier. A la fin, épuisés de faim et de soif, nous arrivâmes à quelques misérables cabanes; un homme en sortit à nos cris; c'était celui-là même que vous voyez. Il nous fit entrer et nous réchauffa à un feu léger et doucement ménagé; puis, aidé de sa femme, il nous frotta de graisse, à défaut d'huile, nous versa de l'eau tiède sur le corps, et parvint à ranimer en nous la chaleur. Ensuite, ils nous firent asseoir, nous couvrirent du peu de vêtements qu'ils avaient, et nous offrirent des pains de froment, tandis qu'eux-mêmes ne mangeaient que du mil bouilli; ils nous donnèrent du vin à boire, et ne burent que de l'eau; des viandes de cerfs, rôties ou bouillies, nous furent servies en abondance. Le lendemain nous voulions partir, mais ils nous retinrent trois jours entiers. Après ce temps, ils nous reconduisirent eux-mêmes vers le plat pays, et nous donnèrent, au départ, de la venaison, avec une très-belle peau de cerf chacun. Cet homme hospitalier, voyant que je souffrais encore des suites de mes fatigues, prit le manteau de sa fille, qui se couvrit de quelque autre haillon, et m'en revêtit. Je le lui rendis en arrivant au premier village. Ainsi, citoyens, après les Dieux, c'est à cet homme surtout que nous sommes redevables de notre salut. »

Tout le peuple accueillit avec joie ces paroles et me

comblа d'éloges. J'avais moi-même reconnu mon hôte. « Salut, Sotadès, lui dis-je ; et m'approchant de lui, je l'embrassai, ainsi que son père. On rit beaucoup en me voyant faire, et j'appris ainsi que, dans les villes, l'usage n'est point de s'embrasser l'un l'autre.

Cependant, l'homme bienveillant qui déjà une première fois avait parlé pour moi, s'avança de nouveau : « Citoyens, dit-il, mon avis est que cet homme soit reçu au Prytanée pour sa généreuse hospitalité. En effet, si le soldat qui, à la guerre, a sauvé un citoyen en le couvrant de son bouclier, est généreusement récompensé par vous, comment celui-ci, pour en avoir sauvé deux, et peut-être un plus grand nombre qui ne sont point ici en ce moment, n'obtiendrait-il pas de vous quelque honneur? Pour le manteau dont il a dépouillé sa fille, afin d'en couvrir un citoyen en danger, je demande qu'il lui soit donné aux frais de l'État un manteau et une tunique, afin d'encourager les autres à pratiquer la justice et à s'entr'aider : décrétons en outre qu'ils jouiront des terres qu'ils occupent, eux et leurs enfants, sans que jamais personne puisse les inquiéter. Ajoutons-y enfin un don de cent drachmes pour leur ménage. Je m'offre à donner moi-même cet argent de mes propres deniers, au nom de la ville. » On refusa cette dernière proposition ; mais tout le reste fut voté avec empressement, et sur-le-champ on fit apporter au théâtre les vêtements et l'argent. Je ne voulais absolument rien recevoir. « Mais, me dit-on, comment pourras-tu dîner en public avec ta peau? — Eh bien! répondis-je, je me passerai aujourd'hui de dîner. » Néanmoins on me revêtit de la tunique et on me jeta le manteau sur les épaules. Je voulais mettre ma peau par-dessus, mais on ne me le permit pas. Pour l'argent, je le refusai nettement, et je protestai que je n'en prendrais rien. « Si vous cherchez, ajoutai-je, quelqu'un qui veuille le prendre, donnez-le à cet orateur pour l'enterrer ; il sait comment cela se

pratique. » Depuis ce jour, personne ne nous a jamais inquiétés.

A peu près au moment où il terminait ce récit, nous arrivâmes aux cabanes. Je lui dis en riant : « Mais voici quelque chose que tu as caché aux habitants de la ville, le meilleur de ton avoir. — Quoi donc, me dit-il? — Ce magnifique jardin, rempli d'arbres à fruits et de légumes. — Il n'existait pas alors, reprit-il; nous ne l'avons fait que plus tard. » Étant entrés, nous nous mîmes à table et nous y passâmes gaîment le reste du jour. Nous étions assis, mon hôte et moi, sur un lit de feuillage assez élevé, recouvert de peaux; sa femme était à ses côtés; sa fille, jeune personne en âge d'être mariée, nous servait et nous versait à boire un vin rouge d'un goût fort agréable. Les autres enfants préparaient les mets, les apportaient et mangeaient avec nous. J'admirais le bonheur de cette famille, et je me disais que jamais je n'avais rencontré pareille félicité. Pourtant j'avais vu les maisons et les tables des riches, non-seulement des simples particuliers, mais des satrapes et des rois. Ils m'avaient toujours semblé misérables; ils me le parurent bien plus alors, à la vue de ces hommes pauvres et libres, à qui rien ne manquait de ce qui contribue aux plaisirs de la table, et qui, même à cet égard, étaient plus favorisés que les riches. Nous avions presque fini, lorsque arriva l'ami de mon hôte. Il était accompagné de son fils, jeune homme d'une figure agréable, qui portait un lièvre à la main. En entrant, il rougit, et pendant que son père nous saluait, il alla embrasser la jeune fille, et lui remit le lièvre. Elle cessa de servir, s'assit à côté de sa mère et laissa le jeune homme continuer le service à sa place. « Est-ce là, dis-je à mon hôte, celle que vous avez dépouillée de son manteau, pour le donner au naufragé? — Oh non! dit-il en riant, celle-là est mariée depuis longtemps et elle a des enfants déjà grands; elle a épousé un homme riche du village. — Alors, repris-

je, ils vous fournissent tout ce dont vous avez besoin. — Nous ne manquons de rien, dit la femme ; c'est nous au contraire qui leur donnons, tantôt quelque pièce de gibier, tantôt des fruits ou des légumes ; car ils n'ont pas de jardin. Une fois nous avons reçu d'eux du froment pour semence, et nous le leur avons rendu aussitôt la moisson. — Très-bien, repris-je ; mais ne songez-vous pas aussi à marier celle-ci à un homme riche, afin qu'elle vous prête à son tour du froment? » A cette question, les deux jeunes gens se prirent à rougir. « Nullement, dit le père de la jeune fille ; elle épousera un homme pauvre, un chasseur comme moi; » et il sourit en jetant un coup d'œil au jeune homme. « Et qu'attendez-vous donc pour la marier, lui dis-je? Faut-il que le futur vous vienne du village? — Si je ne me trompe, dit le père, il n'est pas bien loin ; nous l'avons à la maison, ici même; aussi ferons-nous la noce dès que nous pourrons tomber sur un jour heureux. — Et à quoi, m'écriai-je, reconnaissez-vous un jour heureux? — C'est, dit-il, quand la lune est grande, l'air pur, le ciel brillant. — Du moins, repris-je, est-il réellement bon chasseur? — Moi! dit le jeune homme, je fatigue un cerf; je le prends à la course; demain tu me verras à l'œuvre, ô étranger, si tu le veux. — Et ce lièvre, est-ce toi qui l'as pris? — Sans doute, dit-il en riant; je l'ai pris cette nuit au lacet. Oh! comme le ciel était pur! et la lune, jamais je ne l'ai vue aussi grande! » Le père du jeune homme et celui de la jeune fille se mirent ensemble à rire. Il rougit et se tut. « Mon enfant, lui dit le père de sa fiancée, ce n'est pas moi qui apporte aucun retard ; mais ton père attend qu'il puisse aller acheter une victime; car il faut sacrifier aux Dieux. — Si ce n'est que cela, dit le petit frère de la jeune fille, la victime est toute prête ; il y a longtemps qu'il se l'est procurée lui-même. Elle est là à l'abri derrière la cabane, bien nourrie et belle à plaisir. » On demanda au jeune homme si c'était vrai.

« Très-vrai, dit-il. — Et d'où donc la tiens-tu? — Vous vous rappelez, dit-il, cette laie que nous avons prise et dont tous les marcassins se sont sauvés ; car ils couraient plus vite que des lièvres : pourtant je suis parvenu à en atteindre un d'un coup de pierre et j'en ai arrêté un autre en lui jetant mon lacet. J'ai conduit celui-là au village et je l'ai échangé contre un petit cochon que je nourris dans une hutte construite par moi derrière la maison. — C'est donc cela, dit le père, que ta mère riait si bien toutes les fois que je m'étonnais d'entendre des grognements; je comprends pourquoi tu faisais si vite marcher mon orge. — Aussi bien, reprit-il, il n'y a pas d'autre moyen d'engraisser ces Eubéens-là, surtout quand ils ne veulent pas manger de glands. Mais, si vous voulez le voir, j'irai le chercher. — Voyons, lui dit-on; » et il partit suivi des enfants de la maison, tous riant et gambadant à l'envi. Pendant ce temps la jeune fille s'étant levée alla chercher dans l'autre cabane des cornouilles, des nèfles, des pommes d'hiver et de magnifiques grappes d'un raisin généreux. Elle essuya la table avec des feuilles, lorsque les viandes eurent disparu, la couvrit d'une verte et fraîche fougère, et y déposa les fruits. Les enfants arrivèrent alors, ramenant la victime, avec force rires et gambades. A côté d'eux marchait la mère du jeune homme accompagnée de deux jeunes enfants. Ils apportaient des pains de pur froment, et, dans des écuelles de bois, des œufs durs et des pois secs. La mère, après avoir embrassé son frère, sa belle-sœur et sa nièce, alla s'asseoir à côté de son mari. « Voici, dit-elle, la victime qu'il élève depuis longtemps pour ses noces; tous les autres préparatifs sont faits de notre côté; les gâteaux d'orge et de froment sont prêts : il n'y a que le vin qui nous manquera peut-être; mais il ne sera pas difficile d'en trouver au village. » A côté d'elle était assis le jeune homme, interrogeant des yeux le père de sa fiancée. Celui-ci reprit en souriant : « Mais c'est

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY

Due two weeks after date.

JAN 6 1918

OCT 16 1928

MAR 10 1931

LIBRARY USE

AUG 2 3 1955

AUG 2 3 1955 LU

30m-7,'12

U. C. BERKELEY LIBRARIES

C046249192

YB 40410

17794